AMIN MAALOUF

de l'Académie française

Les désorientés

roman

GRASSET

AMIN MAALOUF
de l'Académie française

LES DÉSORIENTÉS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Photo de la jaquette : © Jill Ferry

ISBN : 978-2-246-79828-6

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Grasset

Le i^{er} siècle après Béatrice, 1992.

Le Rocher de Tanios, 1993 (Prix Goncourt).

Les Échelles du Levant, 1996.

Les Identités meurtrières, 1998.

Le Périple de Baldassare, 2000.

L'Amour de loin *(livret)*, 2001.

Origines, 2004.

Adriana Mater *(livret)*, 2006.

Le Dérèglement du monde, 2009.

Aux éditions Jean-Claude Lattès

Les Croisades vues par les Arabes, 1983.

Léon l'Africain, 1986.

Samarcande, 1988.

Les Jardins de lumière, 1991.

Pour Jacqueline de Romilly
1913-2010

Tout ce qui est soumis au contact de la force
est avili, quel que soit le contact.
Frapper ou être frappé, c'est une seule et même souillure.

Simone Weil (1909-1943)

Je porte dans mon prénom l'humanité naissante, mais j'appartiens à une humanité qui s'éteint, notera Adam dans son carnet deux jours avant le drame.

Jamais je n'ai su pourquoi mes parents m'ont appelé ainsi. Dans mon pays natal, ce prénom était rare, et personne dans ma famille ne l'avait porté avant moi. Je me souviens d'avoir posé un jour la question à mon père, il m'avait simplement répondu : "C'est notre ancêtre à tous !", comme si je pouvais l'ignorer. J'avais dix ans, et je m'étais contenté de cette explication. J'aurais peut-être dû

lui demander, tant qu'il était en vie, s'il y avait derrière ce choix une intention, un rêve.

Il me semble que oui. Dans son esprit, j'étais censé appartenir à la cohorte des fondateurs. Aujourd'hui, à quarante-sept ans, je suis contraint d'admettre que ma mission ne sera pas remplie. Je ne serai pas le premier d'une lignée, je serai le dernier, le tout dernier des miens, le dépositaire de leurs tristesses accumulées, de leurs désillusions ainsi que de leurs hontes. A moi incombe la détestable tâche de reconnaître les traits de

ceux que j’ai aimés, puis de hocher la tête pour qu’on rabatte les couvertures.

Je suis le préposé aux extinctions. Et quand viendra mon tour, je tomberai comme un tronc, sans avoir plié, et en répétant à qui voudra l’entendre : “C’est moi qui ai raison, et c’est l’Histoire qui a tort !”

Ce cri orgueilleux et absurde résonne constamment dans ma tête. Il pourrait d’ailleurs servir d’exergue à l’inutile pèlerinage que j’effectue depuis dix jours.

En retournant vers ma terre inondée, je pensais sauver quelques

vestiges de mon passé et de celui des miens. Sur ce chapitre, je n'attends plus grand-chose. Quand on cherche à retarder l'engloutissement, on court le risque de le hâter… Cela dit, je ne regrette pas d'avoir entrepris ce voyage. Il est vrai que chaque soir je redécouvre pour quelle raison je me suis éloigné de ma patrie natale ; mais je redécouvre aussi, chaque matin, pour quelle raison je ne m'en suis jamais détaché. Ma grande joie est d'avoir retrouvé, au milieu des eaux, quelques îlots de délicatesse levantine et de sereine tendresse. Ce qui me redonne, pour l'instant du moins, un nouvel

appétit de vivre, de nouvelles raisons de me battre, peut-être même un frémissement d'espoir.

Et à plus long terme ?

A long terme, tous les fils d'Adam et d'Eve sont des enfants perdus.

Le premier jour

1

Jeudi, en s'endormant, Adam ne pensait pas que le lendemain même il s'envolerait vers le pays de ses origines, après des lustres d'éloignement volontaire, et pour se rendre auprès d'un homme à qui il s'était promis de ne plus adresser la parole.

Mais l'épouse de Mourad avait su trouver les mots imparables :

“Ton ami va mourir. Il demande à te voir.”

La sonnerie avait retenti à cinq

heures. Adam avait saisi son téléphone à l'aveuglette, appuyé sur l'une des touches éclairées, répondu “Non, je t'assure, je ne dormais pas”, ou quelque autre mensonge de cet ordre.

Son interlocutrice lui avait dit ensuite : “Je te le passe.”

Il avait dû retenir son souffle pour écouter celui du mourant. Et, même ainsi, il avait deviné ses paroles plus qu'il ne les avait entendues. La voix lointaine était comme un bruissement d'étoffes. Adam avait dû répéter deux ou trois fois “Bien sûr” et “Je comprends”, sans rien comprendre ni être sûr de rien. Quand l'autre s'était tu, il lui avait adressé un prudent “Au revoir !” ; il

avait prêté l'oreille quelques secondes de plus pour vérifier que l'épouse n'avait pas repris l'appareil ; puis il avait raccroché.

Il s'était tourné alors vers Dolorès, sa compagne, qui avait allumé la lumière et s'était assise dans le lit, adossée au mur. Elle donnait l'impression de peser le pour et le contre, mais son opinion était faite.

"Ton ami va mourir, il t'appelle, tu ne peux pas hésiter, tu y vas."

"Mon ami ? Quel ami ? Cela fait vingt ans qu'on ne se parle plus !"

De fait, depuis tant d'années, chaque fois qu'on mentionnait devant lui le nom de Mourad et qu'on lui demandait s'il le

connaissait, il répondait invariablement : “C’est un ancien ami.” Souvent ses interlocuteurs supposaient qu’il avait voulu dire un “vieil ami”. Mais Adam ne choisissait pas ses mots à la légère. Mourad et lui avaient été amis, puis avaient cessé de l’être. “Ancien ami” était donc, de son point de vue, la seule formulation adéquate.

D’ordinaire, lorsqu’il employait cette tournure devant elle, Dolorès se contentait d’un sourire compatissant. Mais ce matin-là, elle n’avait pas souri.

“Si je me brouillais demain avec ma sœur, est-ce qu’elle deviendrait mon ‘ancienne’ sœur ? Et mon frère, mon ‘ancien’ frère ?”

“Avec la famille, c’est différent, on n’a pas le choix…”

“Là non plus tu n’as pas le choix. Un ami de jeunesse, c’est un frère adoptif. Tu peux regretter de l’avoir adopté, mais tu ne peux plus le désadopter.”

Adam aurait pu lui expliquer longuement en quoi les liens du sang étaient d’une autre nature. Mais il se serait aventuré ainsi sur un terrain boueux. Entre sa compagne et lui, il n’y avait, après tout, pas de sang commun. Cela voulait-il dire que, si proches qu’ils soient devenus, ils pourraient un jour se retrouver étrangers l’un à l’autre ? Et que si l’un d’eux réclamait l’autre sur son lit de mort, il pourrait

essuyer un refus ? Le seul fait d’évoquer une telle éventualité eût été dégradant. Il préféra se taire.

De toute manière, il ne servait à rien d’argumenter. Tôt ou tard, il allait devoir céder. Sans doute avait-il mille raisons d’en vouloir à Mourad, de lui retirer son amitié, et même, quoi qu’en dise sa compagne, de le “désadopter” ; mais ces mille raisons ne valaient plus rien à l’approche de la mort. S’il refusait de se rendre au chevet de son ancien ami, il en aurait du remords jusqu’à son dernier jour.

Il avait donc appelé l’agence de voyages pour réserver une place sur le premier vol direct – le jour même, dans

l’après-midi, à dix-sept heures trente ; arrivée sur place à vingt-trois heures. Il aurait difficilement pu faire plus vite.

2

Certaines personnes ne réfléchissent qu’en écrivant. C’était le cas d’Adam. Ce qui représentait pour lui à la fois un privilège et une infirmité.

Tant que ses mains étaient au repos, son esprit voguait, incapable de dompter les idées ou de construire un raisonnement. Il fallait qu’il se mette à écrire pour que ses pensées s’ordonnent. Réfléchir était pour lui une activité manuelle.

Il avait, en quelque sorte, les neurones au bout des doigts. Fort heureusement pour lui, ces derniers étaient versatiles.

Ils passaient sans états d'âme de la plume au clavier, de la feuille à l'écran. De ce fait, il avait toujours dans sa poche un épais carnet à couverture souple, et dans son cartable d'enseignant un ordinateur portable. Selon l'environnement où il se trouvait et la nature de ce qu'il envisageait d'écrire, il ouvrait l'un ou l'autre.

Ce jour-là, au commencement du voyage, ce fut le carnet. Il le sortit ; il y chercha la première page blanche ; puis il attendit que le signal lumineux fût éteint avant de rabattre sa tablette.

Vendredi 20 avril

Depuis que l'avion a décollé, j'essaie de me préparer à l'épreuve

qui m’attend, imaginant ce que Mourad pourrait me dire pour se justifier, et comment je devrais lui répondre ; ce que je lui aurais dit en temps normal, et ce que je pourrais encore lui dire dans son état ; comment lui permettre de s’en aller en paix sans lui mentir exagérément ; comment le réconforter sans me déjuger.

Je ne suis pas certain qu’il faille pardonner à ceux qui meurent. Ce serait trop simple si, au soir de chaque vie humaine, on remettait les compteurs à zéro ; si la cruauté et l’avidité des uns, la compassion et l’abnégation des autres, étaient

benoîtement passées par profits et pertes. Ainsi, les meurtriers et leurs victimes, les persécuteurs et les persécutés, se retrouveraient également innocents à l'heure de la mort ? Pas pour moi, en tout cas. L'impunité est, de mon point de vue, aussi perverse que l'injustice ; à vrai dire, ce sont les deux faces d'une même monnaie.

On raconte qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, quand la nouvelle religion se répandait dans l'Empire romain, certains patriciens s'arrangeaient pour retarder autant que possible leur conversion. Ne leur avait-on pas

expliqué qu'au moment du baptême, tous leurs péchés seraient effacés ? Alors ils poursuivaient leur vie de débauche, pour ne se faire baptiser que sur leur lit de mort.

Je ne sais si ces repentirs tardifs ont quelque valeur aux yeux de la religion. A mes yeux, ils n'en ont aucune. Ni ceux des Romains antiques, ni ceux de mes contemporains.

Cependant il y a, à l'heure de la mort, une obligation de décence. Cet instant de basculement doit conserver une dignité si l'on veut demeurer humain. Quel que soit,

par ailleurs, le jugement qu'on porte sur le mourant et ses actes. Oui, même s'il s'agit du pire des criminels.

Ce qui, je m'empresse de le dire, n'est pas le cas de Mourad. J'aurais bien des choses à lui reprocher, dont certaines s'apparentent pour moi à des crimes. Mais il faut se garder des excès de langage. Il arrive qu'un homme commette un crime sans mériter pour cela d'être appelé criminel. Autant je m'insurge contre l'impunité, autant je me refuse à mettre tous les méfaits sur le même plan, en faisant

abstraction des intentions, de l'ampleur ou des circonstances. Sans être absolvantes, celles-ci peuvent être, comme disent les lois, "atténuantes".

Que le comportement de mon ancien ami pendant les années de guerre constitue une trahison des valeurs qui nous étaient communes, je n'en doute pas un instant, et j'espère qu'il ne va pas chercher à le nier. Mais n'est-ce pas sa fidélité qui l'a amené à trahir ? Par attachement au pays, il a refusé de partir au commencement du conflit ; étant resté, il a dû trouver des arrangements, accepter

au fil des événements certaines compromissions qui allaient le conduire jusqu'à l'inacceptable. Si j'étais resté au pays, je me serais peut-être comporté comme lui. De loin, on peut impunément dire non ; sur place, on n'a pas toujours cette liberté.

Ses vertus, en somme, l'ont perdu ; mes manquements m'ont sauvé. Pour protéger les siens, pour préserver ce que ses pères lui ont légué, il s'est battu comme un fauve. Pas moi. Dans la famille d'artistes où j'ai grandi, on ne m'a pas inculqué les mêmes vertus. Ni ce courage physique, ni ce sens du

devoir, ni cette fidélité. Dès les premières tueries, je suis parti, je me suis sauvé ; j'ai gardé les mains propres. Mon lâche privilège de déserteur honnête.

A l'approche de l'atterrissage, mon esprit est encore plus confus qu'au décollage. Mourad m'apparaît à présent comme un personnage mineur et déconfit, pitoyable, égaré dans une tragédie qui le dépasse. Si je ne suis toujours pas d'humeur à lui pardonner ses fautes, j'en veux tout autant au reste de l'univers, et aussi à moi-même.

Je me rendrai donc à son chevet sans ressentiment manifeste, je remplirai auprès de lui mon rôle de confesseur laïque, je l'écouterai, je lui tiendrai la main, je lui murmurerai des paroles d'absolution pour qu'il meure la conscience calme.

3

A l'aéroport, personne ne l'attendait. Et cette incommodité banale, qu'Adam aurait certainement dû prévoir puisqu'il n'avait averti personne de sa venue, suscita en lui un débordement de tristesse et une confusion mentale passagère. Il dut faire un effort pour se rappeler que c'était dans sa ville natale qu'il venait d'atterrir, dans son propre pays.

Le 20 avril, suite

Je franchis la douane, je tends mon passeport, je le récupère et je sors en promenant sur la foule un

regard d'enfant abandonné. Personne. Personne ne me parle, personne ne m'attend. Personne ne me reconnaît. Je suis venu à la rencontre d'un fantôme d'ami, et je suis déjà un fantôme moi-même.

Un chauffeur me propose ses services. Je consens du regard et le laisse emporter mon bagage vers sa voiture, une vieille Dodge garée très à l'écart de la file réglementaire. C'est manifestement un taxi sauvage, sans plaque rouge ni compteur. Je ne proteste pas. D'ordinaire, de telles pratiques m'irritent, mais ce soir, j'en souris. Elles ramènent à ma mémoire un

environnement familier, des réflexes de précaution. Je m'entends demander à l'homme, en arabe et avec l'accent du pays, combien me coûtera la course. Juste pour éviter l'indignité d'être confondu avec un touriste.

En chemin, j'étais tenté d'appeler des cousins, des amis. Il était déjà minuit, à cinq minutes près, mais j'en connais plus d'un qui ne s'en serait pas formalisé, et qui m'aurait invité avec insistance à venir habiter chez lui. Finalement, je n'ai appelé personne. J'éprouvais soudain l'envie de me retrouver seul,

anonyme, et comme clandestin.

Cette sensation nouvelle commence à me plaire. Incognito chez moi, parmi les miens, dans la ville où j'ai grandi.

Ma chambre d'hôtel est spacieuse, les draps sont propres, mais la rue se révèle bruyante, même à cette heure-ci. Il y a aussi le ronronnement entêtant d'un air conditionné que je n'ai pas osé éteindre par crainte de me réveiller complètement moite. Je ne pense pas que le bruit m'empêchera de dormir. La journée a été longue,

mon corps ne va pas tarder à s'engourdir, et mon esprit de même.

Assis dans mon lit, sans autre lumière que celle de ma lampe de chevet, je songe sans arrêt à Mourad. Je m'efforce de l'imaginer tel qu'il devrait être à présent. La dernière fois que nous étions ensemble, il avait vingt-quatre ans, et moi vingt-deux. Dans mon souvenir il était prospère, carnassier, tonitruant. Depuis, la maladie l'aura certainement flétri. Je l'imagine à présent dans sa vieille maison familiale, au village, dans un fauteuil d'infirme, le

visage livide, une laine sur les genoux. Mais peut-être est-il plutôt à l’hôpital, dans un lit métallique, entouré de tuyaux de perfusion, d’appareils qui clignotent, de bandages ; avec, tout à côté, la chaise où il me demandera de m’asseoir.

Demain, je le saurai.

Le deuxième jour

1

L’épouse de Mourad appela Adam au petit matin sur son téléphone portable. Le croyant encore à Paris, elle lui dit sèchement, sans aucun préambule, sans même l’allô initial :

“Il n’a pas pu t’attendre.”

Dans la chambre, il faisait encore sombre. Adam laissa échapper le sifflement d’un juron. Puis il informa son interlocutrice qu’il était déjà sur place, depuis la veille, accouru à sa demande pour le voir.

Cependant elle répéta, sur sa lancée :

“Il n’a pas pu t’attendre.”

La même phrase, mot pour mot. Mais sur un ton différent. Pas de reproche, cette fois. De la tristesse, de la rage, et peut-être, à l’endroit d’Adam, un soupçon de gratitude. Il marmonna une formule convenue.

Suivirent, aux deux bouts de la ligne, quelques secondes de silence. Après quoi la veuve lui dit simplement “Merci !”, comme si elle répondait poliment à ses condoléances. Puis elle s’enquit de l’endroit où il était descendu.

“Je t’envoie une voiture. Tu ne sauras pas arriver tout seul.”

Adam ne protesta pas. Il avait conscience de ne plus savoir s'orienter dans cette ville aux rues sans plaques, sans numéros, sans trottoirs, où les quartiers portaient des noms d'immeubles, et les immeubles les noms de leurs propriétaires…

Samedi 21 avril

Tania est déjà en noir. Mourad repose sagement sous des draps sans plis, de l'ouate dans les narines. Il a pour lui seul toute une aile – deux chambres contiguës, un salon, un balcon. La clinique est de marbre et de camphre. L'endroit pour mourir comme un chien de race.

Je me tiens debout au pied du lit et je ne pleure pas. J'incline la tête devant la dépouille, je ferme les yeux, je m'immobilise, je patiente. Je suis censé méditer, mais j'ai l'esprit vide. Plus tard, je méditerai, je convoquerai mes souvenirs de notre amitié défunte, plus tard je m'efforcerai d'imaginer le Mourad d'avant. Mais là, devant la dépouille, rien.

Dès que je sens des pas derrière moi, j'en profite pour céder la place. Je me dirige vers Tania, je la serre brièvement contre moi. Puis je vais m'asseoir au salon. Qui n'est pas vraiment un salon. Trois

fauteuils en cuir brun, trois chaises pliantes, une machine à café, des bouteilles d'eau minérale, un téléviseur au son coupé. Mais, dans une clinique, un luxe. Sont déjà là quatre femmes en noir et un vieil homme mal rasé. Je ne les connais pas. Les saluant d'un hochement de tête, je me laisse tomber dans l'unique siège vide. Je ne médite toujours pas, et je ne pense à rien. J'essaie seulement de me composer une mine de circonstance.

Quand je vois d'autres personnes arriver, comme en délégation, je me lève, je repasse devant la dépouille, j'embrasse de

nouveau Tania en lui murmurant : “A plus tard !” Je sors de la clinique en pressant le pas, comme si j’avais une meute à mes trousses.

C’est lorsque je me retrouve dans la rue, solitaire au milieu des passants, paisible dans le tumulte, que mes pensées refluent enfin vers celui que j’ai abandonné sur son lit de mort.

Des bribes de conversations me reviennent, des rires, des images. Marchant droit devant moi, je songe à mille choses éparses sans m’arrêter à aucune. Le klaxon d’un

taxi me ramène à la réalité. Je fais oui de la tête, j'ouvre la portière, je lui donne le nom de mon hôtel. L'homme s'adresse à moi en anglais, ce qui me fait sourire et m'irrite à la fois. Je lui réponds dans sa langue, qui est ma langue natale, mais avec, sans doute, un brin d'accent. Pour s'excuser d'avoir blessé mon amour-propre d'émigré, il se met à pester contre le pays et ses dirigeants, et se lance dans un vibrant éloge de ceux qui ont eu l'intelligence de s'en aller.

Adam se contente de hocher poliment la tête. En d'autres circonstances, il aurait pris part à la conversation, le

thème ne lui étant pas indifférent. Mais là, il a hâte de se retrouver seul, seul dans sa chambre, seul avec ses réminiscences de celui qui ne parlera plus.

A peine rentré, il s'étend sur le lit et demeure un long moment sur le dos. Ensuite il se redresse, prend son carnet, y griffonne quelques lignes, puis le retourne, comme pour inaugurer, par l'autre bout, un second carnet tout neuf.

Sur la nouvelle page blanche, tout en haut, à l'endroit où, d'ordinaire, il note la date, il inscrit "*In memoriam*" , en guise d'exergue, ou peut-être en guise de prière. Rien d'autre. Il passe à la page suivante.

Mourad, l'ami désadopté.

Nous avons été séparés par la mort avant d'avoir pu nous réconcilier. C'est un peu ma faute, un peu la sienne, et c'est aussi la faute de la mort. Nous avions tout juste commencé à renouer nos liens lorsqu'elle l'a brusquement fait taire.

Mais, en un sens, la réconciliation a eu lieu. Il a souhaité me revoir, j'ai pris le premier avion, la mort est arrivée avant moi. A la réflexion, c'est peut-être mieux ainsi. La mort a sa propre sagesse, il faut parfois s'en remettre à elle plus qu'à soi-même.

Qu'aurait pu me dire l'ancien ami ? Des mensonges, des vérités travesties. Et moi, pour ne pas me montrer impitoyable envers un moribond, j'aurais fait mine de le croire et de lui pardonner.

Quelle valeur auraient eue, dans ces conditions, nos retrouvailles tardives et nos absolutions réciproques ? A vrai dire, aucune. Ce qui s'est passé me paraît plus décent, plus digne. Mourad a éprouvé, en ses dernières heures, le besoin de me voir ; je me suis dépêché de venir ; il s'est dépêché de mourir. Il y a là un brin d'élégance morale qui fait honneur

à notre amitié révolue. Je me satisfais de cet épilogue.

Plus tard, s'il existe une vie au-delà de la tombe, nous aurons le temps de nous expliquer d'homme à homme. Et s'il n'y a que le néant, nos disputes de mortels n'auront, de toute manière, plus beaucoup d'importance.

En cette journée qui l'a vu mourir, que puis-je faire pour lui ? Seulement ce que la décence me commande : que j'évoque sereinement son souvenir, sans le condamner ni l'absoudre.

Lui et moi, nous n'étions pas des amis d'enfance. Nous avions grandi dans le même pays, dans le même district, mais pas dans le même milieu. Nous nous étions seulement connus à l'université – très vite, cependant, dès les premiers jours de la première année.

Au commencement de notre amitié, il y avait eu cette soirée. Nous étions, je crois, une quinzaine, un peu plus de garçons que de filles. Si je devais en dresser la liste de mémoire, j'en oublierais sûrement quelques-uns. Il y avait lui et moi ; et Tania, bien sûr, déjà Tania, qui n'était pas encore sa

femme mais qui n'allait pas tarder à le devenir ; il y avait Albert, Naïm, Bilal, et la belle Sémi ; il y avait Ramzi et Ramez, qu'on appelait "les associés", "les inséparables", ou tout simplement "les deux Ramz"... Nous entrions dans la vie étudiante, un verre à la main, la rébellion au cœur, et nous croyions entrer dans la vie adulte. Le plus vieux d'entre nous allait sur ses vingt-trois ans ; à dix-sept ans et demi, j'étais le plus jeune ; Mourad avait deux ans de plus.

C'était en octobre soixante et onze, sur la terrasse de sa maison, une immense terrasse d'où l'on

voyait la mer dans la journée, et la nuit les scintillements de la ville. Je me souviens encore du regard qu'il avait ce soir-là – ébloui, comblé. Cette maison lui appartenait, avant lui elle avait appartenu à son père, à son grand-père, à son arrière-grand-père, et même à des ancêtres antérieurs puisque la construction remontait au début du dix-huitième siècle.

Ma famille aussi possédait autrefois dans la montagne une belle maison. Mais pour les miens, c'était un foyer, et un manifeste architectural ; pour les siens, c'était une patrie. Mourad y avait

toujours éprouvé une sorte de plénitude, celle des hommes qui savent qu'un pays est à eux.

Moi, depuis l'âge de treize ans, je me suis toujours senti, partout, un invité. Souvent accueilli à bras ouverts, parfois tout juste toléré, mais nulle part habitant de plein droit. Constamment dissemblable, mal ajusté – mon nom, mon regard, mon allure, mon accent, mes appartenances réelles ou supposées. Incurablement étranger. Sur la terre natale comme plus tard sur les terres d'exil.

A un moment, ce soir-là, Mourad avait haussé la voix, tout en continuant à regarder au loin.

“Vous êtes mes meilleurs amis. Cette maison est désormais la vôtre. Pour la vie !”

Des plaisanteries avaient fusé, des rires, mais seulement pour cacher l’émotion. Il avait ensuite levé son verre, et fait tinter ses glaçons. Nous avions répété, en écho : “Pour la vie !” Les uns à pleine voix, les autres dans un murmure. Puis nous avions siroté nos boissons ensemble.

J’avais les yeux embués. Et en y repensant aujourd’hui, je ne peux

les empêcher de s’embuer encore. D’émotion, de nostalgie, de tristesse, de rage. Cet instant de fraternité aura été le plus beau de ma vie. Depuis, la guerre est passée par là. Aucune maison ni aucune réminiscence n’est restée indemne. Tout s’est corrompu – l’amitié, l’amour, le dévouement, la parenté, la foi, comme la fidélité. Et aussi la mort. Oui, aujourd’hui, la mort elle-même me semble souillée, dénaturée.

Je ne cesse de dire “ce soir-là”. C’est juste un raccourci commode. Il y a eu, à l’époque où nous nous

sommes connus, d'innombrables soirées, qui se confondent à présent dans ma mémoire en une seule. Il me semble parfois que nous étions constamment ensemble, comme une horde chevelue, ne faisant que de brèves stations chez nos familles respectives. Ce n'était pas réellement le cas, mais c'est l'impression qui me reste. Sans doute parce que nous vivions ensemble les moments intenses, les événements majeurs. Pour nous en réjouir, pour nous en indigner, et surtout pour nous disputer à leur propos. Dieu que nous aimions débattre, argumenter ! Que de hurlements ! Que d'empoignades !

Mais c’étaient des empoignades nobles. Nous croyions sincèrement que nos idées pouvaient peser sur le cours des choses.

A l’université, pour railler nos incessantes pinailleries, on nous avait accolé l’épithète de “Byzantins”, qui se voulait désobligeante ; et nous, par crânerie, nous l’avions adoptée. Il fut même question de fonder une “fraternité” portant ce nom. Nous en avions discuté interminablement, au point qu’elle n’a jamais vu le jour, victime, justement, de notre “byzantinisme”. Certains, parmi

nous, rêvaient de transformer notre bande en un cénacle littéraire ; d’autres songeaient à un mouvement politique, qui aurait commencé parmi les étudiants avant de s’étendre à la société tout entière ; d’autres encore nourrissaient cette idée séduisante que Balzac avait illustrée à sa manière dans son “Histoire des Treize”, et selon laquelle des amis peu nombreux mais dévoués à des causes communes, mais porteurs d’une ambition commune, une poignée d’amis courageux, compétents, et surtout indissociablement soudés, pouvaient changer la face du

monde. Moi-même, je n'étais pas loin de le penser. A vrai dire, même aujourd'hui, il m'arrive parfois de caresser cette illusion d'enfant. Mais où diable trouver une telle escouade ? On a beau chercher, cette planète est vide.

Finalement, notre bande d'amis ne s'est muée ni en fraternité, ni en cénacle, ni en parti, ni en société secrète. Nos rencontres sont demeurées informelles, ouvertes, arrosées, enfumées, tapageuses. Et sans hiérarchie aucune, même si nous nous retrouvions presque toujours à l'initiative de Mourad.

D'ordinaire chez lui, au village, sur la terrasse de sa vieille maison.

De ce lieu suspendu entre le littoral et la haute montagne, nous allions assister à la fin du monde. "Du monde" ? De notre monde, en tout cas, de notre pays tel que nous l'avions connu. Et j'ose dire : de notre civilisation. La civilisation levantine. Une expression qui fait sourire les ignorants et grincer les dents aux tenants des barbaries triomphantes, aux adeptes des tribus arrogantes qui s'affrontent au nom du Dieu unique, et qui ne connaissent pas de pire adversaire que nos identités subtiles.

Mes amis appartenaient à toutes les confessions, et chacun se faisait un devoir, une coquetterie, de railler la sienne – puis, gentiment, celle des autres. Nous étions l'ébauche de l'avenir, mais l'avenir sera resté à l'état d'ébauche. Chacun de nous allait se laisser reconduire, sous bonne garde, dans l'enclos de sa foi obligée. Nous nous proclamions voltairiens, camusiens, sartriens, nietzschéens ou surréalistes, nous sommes redevenus chrétiens, musulmans ou juifs, suivant des dénominations précises, un martyrologe abondant, et les

pieuses détestations qui vont avec.

Nous étions jeunes, c'était l'aube de notre vie, et c'était déjà le crépuscule. La guerre s'approchait. Elle rampait vers nous, comme un nuage radioactif ; on ne pouvait plus l'arrêter, on pouvait tout juste s'enfuir. Certains d'entre nous n'ont jamais voulu l'appeler par son nom, mais c'était bien une guerre, "notre" guerre, celle qui, dans les livres d'histoire, porterait notre nom. Pour le reste du monde, un énième conflit local ; pour nous, le déluge. Notre pays au mécanisme fragile prenait l'eau, il

commençait à se détraquer ; nous allions découvrir, au fil des inondations, qu'il était difficilement réparable.

Désormais, les années seraient liées dans notre mémoire à des tragédies. Et, pour notre cercle d'amis, aux défections successives.

Le premier à s'en aller fut Naïm, avec toute sa famille – son père, sa mère, ses deux sœurs, sa grand-mère. Ce n'étaient pas les derniers juifs du pays, mais ils faisaient partie de l'infime minorité qui, jusque-là, avait voulu rester. Les

années cinquante et soixante avaient connu une hémorragie sourde. Goutte à goutte, sans tapage, la communauté avait fondu. Certains étaient partis pour Israël, via Paris, Istanbul, Athènes ou Nicosie ; d'autres avaient choisi de s'établir au Canada, aux Etats-Unis, en Angleterre ou en France. Naïm et sa famille avaient opté pour le Brésil. Mais relativement tard, en soixante-treize.

Ses parents lui avaient fait promettre de ne rien dévoiler de leurs plans, même aux amis les plus proches, et il avait tenu parole. Pas une confidence, pas la moindre

allusion.

La veille encore, notre bande s'était réunie, comme chaque soir ou presque, chez Mourad et Tania, au village, pour boire du vin chaud. C'était fin janvier, ou début février. La vieille maison était glaciale. Nous nous étions serrés les uns contre les autres dans le petit salon, autour d'un brasero.

Nous avions discuté de mille choses, j'imagine, comme à chacune de nos rencontres ; des gens que nous aimions ou que nous n'aimions pas, des événements politiques, de quelques faits divers, d'un cinéaste ou d'un romancier

récemment disparu… Je ne me souviens évidemment plus de ce qui avait alimenté notre conversation. Ce dont je suis certain, en revanche, parce que la chose m'avait frappé à l'époque et que j'y ai souvent repensé depuis, c'est qu'à aucun moment il ne fut question d'émigration, d'exode, ni de séparation. C'est seulement le lendemain soir, quand nous avons appris le départ de Naïm, que la soirée nous est apparue, a posteriori, comme une veillée d'adieu.

Il y avait eu cependant un incident étrange. Nous étions en

train de parler de choses et d'autres, quand Tania s'était mise à pleurer. Rien de ce que nous venions de dire ne semblait expliquer ces larmes ; si bien que tout le monde, y compris son fiancé, Mourad, était désemparé. Je lui avais demandé ce qu'elle avait, et elle n'avait pas pu me répondre, tant elle sanglotait. Quand elle eut retrouvé son calme, elle dit : "Plus jamais nous ne serons réunis tous ensemble." Pourquoi ? Elle ne le savait pas. "Ce sentiment s'est subitement imposé à moi comme une certitude, et je me suis mise à pleurer."

Pour la rassurer, et briser en quelque sorte le sortilège, Mourad proposa alors que nous nous retrouvions tous le lendemain même, à la même heure, au même endroit. Personne ne souleva la moindre objection. Je ne jurerais pas que tous, sans exception, se dirent “à demain”, mais la chose était entendue.

Nous nous sommes quittés à l’aube. Je venais d’acheter ma première voiture, une Coccinelle de couleur havane, et c’est moi qui ai raccompagné Naïm chez lui. Il ne m’a rien dit de ses projets. Même quand nous nous sommes retrouvés

seuls, à rouler sur des routes peu éclairées et vides, il ne m'a rien dit.

Plus tard, des années plus tard, il me raconterait dans une lettre que ses parents l'avaient attendu cette nuit-là avec angoisse. Ils craignaient qu'il n'ait renoncé à les accompagner pour rester auprès de sa bande d'amis, et ils se demandaient s'ils devaient partir sans lui ou bien remettre leur départ à une autre date. Lorsqu'il était rentré chez lui, personne dans sa famille ne lui avait adressé la parole.

Mais il s'en était finalement allé

avec les siens, pour toujours. La première défection dans nos rangs.

Après lui, ce fut Bilal. Une tout autre manière de partir : la mort.

Lorsque l'envie me prend de maudire ceux qui ont pris les armes, le souvenir de Bilal me revient, et je suis tenté de faire une ou deux exceptions.

C'était un être pur.

Nul ne peut savoir avec certitude ce qui se niche au fond d'une âme, mais j'ai connu Bilal de près, et je ne pense pas me tromper. C'était un être perturbé, mais pur, oui, et

sans mesquinerie.

Il y avait entre nous de l’amitié, de l’affection, et une certaine complicité ; il fut même, pendant quelque mois, mon compagnon le plus proche – une période brève, mais intense, au cours de laquelle nous nous retrouvions chaque jour ; soit il passait me prendre, soit il me donnait rendez-vous dans un café du centre-ville ; puis nous allions marcher dans les rues, pendant des heures, à refaire le monde.

Nous parlions du Vietnam, du maquis bolivien, de la guerre d’Espagne, de la Longue Marche ;

nous parlions, non sans envie, des poètes maudits, des poètes assassinés, de García Lorca, d'al-Moutanabbi, de Pouchkine, ainsi que de Nerval et de Maïakovski bien qu'ils se soient assassinés eux-mêmes ; et nous parlions aussi de nos amours.

Un jour, pendant que nous marchions, une averse nous avait surpris. Au début, par jeu, par bravade enfantine, nous avions voulu feindre l'indifférence, et continuer à marcher à la même allure, le buste droit. Mais en quelques secondes, nous étions trempés. Alors nous avions couru,

toute honte bue, nous réfugier sous un auvent. Nous nous étions assis sur une frise en pierre. Le nom d'une jeune fille avait surgi dans notre conversation – une amie commune. Nous en avions parlé avec une complicité et une nudité d'âme qui, aujourd'hui encore, me troublent et font trembler mes doigts. Ensuite, nous étions demeurés silencieux quelques longues minutes, comme pour laisser s'apaiser notre agitation intérieure. Puis Bilal m'avait demandé :

"Tu ne crois pas que nous sommes nés à la mauvaise

époque ?”

“Quand est-ce que tu aurais voulu naître ?”

“Dans cent ans, deux cents ans. L’humanité se métamorphose, j’ai envie de savoir ce qu’elle va devenir.”

Son impatience de gamin m’avait donné le sentiment d’être, quant à moi, un vieux sage.

“Parce que tu crois qu’il y a une ligne d’arrivée où tu pourrais aller nous attendre ? Détrompe-toi ! Dans la marche du temps, il y aura toujours, où que tu te places, un avant et un après, des choses qui seront derrière toi, et d’autres qui

seront à l'horizon, et qui ne viendront à toi que lentement, jour après jour. Tu ne peux jamais tout embrasser d'un même regard. A moins que tu ne sois Dieu…"

En entendant ces mots, Bilal avait sauté de sa place, puis il était allé se mettre droit sous la pluie battante en criant comme un dément :

"Dieu ! Dieu ! Voilà un beau métier !"

Huit jours après cette conversation, il s'était éclipsé. Il ne m'appelait plus, et aucun de nos

amis n'avait de ses nouvelles. Nous étions tous persuadés qu'il était auprès de sa bien-aimée.

Une seule fois je l'ai croisé à la bibliothèque de l'université. Il était venu faire des photocopies.

"On ne te voit plus", lui avais-je reproché à mi-voix.

Il avait posé un doigt devant ses lèvres.

"Chut ! Je m'entraîne ! Si l'on veut être Dieu, il faut devenir invisible."

Nous avions ri ensemble une dernière fois.

Il était venu photocopier un tract

ou une affiche. Quand je m'étais approché, il avait tout dissimulé. Je n'avais pas insisté. Je lui avais proposé de sortir prendre un café. Il s'était esquivé, sous quelque prétexte. Je n'allais plus le revoir vivant.

Un jour – c'était fin novembre, le 30 ou le 29 –, je reçois un appel de Mourad, tôt le matin.

"J'ai une mauvaise nouvelle. Une très mauvaise nouvelle."

La veille, il y avait eu, dans un faubourg de la capitale, un échange de tirs entre deux groupes

armés. Ces incidents devenaient de plus en plus fréquents, nous commencions à ne plus leur accorder une grande importance, sauf lorsqu'il y avait de nombreuses victimes. Dans cet incident-là, un seul combattant avait été blessé. J'avais entendu cela à la radio, sans m'y arrêter. Une nouvelle parmi d'autres.

Le combattant est mort de ses blessures, et c'était Bilal.

"Tu savais qu'il avait pris les armes ?" avais-je demandé.

"Non", m'avait répondu Mourad, "il ne l'avait dit à personne. Mais la chose ne m'a pas

surpris. Toi non plus, je suppose…”

J’ai dû lui avouer que, pour ma part, je n’avais rien su, rien soupçonné, rien pressenti. Que l’un de mes amis proches, un poète, un idéaliste, un séducteur, ait pu vouloir rejoindre les miliciens de la nuit, une mitraillette à la main, pour tirer des salves contre le quartier d’en face – non, sincèrement, la chose ne m’avait pas effleuré.

Six mois après la mort de Bilal, il allait y avoir dans nos rangs une

nouvelle défection : la mienne.

2

Adam était absorbé dans ses réminiscences, quand le téléphone de sa chambre se mit à sonner. C'était un neveu de Tania, qui l'appelait de sa part pour lui demander s'il voulait bien prononcer une allocution aux funérailles de Mourad, “au nom de ses amis d'enfance”.

Comme il se montrait hésitant, l'autre jugea utile d'énumérer les personnalités qui se succéderaient à la tribune. A chaque nom ou presque, Adam grimaçait. Mais, étant donné les circonstances, il ne trouvait pas en lui

l'effronterie de refuser net. Il cherchait encore ses mots lorsque le jeune homme ajouta : “Ce sera mercredi à onze heures !” Adam s'empara aussitôt de cette précision banale comme d'une bouée salvatrice pour rétorquer qu'il lui était malheureusement impossible de rester au pays jusqu'à cette date vu qu'il devait faire passer des examens à ses étudiants justement ce jour-là.

Un pur mensonge ! avouera-t-il le soir même dans son carnet. *Depuis février je suis en semestre sabbatique, je n'ai ni cours ni séminaires ni examens avant le mois d'octobre. Mais pour rien au monde je n'aurais voulu prendre la*

parole aux obsèques de Mourad.

Pour quelle raison ? Sur le moment, je n'aurais pas su dire. La demande m'ayant pris de court, j'avais donné la première réponse qui me soit venue aux lèvres.

D'ordinaire, je fais confiance à mon impulsion ; non qu'elle soit infaillible, mais j'ai constaté, au fil des années, que je me trompais bien plus souvent quand je réfléchissais longtemps, quand je cherchais à prendre en compte tous les tenants et les aboutissants, ou, pire, quand j'alignais mentalement, en deux colonnes rivales, les arguments pour et les arguments

contre.

De ce fait, je distingue à présent deux manières de cogiter. Dans l'une, ma tête fonctionne comme un chaudron ; elle embrasse tous les facteurs à la fois, les "compute" à mon insu, pour me livrer en une bouchée le résultat final. Dans l'autre, ma tête agit comme un vulgaire couteau de cuisine ; elle s'emploie à découper le réel à l'aide de notions aussi grossières que les "avantages" et les "inconvénients", l'"affectif" et le "rationnel", sans autre résultat que de m'embrouiller davantage.

Que de fois ai-je pris des

décisions désastreuses pour d'excellentes raisons ! Ou, à l'inverse, les meilleures décisions au mépris du bon sens !

J'en suis donc arrivé à me dire qu'il valait mieux que je décide d'abord, en un clin d'œil ; puis que je me plonge patiemment en moi-même pour comprendre ce choix.

S'agissant des funérailles, il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour justifier, du moins à mes propres yeux, mon refus spontané ; et, de ce fait, atténuer mes remords.

Vu la manière dont Mourad s'est comporté au cours des dernières années, je n'ai aucune raison de

m'associer aux hommages qui lui seront rendus, fût-ce à titre posthume. Une chose est de présenter poliment ses condoléances au décès d'une personne qu'on a connue ; autre chose de donner l'impression d'être venu exprès de Paris pour parler à ses funérailles, entouré de ses alliés politiques, de ses partenaires d'affaires, de ses parrains comme de ses obligés. Tous ces personnages que mon ancien ami a dû fréquenter dans le cloaque de la guerre, je sais trop bien par quels moyens ils sont devenus puissants et riches. Je ne voudrais ni les suivre ni les

précéder à la tribune, et je n'ai même pas envie de leur serrer la main.

Si j'ai quitté le pays, c'est justement pour ne pas avoir à serrer ces mains-là !

Quelques minutes plus tard, ce fut la veuve elle-même qui l'appela. Pour insister. Ne pourrait-il pas retarder son départ jusqu'à la fin de la semaine ? Il réitéra son refus, en répétant le même mensonge, de façon nette, quelque peu abrupte, histoire d'éviter tout marchandage sentimentaliste.

“Désolé ! Il faut que je m'en aille. Mes étudiants m'attendent.”

Un silence pesant s'installa, Tania ne trouvant pas les mots pour le convaincre, et lui ne trouvant pas les mots pour s'excuser. A la fin elle dit, apparemment résignée :

"Je comprends… En tout cas, jamais je n'oublierai que tu as pris l'avion pour venir le voir."

Cette attitude gracieuse ranima aussitôt chez Adam la brûlure du remords. Pas au point de le faire changer d'avis, mais suffisamment pour qu'il éprouvât le besoin de compenser son absence des funérailles par quelque geste d'affection.

"J'ai l'intention d'écrire à nos amis communs pour leur apprendre ce qui est

arrivé. Je suis sûr qu'ils voudront t'envoyer des messages d'amitié. Albert, Naïm, et quelques autres…"

"Oui, écris-leur !" approuva la veuve de Mourad. "Cela fait des années que je n'ai pas de leurs nouvelles. Je pense qu'ils seront tristes."

"Certainement !"

"Ce serait bien si l'on pouvait réunir, à sa mémoire, tous les amis d'autrefois. Par exemple en avril prochain, pour la cérémonie de l'anniversaire. Tu crois qu'ils viendraient ?"

"Pourquoi pas ?"

"Ça pourrait même se passer plus tôt. Pour le 'quarantième', par exemple."

Conformément à une vieille tradition conservée par diverses communautés levantines, une commémoration a lieu quarante jours après le décès. Aux yeux d'Adam, cela semblait trop proche pour battre le rappel des amis. Mais il ne voulait pas contrarier la veuve.

"Si c'est ce que tu souhaites, je peux le leur suggérer."

"Et toi, est-ce que tu reviendrais ?"

"Nous aurons encore l'occasion d'en parler."

"Tu te défiles !"

"Non, Tania, je ne me défile pas. Mais nous n'allons pas tout décider à l'instant. Je vais d'abord écrire aux amis

pour les sonder. Après, nous aviserons.”

“Tu te défiles !” répéta-t-elle. “Demain, tu t’en iras, et le projet sera oublié. Ton ami aurait tellement aimé que…”

Sa voix s’étrangla.

“Si tu veux, je passerai te voir ce soir, et nous parlerons tranquillement de ces retrouvailles, pour que je puisse faire aux amis des suggestions précises. Ça te convient ?”

Pour Adam, ce n’était pas seulement une manière d’écourter un échange qui le mettait mal à l’aise. Il tenait réellement à la revoir avant de repartir. Il avait le sentiment d’être resté trop peu de temps avec elle. Après tout, c’est à la demande

de Tania qu'il avait fait ce voyage, et il ne lui avait presque pas parlé. Juste cette visite furtive à la clinique, cette accolade quasiment muette. Il se dit qu'il faudrait au moins qu'il passe quelque temps en sa compagnie, surtout s'il comptait s'éclipser avant les funérailles.

"Dis-moi vers quelle heure tu seras seule, dans la soirée ! Je viendrai te voir."

Un très long silence. S'il n'y avait eu les bruits de fond, on aurait pensé que la ligne avait été coupée.

Lorsque la veuve de Mourad finit par lui répondre, son interlocuteur perçut dans sa voix comme un enrouement

sardonique.

“Mon pauvre Adam, tu es vraiment devenu un émigré. Tu me demandes à quel moment je serai seule ? Seule, dans ce pays, un jour comme celui-ci ? Sache que je suis au village, dans la vieille maison, et qu’il doit y avoir autour de moi une centaine de personnes, peut-être même deux cents. Des voisins, des cousins, de vagues connaissances, et aussi des gens que je n’avais jamais vus. Ils sont partout, dans les salons, à la cuisine, dans les couloirs, dans les chambres, et sur la grande terrasse, et ils seront là toute la nuit et dans les prochains jours. Seule ? Tu croyais que j’allais me retrouver seule ? Va, va-t’en,

sans remords, reprends l’avion, rentre chez toi, à Paris, nous nous reverrons plus tard, dans d’autres circonstances.”

Adam ne pouvait répondre sur le même ton, le jour même où Tania venait de perdre son mari. Bien qu’exaspéré par tant d’agressivité, il dut se contenter de dire :

“C’est ça ! Nous nous reverrons plus tard. Porte-toi bien !”

Avant de raccrocher.

Je n’ai vraiment pas mérité un tel assaut ! J’essayais de me montrer amical, attentif. Je m’efforçais d’aller dans le sens de ce qu’elle souhaitait. Rien ne justifiait qu’elle m’agresse de la

sorte.

J'ai peut-être eu tort de lui demander si elle allait se retrouver seule. Elle a pu y voir un signe de dénigrement, ou de pitié. Tout ce que j'avais voulu dire, c'est que j'attendrais, avant de me rendre chez elle, que ses visiteurs soient partis, et qu'elle se retrouve seule avec ses familiers. Mais ce que je lui ai dit ne lui a servi que de prétexte. La vraie raison de sa rage, c'est mon refus de prendre la parole aux funérailles de Mourad. Et peut-être, plus en amont, ma longue brouille avec lui, à laquelle j'aurais pu mettre définitivement

un terme si, justement, j’avais accepté de faire son éloge funèbre. Mais cela, personne ne m’obligera à le faire. Ni par des flatteries, ni par des exhortations, et encore moins par un tel déchaînement d’agressivité.

J’ai beau me raisonner, je ne parviens pas à me calmer ! Je suis outré !

Ce qui m’a blessé plus que tout dans la charge de Tania, c’est qu’elle m’ait demandé de “rentrer chez moi”. Peut-être bien que je considère désormais Paris comme

un “chez-moi”. Mais est-ce que cela m’interdit de me dire également chez moi dans ma ville natale ? Rien, en tout cas, n’autorise une tierce personne, amie ou pas, endeuillée ou pas, à me renvoyer de cette manière à ma condition d’étranger.

Puisqu’on veut me chasser, je ne m’en irai pas ! C’est moi seul qui choisirai, à ma convenance, le moment de partir.

3

A dire vrai, Adam n’avait nulle envie de quitter le pays aussi vite.

Quand il avait dû prétexter ses engagements universitaires pour éviter de participer au concert d’éloges funèbres, il s’était senti piégé. Rien ne l’obligeait à reprendre l’avion dès le lendemain, ni les jours suivants. Il commençait tout juste à retrouver ses repères, et il n’éprouvait encore aucune lassitude.

En un sens, l’agressivité de Tania venait de le libérer. Si elle s’en était tenue à une attitude amicale, il aurait

probablement eu des scrupules à rester au pays sans assister aux funérailles, et il serait parti. Malgré lui, certes, mais il n’aurait pu faire autrement.

A présent, il était déterminé à rester.

Un plan s’était formé dans son esprit, et il avait aussitôt téléphoné à Dolorès, sa compagne, pour la mettre dans la confidence. Il allait prolonger son séjour au pays, mais en brouillant ses traces.

Dès que sa décision fut arrêtée, il commença à s’activer. Il appela la réception pour demander qu’on lui prépare sa note, et s’enquit par la même occasion du temps qu’il faudrait pour

arriver à l'aéroport. Il voulait être sûr que si quelqu'un cherchait à le joindre, on lui réponde qu'il avait déjà repris l'avion.

Pour la même raison, en sortant de l'hôtel, il évita de prendre l'un des nombreux taxis qui attendaient. Quand le premier de la file lui ouvrit sa portière, il prétendit qu'il avait besoin de faire quelques achats dans les magasins du quartier, et s'éloigna à pied, tirant sa valise derrière lui.

Il marcha quelques minutes, prit un tournant, puis un autre, avant d'arrêter un taxi qui rôdait. Il lui donna le nom d'un village, Bertayel, et celui d'un hôtel, l'Auberge Sémiramis.

C’est seulement quand la voiture finit par quitter les embouteillages urbains pour s’engager sur une route de montagne qu’Adam appela la propriétaire. Prénommée justement Sémiramis, elle avait fait partie de leur cercle d’amis du temps de l’université. Il l’avait perdue de vue dans la période qui avait suivi son départ pour la France. Mais ils avaient renoué le contact depuis ; dans les dernières années, elle s’était rendue par deux fois à Paris, elle avait dîné chez lui ; il lui avait présenté Dolorès, et “la belle Sémi” lui avait fait promettre de passer la voir le jour où il reviendrait au pays.

Il composa donc son numéro et lui dit,

sans même se présenter :

“Je suis dans un taxi. Dans une demi-heure, je serai chez toi.”

“Adam !”

C’était presque un hurlement.

“Je ne savais même pas que tu étais au pays.”

“Je suis arrivé hier. Tu aurais une chambre pour moi ?”

“Sache que tu peux arriver chez moi à n’importe quel moment, même en plein été, il y aura toujours une chambre pour toi. Cela dit, pour être sincère, je ne te fais aucune faveur en t’accueillant aujourd’hui, l’hôtel est presque vide.”

“Tant mieux !”

“Tu trouves ? Mon comptable n’est pas du même avis.”

Elle rit, et Adam éprouva le besoin de s’excuser, en riant lui aussi.

“Je voulais juste dire que la tranquillité est exactement ce que je cherche. Je n’ai dit à personne que je venais, et je n’ai vu personne. Sauf Tania, mais elle me croit sur le point de reprendre l’avion. Je suppose que tu sais…”

“Pour Mourad ? Oui, je sais, bien sûr.”

“Tu l’avais vu, ces derniers temps ?”

“Quelquefois. Et toi ? Je sais que tu étais brouillé avec lui. Est-ce que vous

vous êtes réconciliés ?”

“Oui et non… Je te raconterai. Tu penses aller aux funérailles ?”

“Oui, forcément. Pas toi ?”

“Je ne crois pas.”

“Tu as tort. On ne boude pas un enterrement.”

“J’ai mes raisons. Je t’expliquerai. Je préfère qu’on ne sache pas que je suis au pays. J’aimerais me cacher pendant quelques jours. J’en ai vraiment besoin. A part toi, je ne veux voir personne.”

“Tu ne verras personne, sois tranquille ! Et personne ne devinera que tu es à l’hôtel. Je t’enfermerai dans ta chambre et je garderai la clef.”

“N’allons pas jusque-là !”

Deux rires brefs. Un silence. Puis elle lui demanda, par simple courtoisie :

“Dolorès n’est pas avec toi ?”

“Elle n’a pas pu venir. La chose s’est décidée au dernier moment. Elle travaille. Tu me reçois quand même ?”

“J’ai hâte de te voir…”

Quand le taxi s’engagea dans le petit chemin arboré qui menait jusqu’à l’hôtel, Sémiramis attendait déjà près de la grille ouverte, flanquée de trois de ses employés, un vieux gardien, un réceptionniste en livrée et un tout jeune porteur qui, à l’instant même où la

voiture s’immobilisait, souleva le couvercle du coffre pour s’emparer vigoureusement de la valise.

“La chambre huit”, lui ordonna sa patronne.

Adam avait sorti son portefeuille pour régler la course, mais le chauffeur refusa son argent pour prendre plutôt le billet que l’hôtelière lui tendait par la vitre ouverte.

“Tu es à l’étranger depuis trop longtemps, tu ne connais plus les habitudes d’ici”, lança-t-elle avec assurance, pour étouffer chez le visiteur toute velléité de protestation.

Est-ce vraiment ainsi que les choses devaient se passer dans son pays natal ?

Adam n'en était pas sûr. Mais l'argument était paralysant. Tout émigrant redoute de commettre un impair, et il est facile pour ceux qui sont restés de susciter chez lui la peur du ridicule et la honte d'être devenu un vulgaire touriste. Il remit son argent dans sa poche.

Pour la même raison, lorsqu'il posa pied à terre, il hésita à prendre son amie dans ses bras, comme il l'aurait naturellement fait en France. Sous le regard du chauffeur et des employés de l'hôtel, ne devait-il pas plutôt lui serrer la main ? Et ce fut elle qui l'entoura de ses bras et qui le serra contre elle, brièvement, avant de l'emmener vers la

porte d’entrée, qu’abritait un auvent en verreries colorées dans le style Belle Epoque.

Une heure plus tard, ils étaient attablés, Sémiramis et lui, au dernier étage de l’hôtel, sur une véranda encadrée de trois baies vitrées qui, dans la nuit, faisaient miroir, leur renvoyant leurs reflets et ceux des chandelles.

On leur apporta une dizaine de petits plats, puis dix autres, et encore dix ou quinze, mezzés chauds ou froids qui auraient aisément rassasié une horde de vacanciers.

“Tu es sûre que ça va nous suffire ?”

“C’est seulement pour toi ; moi j’ai déjà dîné”, dit-elle sans sourire.

“Je disais ça au second degré”, se dépêcha de préciser Adam, de peur que son observation n’ait été mal comprise.

“Et moi, je répondais au troisième degré”, dit son hôtesse avec un sourire de pirate. Avant d’ajouter : “Autrefois tu disais que j’avais de l’humour, souviens-toi. On se comprenait à demi-mot, toi et moi, et on échangeait des clins d’œil. Ne te sens pas obligé de m’indiquer à quel moment de l’anecdote je suis censée rire.”

“Il ne faut pas m’en vouloir, Sémi ! Ce n’est pas facile de revenir au pays après tant d’années. Je me dois d’être prudent, retenu, circonspect. Sans doute parce que je n’ai plus mes repères. J’ai

constamment peur de heurter les susceptibilités de mes interlocuteurs. Même quand il s’agit d’amis de longue date. Je ne sais plus si je peux leur parler sur le même ton qu’autrefois. Les gens changent, tu sais.”

“Moi, je n’ai pas changé, Adam. Je suis moins jeune, un peu moins svelte, mais de l’intérieur, je n’ai pas changé. Je ne suis pas une quelconque dame, et pour moi tu ne seras jamais un quelconque monsieur. Dieu que je déteste le temps qui passe et qui nous change tous en pathétiques pingouins ! Moi qui dois jouer à la patronne d’hôtel, et toi qui dois jouer à l’éminent professeur !

“Mais pas ce soir”, dit-elle en levant sa coupe de champagne.

“Pas ce soir”, répéta Adam comme s’il s’agissait d’un serment.

Ils firent tinter leurs verres, qu’ils portèrent lentement à leurs lèvres. “La belle Sémi” avait effectivement peu changé – encore moins qu’elle ne le disait. Sa peau hâlée n’était trahie par aucune ride apparente et ses yeux émeraude avaient toujours la même profondeur marine ; peut-être n’était-elle pas svelte, comme elle le reconnaissait, mais dans le souvenir de son ami elle ne l’avait jamais vraiment été. Elle était plus grande que la plupart des femmes du pays, et plutôt “bien portante”, et

même “bien en chair”, ce qui n’avait jamais rien ôté à son charme, ni par le passé, ni ce jour-là.

Le maître d’hôtel s’approcha de leur table sans bruit, une bouteille à la main, entourée d’une serviette. Il remplit les coupes, puis demanda à sa patronne :

“Un peu plus de lumière ?”

“Non, Francis, les chandelles suffisent.”

L’homme hocha la tête et regagna sa place.

“Cette époque-là me manque”, reprit Sémiramis. “Plus qu’à toi, sans doute. Tu me diras que c’est d’une grande banalité, une femme de quarante-huit ans

qui regrette le temps où elle en avait dix-huit… Mais dans ce pays, dans cette région du monde, il y a autre chose. J’ai l’impression d’être sur une route, et chaque fois que j’avance d’un pas, l’endroit où se trouvait mon pied s’effrite. Quelquefois même, la route commence à s’effondrer sous mon pied, et je dois me dépêcher de bouger pour ne pas tomber avec l’éboulement.”

Le troisième jour

1

Au réveil, Adam nota dans son carnet, en date du 22 avril :

Ce dimanche matin j'ai compris, en une bouffée d'air, combien j'ai été sevré de ma montagne, toutes ces années, et combien j'ai envie de m'y laisser materner.

Sémi, bénie soit-elle, m'a installé dans une chambre qui donne sur la vallée. J'ai une petite table tout près de la fenêtre ; où que je regarde, je ne vois que les pins d'Alep, je respire la brise qui les a caressés, et j'aimerais ne plus

bouger d'ici jusqu'à la fin des temps. A lire, à écrire, à rêvasser, suspendu entre les sommets arrondis et l'étendue marine.

Une voix dans ma tête ne cesse de murmurer que bientôt je me lasserai. Que demain ma crânerie me commandera de partir comme aujourd'hui elle me commande de rester. Et que j'éprouverai alors l'urgence de m'échapper comme aujourd'hui j'éprouve celle de m'immerger. Mais je me dois de faire taire ma Cassandre intime.

Sortant lentement de son doux engourdissement, il se mit à feuilleter son carnet à la recherche du récit

commencé la veille, avant que les appels téléphoniques de Tania et de son neveu ne soient venus l'interrompre et le contraindre à fuir la capitale pour chercher refuge chez Sémiramis. La dernière phrase disait : "*Six mois après la mort de Bilal, il allait y avoir dans nos rangs une nouvelle défection : la mienne.*"

Il recopia ces mots sur une nouvelle page, comme pour mieux reprendre dans ses doigts le fil de ses réminiscences.

Mes amis ont toujours cru que j'étais parti sur un coup de tête. Rien n'est plus faux. Moi-même,

j'ai longtemps accrédité cette thèse, pour ne pas avoir à m'expliquer. Lorsqu'on me pressait de questions, je racontais qu'un soir, j'avais tranquillement annoncé à ma grand-mère, chez qui je vivais en ce temps-là, que j'allais prendre le bateau pour l'île de Paphos dès le lendemain, et que de là je m'envolerais pour Paris. Disant cela, je ne mentais pas, je ne disais rien de faux, mais j'omettais de dire l'essentiel. A savoir que la décision annoncée ce jour-là avait été longtemps mûrie. Souvent je m'enfermais dans ma chambre pendant des heures avec un livre, puis je le lâchais, je

m’allongeais sur mon lit, les yeux grands ouverts, et j’essayais d’imaginer ce qui allait advenir de notre pays et de sa région après les années de guerre, me projetant mentalement vers cette ligne d’arrivée où Bilal aurait voulu se placer pour connaître “le fin mot de l’Histoire”.

Ce “fin mot” ne m’enchantait pas. J’avais beau tourner et retourner la chose dans ma tête, je ne voyais autour de moi que violence et régression. Dans cet univers levantin qui ne cessait de s’obscurcir, je n’avais plus ma place, et je ne tenais plus à m’en

tailler une.

C'est au bout de plusieurs mois de méditation muette, de prospective froide et de rêve éveillé, que ma décision s'est faite. Un jour, elle a jailli, mais elle s'était formée lentement. Et ma grand-mère n'en a été d'ailleurs ni surprise, ni attristée. Elle n'avait que moi au monde, mais elle m'aimait pour moi, pas pour elle, et elle voulait me savoir à l'abri, pas seulement terré. Elle m'a donné sa bénédiction pour que je m'en aille l'esprit quiet, sans remords.

Une fois débarqué sur l'île, je m'étais présenté au consulat de France, qui avait requis, pour m'accorder un visa, un mot de recommandation de mon propre consulat. Eh oui, c'était encore une époque civilisée ! Je n'avais pas eu à tremper le pouce dans l'encre pour laisser sur le registre une signature de pachyderme, la lettre de mon consul avait suffi. Il l'avait rédigée de sa plus belle plume pendant que je sirotais un café au coin de son bureau ; je l'avais apportée aussitôt chez le consul de France, où l'on m'avait proposé un autre café.

Peut-être bien que j'embellis les choses, je ne me souviens plus des détails ; mais je me souviens des sentiments que j'avais, et de l'arrière-goût que cet épisode m'a laissé. Aucune amertume. Quitter son pays est dans l'ordre des choses ; quelquefois, les événements l'imposent ; sinon, il faut s'inventer un prétexte. Je suis né sur une planète, pas dans un pays. Si, bien sûr, je suis né aussi dans un pays, dans une ville, dans une communauté, dans une famille, dans une maternité, dans un lit… Mais la seule chose importante, pour moi comme pour tous les

humains, c’est d’être venu au monde. Au monde ! Naître, c’est venir au monde, pas dans tel ou tel pays, pas dans telle ou telle maison.

Cela, Mourad n’a jamais pu le comprendre. Il voulait bien admettre que l’on doive s’éloigner quelque temps de sa terre natale pour se mettre à l’abri quand les combats font rage. Mais que l’on veuille vivre année après année en pays étranger, dans l’anonymat d’une vaste métropole, ce n’était pas seulement pour lui un abandon de la mère patrie, c’était une insulte aux ancêtres, et en quelque

sorte une mutilation de l’âme.

Si j’ai continué à suivre de près tout ce qui se passait au pays, je n’ai plus songé à y retourner. Je ne disais jamais : “Je n’y reviendrai pas” ; je disais : “Plus tard”, “Pas cet été”, “Peut-être l’année prochaine”. En moi-même je me promettais, avec un brin d’orgueil, de ne revenir m’installer au pays que lorsqu’il serait redevenu celui que j’avais connu. Je savais la chose impossible, mais cette exigence n’était pas négociable. Elle ne l’est toujours pas.

C’est ma manière d’être fidèle et je n’ai jamais voulu en adopter une autre.

Mes amis ont compris peu à peu que je ne reviendrais pas. Et certains d’entre eux m’ont écrit. Les uns pour me donner raison, les autres pour me sermonner.

2

Adam quitta sa table pour aller prendre dans sa valise un épais dossier bleu ciel qu'il avait apporté avec lui de Paris. Il était marqué, dans une écriture noire au feutre large, “Courrier amis”. Il le posa sur le lit, s'étendit à côté, défit l'élastique, en sortit une pile d'enveloppes et se mit à lire.

C'est seulement au bout d'une heure qu'il se releva, des feuilles à la main, pour aller recopier certains passages sur son carnet.

“La rumeur, au pays, c'est que tu es parti pour ne plus revenir…”

Extrait d'une lettre de Mourad, datée du 30 juillet 78, et qui m'est parvenue à Paris grâce à la diligence d'un voyageur.

"Chaque fois qu'on le répète devant moi, je fais mine de me mettre en colère. Ce qui me dispense d'argumenter. Vu que, de moi à toi, je ne sais plus quoi dire. L'année dernière, on t'a attendu tout l'été, tu n'es pas venu. Tu travaillais, paraît-il. Je croyais qu'en France, l'été, on prenait des vacances. Soit en août, soit en juillet. Ou alors en

septembre. Non, pas toi ! Tu travaillais ! J’ai engueulé nos amis : ‘Vous croyiez qu’il allait devenir comme les gens de là-bas, qui toute l’année font mine de s’activer alors qu’ils lorgnent sans arrêt le calendrier des vacances ? Rassurez-vous, Adam n’a pas changé, et il ne changera pas ! Il trime comme un émigré, jour et nuit, comme un vrai émigré de chez nous, au soleil, sous la pluie, en toute saison…’

Mais la laisse du mensonge est courte, comme dit le proverbe. Ce matin, ta grand-mère a annoncé à tout le monde que tu prenais un mois de congé et que tu avais loué une

maison dans les Alpes. Elle paraissait fière, Dieu lui pardonne, et elle m'a montré la lettre que tu lui avais envoyée. Ce qui m'a déterminé à t'écrire sur-le-champ.

Je ne cherche pas à faire pression sur toi, mais s'il est vrai que tu ne veux plus mettre les pieds ici, au moins dis-le-moi, chacal, pour que j'arrête de me ridiculiser en essayant de te défendre ! Si tu préfères les Alpes à la montagne d'ici, aie au moins le courage de me l'écrire !

Notre montagne était déjà chantée dans la Bible quand vos Alpes n'étaient encore qu'un accident

géologique, un vulgaire ‘plissement’. Les Alpes ne sont entrées dans l’Histoire que lorsque notre ancêtre Hannibal les a franchies avec ses éléphants pour attaquer Rome. C’est d’ailleurs ce qu’il aurait dû faire, foncer directement sur la ville, et l’occuper avant qu’elle-même ne vienne nous occuper. Mais tout cela ne t’intéresse plus, je suppose, tu ne dois même plus savoir qui était Hannibal.

Une maison dans les Alpes, traître ? Alors que tant de maisons ici t’attendent, à commencer par la mienne ? Tu devrais avoir honte !

[…]

Tania me dit qu'elle t'embrasse. Elle, peut-être, mais pas moi ! Je ne te connais plus !"

Il y avait, dans la même enveloppe, une seconde lettre.

Au début, quand j'avais aperçu cette feuille rosâtre, quasiment transparente, pliée en quatre, et reconnu l'écriture fine de Tania, j'avais supposé qu'elle l'y avait glissée à l'insu de Mourad. Mais je n'avais pas tardé à comprendre que ce dernier avait manifestement consenti à ce que sa femme joigne

sa parole à la sienne. Parce que, à la vérité, tout en ayant l'air de rectifier le tir, c'est elle qui m'adressait les reproches les plus acerbes.

“Mon si cher Adam,

Je suis sûre que tu sauras voir dans la lettre que t'adresse Mourad un geste d'affection dissimulé, par pudeur masculine, sous une gronderie rêche.

Ai-je besoin de te dire que tu as laissé, dans l'existence de tes amis, un vide que rien ni personne n'est venu combler ? Et que ton absence

est ressentie plus durement encore en ces années d'égarement ? Si tu étais en face de moi, tu aurais feint l'étonnement, mais je ne t'aurais pas cru. J'ai toujours vu dans ta modestie apparente un signe de bonne éducation plutôt qu'une humilité authentique. Sous des dehors affables, courtois, timides, tu es l'être le plus orgueilleux que je connaisse.

Ne proteste pas ! Tu sais que c'est vrai, et tu sais que je le dis comme une sœur aimante. Tu es l'être le plus orgueilleux, oui, et aussi – tu vas protester encore plus fort – le plus intolérant. Un ami te

déçoit ? Il cesse d'être ton ami. Le pays te déçoit ? Il cesse d'être ton pays. Et comme tu as la déception facile, tu finiras par te retrouver sans amis, sans patrie.

J'aimerais tant que mes paroles aient un quelconque effet sur toi. Qu'elles puissent te persuader de te montrer tolérant avec ce pays, de l'accepter comme il est. Ce sera toujours un pays de factions, de désordre, de passe-droits, de népotisme, de corruption. Mais c'est aussi le pays de la douceur de vivre, de la chaleur humaine, de la générosité. Et de tes amis les plus vrais.

Une autre qualité de notre pays, c'est qu'on peut s'y ménager une oasis d'insouciance. Même quand tous les quartiers de la ville s'embrasent, notre village, notre vieille maison et sa grande terrasse demeurent tels que tu les as connus. Quelques amis nous y rejoignent de temps en temps, comme autrefois. D'autres ne viennent plus ; ils continueront à nous manquer, et j'ai la faiblesse de croire que nous leur manquons un peu, nous aussi.

Mourad ne cesse de me répéter que tu n'es plus rien pour lui, ce qui veut dire exactement le contraire. Il me dit aussi que tu es devenu un

étranger et qu'à l'avenir tu le seras encore davantage, ce en quoi il n'a probablement pas tort. Mais je t'embrasse quand même, avec toute mon affection…"

J'ai précieusement conservé ces lettres, mais je n'ai pas le souvenir d'y avoir répondu.

S'il était compliqué, à l'époque, de recevoir le courrier du pays, il était bien plus hasardeux encore de l'y faire parvenir. La poste ayant cessé de fonctionner, il fallait recourir aux services d'un

voyageur, afin qu'il le transmette de la main à la main. Une mission qui pouvait se révéler périlleuse. Le porteur devait parfois se rendre dans une zone de combats ; et s'il ne voulait pas courir de risques, et qu'il demandait au destinataire de venir chercher son enveloppe lui-même, c'est ce dernier qui se trouvait en danger de mort.

Pour cette raison, on n'écrivait plus à ceux qui étaient restés. On leur téléphonait. Ou, tout au moins, on essayait. Neuf fois sur dix, sans résultat, mais quelquefois, l'appel passait. On se dépêchait alors de dire l'essentiel, dès les premières

secondes, parce que la ligne pouvait soudain redevenir muette. On se rassurait donc sur la santé des proches ; on notait quelques demandes urgentes – en priorité, les médicaments qu'on ne trouvait plus sur place ; on se disait un mot des lettres qu'on avait reçues, ou qu'on avait envoyées ; on mentionnait les proches qui étaient partis, ou qui s'apprêtaient à partir. Ensuite, si les Parques du téléphone se montraient clémentes et que la ligne n'était pas coupée, on se payait le luxe de parler d'autre chose.

Mourad prétendait que, dans

l'une de nos conversations, je lui aurais dit, pour répondre à ses reproches : "Moi je ne suis allé nulle part, c'est le pays qui est parti." Peut-être bien que je l'ai dit. A l'époque, je le disais parfois, la formule me plaisait. Mais ce n'était qu'une boutade. Bien sûr que c'est moi qui suis parti. J'ai pris la décision de partir comme j'aurais pu prendre la décision de rester.

Ce qui ne veut pas dire que ce soit ma faute, si faute il y a. Tout homme a le droit de partir, c'est son pays qui doit le persuader de rester – quoi qu'en disent les

politiques grandiloquents. “Ne te demande pas ce que ton pays peut faire pour toi, demande-toi ce que tu peux faire pour ton pays.” Facile à dire quand tu es milliardaire, et que tu viens d’être élu, à quarante-trois ans, président des Etats-Unis d’Amérique ! Mais lorsque, dans ton pays, tu ne peux ni travailler, ni te soigner, ni te loger, ni t’instruire, ni voter librement, ni exprimer ton opinion, ni même circuler dans les rues à ta guise, que vaut l’adage de John F. Kennedy ? Pas grand-chose !

C’est d’abord à ton pays de tenir, envers toi, un certain nombre

d'engagements. Que tu y sois considéré comme un citoyen à part entière, que tu n'y subisses ni oppression, ni discrimination, ni privations indues. Ton pays et ses dirigeants ont l'obligation de t'assurer cela ; sinon, tu ne leur dois rien. Ni attachement au sol, ni salut au drapeau. Le pays où tu peux vivre la tête haute, tu lui donnes tout, tu lui sacrifies tout, même ta propre vie ; celui où tu dois vivre la tête basse, tu ne lui donnes rien. Qu'il s'agisse de ton pays d'accueil ou de ton pays d'origine. La magnanimité appelle la magnanimité, l'indifférence appelle l'indifférence, et le mépris

appelle le mépris. Telle est la charte des êtres libres et, pour ma part, je n'en reconnais aucune autre.

C'est donc moi qui suis parti, de mon plein gré ou presque. Mais je n'avais pas tort en disant à Mourad que le pays était parti, lui aussi, beaucoup plus loin que moi. A Paris, je ne suis, après tout, qu'à cinq heures d'avion de ma ville natale. Ce que j'ai fait avant-hier, j'aurais pu le faire n'importe quel jour au cours des dernières années : prendre, au matin, la décision de revenir au pays, et me

retrouver ici le soir même. L'ancien appartement de ma grand-mère a longtemps été à ma disposition, je m'y serais réinstallé, je n'en serais plus reparti. Ni le lendemain, ni le mois suivant, ni même l'année suivante.

Pourquoi n'ai-je jamais sauté le pas ? Parce que le paysage de mon enfance s'est transformé ? Non, ce n'est pas cela, pas du tout. Que le monde d'hier s'estompe est dans l'ordre des choses. Que l'on éprouve à son endroit une certaine nostalgie est également dans l'ordre des choses. De la disparition du passé, on se console

facilement ; c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas. Le pays dont l'absence m'attriste et m'obsède, ce n'est pas celui que j'ai connu dans ma jeunesse, c'est celui dont j'ai rêvé, et qui n'a jamais pu voir le jour.

On ne cesse de me répéter que notre Levant est ainsi, qu'il ne changera pas, qu'il y aura toujours des factions, des passe-droits, des dessous-de-table, du népotisme obscène, et que nous n'avons pas d'autre choix que de faire avec. Comme je refuse tout cela, on me taxe d'orgueil, et même d'intolérance. Est-ce de l'orgueil

que de vouloir que son pays devienne moins archaïque, moins corrompu et moins violent ? Est-ce de l'orgueil ou de l'intolérance que de ne pas vouloir se contenter d'une démocratie approximative et d'une paix civile intermittente ? Si c'est le cas, je revendique mon péché d'orgueil, et je maudis leur vertueuse résignation.

Mais ce matin, chez Sémi, je redécouvre la joie charnelle de me sentir sur ma terre natale.

J'écris ces derniers mots comme si j'avais besoin de les

réapprendre. Ma terre natale. Mon pays. Ma patrie. Je n'ignore rien de ses travers, mais en ces journées de retrouvailles, je n'ai pas envie de me rappeler sans arrêt que j'y suis seulement de passage, et que j'ai dans la poche mon billet d'avion pour le retour. J'ai besoin de croire que j'y réside pour une période indéterminée, que mon horizon n'est pas encombré de dates ni de contraintes, et que je demeurerai dans cette chambre, dans cette pension de montagne, tout le temps qu'il faudra.

Je sais qu'un moment viendra – dans deux jours, dans deux

semaines, dans deux mois – où je me sentirai de nouveau poussé vers la sortie ; soit par le comportement des autres, soit par mes propres impatiences. Pour l’heure, cependant, je m’interdis d’y penser. Je vis, je respire, je me souviens.

3

Adam vida sur le lit le contenu de son dossier bleu ciel en s'étonnant de tout ce qu'il avait pu y rassembler au cours des années. Pas seulement des lettres, comme l'annonçait son inscription sur la couverture, mais également des coupures de presse, des photos d'identité, des photos de groupe, et aussi sa première carte de séjour.

Par quel cheminement de pensée avait-il pu ranger un tel document dans une chemise intitulée "Courrier amis" ? Il n'en avait plus la moindre idée ; c'était comme s'il découvrait là un autre

lui-même dont la rationalité lui était désormais difficile à appréhender.

Il faut croire que, pour le migrant que j'étais en ces années-là, devenir résident d'un autre pays que le mien n'était pas une simple démarche administrative, c'était un choix existentiel ; et que les paroles de mes amis n'étaient pas pour moi de simples opinions, mais des voix intérieures. Aujourd'hui, malgré mes efforts, je ne parviens plus à retrouver mes sentiments de l'époque, ni à me remettre dans la peau du jeune émigré que j'étais.

Un historien est censé savoir que la rationalité est affaire de dates.

Je me contente donc de signaler la chose, sans insister. Avant d'en revenir à mes réminiscences.

Que de fois Tania m'a écrit qu'elle était pour moi "une sœur", "une sœur aînée", ou "une sœur aimante" ! C'était sa manière de me témoigner sa tendresse tout en évitant les ambiguïtés. Je parle évidemment du passé lointain. Depuis la brouille entre son mari et moi, nous nous sommes parlé très rarement, et sans grande chaleur. Surtout ces derniers jours…

C'était inévitable, mais je le

regrette un peu. Elle et moi, dès notre toute première rencontre – à la cantine de l'université – nous avions éprouvé de l'amitié l'un pour l'autre. Plus que de l'amitié ? Peut-être, je ne sais pas… Il m'est difficile de le dire tant d'années plus tard. Je pourrais toujours me creuser la mémoire pour me rappeler si, à dix-sept ans, dans le regard que je lui portais, il y avait aussi autre chose. Je ne vois pas l'utilité d'une telle introspection. L'amour n'est pas un fil rouge qu'il faudrait séparer des fils blancs, ou noirs, ou dorés, ou rosâtres, qui auraient pour noms "amitié", "désir", "passion", ou

Dieu sait quoi d'autre. Il y avait forcément mille sentiments indémêlables dans le cœur de l'adolescent que j'étais. Mais j'ai toujours connu Tania avec Mourad, je ne me suis jamais vu "avec elle", et je n'en ai jamais conçu le moindre ressentiment.

Cela dit, j'éprouvais à l'époque pour elle une affection profonde que je n'ai pas voulu remettre en question, malgré tout ce qui s'est passé avec son mari. Parce que je l'estime innocente ? Pas vraiment. On n'est jamais complètement innocent des agissements de ceux qu'on aime. Mais doit-on les renier

pour autant ? Est-ce que Tania aurait dû s'éloigner de Mourad lorsqu'il a commencé à se comporter d'une manière indigne ? Je ne le crois pas. Elle se devait de rester auprès de lui. Pourtant, cette fidélité à son homme l'a forcément rendue complice. Eh oui, les fils de la conscience sont aussi difficiles à démêler que ceux des sentiments.

Ce serait simple si, sur les chemins de la vie, on avait juste à choisir entre la trahison et la fidélité. Bien souvent on se trouve contraint de choisir plutôt entre deux fidélités inconciliables ; ou, ce qui revient au même, entre deux

trahisons. Moi, un jour, sous le feu des événements, j'ai dû faire mon choix, Mourad a dû faire le sien, et Tania de même. Bilan de nos trahisons : un exilé, un coupable, une complice. Mais c'est aussi, bien entendu, le bilan de nos fidélités.

En demeurant aux côtés de Mourad, Tania est devenue sa complice, mais elle aurait été méprisable si elle l'avait lâché. C'est ainsi. Parfois les engagements que l'on prend à vingt ans ne peuvent plus être reniés, le plus honorable est encore de les assumer. Je ne la condamne pas, et

je ne l'acquitte pas non plus. De toute manière, je ne suis pas un tribunal.

Je ne juge pas ? Si, je juge, je passe mon temps à juger. Ils m'irritent profondément ceux qui vous demandent, les yeux faussement horrifiés : "Ne seriez-vous pas en train de me juger ?" Si, bien sûr, je vous juge, je n'arrête pas de vous juger. Tout être doté d'une conscience a l'obligation de juger. Mais les sentences que je prononce n'affectent pas l'existence des "prévenus". J'accorde mon estime ou je la retire, je dose mon affabilité, je

suspends mon amitié en attendant un complément de preuves, je m'éloigne, je me rapproche, je me détourne, j'accorde un sursis, je passe l'éponge – ou je fais semblant. La plupart des intéressés ne s'en rendent même pas compte. Je ne communique pas mes jugements, je ne suis pas un donneur de leçons, l'observation du monde ne suscite chez moi qu'un dialogue intérieur, un interminable dialogue avec moi-même.

S'agissant de Tania, je l'aurais jugée bien plus sévèrement si son choix initial avait été effectué pour

de mauvaises raisons. Je veux dire si, à vingt ans, elle était tombée amoureuse d'un homme détestable – conquise par sa fortune, son patronyme, ou, pire, par sa poigne, son caractère "mâle". Pour ce genre d'égarement, je n'ai pas beaucoup de complaisance, je l'avoue. Mais ce ne fut pas le cas. Le Mourad que j'ai connu dans ma jeunesse, je comprends aisément qu'elle ait pu l'aimer. C'était un homme chaleureux, sa maison était constamment ouverte, il avait plaisir à y accueillir ses amis et à leur faire sentir qu'ils y étaient chez eux.

Il avait donc de la générosité, ainsi que de l'humour, et une intelligence subtile, même si cela ne se remarquait pas du premier coup d'œil. Il aimait à se donner des allures de montagnard mal dégrossi, mais ce n'était qu'un jeu. Cela lui permettait d'exprimer sans retenue tout ce qu'il pensait. Que de fois sont sorties de sa bouche des vérités crues qui, venant de quelqu'un d'autre – de moi, par exemple –, seraient apparues brutales ou pernicieuses, au point de démolir des années d'amitié. De lui, on les acceptait, on ne lui en tenait pas rigueur, on se disait

“C’est Mourad !”, et la faute était aux deux tiers pardonnée.

Le personnage qu’il s’était construit lui donnait ainsi une grande liberté. En disant “construit”, je semble insinuer que son comportement résultait d’un calcul habile. Oui et non. C’était son naturel, mais il en jouait avec talent. Comme ces grands acteurs qui se servent de leur tempérament réel pour donner de la consistance au personnage qu’ils doivent incarner sur scène.

Je comprends que Tania soit tombée sous son charme, nous l’étions tous, et moi peut-être un

peu plus encore que les autres.

Ce qui me fascinait chez Mourad lorsque je l'ai connu à l'université, c'est qu'il donnait le sentiment d'avoir déjà beaucoup vécu. Dans notre petit groupe, certains étaient plus jeunes que lui, d'autres plus âgés, mais pour nous tous il était le frère aîné, c'était lui qui prenait en notre nom les décisions quotidiennes. Un chef ? Non, nous ne voulions pas de chef, nous refusions les autorités et les hiérarchies. Mais il avait une certaine primauté.

Il avait dû assumer très tôt des responsabilités d'homme, ce qui l'avait mûri. Son père était mort à quarante-quatre ans d'une crise cardiaque. Mourad avait alors sept ans, il était fils unique, sa mère avait vingt-huit ans, et elle ne s'est jamais remariée. Elle vivait jusque-là dans l'ombre de son mari, et elle avait voulu vivre désormais dans l'ombre de son fils.

Elle le consultait sur tout, et s'en remettait à lui pour chaque décision. Qu'il s'agisse du choix de son école, de l'achat d'une voiture, du salaire du jardinier, de la vente d'un terrain, de la réfection d'un

toit ou d'un muret, elle exposait à son enfant les avantages et les inconvénients, elle lui faisait rencontrer les personnes concernées, puis elle lui demandait de prendre les décisions lui-même.

Il était comme ces fils de rois qui accédaient au trône dans leur enfance, et qu'on obligeait à se comporter en adultes. Sa mère était en quelque sorte la régente.

Lorsque j'ai connu Mourad, il avait dix-neuf ans, et la considération que sa mère lui témoignait pouvait passer pour une manifestation de modernité. On sortait tout juste des années

soixante, et certains parents jouaient à être les copains de leurs enfants. Très vite j'ai compris qu'avec la mère de Mourad, ce n'était pas du tout le cas. C'était même l'inverse – un archaïsme persistant plutôt qu'une modernité précoce. Si son enfant unique avait été une fille, je pense qu'elle l'aurait tyrannisée. Devant son fils, son bout d'homme, elle était en adoration. Ce n'est pas en "copain" qu'elle le traitait, mais en seigneur, et elle était persuadée de remplir ainsi le rôle qui, de toute éternité, lui avait été assigné.

En se comportant de la sorte,

elle lui a donné très tôt de l'aplomb, de la fierté pour ce qu'il était et pour ce qu'il possédait, et un indéniable sens du devoir – du moins envers les siens. Elle a aussi, sans le savoir, contribué à son malheur.

Elle se prénommait Aïda. Elle était constamment vêtue de noir comme si son mari venait tout juste de mourir. Mais elle était affable, souvent même joviale, et non dénuée d'humour. Je crois qu'elle m'aimait bien – du moins tant que j'étais encore le meilleur ami de son fils.

Mourad m'a dit un jour que

lorsqu'il avait un différend avec quelqu'un, il évitait de le dire à sa mère, parce qu'elle se déchaînait aussitôt contre l'autre, au point que toute réconciliation devenait impossible. Je suppose qu'elle m'a détesté ces dernières années.

Est-elle encore en vie ? Je l'ignore. Probablement pas. Sinon, je l'aurais vue hier à la clinique.

4

Sémiramis vint frapper à la porte d’Adam pour lui apporter une assiette de fruits – des cerises sanguines, des abricots, des prunes blanches et une mangue d’Egypte. Il la remercia et déposa un baiser sur son front, sans chercher à la retenir.

Pour bien montrer qu’elle respectait son désir de n’être pas dérangé, elle se contenta de chuchoter :

“Quand tu voudras dîner, fais-moi signe !”

Il acquiesça de la tête et des yeux ;

puis, sans attendre qu’elle ait refermé la porte derrière elle, il se replongea dans ses vieux papiers.

En août soixante-dix-huit, quelques jours seulement après la double lettre de Mourad et de son épouse, j’ai reçu celle d’un autre ami, Albert, également apportée à Paris par un voyageur de passage, et qui prenait le contre-pied de la première. Je les avais rangées ensemble depuis ce temps-là, réunies par un gros trombone. Mais celui-ci a rouillé ; son empreinte sépia se dessine à présent sur la face de l’une et sur le dos de l’autre.

“Mon très cher Adam,

Ce demi-fou de Mourad claironne qu’il t’a écrit hier ‘des choses que tu devrais entendre avant que tu sois devenu complètement sourd’. Je ne sais pas ce qu’il a pu te raconter, mais je le devine un peu, et j’estime de mon devoir de te faire écouter un autre son de cloche.

Je commencerai par te demander de ne pas en vouloir à notre ami commun, quoi qu’il ait pu t’écrire. Toi et moi, nous ne l’avons jamais fréquenté pour sa subtilité, n’est-ce pas ?, ni pour sa culture – les rares

choses qu'il sait, il les a apprises de travers, si tu vois ce que je veux dire. Nous l'aimons bien parce que c'est un bon bougre de montagnard mal léché, qui parle plus haut qu'il ne pense, et parce que ses gros mots sont farcis de bonhomie. Et nous l'aimons aussi à cause de Tania… Cela dit, si tu décides de lui répondre, ne le ménage pas !

Voici maintenant la vérité sur notre vie quotidienne, vérité que notre ami commun aura pris soin de te dissimuler.

Ces quelques lignes, je suis en train de te les écrire à la lumière d'une bougie. L'électricité nous est

accordée deux heures sur vingt-quatre, et pour cette nuit il ne faudra plus l'espérer. De toute manière, je ne sais pas encore comment t'envoyer la lettre lorsque je l'aurai terminée. L'un de mes voisins, Khalil, compte partir pour la France dans quelques jours, c'est à lui que je confierai ces pages ; à moins qu'il ne change d'avis, auquel cas je devrai guetter quelque autre voyageur…

Dans un pays normal, tu écris, tu colles un timbre, tu glisses l'enveloppe dans une boîte aux lettres. Ici, ce scénario banal, qui se répète des millions de fois par jour

dans tous les coins de la planète, est devenu impensable.

Nous en sommes là ! Pour la poste, pour l’électricité, comme pour tout le reste. Le trafic aérien fonctionne par à-coups, quand aucun enlèvement n’a eu lieu sur la route de l’aéroport. Les immeubles sont des barricades, les rues sont des couloirs de tir, les gratte-ciel des miradors en béton armé. Le parlement n’est plus un parlement, le gouvernement n’est plus un gouvernement, l’armée n’est plus une armée, les religions ne sont plus des religions, mais des factions, des partis, des milices…

Il y a des gens qui s'ébahissent devant ce pays si atypique. Pour ma part, je ne vois rien d'admirable à cela, rien d'amusant, et rien qui me rende fier. Je rêve bêtement d'un pays comme les autres. Tu appuies sur un interrupteur et, clic !, la lumière s'allume. Tu ouvres le robinet bleu, l'eau froide s'écoule ; tu ouvres le robinet rouge, c'est l'eau chaude. Tu soulèves le combiné et, prodige !, tu entends une tonalité. Mes voisins me disent que si j'étais plus patient, si je collais le téléphone à mon oreille et que je retenais mon souffle, je finirais par entendre un faible déclic, signe que

la ligne est en route.

Je ne serai jamais assez patient… Il est vrai que mes ancêtres ont vécu pendant des siècles sans poste, sans téléphone, sans eau courante, sans électricité, et que rien ne m'empêche, en théorie, de faire pareil. Sauf qu'ils n'avaient pas d'ascenseurs, eux, et qu'ils n'habitaient pas, comme moi, au sixième étage – vue imprenable sur les feux d'artifice !

En un mot, tu as bien fait de partir, et tu as mille fois raison de passer tes vacances dans les Alpes. Bien sûr, tes amis aimeraient te revoir, mais la seule personne qui se

soucie vraiment de ton sort, c’est ta grand-mère. Et elle me dit, chaque fois que je lui rends visite, qu’elle est heureuse de te savoir loin, à l’abri, même si elle ne te voit plus.

Je te dirai, pour ma part, exactement la même chose : Reste là où tu es ! Porte-toi bien ! Profite de la vie ! Et bois quelquefois à la santé de ton fidèle ami,

Albert”

Adam remit la lettre dans son enveloppe, qu’il posa sur la table. Elle portait son nom, soigneusement

calligraphié, et son adresse de l’époque.

Puis il s’en fut prendre sur le lit une autre enveloppe qu’il avait déjà sortie du dossier, et il la plaça à côté de la première. La même écriture, le même destinataire, la même adresse. Identiques, à une différence près : la première n’avait pas de timbre, la seconde en portait un, à l’effigie de Marianne, oblitéré à l’aéroport parisien d’Orly, où elle avait été postée en décembre soixante-dix-neuf.

Entre les deux missives, seize mois à peine. Mais un univers de différence. Autant la première était

enjouée, révoltée, batailleuse, autant la seconde était muette et résignée ; elle ne contenait qu'une carte bristol d'un blanc glacé, avec, au centre, sur cinq petites lignes :

“Albert N. Kithar
nous a quittés hier
de son plein gré.
Que ses amis lui pardonnent,
et qu'ils se souviennent de lui vivant.”

En recopiant sur son carnet ces mots écrits et imprimés vingt ans plus tôt, Adam prit soin de les disposer de la

même manière. Il les relut, et les relut encore. Puis il s'étira, mais pour s'interrompre à mi-parcours, et pour demeurer ainsi, le geste suspendu, comme un oiseau figé qui ne parvient plus à prendre son envol.

C'est seulement au bout d'une longue minute qu'il reposa les coudes sur sa table pour recommencer à écrire.

Tenir dans ses doigts une lettre annonçant qu'un être cher vient de mettre fin à ses jours est l'une des pires épreuves qu'un homme puisse vivre. J'avais lu la chose dans les livres, et je l'avais vue au cinéma, mais c'est tout autre chose de connaître cette épreuve soi-même.

Je me rappelle que mes mains n'arrêtaient pas de trembler. J'essayais de les apaiser, je n'y arrivais pas. J'essayais d'appeler ma compagne, qui était alors Patricia. Elle se trouvait tout près, dans la salle de bains, mais ma voix ne parvenait pas jusqu'à elle. A la fin j'avais simplement réussi à pousser un hululement étranglé. Elle avait accouru, affolée, croyant que je venais d'avoir un malaise. Je lui avais simplement tendu le faire-part. Et c'est seulement lorsqu'elle me l'a retiré des mains que celles-ci ont cessé de trembler.

L'autre souvenir qui me reste de

ce détestable épisode, c'est celui d'une extrême impuissance. Pas seulement l'impuissance qui s'attache toujours à l'acte irréparable et à l'éloignement. Il y avait aussi ce jour-là une impuissance supplémentaire, liée aux événements que vivait le pays.

J'avais essayé d'appeler Tania et Mourad, puis d'autres amis, puis ma grand-mère, sans résultat. Les appels ne passaient pas. Nous nous étions relayés, Patricia et moi, pendant des heures, la journée entière et jusqu'au soir. La liaison téléphonique n'existait tout simplement plus. Au mieux, nous

avions un lointain déclic, suivi d'un silence bruissant, auquel succédait le "tut tut tut" des lignes occupées ; sinon c'était la voix féminine enregistrée qui ne pouvait donner suite à notre appel, et qui nous demandait de bien vouloir rappeler ultérieurement, rappeler ultérieurement, ultérieurement…

Quand la ligne s'est rétablie enfin, pour quelque mystérieuse raison, et que la voix de Tania s'est fait entendre, il était déjà minuit passé.

"J'espère que je ne te réveille pas. J'ai essayé d'appeler plus tôt…"

“Ne t’excuse pas, nous ne dormons jamais avant deux heures du matin. Je suis heureuse de te parler. Je te passe Mourad.”

Les premiers mots de son mari se voulaient sarcastiques :

“Laisse-moi deviner, Adam. Tu m’appelles pour m’annoncer que tu reviens vivre parmi nous, c’est ça ?”

D’ordinaire, je lui répondais sur le même mode. Mais ce jour-là, j’étais resté sérieux, et un peu froid.

“Pas tout de suite, Mourad… Je voulais seulement savoir si tout

allait bien.”

“Ici, au village, ça va. En ville, le soir, il y a encore quelques tirs, quelques explosions. Des accrochages mineurs entre tel quartier et tel autre. La routine, quoi. Rien de grave…”

“Tu as des nouvelles d’Albert ?”

“Non, et je ne tiens pas à en avoir.”

Je m’apprêtais à lui parler du faire-part, mais en entendant sa réaction je me suis retenu. Manifestement, il n’avait pas reçu le même courrier que moi. Alors j’ai préféré le laisser parler avant de lui annoncer la nouvelle.

“Si je te comprends bien, vous vous êtes disputés…”

“Il devenait insupportable ! Il n’arrêtait pas de se plaindre, ‘Mon électricité est coupée’, ‘Mon téléphone ne marche pas’, ‘Je n’ai plus d’eau chaude’, ‘Je ne dors plus à cause des explosions’, comme s’il était le seul dans ce cas, comme si la guerre était dirigée contre lui personnellement… Chaque fois qu’il venait chez nous, il se mettait à gémir, ‘Pourquoi on reste ici ?’, ‘Comment peut-on vivre dans un tel pays ?’, – il devenait pénible. Tant qu’il était avec nous, Tania n’arrêtait pas de

pleurer. La situation est suffisamment déprimante comme ça, les amis sont censés te réconforter, te distraire, pas te déprimer encore plus. L'autre jour, j'en ai eu assez, je lui ai dit que je ne voulais plus le voir ici !"

"Tu as eu tort, Mourad ! Tu n'aurais jamais dû faire ça !"

"Il l'a mérité !"

Je lui lus alors le texte du faire-part. Il murmura trois, quatre fois de suite : "Mon Dieu ! Mon Dieu !" Sa voix n'était plus la même. Je sentais qu'il avait blêmi. J'entendais Tania à côté de lui, qui lui demandait ce qui était arrivé.

Mourad me la passa. Je lui lus les cinq lignes fatidiques. A son tour, elle murmura : “Mon Dieu !”, puis : “Dieu nous pardonne !”

Eprouvant le besoin d’atténuer un peu l’effet de ce que je venais de leur assener au milieu de la nuit, je leur dis, en n’y croyant qu’à moitié :

“Tout n’est peut-être pas perdu. Quand Albert m’a envoyé ce message, il était encore en vie, et ce n’est pas certain qu’il soit passé à l’acte. Il n’est pas facile de se tuer, c’est un geste brutal, un homme peut hésiter au dernier moment. Moi je vous appelais pour

présenter mes condoléances, je pensais que vous seriez au courant de sa disparition, et que vous en seriez dévastés l'un et l'autre. Le fait que vous n'ayez rien entendu jusqu'ici me rassure un peu. Peut-être qu'il ne s'est rien passé encore, peut-être qu'il a changé d'avis."

"Oui, peut-être", me dit Tania, qui ne semblait pas y croire plus que moi.

Mourad m'appela le lendemain matin pour m'annoncer qu'il avait forcé la porte de l'appartement

d'Albert, et que ce dernier n'y était pas. Ni vivant, ni à l'état de dépouille. Depuis des jours, ses voisins ne l'avaient pas vu, et personne ne savait où il se trouvait.

Ma grand-mère non plus n'avait aucune nouvelle de lui. Je l'avais sondée avec d'infinies précautions, évitant toute allusion à sa disparition, prétendant que j'avais un message pour lui, que je n'arrivais pas à le joindre pour le lui communiquer. J'espérais qu'elle me répondrait que, justement, il était passé la voir. Je savais que, depuis mon départ, Albert lui rendait visite très

régulièrement. Il était, de tous mes amis, le plus prévenant avec elle, et celui qu'elle préférait. Depuis toujours, lorsqu'elle le voyait arriver avec moi, son visage s'éclairait ; et si deux semaines s'écoulaient sans qu'il vienne, elle me demandait pourquoi on ne le voyait plus. "Ce garçon est seul au monde", me disait-elle parfois comme pour s'excuser de cette tendresse maternelle envers un étranger.

De fait, Albert n'avait pas de famille. Aussi loin que remontent mes souvenirs – et nous nous connaissons depuis l'enfance ! – il

a toujours été seul. Son père travaillait en Afrique, et sa mère était internée dans un sanatorium en Suisse ; puis ils étaient morts, l'un et l'autre, elle de sa tuberculose, disait-on, et lui, assassiné. Si je voulais être rigoureux, je devrais insérer "dit-on" ou "disait-on" à chaque bout de phrase, vu qu'Albert ne parlait jamais des siens, sauf par de vagues allusions. Même quand nous étions devenus des amis proches, jamais je n'ai senti que je pouvais aborder ce sujet librement avec lui.

Tout ce que je savais, ou croyais

savoir, avait pour origine les chuchotements de l'école. Nous avions fait toutes nos études ensemble, chez les pères jésuites. J'ai dû le croiser pour la première fois lorsque j'avais six ans, et lui sept. Ce qui ne veut pas dire que nous étions amis depuis l'enfance. Il était pensionnaire, j'étais externe, et ces deux "tribus" se fréquentaient peu. Nous, à la fin des cours, montions dans les autocars qui ramenaient chacun vers sa propre famille. Eux, les pensionnaires, restaient sur place, ensemble.

En un sens, le cas d'Albert ne

sortait pas de l'ordinaire. Lorsqu'un élève vivait à l'école, c'est parce que ses parents étaient absents. Mais, bien entendu, il y avait absence et absence, et les chuchotements n'étaient pas identiques. Les mères absentes n'étaient pas toutes réputées poitrinaires, et tous les pères absents ne finissaient pas assassinés. Un trafiquant ? A l'école, c'est le bruit qui courait. Peut-être était-il un brave négociant, un commissionnaire imprudent, un constructeur de routes, ou même un fonctionnaire de l'administration coloniale. Mais dans les chuchotements des élèves

revenait sans cesse ce mot levantin, mi-arabe mi-turc, de "meharrebji", qui signifie contrebandier. Pour ma part, je n'ai jamais voulu embarrasser le fils par des questions. En y réfléchissant, je crois bien que c'est ma discrétion qui nous a rapprochés, et qui a conforté ensuite notre amitié. Avec moi, il n'avait pas besoin d'être sur ses gardes.

Ce qui est sûr, c'est qu'Albert n'a jamais vécu avec ses parents, et que son père est mort de mort violente du temps où nous étions en classe de septième.

D'ordinaire, lorsqu'un élève

perdait un proche, il partait dans sa famille pour quelques jours. Albert n'était allé nulle part. Au pays, il n'avait apparemment personne. Il était resté à l'école. On l'avait seulement dispensé d'assister aux cours pendant une journée ou deux.

Une messe avait été dédiée à la mémoire du parent disparu. "Ayez une pensée pour votre camarade Albert qui vient de perdre son papa !" avait dit le célébrant, qui avait également adjuré l'élève de ne pas laisser la haine envahir son âme, mais de confier à la justice de Dieu et à celle des hommes le soin

de punir les coupables. C'est ainsi que nous avions appris qu'il y avait eu meurtre.

Tous les regards s'étaient naturellement tournés vers l'intéressé, qui n'était pas en sanglots comme je m'attendais à le voir. Il est vrai que ce père, il ne venait pas tout juste de le perdre, il l'avait perdu depuis longtemps – on pourrait même dire depuis toujours.

Notre amitié avait grandi avec nous, lentement. Au début, Albert n'était pour moi qu'un camarade

parmi des centaines d’autres, et même quand nous nous retrouvions, certaines années, dans la même classe, nous n’étions jamais assis côte à côte.

Je me souviens de la toute première fois où mon attention s’était fixée sur lui. Un jeune professeur sans expérience venait d’annoncer qu’il organisait une excursion, et il avait imprudemment demandé aux élèves de venir s’inscrire sur une feuille posée sur son pupitre, en précisant qu’il ne pourrait retenir que les dix premiers. Tous nos camarades avaient couru en même temps, ce

qui avait provoqué sur-le-champ une cohue, des bousculades, des disputes, des hurlements. Moi j'étais resté à ma place, et j'avais distinctement entendu murmurer, derrière moi : "Les barbares !" Je m'étais retourné, nos regards s'étaient croisés, nous avions souri. C'est à cet instant-là qu'est née notre amitié.

Je suppose qu'Albert avait eu le même mot à la bouche le jour où on lui avait appris la mort violente de son père ; et aussi, bien plus tard, lorsqu'il avait dû contempler, par la fenêtre de son appartement du sixième étage, les "feux d'artifice"

de la guerre.

“Les barbares !”

Il faisait nuit, ce dimanche-là, lorsque Sémiramis revint frapper à la porte d’Adam, moins discrète que dans la journée.

“Je pourrais t’apporter un plateau si tu me le demandes, mais je crois sincèrement que tu devrais t’arrêter un peu. Tu travailles depuis l’aube. Tu ne voudrais pas me rejoindre dans la salle à manger ?”

“Comme hier ?”

“Comme hier. Les mêmes mezzés, le même champagne, à la même température. Et la même hôtesse, bien

entendu…”

Elle accompagna ses mots d’un sourire tentateur, auquel il eût été inutile de résister.

Dix minutes plus tard, ils étaient attablés au même endroit que la veille. L’hôtelière aurait pu ajouter : même serveur, mêmes chandelles.

Elle laissa son ami prendre quelques bouchées, quelques gorgées, avant de lui lancer, l’air de rien :

“Je suppose qu’il serait déplacé pour la tenancière de l’auberge de demander au client quel travail l’absorbe à ce point. Tu ne sors jamais, tu parles à

peine, et si je ne t'y avais pas obligé, tu ne serais même pas venu manger. De plus, tu es tout décoiffé, et tu parais épuisé, comme si tu sortais d'une bagarre…"

Adam se contenta de lui adresser un sourire, accompagné d'une tape bienveillante sur le bras. Puis il passa ses doigts dans ses propres cheveux, comme un peigne grossier. Elle attendit. Le silence se prolongea. Au bout de deux interminables minutes, alors que la "tenancière", désespérant d'obtenir une réponse, s'apprêtait à lancer une tout autre conversation, son "client" lui dit, sur un ton faussement contrit :

"J'ai un défaut très répandu parmi les

historiens : je m'intéresse aux siècles révolus plus qu'à ma propre époque, et à la vie de mes personnages bien plus qu'à la mienne. Interroge-moi sur les guerres puniques, sur la guerre des Gaules ou sur les invasions barbares, tu ne pourras plus me faire taire. Parle-moi des guerres que j'ai moi-même vécues, dans mon pays, dans ma région, des combats dont j'ai été parfois un témoin oculaire, où j'ai perdu des amis, où j'ai failli être moi-même au nombre des victimes, tu ne tireras de moi que deux ou trois bouts de phrases. Interroge-moi sur Cicéron, ou sur Attila, je deviens volubile. Parle-moi de ma propre vie, de celle de mes amis, je redeviens muet."

“Pourquoi ?”

“La première raison est liée à mon métier, comme je te l’ai dit. Quand un historien dit ‘mon époque’, celle à laquelle il songe spontanément n’est pas celle où il est né et qu’il n’a pas choisie, mais celle à laquelle il a décidé de consacrer sa vie – dans mon cas l’époque romaine. Cela dit, je ne suis pas dupe, et je ne voudrais pas ‘me cacher derrière mon petit doigt’ comme l’on dit. Aucun ‘serment d’Hérodote’ n’impose à l’historien de s’enfermer dans les limites de sa spécialité. La vérité, c’est que je me suis senti mal à l’aise, maladivement mal à l’aise, chaque fois que j’ai voulu parler de moi,

de mon pays, de mes amis, de mes guerres. Mais depuis deux jours, depuis que je suis ici, je m’efforce de surmonter cette difficulté, pour ne pas dire cette infirmité.”

“Et tu y arrives ?”

“Pas complètement. Quelquefois, je parviens à rassembler mes souvenirs pour raconter un épisode. Mais le plus souvent, je m’égare dans des rêveries, des réminiscences, des remords…”

Comme pour illustrer ce qu’il venait de dire, il se tut, et son regard partit au loin. Son amie le laissa dériver quelques longues secondes avant de le ramener sur terre en lui posant une autre question :

“Et ça fait longtemps que tu y penses ?”

“A cette infirmité mentale ? Oui, depuis des années. Mais je vivais avec, je ne cherchais pas à la surmonter. J’avais des projets précis pour ma petite année sabbatique. Puis les fantômes de ma jeunesse ont refait irruption dans ma vie. A l’improviste ! Il y a soixante-douze heures, je ne songeais pas encore à faire ce voyage. Et même hier, en arrivant ici…”

A nouveau, il se tut, et à nouveau son regard se perdit dans le lointain. Manifestement, il s’expliquait encore, mais seulement en lui-même, et son interlocutrice avait le sentiment qu’il ne

se rendait même pas compte qu’il ne lui parlait plus.

Il ne revint vers elle que pour dire, d’un air accablé :

“Je suis censé avancer sur ma grosse biographie d’Attila que mon éditeur attend depuis quinze ans.”

Ce fut au tour de Sémiramis de poser sur le bras de son ami une main protectrice.

“Tu as l’air de nouveau épuisé. Ne dis plus rien ! Nous reparlerons de ça plus tard, plus tard !”

Le quatrième jour

1

A l’instant où il ouvrit les yeux, Adam recommença à écrire.

Le serveur qui lui apporta son petit-déjeuner le trouva déjà à sa table, penché au-dessus de son carnet. Son lit était défait ; mais, à en juger par sa mine, il n’avait pas beaucoup dormi.

Lundi 23 avril

Tout au long de la nuit, des noms, des voix, des ombres, des visages voletaient dans ma tête comme des lucioles irritantes.

Dans l’état de semi-veille où

j'étais, les authentiques réminiscences se sont mêlées aux fantasmes et aux songes. Si bien qu'au lever, j'avais l'esprit tout embrouillé et le jugement fragile.

Je ne devrais pas me mettre à écrire tout de suite, mais je n'arrive pas à m'en empêcher. Je compte sur le café fort pour me redonner la mesure des choses.

En toile de fond de son agitation nocturne, il y avait ce drame survenu vingt ans plus tôt, et qu'il avait entrepris de relater la veille.

Le reconstituer de manière fidèle et cohérente exigeait de lui un grand effort de mémoire, ainsi qu'une mise en

perspective. Car si la disparition de son ami d'enfance était, à l'évidence, l'un des épisodes de la guerre où était plongé le pays, le sort d'Albert ne pouvait être complètement assimilé à celui de tous ces malheureux égorgés par des miliciens sanguinaires, déchiquetés par des bombardements aveugles, ou abattus à distance par les tireurs d'élite embusqués sur les toits des immeubles. Puisqu'il avait clairement exprimé son intention de mettre fin à ses jours, son geste revêtait un tout autre sens – celui d'une rébellion contre la folie meurtrière.

Nous, cependant, ses amis, nous nous préoccupions surtout de

savoir ce qu'il était devenu, et s'il s'était réellement suicidé comme le suggérait l'étrange faire-part. Ceux d'entre nous qui étaient encore au pays, notamment Mourad et Tania, jouaient un rôle actif dans les recherches. Il faut dire qu'on ne pouvait plus du tout compter sur les pouvoirs publics, qui avaient perdu toute autorité sur le territoire ; ni, bien sûr, sur la famille du "disparu", puisqu'il n'en avait aucune.

En dépit des efforts, on était chaque jour un peu plus dans le noir. Ne l'ayant pas retrouvé dans son appartement, ayant interrogé

tous ses voisins sans obtenir le moindre renseignement utile, on était incapables de dire en quel lieu il avait pu commettre son acte désespéré, de quelle manière il avait procédé, et pour quelle raison on n'avait toujours pas la moindre trace de sa dépouille.

C'était la période des fêtes de fin d'année, et il y avait eu entre tous ceux qui connaissaient Albert, notamment ses camarades d'école et d'université, d'interminables consultations. Chacun avait sa propre interprétation de l'événement, qui reflétait en général ses propres préoccupations

et ses propres angoisses plutôt que la réalité des choses. J'ai moi-même reçu de nombreux appels téléphoniques, ainsi qu'un courrier abondant, que j'ai dûment conservé. Dont cette lettre d'un de nos anciens professeurs d'histoire, le père François-Xavier, qui dirigeait alors un établissement scolaire à Mulhouse, en Alsace.

"Très cher Adam,

J'espère que ces quelques lignes vous trouveront en bonne santé, ainsi que tous les vôtres.

Les nouvelles en provenance de

votre pays sont toujours aussi pénibles à entendre pour ceux qui, comme moi, l'ont connu et aimé. Et ce matin me parviennent les bruits d'un drame d'un autre ordre, la disparition de mon ancien élève Albert Kithar, dont on m'assure qu'elle n'a rien à voir, directement du moins, avec les violences politiques. […]

Albert était, du temps où j'enseignais au Collège, un garçon difficile mais attachant. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup écouté ce que je m'efforçais d'expliquer à ses camarades. Je le revois encore, au fond de la classe, les yeux baissés,

plongé dans un livre – généralement un roman d'anticipation, si mes souvenirs ne me trahissent pas. Pourtant, il était moins indifférent, moins absent qu'il n'en avait l'air. Lorsqu'il m'arrivait d'aborder un thème qui l'intéressait, je rentrais instantanément dans son champ de vision.

J'ai le souvenir d'une leçon où je parlais de Benjamin Franklin. J'avais longuement évoqué ses idées, son rôle dans le combat pour l'indépendance des Etats-Unis, son séjour en France à la veille de la Révolution. Tout au long, Albert était manifestement ailleurs. Je le

surveillais constamment du coin de l’œil, comme un berger est censé garder un œil sur les brebis fugueuses. A un moment, je commence à parler de la découverte de l’électricité. L’élève se redresse ; son regard, d’habitude fuyant, devient direct et intense. J’avais prévu de passer très rapidement sur cet aspect de l’activité de Benjamin Franklin. Mais, trop heureux d’avoir su, pour une fois, capter l’attention d’Albert, j’avais fini par consacrer plusieurs minutes à raconter dans le détail l’expérience de la foudre et l’invention du paratonnerre. Je crois même me souvenir d’avoir, dans

mon enthousiasme, élaboré une théorie instantanée sur le lien entre les découvertes de Franklin dans le domaine de l’électricité et son adhésion à la philosophie des Lumières.

Je conserve, comme vous le voyez, un souvenir ému de cette époque déjà lointaine. Jamais plus je ne pourrai être indifférent au sort de votre pays, ni surtout au destin des jeunes gens prometteurs que j’y ai connus.

Je vous serais reconnaissant si vous pouviez me tenir informé des suites de cette affaire préoccupante qui, j’ose encore le croire, pourrait

ne pas se terminer dans la douleur. […]

Fidèlement à vous,

François-Xavier W., s. j.*”*

Une semaine plus tard, la vérité était enfin connue.

Les événements se seraient déroulés à peu près comme suit. Le mardi 11 décembre, dans l'après-midi, Albert se rend à pied chez un ancien camarade de classe qui partait pour la France le lendemain. Il lui confie trois enveloppes, contenant

vraisemblablement les fameux "faire-part" – dont celui qui m'était adressé –, le priant de les poster dès son arrivée à Orly. Bien qu'invité à entrer, il reste à la porte et s'éclipse au bout d'une minute, affirmant qu'il doit rentrer chez lui avant qu'il ne commence à faire sombre. L'autre n'insiste pas. La situation dans la capitale était très tendue. Il y avait eu quelques accrochages la veille, et l'on entendait encore, de temps à autre, des coups de feu épars. Les rares personnes qui s'aventuraient dans les rues évitaient de s'y attarder.

Albert avait prévu de s'enfermer

dans son appartement, d'y mettre un peu d'ordre, d'ajouter peut-être un post-scriptum à la lettre d'adieu qu'il avait écrite à l'intention des amis qui le retrouveraient, d'avaler une dose massive de barbituriques, puis de s'étendre sur son lit, en costume sombre, les bras le long du corps. Il se souciait peu de la sécurité des rues, il avait surtout hâte de mettre à exécution ce qu'il avait prévu et ne cessait de répéter mentalement les gestes qu'il comptait accomplir.

Quand, à l'angle de deux rues désertes, des jeunes gens en armes sautent brusquement d'une voiture

qui vient de freiner, il ne les gratifie d’aucun regard, se contentant de s’écarter vers sa gauche pour marcher un peu plus près du mur. Absorbé dans ses pensées, il n’avait pas compris que c’était lui que ces miliciens voulaient. Non pas lui, Albert Kithar, en personne, mais le passant anonyme qu’il était. Ces hommes armés cherchaient à mettre la main sur un habitant du quartier, n’importe lequel, et il n’y avait, dans les rues, aucun autre piéton à capturer.

Ses ravisseurs l’empoignent donc par les bras pour l’entraîner

vers leur voiture, qui redémarre en trombe. Croyant l'effrayer, ils l'avertissent que s'il crie, s'il se débat ou tente de s'échapper, ils lui logeront une balle dans la tempe.

Lorsqu'il répond à leurs menaces par un râlement rigolard, comme s'il venait d'entendre une bonne plaisanterie, ils se disent qu'ils sont tombés soit sur un simplet, soit sur l'homme le plus courageux du pays.

Parvenus à leur repaire, ils enferment leur proie dans un garage, les mains attachées derrière le dos et les yeux bandés. Albert continue à sourire comme un

benêt. Un homme trapu vient s'asseoir face à lui, pour lui dire, sur un ton en apparence hargneux, mais qui sonne comme une excuse :

"Ils ont enlevé mon fils."

Le captif arrête de sourire. Il dit simplement, d'une voix neutre :

"J'espère qu'il reviendra sain et sauf !"

"Tu as intérêt à l'espérer", dit l'autre. "Si mon fils ne revient pas, je prendrai ta propre vie !"

Albert répond que, de sa propre vie, il n'a que faire. Pour le dire, il emploie une expression familière signifiant "Je m'en tape !"

“Comment ça, tu t’en tapes ? De ta propre vie ? Arrête donc de crâner ! Arrête de sourire aux oiseaux comme un demeuré ! Tu ferais mieux de prier pour que mon fils revienne, si tu tiens à sauver ta peau !”

“Je ne tiens pas à sauver ma peau !” insiste l’otage.

Il demande alors à son geôlier de glisser la main dans la poche intérieure de sa veste, où se trouvent sa carte d’identité, un faire-part identique à celui qu’il m’avait envoyé, ainsi que le dernier brouillon de sa lettre d’adieu, qui contient des phrases

explicites : “Quand vous découvrirez ce message, j’aurai déjà fait ce que j’ai décidé de faire… Que personne d’entre vous ne se sente responsable de ma mort, que personne ne s’imagine qu’en intervenant un peu plus tôt il aurait pu l’empêcher. Ma décision ne date pas d’hier. Il est trop tard depuis longtemps…”

L’homme prend le temps de lire, de relire, en remuant parfois les lèvres. Avant de constater, incrédule :

“Tu rentrais chez toi pour… pour te tuer, c’est ça ?”

Albert confirme de la tête.

“Et nous sommes venus t’en empêcher ?”

Albert confirme encore.

Un bref silence. Puis l’homme est pris d’un fou rire interminable, et l’otage, après quelques secondes, en dépit des cordes qui l’attachent et du bandeau sur ses yeux, se met à rire à son tour, la tête renversée en arrière.

C’est le geôlier qui reprendra son sérieux en premier, pour demander, sur un ton inquisiteur, mais dénué d’hostilité :

“Pourquoi ?”

Lui qui, une minute plus tôt,

menaçait l'otage de l'abattre sans sourciller, semblait à présent secoué par l'idée que cet homme jeune, convenablement habillé, apparemment sain d'esprit, s'apprêtait à se donner la mort.

"Pourquoi ?"

Albert n'était pas porté sur les confidences. Surtout à l'oreille d'un parfait inconnu. Mais ce jour-là, peut-être parce que, à l'heure où on l'a enlevé, il était en train de repasser dans sa tête les phrases de sa lettre d'adieu ; peut-être parce que, après avoir tout préparé, tout mis en scène, tout réglé en un mécanisme infaillible, il avait

soudain perdu le contrôle de son destin, et qu'il s'en trouvait déstabilisé ; peut-être parce qu'il avait pour interlocuteur ultime un geôlier malheureux, et que c'était là un épilogue conforme à l'absurdité des choses d'ici-bas – il s'était mis à parler.

Oh, ce ne fut pas un flot verbal, ni une confession. Albert était d'ailleurs incapable d'éclairer par les mots les ondes opaques qui l'avaient conduit au seuil du suicide ; il ne dit à l'improbable confesseur que les choses trop prévisibles que l'on dit en ces circonstances-là, à savoir que la

vie avait perdu sa saveur, qu'il se sentait exilé en ce monde, que la guerre ambiante l'étouffait… Mais l'homme ne le lâchait pas. Adoptant un ton ferme, posant les deux mains sur les épaules de son prisonnier – sans toutefois songer à défaire ses liens ni à lui libérer les yeux –, il entreprit de le sermonner avec les phrases toutes faites des pères éplorés.

"Pense à tes parents, qui t'ont nourri, qui t'ont regardé grandir, qui ont rêvé de te voir diplômé, qui ont rêvé de te voir marié ! Maintenant que tu es devenu un beau jeune homme, au lieu de te

trouver une jolie fiancée, tu ne penses qu'à te démolir ? Quelle honte ! Quel gâchis ! Quelle abomination ! Alors que tu as encore toute la vie devant toi !"

"Toute la vie devant moi, hein ?"

Le ton d'Albert était à peine ironique, mais il l'accompagna d'un gigotement burlesque de tous ses membres sanglés et de sa tête bandée, ce qui suffit à les faire retomber, d'abord son ravisseur puis lui-même, dans leur fou rire d'avant.

2

Plus d'une fois il est arrivé, en ces années-là, que des familles dont un membre venait d'être enlevé réagissent en capturant elles-mêmes une ou plusieurs personnes censées appartenir à l'autre camp, pour s'en servir comme monnaie d'échange.

Mais la procédure la plus habituelle en cas de rapt n'était pas celle-là. D'ordinaire, lorsqu'un homme ne rentrait pas chez lui et que l'on soupçonnait un enlèvement, ses proches se tournaient vers une notabilité locale qui, à son tour, prenait langue avec un

médiateur. Ce dernier cherchait alors à savoir qui étaient les ravisseurs, quels étaient leurs mobiles et leurs exigences, et qui était en mesure de leur faire entendre raison ; il s'assurait que l'otage était en vie, correctement traité ; puis il s'employait à négocier sa libération. Ces médiateurs, toujours bénévoles, étaient généralement désintéressés, et fort efficaces lorsqu'ils n'étaient pas sollicités trop tard.

Vus de loin, tous les enlèvements pouvaient paraître similaires ; de près, pour un œil averti, aucun n'était identique aux autres. Parfois, mais c'était rare, le mobile était l'argent. On enlevait une personne, généralement

fortunée, et l’on exigeait de la famille le paiement d’une rançon. Crime qu’on avait pris l’habitude d’appeler “crapuleux”, un qualificatif passablement pervers, puisqu’il donne à entendre que les autres crimes possèdent une certaine noblesse. Ainsi, le massacre d’innocents pour des raisons politiques ou religieuses ne serait pas crapuleux, sous prétexte qu’il ne vise pas à extorquer de l’argent ? Ainsi, le crime qui consiste à enlever un homme, à le torturer, à l’abattre, puis à jeter son cadavre dans la rue, ne mériterait pas d’être appelé “crapuleux” s’il relève d’une stratégie d’escalade ou d’intimidation ? Une telle complaisance n’est-elle pas intolérable, et

dégradante ? Tout homme qui en séquestre un autre, qui le torture et l'humilie, mérite d'être qualifié de crapule, qu'il soit un brigand, un militant, un représentant de la loi ou le dirigeant d'un Etat.

Cependant, l'enlèvement de l'ami d'Adam n'était motivé ni par le cynisme politique, semble-t-il, ni par le fanatisme, ni par l'appât du gain.

L'individu qui retenait Albert dans son atelier n'avait, a priori, rien d'un preneur d'otages. En temps de paix, il n'aurait commis aucun crime ; il aurait même pu demeurer un citoyen modèle. C'était un garagiste qui avait passé

sa vie à trimer, les mains dans le cambouis, son unique rêve étant de voir un jour son fils avec un diplôme d'ingénieur. Un rêve qui s'était réalisé, trois ans plus tôt. Afin de célébrer l'événement, il avait offert au jeune lauréat une grosse cylindrée toute neuve pour qu'il puisse la garer fièrement devant l'entreprise où il avait été embauché, de l'autre côté de la ville ; le père lui-même n'avait jamais possédé que des voitures rafistolées de ses propres mains.

La belle automobile avait été retrouvée vide, un matin de décembre, dans une rue proche de

celle où vivait Albert. Avant qu'on ait pu déterminer l'identité des ravisseurs, des miliciens appartenant à la parentèle du garagiste avaient procédé à un enlèvement dans le quartier incriminé, s'emparant du premier passant qu'ils avaient croisé. Les proches de notre ami auraient dû, selon les règles de ce jeu abject, prendre langue avec des intermédiaires, pour que tout finisse par un troc et que chaque otage retrouve les siens.

Mais cette fois l'otage n'avait aucune famille, et peu d'amis. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs

aucune raison de suivre une telle procédure. Pourquoi auraient-ils songé à un rapt, alors qu'ils avaient la preuve écrite qu'Albert avait décidé de mettre fin à ses jours ?

C'est seulement trois semaines après la disparition de leur ami que Tania et Mourad, intrigués tout de même que l'on n'ait pas encore retrouvé sa dépouille, avaient pris contact avec un médiateur potentiel – un ancien député. Ils lui avaient donné le nom de l'infortuné, son signalement, et la date après laquelle on ne l'avait plus revu.

Deux jours plus tard, le téléphone sonnait à mon domicile parisien pour m’annoncer simplement :

“Il est en vie.”

Mourad m’avait dit cela sans le moindre enthousiasme, pas du tout comme aurait dû être annoncée une nouvelle aussi inespérée. Je n’avais même pas senti que je pouvais manifester un quelconque soulagement. J’avais donc répliqué, d’un ton méfiant, et juste pour enclencher la deuxième phrase :

“Mais… ?”

“Mais il est retenu en otage par un garagiste dont le fils a été enlevé.”

“Pour faire un échange ?”

“Oui, c’est ça. Sauf que le fils est mort.”

“Dieu du Ciel !”

“Pour le moment, le père croit encore que son fils pourrait être en vie. Il espère toujours un échange.”

Aux deux bouts du fil, un long silence, et de longs soupirs bruyants, pendant que nous imaginions, Mourad et moi, comment l’homme pourrait réagir s’il apprenait la vérité.

Après quoi je dis, énonçant une évidence :

“Il faudrait que notre ami soit libéré avant.”

“Des tractations sont en cours. Il faut espérer qu’elles aboutiront à temps.”

De nouveau, une longue plage de silence.

“Et comment se fait-il que toi et moi nous sachions que le fils est mort, et que le père l’ignore ?”

“Je suppose”, me dit Mourad, “que l’homme a dû entendre, ces derniers jours, des rumeurs contradictoires, alors il s’accroche

encore à l’idée que son fils est vivant et qu’il va revenir. J’espère que les médiateurs sauront s’y prendre. Sinon, le jour où il découvrira la vérité, il deviendra fou, et il s’acharnera sur son prisonnier.”

“Ce pauvre Albert ! Tu imagines le cocasse de la situation ? Il décide de se supprimer discrètement, proprement, sans faire de vagues, et sans douleur excessive. Au lieu de quoi, il se fait enlever, il risque d’être torturé, mutilé, son cadavre jeté dans une fosse à ordures. On lui aura volé sa propre mort !”

Une pause. Puis je repris :

“Quand je pense que, de tous nos anciens camarades, Albert est le seul à ne s’être jamais intéressé à cette guerre !”

Mourad confirma :

“Lorsque je suis entré dans son appartement, je n’ai pas trouvé un seul quotidien, ni récent ni vieux. Rien que des livres de science-fiction, des murs entiers, soigneusement rangés par ordre alphabétique d’auteurs. Et puis des vitrines de boîtes à musique. Tu savais qu’il les collectionnait ?”

“Oui, il me les a montrées un

jour. Il les achetait chez les brocanteurs, il les repeignait et réparait les mécanismes. Il lui suffisait d'en voir une pour savoir qui l'avait fabriquée, et à quelle époque."

"Il en a des dizaines. Certaines doivent valoir cher, je suppose, s'il voulait les revendre."

"Ce n'était pas son but. Et d'ailleurs, à qui les aurait-il vendues ? Qui d'autre que lui pourrait songer, en pleine guerre, à acheter des boîtes à musique ?"

Nous avions ri. Puis nous avions cessé de rire. Mourad se sentait coupable.

“Dire que je l’ai chassé de chez moi ! J’y pense sans arrêt ! J’ai l’impression de l’avoir poussé dans le vide. Je m’en veux !”

“Moi aussi je m’en veux d’être parti sans me soucier de ceux qui sont restés”, je renchéris, voulant atténuer ses remords.

“S’il s’en sort vivant, je vais l’encourager à partir, lui aussi. Il n’a pas sa place dans ce pays…”

“Et toi, Mourad ? Tu crois vraiment que tu y as encore ta place ?”

“Moi je n’ai pas ma place ailleurs”, répliqua-t-il sur un ton

qui mit un terme à la discussion.

Un autre silence. Puis il me demanda :

“Ce n’est pas toi qui m’as dit un jour : ‘Même si tu ne t’occupes pas de politique, la politique s’occupe de toi’?”

“La phrase n’est pas de moi. J’ai dû la lire quelque part. Je ne me souviens plus de l’auteur…”

En matière de citations, j’ai toujours pris très au sérieux les recherches en paternité. Mes amis de jeunesse le savaient, qui s’amusaient parfois à me lancer, comme à un lévrier, la balle derrière laquelle je ne pouvais

m’empêcher de courir : “Tu ne saurais pas qui a dit…” Autrefois il n’y avait pas ces “moteurs” prodigieux qui vous apportent le résultat en un battement de cils. Je n’avais pas d’autre choix que de fouiller, fouiller encore, notamment dans les innombrables recueils de citations qui occupaient – et occupent toujours – plusieurs rayons de ma bibliothèque. Je finissais par trouver une réponse, mais elle était rarement concluante. En règle générale, aucun mot célèbre n’a été dit tel quel par la personne à laquelle on l’attribue. Jules César n’a jamais

dit à Brutus : "Toi aussi, mon fils ?" ; Henri IV n'a jamais dit : "Paris vaut bien une messe !" – même s'il l'a indéniablement pensé ; son petit-fils Louis XIV n'a jamais dit : "L'Etat, c'est moi !"

S'agissant de la citation évoquée par Mourad, je n'avais pas tardé à découvrir qu'elle était formulée comme suit : "Prenez garde : si vous ne vous occupez pas de politique, la politique s'occupe de vous." Bien entendu, elle était attribuée, au gré des sources, à deux auteurs différents, contemporains de la Révolution française : l'un étant Royer-

Collard, l’autre l’abbé Sieyès.

La formulation d’origine est d’ailleurs bien plus pertinente que celle qu’avait retenue Mourad. Elle dit : “Si vous ne vous occupez pas de politique”, et non pas “Même si…”. En d’autres termes, il ne s’agit pas de constater banalement que la politique affecte tout un chacun, même ceux qui ne s’y intéressent pas ; ce que dit l’auteur, c’est que les remous politiques affectent en priorité ceux qui ne s’en préoccupent pas.

Rien de plus juste ! Albert n’avait pas été enlevé en dépit du fait qu’il ne s’intéressait pas à

cette maudite guerre, mais en raison de ce fait. Un paradoxe ? En apparence seulement.

Lorsqu'un règlement de comptes se produisait entre deux milices, entre deux quartiers, entre deux communautés, les militants de tous bords se terraient. Ceux qui avaient participé à des combats ou à des massacres ne se hasardaient plus hors de "leur" zone ; et si celle-ci courait le risque d'être envahie, ils allaient se poster plus loin.

Qui, à l'inverse, n'éprouvait pas du tout le besoin de se cacher, ni de s'enfuir ? Qui continuait à

traverser candidement les lignes de démarcation ? Qui refusait de quitter son quartier ou son village malgré l'incursion des "autres" ? Uniquement ceux qui n'avaient rien à se reprocher, ceux qui n'avaient participé à aucun combat, à aucun enlèvement, à aucune tuerie. Et c'est justement sur ces innocents qu'on finissait par s'acharner !

Oui, c'est dans le vaste troupeau des apolitiques que les Minotaures de la guerre civile choisissaient chaque jour leurs proies ! L'enlèvement d'Albert ne résultait pas d'un malheureux concours de circonstances, c'était l'illustration

tragi-burlesque d'un paradoxe établi.

Ce furent ensuite de pénibles semaines de tractations. Grâce aux comptes rendus quotidiens de Mourad, j'en suivais les péripéties de très près.

"Nous arrivons à une impasse", me dit-il un jour. "Je n'ose plus avancer d'un pas, de peur de provoquer un désastre."

Puis il m'expose ses dilemmes :

"A présent, le ravisseur sait avec certitude que son fils ne reviendra plus. Il continue à dire qu'il a

l'intention d'exécuter notre ami, mais il n'est pas passé à l'acte, et il me semble que, plus le temps passe, plus il lui sera difficile de le tuer à froid. Il le garde constamment ligoté, mais il ne le torture pas, et il ne l'affame pas. Certaines personnes m'ont conseillé de proposer le paiement d'une rançon. Je ne l'ai pas fait. Il est possible qu'à un moment je le fasse, mais pour l'instant je ne pense pas que ce soit la bonne solution. J'ai peur que le garagiste ne réagisse mal. Le médiateur m'a donné le numéro de téléphone de ce pauvre homme. Tous les deux ou trois jours je l'appelle, je le fais

parler, je l’écoute patiemment, je lui témoigne sympathie et considération. J’ai établi avec lui une relation de confiance et je ne voudrais pas la détruire par un faux pas. Mais on ne peut pas non plus prendre le risque de laisser Albert indéfiniment à la merci de cet individu et de ses proches. J’ai l’impression de me trouver entre deux précipices, ne pouvant plus avancer ni reculer. Combien de temps ça va encore durer ? Je n’en ai pas la moindre idée.”

Tandis que je me creuse la tête pour trouver une solution, Mourad me soumet un deuxième problème,

plus épineux encore.

“Et, pour ne rien te cacher, il y a autre chose qui me taraude. Je t’en parle parce que tu dois avoir le même sentiment que moi. L’épisode de l’enlèvement ne m’a pas fait oublier l’épisode du suicide. Notre ami étant comme il est, quelque chose me dit que sa vie serait plus menacée encore s’il était libre que s’il restait en captivité.

“Pour n’importe qui d’autre, mon unique souci aurait été de le faire libérer, et de le ramener tranquillement chez lui. S’agissant d’Albert, je suis moins sûr. Je n’arrive pas à ôter de mon esprit la

suite logique : on l'emmène chez lui, et le lendemain, on le trouve mort dans son lit avec, sur sa table, une nouvelle lettre d'adieu."

Epuisé par cet effort de mémoire, Adam éprouva le besoin d'une pause. Pour reposer sa tête et ses yeux, et aussi pour organiser ses idées.

Il travaillait depuis le matin, sans la moindre interruption, et il n'était plus en état d'écrire. Mais il était également incapable de s'arrêter, tant il était noyé dans ses souvenirs. Il finit par aller s'étendre sur le lit, en se promettant de se relever cinq minutes plus tard.

Le soleil était bas, mais comme sa chambre était tournée vers la mer, c'est-

à-dire vers le ponant, elle baignait encore dans une lumière rosâtre, douce et cependant intense. L’envie de s’assoupir commença à le gagner, et il n’avait plus la force d’y résister.

Il fut réveillé quelques heures plus tard par une main amie qui se posait doucement sur son épaule, sur son visage, sur son front. En ouvrant les yeux, il constata qu’il faisait déjà nuit.

“Pur esprit, je suis ta conscience charnelle”, disait la voix rieuse de Sémiramis.

Il sourit et referma les yeux.

“Le dîner est prêt”, reprit-elle.

“Non merci, j’ai trop sommeil, je crois que je vais continuer à dormir.”

Mais sa visiteuse ne se laissa pas attendrir.

“Non, Adam. Tu n’as rien mangé à midi, tu as passé la journée à écrire, je n’ai pas envie que tu tombes malade sous mon toit. Tu vas te lever, tu es déjà habillé, tu te débarbouilles et tu descends.”

Ce n’était manifestement pas la peine d’argumenter.

“Bon, vas-y, châtelaine, je te suis. Donne-moi seulement dix minutes !”

Si le titre que son ami venait de lui

conférer dans sa demi-veille la fit rire, il n’entama en rien sa détermination. Elle sortit et referma la porte, mais non sans avoir allumé, au préalable, toutes les lumières du plafond.

3

La table était déjà mise, et les plats étaient couverts d’assiettes retournées pour éviter qu’ils ne refroidissent.

N’étant pas encore bien réveillé, Adam mangeait peu, et parlait encore moins. Après quelques longues minutes, il se sentit obligé de dire :

“Je n’ai jamais été loquace, mais ce soir, je frôle la goujaterie… Pardonne-moi ! Ma seule excuse, c’est que l’environnement où je me trouve depuis deux jours est propice à la concentration. Quand j’arrête d’écrire sur une feuille, je continue dans ma

tête.”

“Le silence, la montagne, la lumière, la mer à l’horizon, l’air purifié par les pins parasols…”

“… et le sentiment d’être le prisonnier d’une divinité bienveillante.”

Elle posa sa main sur la sienne.

“Tu n’imagines pas le bonheur que tu me fais en disant ça !”

“Que je me sens prisonnier ?”

“Oui, même ça ! J’ai tout fait pour que cet endroit soit un îlot de sérénité et d’eau fraîche, et tu m’annonces que j’y ai réussi.”

“En guise d’eau fraîche, c’est plutôt du champagne.”

“C’est ma conception de l’eau fraîche.”

Leurs coupes se levèrent, se touchèrent tout près du bord, puis se vidèrent à l’unisson. Dès qu’elles furent reposées sur la table, le serveur vint les remplir. Sémiramis consulta sa montre.

“Francis, tu peux rentrer, il est déjà minuit, c’est moi qui éteindrai les lumières. Mais laisse-nous le champagne à côté !”

L’homme rapprocha la bouteille avec son seau à pied, puis salua sa patronne et son invité d’une courbette avant de s’éclipser.

“Mon premier souvenir de toi”, dit l’hôtesse dès qu’ils se retrouvèrent seuls, “c’est quand tu as proposé de me raccompagner chez moi, à la fin d’une fameuse soirée. Tu t’en souviens encore ?”

“Comme si c’était hier.”

Ce soir-là, leur groupe d’amis avait dîné dans un petit restaurant d’étudiants, tout près de la faculté de droit, adéquatement baptisé *Le Code civil*. A la fin du repas, Sémiramis avait demandé si quelqu’un pouvait la raccompagner chez elle. A l’instant, Adam s’était proposé. Ils étaient sortis ensemble dans la rue. Puis ils avaient marché, marché.

“Les cinq premières minutes, j’étais persuadée que nous allions vers ta voiture. Je me demandais seulement pourquoi tu t’étais garé si loin. J’ai mis du temps à comprendre que tu voulais me raccompagner à pied.”

“Pendant tout le repas, je t’avais contemplée, j’étais sous le charme. Et lorsque tu as demandé si quelqu’un voulait te raccompagner, je n’ai pas réfléchi une seconde, je n’ai pensé ni à la voiture ni à rien d’autre, je me suis instantanément proposé, comme ces enfants qui, dès qu’ils entendent : ‘Qui veut…’ se dépêchent de hurler avant les autres : ‘Moi !’ sans même savoir de quoi il s’agit. En l’occurrence, je savais

de quoi il s’agissait, et j’avais peur que quelqu’un d’autre ne se propose avant moi.”

“Au début, j’étais furieuse. Mourad avait certainement sa voiture, Tania avait la sienne, et je ne sais plus qui d’autre. Ils m’auraient raccompagnée en cinq minutes. Il était tard, mes parents m’attendaient, et par ta faute j’allais me faire gronder. Mais, peu à peu, j’avais pris plaisir à la promenade. La soirée était agréablement fraîche, je découvrais la ville sous un éclairage inconnu, et ce que tu racontais m’amusait. Plus tard j’ai découvert que tu parlais peu, mais cette nuit-là, tu étais volubile. Tu devais être nerveux…”

“J’avais honte ! Je me souviens encore de ce sentiment comme si c’était hier. Quand nous sommes sortis du restaurant, j’ai compris qu’il y avait eu un malentendu. Manifestement, tu croyais que je t’emmenais vers ma voiture, et moi je n’en avais pas, pas encore. Mais que faire ? M’excuser auprès de toi, puis courir pour essayer de rattraper quelqu’un d’autre qui soit ‘motorisé’? Je me serais senti humilié. Alors j’ai fait comme si j’avais toujours voulu te raccompagner à pied.”

“A Paris, la chose aurait semblé naturelle, je suppose. Mais ici, c’était tellement incongru. Personne n’allait à pied d’un quartier à l’autre…”

“Surtout la nuit ! Presque pas de trottoirs, et même lorsqu’il n’y avait pas encore les miliciens en armes, les barrages de contrôle et les voitures piégées, il y avait déjà tout bêtement les crevasses dans la chaussée, où l’on pouvait se casser une jambe.”

“J’étais persuadée qu’en arrivant au bas de l’immeuble de mes parents, quand nous serions dans le recoin sombre qui précède les escaliers, tu me dirais au revoir et tu m’embrasserais.”

“C’était exactement ce que j’avais envie de faire ! Mais je n’ai pas osé. Il y avait dans ma tête une voix misérable qui me susurrait : ‘Ne gâche pas ce beau moment par un geste déplacé ! Cette

jeune fille t’a fait confiance, n’en profite pas ! Comporte-toi en gentleman !’ Tous les arguments de ma prétendue bonne éducation s’étaient rassemblés pour me paralyser. Pourtant, à un moment, j’avais décidé de passer outre. Il y avait un trou béant dans la chaussée, je t’avais prise par la main pour t’aider à le contourner. Puis j’avais ‘oublié’ de te lâcher. Nous avions fait quelques pas, la main dans la main, et c’est toi qui t’étais dégagée.”

“Ça, je ne m’en souviens plus du tout !”

“Moi, je m’en souviens encore, parce que je l’ai longtemps ressassé. Quand tu m’as lâché la main, j’en avais conclu que tu voulais me dire de ne pas aller

trop loin trop vite. Tu l’avais fait discrètement, sans brusquerie, sans me heurter, mais c’était pour moi un message.”

“Si tu as pensé une chose pareille, tu t’es trompé. Je ne me souviens pas de tous ces détails, mais je suis sûre d’une chose, c’est que je ne cherchais pas du tout à te décourager. Je voulais, au contraire, que tu m’embrasses à l’entrée de l’immeuble, j’étais persuadée que tu allais le faire, et j’ai été déçue quand tu ne l’as pas fait. Ça, je ne l’ai pas oublié.”

“Je sens dans ma poitrine le pincement du regret. Tu te rends compte ? Combien d’années plus tard ?”

“Evitons de compter ! Il n’y a pas eu que des années, il y a eu des vies, des vies successives…”

Ce que les deux amis ne se disaient pas, et qui était cependant présent dans l’esprit de l’un comme de l’autre, c’est que cette chance de s’embrasser ne s’était plus jamais offerte. Ils étaient pourtant au tout début de leur première année d’université, ils suivaient les mêmes cours et appartenaient au même cercle d’étudiants, Adam aurait dû avoir encore des dizaines de fois l’occasion de raccompagner Sémiramis chez elle, et de lui dire au revoir à l’endroit même où il avait omis de l’embrasser la première fois. Mais cette première fois avait été

la dernière.

Quand, quelques jours plus tard, leur bande s’était réunie à nouveau, Sémiramis était arrivée avec l’un de leurs amis. Tous leurs gestes proclamaient qu’ils étaient “ensemble”. Adam n’arrivait pas à détacher les yeux de leurs mains imbriquées. Pour éviter de souffrir, il chercha sur le moment à se persuader qu’elle était avec “l’autre” depuis un certain temps, et que lui-même avait donc eu raison de ne pas tenter de l’embrasser puisqu’il aurait forcément été repoussé. Mais ce n’était pas le cas. La vérité, c’est que “l’autre” avait eu le courage de la prendre dans ses bras, alors que lui-même n’avait pas osé.

Même après tant d'années, tant de "vies successives", Adam en éprouvait encore du remords, et de la honte. Ce qui l'amena à dire, un peu pour s'excuser auprès de sa "châtelaine", un peu pour se consoler lui-même :

"J'ai toujours été d'une timidité paralysante. Et si, avec l'âge, avec les années d'enseignement, j'ai réussi à masquer la chose, je n'ai jamais su l'extirper. Dans les congrès d'historiens, par exemple, je prends rarement la parole, je la demande sans insistance, et je suis bêtement soulagé quand on oublie de me la donner. Pour peu que je sois en compagnie d'un bavard, je peux rester des heures entières sans desserrer les

lèvres. Dans ma jeunesse, c’était pire encore. J’étais constamment paralysé par la terreur d’être humilié, et de perdre la face. Et j’essayais de me convaincre que ce manque de confiance en moi était une posture d’extrême fierté : si je ne demandais rien, c’est parce que je ne supportais pas qu’on me dise non ; plutôt que de prendre un tel risque, je préférais m’abstenir.”

“Et tu t’es donc abstenu de m’embrasser”, explicita Sémiramis avec un sourire triste.

“Eh oui”, dit Adam, avec le même sourire. “Et j’en aurai du remords jusqu’à mon dernier jour.”

Ils rirent de bon cœur, mais sans

bruit. Puis elle partagea entre leurs coupes le fond de la bouteille de champagne, qu'elle remit dans le seau, le goulot vers le bas.

"On fait quelques pas à l'air libre ?" proposa-t-elle.

"Ça me paraît raisonnable. Ensuite, je te raccompagne."

"A pied, comme l'autre fois ?"

"Oui, c'est ça, comme l'autre fois", répéta Adam, ravi de cette abolition des années et des décennies.

4

Sémiramis ne résidait pas à l’auberge qui portait son nom ; du moins pas dans le bâtiment principal, mais à quelques pas de là, dans une maison annexe entourée d’arbres denses.

“Ces quelques mètres me protègent. Sinon, on aurait frappé à ma porte chaque fois qu’il y avait une réservation, une annulation ou une fuite d’eau. Dans ma petite maison, je peux lire, comme tu vois”, dit-elle en introduisant son invité chez elle, et en allumant les lumières, révélant des murs de livres.

“Elle n’est pas si petite, ta petite

maison.”

“Il n’y a rien d’autre que ce que tu vois. Ici, ma bibliothèque ; à l’étage ma chambre, ma salle de bains, et une véranda.”

“Où tu prends tes bains de soleil, en été, couverte d’une feuille de vigne…”

“Je fais mieux que ça, en guise de fantasme. J’ai fait installer un monte-plat électrique. Tous les matins, on vient m’apporter mon petit-déjeuner, on le dépose dans une niche, j’appuie sur un bouton, et le plateau se retrouve sur la véranda. C’est un bonheur dont je ne me lasserai jamais.”

Il y eut un silence. Ils étaient encore debout dans l’entrée, son hôtesse ne lui

avait pas proposé de s'asseoir. Il regarda sa montre et fit un pas vers la porte, qui n'avait pas été refermée.

"Si tu m'embrasses avant de partir, je n'appellerai pas au secours."

Il se retourna. Sémiramis avait les yeux clos, les bras le long du corps, et sur les lèvres entrouvertes un sourire espiègle. Il revint vers elle et déposa un baiser sur sa joue droite, un autre sur sa joue gauche, puis, après quelques instants d'hésitation, un troisième, plus furtif, sur ses lèvres. Rien d'elle ne bougea, ni les bras, ni les paupières, ni aucun muscle du visage. Adam fit un pas en arrière, prêt à s'en aller ; mais, la voyant encore immobile, il refit un pas

vers elle, l’entoura de ses bras, et la serra doucement contre lui en une accolade fraternelle. Elle ne bougeait toujours pas. Il serra un peu plus fort, et elle se blottit contre lui, ou se laissa blottir.

Ils demeurèrent ainsi unis, corps à corps, sans un mot, sans fougue apparente, chacun se contentant de respirer la chaleur de l’autre et sa senteur. Puis Sémiramis s’écarta de lui pour dire, d’un ton neutre :

“Il faudra vérifier que la porte est bien refermée.”

Ayant dit cela, elle se baissa, ôta ses chaussures, les prit dans les mains, et commença à monter l’escalier vers sa

chambre sans plus regarder en arrière.

Arrivé à la porte, Adam fut saisi par le doute, “comme l’autre fois”. Devait-il refermer la porte de l’intérieur, ou bien de l’extérieur ? Il demeura perplexe, et quelque peu honteux. Mais également amusé de constater qu’il avait, à son âge, les mêmes scrupules qu’à l’adolescence, et les mêmes interrogations. Son amie serait-elle étonnée de le voir monter dans sa chambre ? Ou serait-elle, au contraire, déçue et vexée de ne pas le voir arriver ?

Finalement, il referma la porte, tourna le loquet, appuya sur l’interrupteur, et se dirigea vers l’escalier en se laissant

guider par la lumière du premier étage.

Parvenu au seuil de la chambre de “la belle Sémi”, il ne put s’empêcher d’annoncer, d’une voix mal assurée : “Je ne suis pas parti…” Il n’entendit, pour toute réponse, que le martèlement d’une douche.

Trois minutes plus tard, son amie réapparaissait, enveloppée dans une très ample serviette blanche.

“Ne compte pas sur moi pour te chasser”, lui dit-elle.

Leurs regards se croisèrent, et chacun d’eux perçut chez l’autre l’étincelle de l’attente.

“Tu as une autre serviette comme

celle-ci ?”

“Toute une pile ! Et je t’ai même laissé un peu d’eau chaude.”

Quand Adam revint de la salle de bains, les lumières étaient éteintes, mais il y avait dans la chambre une clarté venue du dehors. Il déroula sa serviette et la projeta vers la silhouette noire d’un fauteuil. Puis il rentra vite sous la couverture. Sémiramis frissonna au premier contact avec la peau froide de l’“intrus” ; mais plutôt que de s’écarter de lui, elle le serra fort contre sa poitrine pour lui faire partager sa chaleur.

Ils restèrent longtemps collés l'un à l'autre, immobiles, comme s'ils attendaient que leurs corps deviennent chauds et secs, et qu'ils se familiarisent l'un avec l'autre. Puis, écartant les couvertures, l'homme se souleva sur son bras gauche, pour passer lentement la paume de sa main droite sur la peau de la femme. D'abord sur les épaules, puis sur le front, puis de nouveau sur les épaules, sur les hanches, sur les seins, doucement, patiemment, minutieusement, comme s'il effectuait un relevé topographique.

Tout en s'appliquant à sa tâche, il murmurait, à voix très basse :

“Prendre le temps de visiter les

paysages de ton corps. Les collines, les plaines, les bosquets, les ravins…”

Sémiramis ne bougeait pas. Les yeux fermés, elle semblait suivre de toute son attention et de tous ses sens la main amie qui découvrait sa peau, qui la redessinait et lui rendait hommage.

Puis Adam se pencha au-dessus d’elle pour poser ses lèvres sur les surfaces que sa paume venait de lisser. Sur le front, les épaules, les seins, et aussi sur les joues, les lèvres, les paupières, mais sans insister, sans appuyer, sans trop donner l’impression qu’il s’agissait d’un prélude érotique. Comme s’il effectuait, là encore, un relevé. Avec soin, avec sérieux, avec recueillement, son souffle

s’accompagnant de paroles chuchotées que son amie n’entendait pas distinctement, mais qu’elle comprenait.

Puis ce fut elle qui se redressa, et lui qui s’étendit, immobile. Elle reproduisit les mêmes gestes que lui comme si sa peau les avait mémorisés. D’abord avec la paume, ensuite avec les lèvres.

Après quoi elle s’enroula de tous ses membres autour de lui, le faisant basculer d’un côté, de l’autre, se retrouvant au-dessus de lui, au-dessous, jusqu’à lui faire perdre toute notion d’espace. Le lit, dépouillé de sa couverture comme des oreillers, n’était

plus alors qu'une aire blanche et nue où leurs corps tournaient dans tous les sens comme les aiguilles d'une horloge désaccordée.

Ils n'avaient envie, ni l'un ni l'autre, d'une nuit brève, vite emballée, vite conclue. Ils voulaient, au contraire, que leur nuit d'amour s'étire et dure, comme pour prendre une revanche sur tout le temps passé, comme si l'avenir n'était qu'un leurre, et comme s'ils n'avaient pour eux deux qu'une nuit, dans leur vie entière une nuit, rien qu'une, cette nuit-là. A eux de faire en sorte que le soleil se lève le plus tard possible. A eux de trouver la juste mesure entre la fougue et la persistance.

Au milieu de la nuit, il ne put s'empêcher de demander à l'amante, tout en lui caressant encore le front et les épaules :

"Quand je t'ai embrassée, au rez-de-chaussée, tu ne m'as même pas entouré de tes bras. Tu étais si raide, si immobile, que je me suis demandé s'il ne valait pas mieux que je m'en aille."

"C'est exactement ce que je voulais."

"Que je m'en aille ?"

"*No, stupid !*" lui dit Sémiramis. "Mais je voulais que tu te poses la question, et que tu prennes toi-même ta décision."

“Au risque que je m’en aille ?”

“Oui, au risque que tu t’en ailles. Je t’aurais détesté si tu étais parti, et je m’en serais voulu. Mais j’étais déjà allée trop loin…”

“Trop loin ?”

“Je t’avais entraîné vers ma maison, en pleine nuit. Je t’avais dit que je n’appellerais pas au secours. Je n’allais pas, en plus, te prendre par la main pour te tirer jusqu’à mon lit. La balle était dans ton camp ; c’était à toi de décider si tu voulais me tenir dans tes bras, m’embrasser, puis monter ces quelques marches jusqu’à ma chambre. Ou si tu préférais t’enfuir comme l’autre fois.”

“Comme l’autre fois”, répéta-t-il en souriant, et en essayant d’imiter la voix de son amante.

Et ils se retrouvèrent enlacés, plus tendrement encore, et animés d’une ardeur nouvelle.

Quand ils finirent par s’assoupir, apaisés, épuisés, le ciel commençait à blanchir.

La nuit avait été à eux deux, rien qu’à eux, jusqu’à l’aube.

Le cinquième jour

1

Au réveil des amants, c’était déjà, dans les arbres du voisinage, une gaie symphonie d’oiseaux. Mais on entendait aussi, de plus loin, les klaxons des automobiles, et de l’auberge les cliquetis d’assiettes.

“Le plateau doit être déjà dans la niche. On prend du café, ou bien on se rendort ?”

“Café”, marmonna l’homme, qui ne semblait pas encore en état de construire une phrase.

Une poignée de minutes plus tard, il

était assis sur la véranda, habillé d’une serviette de bain. Bien réveillé, et déjà affamé. Sémiramis avait enfilé une robe légère. La lumière était violente, et Adam se fit prêter des lunettes teintées.

“Paris est une ville merveilleuse”, dit soudain son amie, sans raison apparente.

Il se tourna vers elle, intrigué. Elle continua sa phrase :

“… mais on ne peut jamais y prendre son petit-déjeuner sur une véranda.”

Adam approuva de la tête. Elle renchérit :

“Et on n’a jamais ce soleil franc.”

Il approuva encore. Mais la simple mention de sa ville adoptive avait fait

naître dans son esprit le pincement du remords.

“Cette nuit, j’ai lâchement éteint mon téléphone. Dolorès a sûrement cherché à me joindre.”

Un silence. Puis il ajouta, comme à lui-même :

“Ne me trouvant pas, elle a dû appeler la réception.”

“Non, je ne pense pas”, dit Sémiramis en avalant une gorgée de café au lait.

“Ah bon ? Le réceptionniste te fait un rapport sur les communications des clients, c’est ça ?”

“Pas du tout, les clients font ce qu’ils veulent. Mais pour Dolorès, je sais

qu'elle n'avait pas l'intention de t'appeler cette nuit."

"Et comment le savez-vous, chère Miss Marple ?"

"Ce n'est pas une déduction, elle me l'a dit hier, quand je l'ai appelée."

"Quand tu l'as appelée", répéta Adam sans donner à ses mots la moindre intonation interrogative.

"Hier je l'ai appelée pour lui demander si nous pouvions dormir ensemble."

"Oui, c'est ça."

L'homme s'efforça de rire, mais il ne parvint à émettre qu'un ricanement.

"Tu es toujours aussi badine au saut

du lit ? Je t’admire ! Moi, mon sens de l’humour ne se réveille que deux heures après moi.”

“Quand il sera réveillé, fais-moi signe, que je puisse te raconter…”

“Me raconter quoi ?”

“Ma conversation avec ta compagne.”

Il posa sa tasse de café pour scruter le visage de Sémiramis. Son sourire était difficile à lire. Il n’eut d’autre choix que de lui demander explicitement s’il était vrai qu’elle avait appelé Dolorès. Elle hocha la tête.

“Nous nous sommes liées d’amitié, comme tu le sais, lorsque je suis allée dîner chez vous. Depuis, nous nous

parlons quelquefois au téléphone. Je l'apprécie beaucoup. Je ne voulais pas qu'il y ait une ombre entre nous."

Il l'observa d'un regard soupçonneux, s'attendant à la voir éclater d'un rire de pirate. Mais après une pause, elle reprit, d'un ton soudain très sérieux :

"Je me suis dit que si j'avais une aventure avec toi, tu finirais par le lui avouer, elle m'en voudrait à mort, et toi, tu n'oserais plus jamais me parler. Je n'avais pas envie de perdre deux amis précieux pour une nuit d'amour. Alors, je l'ai appelée."

A présent, l'amant était blême. Il respirait pesamment, et il ne parvenait plus à avaler sa salive. Cependant que

Sémiramis continuait, sur le même ton, et sans se tourner vers lui.

“Dolorès connaissait l’histoire de cette promenade nocturne, du temps où nous étions gamins. Je lui ai dit : ‘Ce soir-là, j’espérais qu’Adam m’embrasserait, et il ne l’a pas fait. Quand je l’ai revu, j’ai soudain eu envie qu’il me raccompagne chez moi, à pied, et que cette fois il ose m’embrasser.’ Elle a ri, puis elle m’a dit : ‘Vous êtes, toi et lui, sous le même toit, alors que moi je suis à cinq mille kilomètres de distance, vous pourriez faire tout ce que vous voulez, je ne pourrais pas vous en empêcher.’ Je lui ai répondu : ‘Ça, ce n’est que l’apparence des choses. La

réalité, telle que je la sens, c’est que je suis dans ta maison, devant ton armoire, et il y a un ensemble qui me plaît. Soit je le pique, comme une voleuse, soit je t’appelle pour te demander si tu veux bien me le prêter.’ Dolorès est restée un moment silencieuse. Puis elle a demandé : ‘Il se porte bien, mon *ensemble* ?’ J’ai répondu : ‘Comme un charme ! Bien entendu, il ne sait pas que je t’appelle, et il ne se doute pas de ce que je complote. Si tu me dis de laisser tomber, il ne saura jamais rien de tout ça.’ Il y a eu de nouveau à l’autre bout de la ligne un petit rire tendu, suivi d’un long silence. Alors j’ai dit : ‘Dolorès, oublions tout ça ! C’était juste une envie passagère. Depuis qu’il est ici, je l’ai

materné, il semblait perdu sans toi, comme un oisillon tombé du nid, et qui se serait laissé mourir de faim si personne n'était venu le nourrir. Ça a réveillé en moi une tendresse maternelle, et quelques vieilles envies… Finalement, c'est trop compliqué, laissons tomber, d'accord ?' Il y a eu encore un silence, puis Dolorès m'a dit : 'Si je te le prête, tu me le rends ?' J'ai répondu : 'Promis, sur la tombe de mon père ! Je te le rends dans l'état où je l'ai trouvé.' Voilà, Adam, tu sais tout maintenant !"

Quand elle eut fini de raconter, Sémiramis regarda son ami du coin de l'œil. Allait-il se montrer scandalisé,

amusé, incrédule ? Avant même qu'il ne dise le premier mot, elle comprit qu'il était surtout vexé.

"Et tout ça s'est passé derrière mon dos, comme si la chose ne me concernait pas ! Tu ne crois pas que tu aurais dû me demander mon avis avant d'appeler ma compagne ?"

"Certainement pas ! Si Dolorès avait dit non, je ne t'aurais même pas montré ma maison. Après dîner, je t'aurais juste embrassé sur les deux joues, comme la veille, puis je t'aurais laissé rentrer dans ta chambre."

"Bravo ! Vous disposez de moi, elle et toi, et je n'ai même pas mon mot à dire !"

“Ah si, bien sûr que tu as ton mot à dire. Je n’ai pas le sentiment de t’avoir forcé la main. Je me suis discrètement offerte, je t’ai laissé littéralement une porte de sortie honorable, pour que tu sois libre de t’en aller, même au tout dernier moment. Mais tu as choisi de rester auprès de moi…”

Ce n’était pas faux. Adam posa sur le genou de son amie une main conciliante.

“Pour ça, oui ! J’ai librement choisi de monter dans ta chambre, je l’assume, et je m’en serais voulu jusqu’à mon dernier jour si je ne l’avais pas fait. Mais vos manigances de femmes me mettent mal à l’aise. ‘Tu me le passes, je te le rends…’ J’ai l’impression d’être

un jouet, ou, pour reprendre ta comparaison, un ensemble suspendu sur un cintre.”

“J’ai simplement voulu être honnête. Avec Dolorès comme avec toi. Tu crois que ça aurait été honnête que je profite de la présence de son homme sous mon toit pour satisfaire une vieille envie d’adolescente ? Tu crois que j’aurais pu encore lui parler, ou l’embrasser comme une sœur, si j’avais installé entre nous le mensonge et la duplicité ? Et toi, est-ce que ça aurait été honnête que je t’ouvre mon lit, et que je te laisse ensuite te débattre avec ta mauvaise conscience ? Que je te laisse porter le poids de notre nuit d’amour comme si c’était le péché

originel ? Que j'introduise la méfiance et la tromperie pour des années entre ta compagne et toi ? Non, je ne suis pas comme ça. Je suis l'amante au cœur d'amie, je tiens à ce que cet instant de plaisir intense soit constamment une petite lumière dans nos vies, plutôt qu'une ombre. Et j'attends de toi que tu l'apprécies."

Adam demeura silencieux, sa main toujours posée sur le genou de Sémiramis comme s'il l'y avait oubliée. Et sur ses lèvres un sourire perplexe. Son amante reprit :

"Cela dit, si mes arguments ne te convainquent pas, tu peux encore dire à Dolorès que je t'ai fait des avances et

que tu m’as vaillamment repoussée. Je ne te démentirai pas.”

Il se tourna vers elle, en ayant l’air de peser le pour et le contre. Avant de conclure :

“Je ne pense pas qu’elle me croirait.”

“Non, elle ne te croirait pas. D’ailleurs, si elle te croyait, j’en serais très vexée.”

Un moment de silence passa entre eux. Mais ce n’était pas le même silence. Celui de Sémiramis était serein et espiègle, alors que celui d’Adam paraissait alourdi et confus.

“Surtout”, lui dit son amie, “ne te sens pas obligé d’appeler Dolorès tout de

suite pour lui parler de ta nuit d'amour. Ce serait du plus mauvais goût, aucune personne saine n'a envie d'entendre ça. Ce que j'ai fait, ce n'est pas pour te forcer à en parler, mais au contraire pour te l'éviter. Elle sait, tu sais qu'elle sait, et elle sait que tu sais qu'elle sait… Aucun besoin de raconter, d'expliquer, de justifier, ou quoi que ce soit d'autre. Surtout au téléphone. Plus tard, dans quelques semaines, dans quelques mois, vous éprouverez le besoin d'en parler, au milieu de la nuit, toutes lumières éteintes. Et chacun de vous deux dira à l'autre pourquoi il a choisi de me dire oui… Je peux déjà te dire que, cette nuit-là, c'est l'explication de Dolorès qui sera la plus longue et la plus

laborieuse. Toi, tu auras une excuse parfaite : moi.”

En prononçant ces derniers mots, elle ferma les yeux et entrouvrit sa robe. Puis elle tendit ses lèvres vers Adam, pour qu’il y dépose le baiser de leur réconciliation et de leur tardive connivence.

2

Ayant réintégré sa chambre, Adam eut quand même la tentation d'appeler sa compagne. Non pour lui parler de la nuit passée, ce qui aurait effectivement été d'un absolu mauvais goût, mais parce qu'il avait l'habitude de l'appeler chaque matin, et qu'il n'avait aucune raison de ne pas le faire ce matin-là.

Il composa donc le numéro, non sans appréhension.

“Tu es déjà au bureau ?”

“J'arrive à l'instant, je ne me suis même pas assise.”

“Tu n’es donc pas en réunion…”

“Pas encore, nous pouvons parler. Mais attends vingt secondes, que je pose mes affaires !”

Elle lâcha un moment son téléphone, puis le reprit.

“Voilà, je suis à toi. Sémi m’a dit que tu travaillais bien. Un peu trop peut-être.”

“C’est vrai, je travaille bien.”

“Sur la biographie ?”

“Non, j’ai laissé Attila de côté, je suis sur autre chose.”

“Si tu travailles constamment sur autre chose, tu ne la finiras jamais, cette biographie.”

“Replongé dans l’atmosphère du pays, j’ai eu d’autres envies, tu comprends ?”

“De cela aussi, j’ai eu quelques échos…”

Elle rit, et Adam s’en voulut d’avoir utilisé, sans réfléchir, un terme si ambigu. Il se dépêcha d’expliciter :

“Avec la mort de Mourad, j’ai eu envie de raconter l’histoire de mes amis, de ma jeunesse, de ce que les temps présents ont fait de nous.”

“Je comprends, il est normal que les nostalgies remontent à la surface à un moment pareil. Mais il me semble que tu t’égares… Je te connais, Adam. Tu vas noircir des centaines de pages sur tes

amis, mais tout ça restera indéfiniment dans les tiroirs… Comprends-moi bien, je ne te dis pas de ne pas le faire. C'est une catharsis, utile pour ta santé mentale. Parce que la mort de ton 'ancien ami' t'affecte plus que tu ne voudrais l'admettre. Mais ne te leurre pas, jamais tu ne publieras ça. Ne serait-ce qu'à cause de tes collègues…"

"Mes collègues ?"

L'étonnement d'Adam n'était pas sincère. Ce que lui disait Dolorès était l'exacte vérité. Il possédait, dans la communauté des historiens, une réputation à préserver, construite sur plusieurs décennies. On appréciait sa rigueur dans l'argumentation, sa

minutieuse critique des sources, son objectivité de ton, son souci permanent d’être inattaquable, même par les plus teigneux de ses pairs… Comment pourrait-il concilier ces qualités, qui faisaient de lui un historien respecté, avec son désir de raconter les tribulations existentielles d’une bande d’étudiants ? Comment réagiraient ses vénérables collègues ? Il les entendait déjà se gausser…

“Tu me conseilles d’arrêter net, et de revenir plancher sur mon bon vieil Attila ?”

“Non, honnêtement, je ne te le conseille pas. Là où tu es, dans les circonstances où tu te trouves, tu ne

pourrais pas continuer à travailler sur la biographie d'un conquérant du cinquième siècle comme si de rien n'était. Ecris ce que tu sens que tu dois écrire, avec sincérité, comme si c'était un aide-mémoire intime. Mais dis-toi bien que c'est une parenthèse, et dès ton retour à Paris replonge-toi dans ton 'Attila', termine-le, et publie-le, pour pouvoir passer à autre chose. En d'autres termes, égare-toi un peu, mais pas trop, et ne perds pas de vue l'essentiel…"

Adam s'apprêtait à dire qu'il était entièrement de son avis, mais sa compagne ne lui en laissa pas le temps.

"On frappe à ma porte", dit-elle à mi-

voix. “Ils arrivent.”

Elle raccrocha instantanément. Il consulta sa montre, il était pile onze heures trente, neuf heures trente à Paris. L’heure à laquelle sa compagne réunissait, chaque jour, ses collaborateurs.

Engagée par un groupe de presse européen pour diriger un mensuel de vulgarisation scientifique, Dolorès avait fait le pari risqué de le transformer en hebdomadaire. Elle avait si bien plaidé sa cause que ses patrons l’avaient suivie, en mettant à sa disposition des moyens substantiels. Mais il était clair, pour elle comme pour eux, que si le projet ne tenait pas ses promesses, c’est

elle qui en porterait la responsabilité. Depuis, elle passait l'essentiel de son temps au journal ; et quand elle n'y était pas, elle ne cessait d'y penser, et d'en parler avec son compagnon. Lequel ne s'en agaçait pas, bien au contraire ; il appréciait même de jouer auprès d'elle le rôle de Candide, à savoir celui d'un conseiller amical, sans arrière-pensées, extérieur au journal comme à l'univers scientifique.

Après leur conversation téléphonique, Adam ouvrit son calepin pour réfléchir, un crayon entre les doigts, à l'étrange situation où il s'était mis.

Mardi 24 avril

Mon inquiétude persiste, même

si Dolorès s'est montrée étonnante, exemplaire, dans son élégance morale comme dans sa subtilité.

Pas un mot de ce qui s'est passé la nuit dernière, mais pas un mot non plus qui s'en écarte complètement. Je ne sais si chaque sous-entendu avait été mûri au préalable ; et j'ai peut-être vu des allusions là où il n'y en avait pas. Le message n'en est pas moins limpide : la parenthèse est acceptable tant qu'elle demeure une parenthèse.

Cette règle de conduite me convient, et le fait que Dolorès l'énonce devrait me rassurer. Mais

mon appréhension vient d'ailleurs – de cette sagesse vulgaire, tyrannique, qui m'impose de croire que j'ai commis une transgression, que celle-ci se paiera, inévitablement, pour des raisons liées à la nature humaine comme aux lois célestes.

Ma génération, celle des femmes et des hommes qui ont eu vingt ans dans les années soixante-dix, plaçait au centre de ses préoccupations la libération des corps. Aux Etats-Unis, en France, comme dans bien d'autres pays, dont le mien. Avec le recul, je suis persuadé que nous avions mille fois

raison. C’est d’abord en nous ligotant le corps que les tyrannies morales nous ligotent l’esprit. Ce n’est pas leur unique instrument de contrôle et de domination, mais il s’est révélé, tout au long de l’histoire, l’un des plus efficaces. Pour cela, l’affranchissement des corps demeure, dans l’ensemble, un acte libérateur. A condition, toutefois, que l’on ne s’en serve pas pour justifier toutes les vulgarités de comportement.

Ce que je viens de vivre avec Sémi a un sens parce qu’il représente une rébellion tardive contre mes timidités d’adolescent.

De ce fait, notre étreinte était légitime. Mais elle deviendrait très vite pathétique si, au lieu de la considérer comme un clin d'œil en direction de notre adolescence, nous nous mettions à la vivre, ma complice et moi, comme une liaison banale, au ras des édredons.

Parenthèse, donc, ma nuit avec Sémi ? Sans doute. Elle-même n'envisage pas les choses différemment. Le mot de Dolorès n'est, de ce fait, ni désobligeant, ni indigne.

Et parenthèse, aussi, tout ce que j'éprouve le besoin de raconter sur ma jeunesse, sur mes amis ? Oui,

sans doute, c’est le mot qui convient. Néanmoins, cette parenthèse, je n’ai pas l’intention de la refermer tout de suite. Même si elles devaient finir dans un tiroir, dans une oubliette, ces pages que je consacre à la mémoire de mes amis dispersés ont encore pour moi une raison d’être. Ma vie, ainsi que celle des personnes que j’ai connues, ne représente peut-être pas grand-chose, comparée à celle d’un conquérant célèbre. Mais c’est ma vie, et si je considère qu’elle ne mérite que l’oubli, c’est que je n’ai pas mérité de vivre.

3

Lorsque Sémi est venue “m’enlever” hier soir, j’étais justement en train de raconter l’enlèvement d’Albert et les multiples angoisses de ceux qui s’employaient à le délivrer.

Le rapt et la séquestration avaient-ils pu constituer pour notre ami un choc salutaire ? Avaient-ils pu lui redonner l’envie de vivre ? Rien ne permettait de l’affirmer.

“Est-ce qu’il ne serait pas plus sage de le laisser quelque temps encore dans son trou ?”

s'interrogeait Mourad au téléphone. "A dire vrai, tant qu'il n'est pas maltraité, je ne suis pas pressé de le voir sortir."

Je comprenais parfaitement ses craintes. J'y avais moi-même songé, d'ailleurs, à l'instant où j'avais appris qu'Albert était retenu en otage. Se pourrait-il qu'en le libérant, on le livre à la mort, de même qu'en l'enlevant, on l'avait sauvé ? Le cocasse de la situation prêtait à sourire, mais pour nous, l'angoisse était réelle.

Pendant que nous parlions, une solution s'était dessinée dans mon esprit, que j'avais aussitôt

suggérée à Mourad.

“Si tu arrives à le faire libérer, il ne faudra surtout pas le ramener chez lui. Tu l’installes deux ou trois jours chez toi, à la montagne. Puis tu me l’envoies ici, à Paris. Après, je m’en occupe. Tu crois qu’il acceptera ?”

“Il faut qu’il accepte ! C’est la seule solution raisonnable. S’il refuse, c’est moi qui le kidnappe. Je le ficelle et je te l’expédie.”

“Entendu, je le réceptionne.”

Je crois me souvenir que notre conversation s’est achevée dans un fou rire peu respectueux du tragique de la situation.

S’il faut en croire les notes d’Adam ainsi que les réminiscences de Tania, ce scénario allait être appliqué dans ses grandes lignes. Mais non sans quelques accrocs de dernière minute.

Une fois libéré par son infortuné ravisseur, Albert fut déposé à la lisière de son quartier ; Mourad et son épouse, qui l’attendaient dans leur voiture à quelques mètres de là, le recueillirent aussitôt, pour l’emmener directement chez eux, au village. Le rescapé paraissait serein, comme s’il n’avait jamais songé au suicide, jamais été retenu en otage. Il était laconique, mais souriant.

Les jours suivants, Mourad lui fit

faire des photos d'identité, lui obtint un passeport à la Sûreté générale, et un visa au consulat de France. Puis il lui acheta un billet d'avion pour Paris, un aller simple.

Il y eut, cependant, deux moments délicats. Le premier quand, au lendemain de sa libération, l'ancien otage demanda à se rendre dans son appartement. Ses amis craignaient qu'il n'ait conservé le désir de mettre fin à ses jours, mais ils ne pouvaient lui dire non. Mourad lui donna les nouvelles clefs, parce qu'on avait dû changer la serrure après l'avoir forcée. Tania le conduisit en ville et exprima le souhait de monter avec lui ; il répondit

fermement qu'il préférait y aller seul, et elle n'insista pas ; l'idée de grimper à pied les six étages ne l'enchantait pas ; et de toute manière, se dit-elle, si Albert était décidé à mettre fin à ses jours, on ne pourrait l'en empêcher indéfiniment. Elle l'attendit donc au bas de l'immeuble pendant trois quarts d'heure, en égrenant un chapelet, et en imaginant le pire. Mais il finit par revenir, la mine assombrie, et à la main une petite valise.

L'autre moment de frayeur eut lieu le jour même où l'ancien otage devait prendre l'avion, rapporte Adam dans son carnet.

Albert annonça calmement qu'avant d'aller à l'aéroport, il

voulait absolument passer voir son ravisseur pour lui dire adieu. Il le lui avait promis, et il n'était pas question de ne pas tenir sa promesse. Ne parvenant pas à l'en dissuader, Mourad et Tania décidèrent de l'accompagner.

La maison du garagiste se trouvait au fond d'une impasse ; on y accédait par un chemin de terre que les pluies de la veille avaient rendu boueux. Les murs avaient encore la couleur du béton, comme si l'on n'avait jamais songé à les peindre. La petite cour était encombrée de vieux pneus.

"L'homme et son épouse nous

attendaient là. Ce sont de braves gens dont la vie tourne manifestement autour de l'atelier. Et aussi, bien entendu, autour du fils unique, dont les images sont partout, certaines encadrées, d'autres sur des affiches récentes qui avaient servi d'avis de recherche lorsqu'on avait encore de l'espoir. Leur salon est comme un sanctuaire à la mémoire de l'enfant perdu.

"Nous leur avons présenté nos condoléances, Tania et moi. Ils nous ont répondu poliment, dignement, comme il sied à des endeuillés. Puis le père a murmuré,

d’une lèvre tremblante : ‘Vous, vous n’y êtes pour rien !’ Et quand Albert s’est approché... Il fallait voir ! L’homme l’a pris par un bras, sa femme par l’autre, et ensemble ils l’ont serré contre eux. ‘Fais attention à toi !’, ‘Promets-nous que tu ne feras plus de bêtises !’, ‘La vie est précieuse !’ Ils se sont mis à pleurer. Albert a éclaté en sanglots. Puis Tania et moi.

“Quand nous nous sommes levés pour partir, ils ont recommencé. ‘Ne tarde pas à revenir nous voir !’ Et, de nouveau, ‘Fais attention à toi !’ Albert promettait et jurait. Il

était le plus ému de nous tous, et dans la voiture, sur la route de l'aéroport, il a continué à essuyer ses larmes."

"Et il est parti ?"

"Oui, il est bien parti, Dieu merci ! Nous sommes restés à l'aéroport jusqu'à ce que l'avion ait décollé. Puis nous sommes venus t'appeler. Il devrait arriver à Paris vers trois heures et demie."

"Parfait. Je déjeune en vitesse et je vais l'accueillir."

Je me souviens d'avoir entendu, du bout levantin de la ligne, un long, un très long soupir de soulagement.

“Nous ne sommes pas mécontents de te le refiler. Bonne chance !”

En me remémorant les propos de Mourad, sa voix, son rire, son dévouement pour sauver Albert, l’étendue de notre connivence, je ne puis m’empêcher de songer qu’il gît en ce moment même dans son cercueil, en attendant d’être mis en terre. Consigner par écrit notre conversation m’apparaît soudain comme un hommage à l’ami perdu.

Cet hommage discret, évoqué dans l’intimité de ces pages,

devrait-il atténuer mon sentiment de culpabilité ou, au contraire, le raviver, au point de m'inciter à changer d'attitude par rapport aux obsèques ?

Non, je ne me sens nullement l'envie d'y aller. S'il doit y avoir entre lui et moi une réconciliation posthume, elle ne se fera pas en public, un micro sous le nez, mais dans le recueillement et dans le chuchotement des âmes.

4

Ayant renouvelé sa décision de ne pas se rendre le lendemain aux funérailles de son ancien ami, Adam reprit aussitôt le fil de son récit.

Le “colis” m’arriva en parfait état. En vain je cherchais dans ses yeux comme dans ses paroles les stigmates de l’enlèvement et de la tentative de suicide. Rien. Albert était revenu à lui-même, pleinement. C’est en tout cas l’impression que je garde de son séjour à Paris en février quatre-vingts.

Au début, au tout début, dans les premières heures, j'étais mal à l'aise. Je l'avais installé chez moi, dans la chambre d'amis, je le surveillais constamment du coin de l'œil, et je m'abstenais de dire certaines choses. Puis je me suis lâché, de plus en plus, au point de plaisanter sur tout, à commencer par la coïncidence cocasse qui l'avait fait enlever au moment où il s'apprêtait à prendre sa propre vie. De temps à autre, ma compagne d'alors, Patricia, qui était psychanalyste, m'adressait un reproche : "Prends garde, il est fragile, ne te laisse pas abuser par

sa bonne humeur apparente !” Je n’étais pas d’accord avec elle ; je sentais, d’instinct, que la meilleure attitude était de ne pas le ménager, de ne pas le traiter comme un rescapé, ni même comme un convalescent, mais comme l’ami subtil qu’il avait toujours été, capable de rire de tout, y compris de ses propres travers. Je ne m’étais pas trompé. Dès le surlendemain de son arrivée, j’ai su que la bataille était gagnée.

C’était un samedi. Nous nous étions levés l’un comme l’autre très tôt, vers cinq heures du matin, et pour ne pas réveiller ma compagne,

nous nous étions réfugiés dans la cuisine, à l'autre bout de l'appartement. J'avais commencé à préparer du café, mais mon invité avait d'autres envies.

"Viens, habille-toi et sortons", me dit-il. "Depuis longtemps je rêve de prendre le petit-déjeuner dans un bistrot parisien. C'est l'occasion, allons-y, c'est moi qui invite. Et puis, j'ai des choses à te dire."

Dehors, il pleuvait, il faisait froid, et presque nuit encore. Mais nous étions si heureux de déambuler à Paris ensemble.

Une brasserie nous avait attirés,

nous y avions pris table au milieu des commerçants du marché, pour commander un festin matinal – du chocolat chaud, des viennoiseries, des confitures, des fromages, des œufs, des jus, des fruits, des céréales, et même des pancakes au sirop d'érable…

"J'ai une annonce à te faire", me dit Albert. "Une annonce en quatre points…"

Le ton était solennel, quasiment officiel, bien qu'atténué par un sourire ironique et, entre les doigts, un croissant entamé.

"Primo, ce que je m'apprêtais à faire il y a quelques semaines, je ne

le ferai plus, la page est définitivement tournée. Je n'irai pas jusqu'à dire que je regrette quoi que ce soit. Disons plutôt que je ne regrette pas que les choses se soient passées comme elles se sont passées. Ni d'en être sorti indemne."

Je hoche plusieurs fois la tête, sans l'interrompre. Une ombre passe dans ses yeux.

"Secundo, je ne reviendrai plus au pays. A la réflexion – et tu vas trouver la chose stupide mais ne te sens pas obligé de me le dire ! –, à la réflexion, ce n'est pas la vie qui me pesait, il me semble que je

cherchais tout simplement une porte de sortie. Je ne pouvais plus vivre dans ce pays, et je ne parvenais pas non plus à le quitter. Je ne trouvais pas en moi la force de m'extraire de mon appartement, et j'en étais arrivé à me dire que le mieux serait que je m'endorme une dernière fois dans mes meubles, entouré de mes livres et de mes boîtes à musique, pour ne plus me réveiller, ou pour me réveiller… ailleurs. Le destin en a décidé autrement, j'en prends acte, et je m'incline."

Il avait un tremblement dans la voix, qu'il s'est empressé de

dissimuler sous un toussotement, avant de poursuivre :

“Tant que j’étais là-bas, je me sentais incapable de partir. Maintenant que je suis loin, je me sens totalement incapable de revenir. Je suis comme le rescapé d’un naufrage. J’avais du mal à sauter du navire qui prenait l’eau, mais maintenant que je n’y suis plus, il ne me viendrait pas à l’esprit de remonter à son bord. Pour moi, cette page aussi est définitivement tournée. Pas seulement pour moi, d’ailleurs… Ce n’est pas à toi que j’apprendrai que notre Levant est perdu,

irrémédiablement.”

Je n’étais effectivement pas le mieux placé pour argumenter, moi qui avais quitté avant lui la terre natale. Mais la sentence d’Albert était trop brutale, trop définitive ; je me suis senti obligé de manifester une vague objection, en prenant soin, cependant, de ne pas détourner la conversation, afin que mon ami puisse continuer.

“Tertio, je ne reste pas en France non plus. Je pars pour les Etats-Unis. J’aime Paris, pourtant, et je m’y sens bien. Grâce aux années passées chez les bons pères, rien de ce qu’il y a en France ne

m'est complètement étranger. A toi non plus, j'imagine… Mais pour ce que j'ai l'intention de faire, c'est là-bas, en Amérique, que je dois être. J'hésite seulement entre New York et la Californie. Je déciderai sur place…"

Il y a eu chez lui un silence, comme une délibération intérieure, que j'ai moi-même fini par interrompre.

"Et quarto ?"

"Quarto, je crois que, justement, pour la première fois depuis ma naissance, je sais ce que je veux faire de ma vie. Il aura fallu… tout ça."

J'attends. Il n'ajoute rien. Je lui demande alors, comme lorsque nous étions adolescents :

"Et c'est quoi ? Qu'est-ce que tu veux faire de ta vie ?"

"Ça, je ne te le dirai pas aujourd'hui. Tu le sauras quand je l'aurai fait."

J'ai failli insister, mais j'y ai renoncé. Je ne voulais pas qu'Albert s'engage devant moi à accomplir des choses extraordinaires, et qu'après il ait le sentiment de n'avoir pas été à la hauteur. Il valait mieux le laisser remonter la pente sereinement, sans pression, à son rythme.

Adam referma son carnet et consulta sa montre. Dix-neuf heures déjà, à deux minutes près. Il décida d’appeler Sémiramis. Elle lui avait dit qu’elle serait en ville toute la journée et qu’elle l’appellerait à son retour, mais il tenait à l’appeler lui-même en premier.

La joignant sur son téléphone portable, il lui demanda si elle était déjà de retour chez elle.

“Pas encore. Je suis en route. Mais nous pouvons parler, ce n’est pas moi qui conduis. Tu as bien travaillé ?”

“Moins bien que les jours précédents, j’étais moins concentré…”

“C’est ma faute, je t’ai dissipé.”

C’était probablement vrai, mais il eût été inconvenant qu’il l’admette.

“Non, pas du tout”, protesta-t-il.

Mais elle ajouta, comme si elle ne l’avait pas entendu :

“Tu travaillais si bien, et il a fallu que je te perturbe. Tu dois m’en vouloir.”

“A mort !”

Il rit, et il laissa à son amante le temps de rire à son tour avant d’ajouter :

“Nous avons vécu un moment superbe, que nous n’oublierons pas. C’est la seule chose qui compte.”

“Malgré les remords ?”

“Oui, malgré les remords…”

“Alors, on dîne ensemble, ce soir encore ?”

“Ce soir encore.”

“Juste après, on se quitte ?”

“Non. Après, on ne se quitte pas.”

“On tient une seconde réunion ?”

Elle avait manifestement utilisé ce terme parce qu’elle n’était pas seule en voiture et qu’elle ne pouvait dire “une seconde nuit”. Pour sa part, Adam n’avait pas à prendre des précautions similaires puisqu’il était seul, dans sa chambre, à l’abri des oreilles indiscrètes ; mais il choisit de s’en tenir au même langage codé.

“Non, pas une seconde réunion, on

reconvoque la première. La séance n’a pas été levée, que je sache…”

Le sixième jour

1

Au matin, les deux amants se retrouvèrent, comme la veille, sur la véranda.

Adam s’était levé le premier, mais il avait attendu que Sémiramis le rejoigne et qu’elle-même appuie sur le bouton qui faisait monter à l’étage le plateau du petit-déjeuner.

“C’est aujourd’hui l’enterrement de Mourad”, observa-t-elle, s’apprêtant à insister encore auprès de lui pour qu’il renonçât à bouder la cérémonie. Mais elle comprit, à son regard, que la démarche ne servirait à rien. Elle

préféra lui demander s’il avait déjà écrit à leurs amis d’autrefois pour leur annoncer la triste nouvelle.

“C’est ce que j’ai prévu de faire aujourd’hui. Pendant que tu seras aux obsèques, je rédigerai une sorte de faire-part à l’intention de nos connaissances communes, ainsi que des lettres plus personnelles à deux ou trois amis proches, où je parlerai de la réunion souhaitée par Tania.”

La main de l’amante appuya tendrement sur la sienne.

“C’est bien. De cette manière, tu te seras associé aux funérailles, à distance.”

Un silence.

“Et tu sais par qui tu vas commencer ?”

Adam ferma les yeux en hochant légèrement la tête, renouant ainsi, après tant d’années d’éloignement, avec la gestuelle levantine.

“Oui, je sais.”

Sémiramis attendait manifestement un prénom, elle n’obtint de lui qu’un sourire énigmatique. Bonne fille, elle leva sa tasse de café pour trinquer avec lui comme si c’était déjà le soir et qu’ils buvaient à nouveau du champagne.

“A la santé des amis dispersés !” lui dit-elle.

“A la santé des survivants !” répondit

Adam.

Sa formule n’était pas heureuse. Les yeux de son amie se couvrirent d’un voile. Mais aussitôt elle se ressaisit, et leva à nouveau sa tasse pour dire, avec un mélange de crânerie et de tendresse :

“A ceux qui sont partis !”

Rentré dans sa chambre, Adam ouvrit grande la fenêtre donnant sur la vallée. Il prit le temps de respirer longuement l’air poivré de la pinède, avant de s’asseoir à sa table et de relever le capot de son ordinateur pour commencer sa première lettre.

“Mon si cher Albert,

C’est une mauvaise nouvelle que je viens t’apporter par ce mail. Il s’agit de Mourad. Il est décédé samedi, ‘des suites d’une longue maladie’ comme l’on a coutume de dire. Il n’avait que quarante-neuf ans. Aujourd’hui auront lieu ses obsèques.

Les dernières fois que nous avions parlé de lui, ce n’était pas pour en dire du bien. Sa mort ne nous fera pas changer d’opinion, je suppose ; mais elle nous contraint à changer d’attitude. […]

Tania serait heureuse de recevoir un mot de toi. Elle

aimerait aussi que les amis d'autrefois se réunissent dans quelque temps pour évoquer son souvenir. Il me semble qu'une cérémonie avec des discours en l'honneur du défunt serait déplacée et embarrassante ; en revanche, l'idée de réunir après tant d'années notre vieux cercle d'amis ne me déplaît pas du tout. Penses-y ! Nous en reparlerons…

Bien à toi,

Adam"

Ayant expédié ce message, il entreprit de parcourir son carnet d'adresses électroniques, où il repéra un certain nombre de personnes avec lesquelles il

avait été en contact au cours des dernières années, ces “connaissances communes” dont il venait de parler à Sémiramis. Elles étaient toutes “dans l’émigration”, comme disaient laconiquement ceux qui étaient restés au pays.

Il mit du temps à rédiger le faire-part qu’il leur destinait. Il cherchait le ton adéquat, à mi-chemin entre le murmure intime et le communiqué. Finalement, par épuisement, par paresse, il se contenta de reprendre tel quel le premier paragraphe du message à Albert, puis la première phrase du troisième paragraphe, “*Tania serait heureuse de recevoir un mot de toi.*” Avant de

conclure : “*J’espère que notre prochain échange se fera dans des circonstances moins tristes.*” Rien de plus. Envoi !

Il regarda sa montre, il était onze heures pile, l’heure fixée pour les funérailles. Il observa quelques secondes de recueillement ; puis, pour éviter de donner libre cours à sa mauvaise conscience, il revint à son courrier. Pour découvrir, à sa grande surprise, qu’Albert lui avait déjà répondu. Dans l’Indiana, il devait pourtant être trois heures du matin, ou quelque chose de cet ordre.

“Bien cher Adam,

Levé du lit à cause d’une insomnie, je viens de trouver ton

message.

La nouvelle que tu m'apprends m'attriste, et je vais envoyer dans la journée une lettre à Tania. Pour elle, je n'ai jamais eu que de l'affection et de l'amitié ; quant à Mourad, si je porte le même jugement que toi sur son comportement public, je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi lors de l'épreuve que tu sais. S'il n'avait pas su agir avec tact, je ne m'en serais pas sorti vivant. Ne serait-ce que pour cette raison, il serait approprié que je m'incline – en pensée, s'entend – devant sa dépouille. De toute manière, dans mon cœur, je ne lui en

veux pas ; je regrette seulement sa dérive morale, dont il a finalement souffert bien plus que toi ou moi.

S’agissant de l’idée de réunir les amis d’autrefois, j’en suis tout simplement enchanté. Les circonstances et les prétextes importent peu. Je me demande d’ailleurs pourquoi nous n’y avions jamais songé avant ce jour… Pendant que je t’écris ces mots, la réponse me saute aux yeux. C’était à cause de Mourad. Se réunir avec lui était devenu impensable, se réunir sans lui n’aurait eu aucun sens. En poursuivant mon raisonnement, je me dis que sa

disparition est la circonstance idéale qui nous permettra enfin de nous retrouver. Sois tranquille, je ne dirai rien de tel à Tania. Si elle a besoin de croire que c'est le souvenir de Mourad qui nous rassemblera, laissons-lui ses illusions et ses consolations !

D'accord, donc, pour ces retrouvailles, et avec enthousiasme. Mais elles ne pourraient avoir lieu dans notre 'vieux pays'. En tant que citoyen américain, je ne suis pas censé m'y rendre, comme tu le sais. De plus, vu que mon institut a des liens avec le Pentagone, une visite à titre privé ne m'est pas seulement

déconseillée, elle m’est strictement prohibée. Désolé ! Si tu veux que je sois des vôtres, il faudra que la réunion se passe ailleurs. Le meilleur choix me semble être Paris, mais je suis ouvert à d’autres suggestions.

Pour ce qui est des dates, je suis, en revanche, très souple. Je me conformerai à celles que tu choisiras, à condition que j’en sois prévenu quelques semaines à l’avance.

Fais-le sans tarder, j’ai hâte de retrouver nos amis d’autrefois. Avec la plupart d’entre eux, je n’ai plus eu de contacts depuis d’innombrables

années…

Fidèlement à toi,

A.”

Adam lui répondit sur-le-champ, en un paragraphe lapidaire :

“Merci, Albert, d’avoir réagi si vite ! Je comprends tes contraintes. Et puisqu’il n’est pas question que l’on se réunisse sans toi, ce sera donc Paris ! Une solution qui m’arrange parfaitement, comme tu l’imagines. Je vais en parler aux autres, et suggérer quelques dates… Amitiés, A.”

Il expédia le message, rabattit le

capot de son ordinateur et ouvrit son carnet à la page où il s’était arrêté la veille.

Que l’institut où travaille Albert ait été, depuis des décennies, un important “think tank” pour les militaires américains, je l’ai toujours su, bien que lui-même ne m’en ait jamais parlé aussi candidement avant ce jour. Pour la personne apolitique qu’avait été mon ami, c’est là, indéniablement, un paradoxe, pour ne pas dire une bizarrerie. Il n’y est arrivé que par un détour, mais c’était un détour logique.

Lorsqu'il m'avait dit, à Paris, il y a plus de vingt ans, au cours de notre petit-déjeuner pantagruélique, qu'il savait désormais ce qu'il allait faire de sa vie, il venait d'apprendre l'existence d'une nouvelle discipline dont il avait toujours rêvé : la futurologie. Non pas la voyance, l'astrologie ou la chiromancie, auxquelles il ne s'est jamais intéressé ; ni seulement la science-fiction, qu'il appréciait en tant que lecteur, et à laquelle il n'excluait d'ailleurs pas de s'essayer un jour en tant qu'auteur ; mais une véritable

discipline, confiée à “des chercheurs ayant à la fois la tête dans les étoiles et les pieds sur terre”, comme il devait me l’écrire lui-même.

Pendant les premiers temps de son séjour aux Etats-Unis, j’avais eu peu de nouvelles de lui. Il m’avait envoyé un mot à son arrivée ; je l’avais appelé à un numéro new-yorkais qu’il m’avait indiqué ; ensuite, le silence. J’avais repris le cours de ma vie, et il s’était occupé de construire la sienne.

Ce n’est qu’en quatre-vingt-sept que j’ai su ce qu’il était devenu.

J’étais en train de lire un article sur “l’avenir du pétrole” dans une prestigieuse revue de politique internationale lorsque j’ai découvert, dans une note de bas de page, une référence élogieuse aux “travaux novateurs d’Albert N. Kithar sur la notion de ‘blind spot’ ”. Fort heureusement, la note mentionnait l’institut qui avait publié lesdits travaux, et qui avait son siège dans l’Indiana. Je me suis dépêché d’envoyer, à l’adresse indiquée, une lettre pour mon ami, sans être sûr qu’elle lui parviendrait. Mais il l’a reçue assez vite, il faut croire, puisque sa réponse m’est parvenue deux

semaines plus tard.

“Mon très cher Adam,

Tu ne peux imaginer avec quelle hâte j’ai décacheté ta lettre, et avec quelle émotion j’ai appris que tu avais eu quelques échos de mes recherches.

Détrompe-toi, je ne suis l’inventeur d’aucune théorie majeure, et je ne suis pas devenu une célébrité. La notion de ‘point aveugle’, ou ‘blind spot’, est simplement un instrument de réflexion, je l’appelle dans notre jargon ‘a digging tool’, un outil pour creuser. Ce n’est rien de plus, et ce n’est pas sorcier, comme tu vas t’en

rendre compte.

L’idée m’est venue quand nous étions encore au collège. On parlait en classe de la ‘Déclaration des droits de l’homme et du citoyen’ édictée du temps de la Révolution française. Un élève avait demandé si les femmes y étaient incluses ; et, dans ce cas, comment expliquer qu’elles n’aient obtenu le droit de vote en France qu’au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ? Le professeur avait répondu qu’à vrai dire elles n’étaient pas incluses dans cette affirmation d’égalité devant la loi, mais qu’on ne pouvait pas en conclure qu’on avait décidé

sciemment de les écarter. Cet aspect de la réalité, nous avait-il dit, était tout simplement inconcevable, ‘invisible’, pour les hommes de ce temps-là.

Cette question m’avait intrigué, et lorsque j’ai commencé à m’intéresser de plus près à la prospective et à la futurologie, j’ai compris combien il était fondamental de se rappeler constamment qu’à chaque époque, les hommes se révèlent incapables de voir certaines choses. Y compris, bien entendu, à notre propre époque. Nous voyons des choses que nos ancêtres ne voyaient pas ; mais il y a

des choses qu'ils voyaient et que nous ne voyons plus ; et il y a surtout d'innombrables choses que nos descendants verront et que nous ne voyons pas encore, étant donné que nous avons, nous aussi, nos 'points aveugles'.

Un exemple parmi cent autres, pour illustrer mon idée : la pollution. Depuis le début de la révolution industrielle, on a été totalement incapables de voir que la présence d'usines au voisinage des agglomérations urbaines pouvait constituer un risque grave pour la santé ; on avait d'autres préoccupations, d'autres priorités.

C'est seulement depuis une quarantaine d'années que cette question est entrée dans notre champ de vision. Un autre exemple, dans le même domaine, c'est l'idée selon laquelle les ressources de la mer ne sont pas infinies, qu'elles pourraient s'épuiser, et qu'il est nécessaire de les préserver. Il y a quelques années encore, une telle idée était 'invisible', sauf pour une très petite minorité de 'visionnaires', justement ; ces derniers étant, de ce fait, inaudibles pour leurs contemporains.

Je me dépêche d'ajouter que ce n'est pas moi qui ai inventé cette

notion de ‘blind spot’. Des historiens, des psychologues et des sociologues en parlent depuis longtemps. La contribution de ton ami Albert est extrêmement ponctuelle, et modeste. Il y a quatre ans – notre institut n’avait pas encore déménagé à Indianapolis –, une université de l’Etat de New York m’avait demandé d’animer un séminaire d’introduction à la futurologie. A la fin du semestre, j’avais posé aux étudiants une seule question, qui devait être le thème de leur mémoire. Je l’avais formulée à peu près comme ceci : Toutes les époques ont leurs points aveugles, la nôtre ne fait pas exception. Il y a des

aspects de la réalité que nous sommes incapables de voir, et il est inévitable que chacun d'entre nous, dans quelques années, se dise : 'Comment ai-je pu ne pas voir ça ?' Justement, je vais vous demander de vous projeter dans l'avenir, et de me parler d'un 'blind spot' qu'il nous est extrêmement difficile de voir aujourd'hui, et qui, dans trente ans, nous paraîtra évident.

Les réponses des étudiants n'étaient pas inintéressantes ; l'une de celles dont je me souviens disait que les prochaines générations seront sûrement outrées d'apprendre qu'à notre époque des millions

d'animaux étaient massacrés dans les abattoirs et que la plupart de nos congénères trouvaient la chose parfaitement normale – une vision trop optimiste, je crois, de l'avenir de notre espèce…

Toujours est-il que la méthode a séduit certains dirigeants de notre institut. C'est même devenu un passage obligé lors des entretiens de recrutement des nouveaux chercheurs. 'Dites-moi, Kim ! Je suis sûr qu'il y a là, sous mon nez, quelque chose d'essentiel concernant l'avenir de l'Asie – ou de l'Europe, ou du pétrole, ou du nucléaire, etc. – et que je n'arrive

pas à voir. Pourriez-vous me dire ce que c'est ?' Impossible de répondre sur-le-champ, il faut nécessairement se creuser la tête pour se projeter au-delà de ce que nous sommes capables de voir au premier coup d'œil. D'où l'expression de 'digging tool', outil à creuser…

Voilà donc à quoi je m'amuse depuis quelques années, alors que tout le monde s'imagine que je travaille !

Et toi, que deviens-tu ? Tu ne me dis pas grand-chose sur ta vie, ton travail, tes projets, etc. Ce qui va t'obliger à m'écrire une deuxième lettre.

Fidèlement à toi,

Albert”

Depuis cet échange, nous n’avons plus perdu le contact. Au temps des enveloppes timbrées, nous nous écrivions au moins une fois par an ; puis, avec l’avènement du courrier électronique, le rythme s’est considérablement accéléré. Il est rare à présent que plusieurs semaines s’écoulent sans que des messages circulent entre nos ordinateurs. Quelquefois, c’est très lapidaire, juste un article que l’un de nous vient de lire, et qu’il veut signaler à l’autre. Accompagné d’un mot – oui, un seul,

“fascinant”, ou “inquiétant”, ou tout simplement “amitiés” ; et signé d’une lettre unique, “A”, notre initiale commune.

J’ai gardé la trace de notre correspondance sur papier ; de manière systématique s’agissant des lettres que j’ai reçues, moins rigoureusement pour mes propres lettres, que je n’ai pas toutes photocopiées avant de les mettre à la poste. S’agissant du courrier électronique, sa conservation est plus aléatoire. En principe, les échanges sont sauvegardés systématiquement ; en réalité, chaque fois qu’un de mes

ordinateurs a rendu l'âme, et chaque fois que j'ai dû changer de "messagerie", de nombreux documents se sont volatilisés.

Mais de cela je ne m'angoisse pas. Ne suis-je pas constamment forcé, en tant qu'historien de l'Antiquité, de travailler sur des fragments, des vestiges ? En comparaison, ce dont je dispose pour reconstituer mon propre passé est d'une abondance inouïe, aussi bien mes souvenirs personnels que les documents conservés. Mon drame est ailleurs – dans cette infirmité mentale qui écarte mon univers intime de mon écriture

publique comme s’il ne pouvait que la discréditer.

2

Ayant dûment recopié dans son carnet de larges extraits de la vieille lettre de son ami, Adam revint s'étendre sur son lit pour se replonger dans sa correspondance d'autrefois, passant d'une enveloppe à l'autre. Il se délectait de cette lecture, il était tenté de s'y noyer en oubliant le temps. Mais, chez lui, la mauvaise conscience finissait toujours par prendre le dessus. Dès qu'il s'écartait un peu du travail qu'il était censé accomplir, il commençait à se sermonner.

Ce jour-là, il s'arracha bien vite, bien

trop vite, à son délicieux engourdissement, pour revenir s'asseoir devant son écran et pour entamer l'autre lettre importante qu'il s'était promis d'écrire en cette journée de condoléances.

"Mon si cher Naïm,

Je t'écris pour t'annoncer une nouvelle bien triste : Mourad vient de mourir d'un cancer. Aujourd'hui ont lieu ses obsèques. [...]

Je ne sais pas si tu avais gardé le contact avec lui. Pour ma part, je ne lui parlais plus depuis des années, comme j'ai déjà eu l'occasion de te le dire ; mais vendredi dernier, sa femme et lui

m'ont appelé pour m'apprendre qu'il était mourant et qu'il souhaitait me voir. Je suis venu le soir même, mais il est décédé dans la nuit sans que nous ayons pu avoir une conversation.

Je pense que Tania serait heureuse de recevoir un mot de toi. Elle souhaiterait aussi que les amis d'autrefois se réunissent à cette occasion. Ce qui est, en soi, une excellente idée, indépendamment des circonstances. Qu'en penses-tu ? Et est-ce que tu aurais des propositions concernant le lieu et la date ? Ma préférence va à Paris, mais je reste ouvert à toutes les

suggestions.

Bien à toi,

Adam”

Comme avec Albert, mes contacts avec Naïm s’étaient renoués un jour de manière fortuite ; pendant quelques années, nos échanges étaient demeurés épisodiques ; puis, grâce au courrier électronique, le flux est devenu continu.

Mais, dans son cas, c’est arrivé plus tardivement, il y a dix ans à peine ; à peu près de la même

manière, sauf que ce n'est pas moi qui ai retrouvé sa trace, c'est lui qui a retrouvé la mienne.

Je venais de publier un article sur Attila dans un petit mensuel d'histoire qui avait consacré un numéro spécial aux "Invasions barbares", et je ne m'attendais pas à être lu hors des limites de la France. J'avais donc été agréablement surpris lorsque l'éditeur de la revue m'avait fait suivre une lettre de lecteur portant un timbre brésilien. Le revers de l'enveloppe ne portait que les initiales de l'expéditeur, et l'entame de la lettre ne trahissait

rien non plus.

“Monsieur le Professeur,

J’écris d’abord pour vous remercier de ce que votre article m’a appris sur le personnage d’Attila. On croit connaître une figure historique, on a deux ou trois idées reçues à son sujet, et on s’autorise même quelquefois à se servir de son exemple pour illustrer ses propres opinions. Et soudain, à la faveur d’une lecture, on découvre qu’on ne savait pas grand-chose du Hun ni de son époque. Pis encore, on apprend que le peu qu’on savait

était tellement approximatif, tellement nébuleux, qu’il fallait bien le considérer comme tout simplement erroné.

N’avez-vous jamais envisagé, Monsieur le Professeur, d’écrire une biographie de ce personnage ? En tant que lecteur, je vous y incite fortement. Si mon humble suggestion avait l’heur de vous plaire et que vous consentiez à écrire ce livre, je vous serais reconnaissant de m’envoyer une copie dédicacée à l’adresse suivante :

Naïm E., […] Avenida Ipiranga, São Paulo, Brasil.

N.B. – Non, ce n’est pas

simplement un homonyme.”

J’étais évidemment tenté de lui sauter au cou, pour lui dire ma joie de l’avoir retrouvé, et pour lui demander ce qu’il était devenu. Mais je m’étais retenu. Afin de respecter l’esprit de notre vieux cercle d’amis, je me devais de lui répondre sur le ton qu’il avait lui-même adopté. Quand l’un de nous s’engageait dans une mise en scène élaborée, il lui fallait garder son sérieux le plus longtemps possible, cultiver patiemment l’équivoque, laisser fleurir l’ambiguïté, et ne surtout pas éclater de rire au

premier échange. Dans ce jeu, le gagnant était celui d'entre nous qui pouffait en dernier.

Ma réponse fut donc rédigée ainsi :

“Ami lecteur,

Votre message m'a fait grand plaisir. Attila est probablement l'une des figures historiques les plus méconnues. Et lorsqu'il m'arrive de dire, dans un séminaire – un peu par provocation, je l'avoue –, qu'il est le grand-père de l'Europe moderne, certains de mes auditeurs s'imaginent que le Levantin que je suis cherche à les offenser.

Etrange que vous ayez suggéré que j'écrive sa biographie ! Je venais d'en parler à un éditeur parisien, une semaine avant de recevoir votre lettre, et il m'avait donné son accord. J'ai déjà toute la documentation, mon plan est prêt, et je devrais pouvoir rédiger le livre en quelques mois. Je me ferai un devoir de vous adresser un exemplaire dès qu'il sera paru.

Une autre solution serait que vous veniez vous-même le retirer chez moi, à l'adresse suivante :

Adam W., […] rue du Cherche-Midi, Paris VIe.

N.B. – A l'occasion de votre

visite, et même si le livre n'est pas encore publié, un repas vous sera offert, suivi d'un café turc."

En choisissant de renouer le contact sur ce mode après seize ans d'éloignement, nous avions d'emblée rétabli notre complicité au niveau où elle se trouvait du temps de l'université, avant les quatre ou cinq dernières guerres locales, avant notre maudite dispersion.

Par la suite, nous nous sommes très peu écrit sur papier. En échangeant nos adresses, nous

avions également laissé nos numéros de téléphone, et nous nous sommes parlé quelquefois. Le téléphone est insidieux, et trompeur. Il installe entre les interlocuteurs une fausse proximité ; il favorise l'immédiateté et la superficialité ; et, ce qui est plus grave pour l'historien que je suis, il ne laisse aucune trace.

Fort heureusement, au cours des trois dernières années, nous nous sommes mis, Naïm et moi, au courrier électronique. Depuis, comme avec Albert, nous nous écrivons assez régulièrement.

Une ou deux fois, il m'a demandé où en était ma biographie d'Attila. J'ai dû répondre qu'elle en était toujours au même point – en chantier, ce qui veut dire en panne.

Etait-ce, dès l'origine, une mauvaise idée ? Je ne le crois pas. Lorsque j'avais écrit l'article auquel Naïm avait fait référence, j'avais réellement le sentiment d'avoir le livre au bout des doigts. Je me sentais capable de raconter la vie d'Attila de sa naissance à sa mort sans même consulter mes notes. Je connaissais le prénom de ses épouses et la trajectoire de ses différents conseillers. Je ne devrais

d'ailleurs pas en parler au passé, je n'ai rien oublié de tout cela. Mais le passage du texte court au texte long s'est révélé compliqué.

Pour un article, il suffit d'avoir quelques idées fortes ; pour une biographie, il faut se montrer exhaustif, et ne pas prêter le flanc aux critiques des spécialistes. Lorsque je dis, par exemple, que le principal adversaire d'Attila, le commandant des troupes romaines, Flavius Aetius, n'était pas un inconnu pour lui, mais un ami d'enfance, et cela pour la bonne raison que le "fléau de Dieu" avait passé son adolescence en Italie

même, à la cour impériale, et non dans les steppes d'Asie centrale ; ou lorsque je prétends que son hésitation à attaquer Rome était due au fait que son rêve n'était pas de détruire la Ville ni de la mettre à sac, c'était d'y être couronné empereur, comme allait l'être, quatre cents ans plus tard, un autre chef issu des invasions barbares : Charlemagne – tout cela peut avoir un effet bœuf dans un article, ou dans une conférence. Mais pour écrire une biographie digne de ce nom, il faudrait étayer chacune de ces affirmations par des documents, par une argumentation convaincante, par des témoignages

contemporains, ce qui n'est pas facile un millénaire et demi après les faits.

Cela dit, je ne renonce pas à cette biographie, j'ai toujours l'intention de l'écrire !

3

Comme Albert, Naïm répondit très vite au faire-part qui lui annonçait la disparition de Mourad. Vivant tous les deux dans les Amériques, l'un aux Etats-Unis, l'autre au Brésil, ils avaient reçu le message tôt le matin, avant de se rendre au travail ; mais il est vrai qu'il n'y a plus dans la journée beaucoup d'heures où l'on n'a pas son courrier sous les yeux, ou dans les poches.

"Bien cher Adam,

Ton message m'a plongé dans une tristesse inattendue. Je ne pensais pas que je pourrais être aussi affecté

par la disparition d'un homme auquel je n'avais plus pensé depuis de nombreuses années. Mais je suppose qu'il s'agit moins de lui que de l'époque à laquelle la mention de son nom me ramène, l'une des plus heureuses de ma vie.

Je garde encore en mémoire ma dernière soirée au pays – tous ces amis rassemblés dans la vieille maison de Mourad, autour du brasero, et qui se promettaient de ne jamais se quitter, alors que leurs chemins avaient déjà divergé, et que les événements avaient déjà commencé à les disperser aux quatre coins de la terre… En écrivant ces

mots, je crois revoir leurs visages, un à un. […] Et je revis aussi mon propre dilemme de cette nuit-là : est-ce que je devais vous dire que je m’en allais le lendemain, pour ne plus revenir, alors que j’avais promis à mes parents de ne rien révéler de leurs plans ? Mais je t’ai déjà raconté tout cela…

Je vais écrire à Tania aujourd’hui même. Tu as bien fait de m’envoyer son adresse. Depuis mon départ du pays, je n’ai plus eu aucun contact avec elle, ni avec Mourad. Sans qu’il y ait jamais eu de conflit, ni de brouille. Le contact s’est tout simplement interrompu, du jour au

lendemain. On a coutume de dire que la vie a séparé nos routes. Faute d'une meilleure formulation, je dirai donc cela…

Pour toi, c'était différent, je le sais. Tu m'as dit un jour que tu n'avais plus de leurs nouvelles, que tu n'envisageais pas de les revoir, et j'en ai naturellement conclu que vous étiez fâchés. Mais tu ne m'as rien dit de plus… Si, maintenant que j'y pense, tu as évoqué une ou deux fois les 'agissements' de Mourad, sans plus de précisions. J'aimerais bien que tu m'expliques un jour ce qui s'est passé entre vous, et ce que tu lui reproches ? Rien ne presse,

mais je serais curieux de savoir ; dans mon souvenir, vous étiez inséparables ! Il est vrai que c'était il y a… je fais mes comptes… vingt-sept ans. Dieu que c'est déprimant ! Mais bon, nous sommes encore en vie, encore capables de nous souvenir, et de nous émouvoir. […]

Je t'embrasse fraternellement,

Naïm"

Ayant lu, puis relu, le message, Adam entreprit d'y répondre sur-le-champ, non sans une certaine fébrilité.

"Mille fois merci, Naïm, pour ta réponse immédiate ! Ce que tu dis de la vieille maison ranime tant de choses en moi aussi. Le brasero, le

vin chaud, et aussi la terrasse, rappelle-toi !, oui, surtout la terrasse, d'où nous avions le sentiment de surplomber la terre entière, et de maîtriser l'avenir. Je vais donc répondre sans délai à ton interrogation fort légitime concernant Mourad, mon attitude envers lui, et les raisons de notre brouille.

Depuis si longtemps j'ai pris l'habitude de parler de ses 'agissements', de ses 'comportements', de ses 'fautes impardonnables', sans jamais prendre le temps de faire ce que j'aurais fait, en tant qu'historien,

s’il s’était agi d’un personnage de ‘mon’ époque romaine, à savoir : formuler mes éventuelles accusations avec équité, avec sérénité, même quand, dans mon cœur, mon opinion est faite.

Je commence donc par le commencement, et pardon d’avance si je m’attarde sur des choses que tu sais déjà.

Ainsi, tu n’ignores pas, je suppose, que cette grande et vieille demeure familiale dont nous continuons à parler, toi et moi, avec des larmes dans les yeux, a toujours fait l’objet de nombreux litiges, dont certains remontaient à

l'époque ottomane. L'arrière-grand-père de Mourad, puis son grand-père, puis son père, avaient passé leur vie de procès en procès. Je ne vais pas entrer dans les détails, ce serait fastidieux et j'en serais, de toute manière, incapable. Je me contenterai donc de te dire ceci : ils avaient acquis, au fil des années et des générations, d'immenses terrains, dans leur village et tout autour ; et plus d'une fois ils avaient découvert, après coup, que la personne avec laquelle ils avaient fait affaire n'était pas habilitée à vendre, que la parcelle appartenait en fait à un voisin, ou que le vendeur n'était

pas le seul propriétaire, qu'il avait des frères, des sœurs, des cousins, parfois nombreux, qui auraient dû avoir leurs parts du produit de la transaction, et dont certains n'avaient aucunement l'intention de vendre. S'ensuivaient d'interminables procès…

De tous les litiges dont notre ami avait hérité, il y en avait un qui l'affectait plus que tous les autres : c'était celui qui concernait la vieille maison, justement. Je t'épargne les détails pour aller à l'essentiel, à ce qui empoisonnait sa vie depuis que je l'ai connu : une famille du village affirmait

qu’une aile de la demeure – celle-là même où se trouvait ‘notre’ terrasse – avait été construite illégalement sur ses terres, et elle avait même obtenu une décision de justice en ce sens.

Te souviens-tu, Naïm, de cette horrible bâtisse bariolée à l’entrée du village, fer forgé vert pistache et guirlandes de lampes de toutes les couleurs, avec des gamins aux yeux soupçonneux qui jouaient au ballon au milieu de la route, et ne s’écartaient qu’avec une extrême lenteur pour laisser passer nos voitures ? C’étaient eux, les ennemis jurés qui convoitaient la

vieille maison !

Sur le papier, ils avaient le même patronyme que Mourad, mais leur clan avait un surnom, les 'Znoud', 'les bras' – une allusion, je suppose, à leur force physique ; notre ami se plaisait à les appeler, en français, 'les fiers-à-bras'.

Il avait, d'ailleurs, à leur endroit, une attitude dédaigneuse, qu'il faut bien considérer comme un sentiment de caste. Au village, tout le monde était plus ou moins cousin, mais le rameau auquel appartenait Mourad s'estimait supérieur. La chose m'avait toujours choqué. Même du temps

où notre ami se disait de gauche et où il parlait d'égalité, il ne se gênait pas pour manifester son mépris envers ces parents pauvres.

Non, 'pauvres' n'est probablement pas le qualificatif qui convient. Certains parmi les Znoud avaient fait de l'argent, mais leur statut n'en avait pas été radicalement transformé – parce qu'ils ne s'étaient pas établis en ville ; parce que, chez eux, les pères n'étaient pas avocats, ni médecins, ni ingénieurs, ni banquiers ; parce que les fils n'allaient pas à l'université ; etc. Mais Mourad n'aurait jamais

voulu reconnaître que c'était là la principale différence. Il justifiait son aversion pour eux par le fait qu'ils mariaient leurs filles à seize ans ; qu'aux élections ils vendaient leurs votes au plus offrant ; et qu'ils vivaient de chapardages et de larcins.

En relisant ce que je viens de t'écrire, je souris. Je me suis permis de ricaner contre la mauvaise foi de notre ami et son esprit de caste, alors que dans ma propre description de ces gens, je donne libre cours à des préjugés similaires. Ayant eu un père

architecte et une mère décoratrice, j'exprime mon dédain pour ces gens en termes esthétiques, raillant leur bâtisse bariolée et leur fer forgé vert pistache, pour dissimuler une réalité qui m'a toujours mis mal à l'aise. A savoir que j'ai, moi aussi, quoi que j'en dise, mon propre esprit de caste. J'ai toujours eu de l'aversion à la fois pour les riches et pour les pauvres. Ma patrie sociale, c'est l'entre-deux. Ni les possédants, ni les revendicateurs. J'appartiens à cette frange médiane qui, n'ayant ni la myopie des nantis ni l'aveuglement des affamés, peut se permettre de poser sur le monde un

regard lucide.”

Perturbé sans doute par sa propre digression, Adam arrêta d’écrire et ferma les yeux, pour se transporter par la pensée au village de Mourad en cette journée des funérailles, et pour imaginer le cercueil, les couronnes de fleurs, la foule, le cimetière, le sol creusé, la bousculade, les femmes en noir. Puis il balaya ces images pour se rappeler des scènes plus anciennes, sur la grande terrasse, ou dans le petit salon, autour du brasero, jadis, en une vie antérieure, révolue.

Ce qui le ramena vers son écran, vers le message qu’il était en train d’écrire.

“Mais j’arrête là mes confessions honteuses pour en revenir à notre malheureux ami, et à ce litige qui ne quittait jamais complètement son esprit.

Pour ma part, je me gardais bien de lui demander où il en était. Je savais que, si je posais la moindre question, il passerait le reste de la journée à ressasser. Et je savais aussi que toute conversation à ce sujet était superflue, et quasiment cruelle. Où il en était ? Nulle part, forcément. Chez nous, comme tu le sais, dans de telles affaires, jamais rien ne se règle pour de bon ; les

choses ne cessent de s'embrouiller, les documents se multiplient et se contredisent, les dossiers s'épaississent, s'épaississent encore. Puis l'on meurt, laissant le litige aux héritiers…

Mourad était persuadé que si le cœur de son père avait lâché à quarante-quatre ans, c'était à cause de ce poids constant sur sa poitrine. Un poids qu'il avait été lui-même contraint de porter à son tour, dès l'enfance. Et même s'il avait voulu s'en dégager, il n'aurait pas su comment s'y prendre. La vieille maison était pour lui bien plus qu'une propriété,

elle représentait son statut, son prestige, son honneur, et sa fidélité aux siens – en un mot, sa raison d'être. Il ne pouvait se résigner à la perdre. Mais il ne pouvait la garder qu'au prix d'un combat épuisant.

Ce litige était, à l'évidence, et depuis toujours, le défaut de sa cuirasse. Et c'est effectivement par cette faille qu'allaient s'insinuer le malheur et la honte.

Il est vrai que, dans l'intervalle, il y a eu la guerre. Sans elle, le temps aurait continué à s'écouler avec la même lenteur ottomane, et la querelle villageoise serait restée

querelle villageoise.

Au lieu de quoi, dès le commencement du conflit, le litige local s'est imbriqué, si j'ose dire, dans des litiges plus vastes. Les adversaires de Mourad se sont armés, ils se sont affiliés à un mouvement politique ayant le vent en poupe, et un jour, profitant du chaos qui régnait dans le pays, ils sont venus occuper la vieille maison.

Le meneur du clan était un jeune homme de vingt-cinq ans, tête brûlée, querelleur, et cependant licencié en droit. Prénommé Chamel, si mes souvenirs sont

bons, il se faisait appeler ‘Jaguar’, par référence, non pas au fauve, mais à l’automobile qu’il avait achetée – ou peut-être ‘réquisitionnée’.

Comme tu l’imagines aisément, Mourad est devenu fou. Il s’est mis à dire à qui voulait l’entendre qu’il allait tuer cet énergumène de sa main. Pour lui, c’était tout simplement la fin du monde. Pas question de prendre du recul, de relativiser, ni même de temporiser. Je l’ai eu quelquefois au téléphone en cette période-là, pour essayer de le calmer, pour le dissuader de commettre une folie. Peine perdue.

Quand il a vu que j'insistais, il m'a tout simplement dit, avec la muflerie dont il était parfois capable, que tout cela ne me regardait pas, qu'il s'agissait de sa maison à lui, de son héritage à lui, de sa propriété familiale, et que moi je n'étais qu'un émigré, déconnecté des réalités du terrain. J'ai cessé de discuter. Je lui ai dit que je ne l'ennuierais plus.

Ce que Mourad projetait de faire pour récupérer sa maison, je l'ai appris – "

Adam fut interrompu par la sonnerie de son téléphone portable. C'était Sémiramis, qui l'appelait justement de

la vieille maison.

“Les obsèques sont terminées, mais il y a beaucoup de monde encore. Tania n’arrête pas de serrer les mains, et moi de même. Les gens me voient à côté d’elle, et ils s’imaginent que je suis de la famille. C’est maintenant seulement que j’ai pu m’éloigner un peu, pour t’appeler. A cet instant, je suis appuyée sur la balustrade, au coin de la terrasse où nous avions l’habitude de nous asseoir.”

“Peut-être que j’aurais dû t’accompagner, après tout…”

“N’aie aucun remords, Adam ! Tu n’aurais pas supporté tout ça. Le cortège, la cérémonie, les discours, les

mensonges, l’interminable queue de ceux qui veulent présenter leurs condoléances, l’enterrement au cimetière sous le soleil de midi… C’est un calvaire ! Je suis arrivée il y a plus de cinq heures, et je ne suis pas encore au bout de mes peines. En venant, je me disais : j’embrasserai Tania, puis je m’éclipserai à la première occasion. Mais dès qu’elle m’a vue, elle m’a prise par le bras, elle ne m’a plus lâchée. Je suppose que je lui rappelle l’époque la plus heureuse de sa vie. Quand elle venait de connaître Mourad, quand toute notre bande était enthousiaste, naïve et solidaire. Quand nous allions dîner et discuter au *Code civil*. Quand tous les rêves étaient autorisés… Bien entendu,

elle ne s'est accrochée à moi que parce que toi et tous les autres, vous n'étiez pas là. C'est d'ailleurs pour cela que je t'appelle. Tu as eu raison d'esquiver les funérailles, mais ce serait bien que tu fasses une brève apparition."

"Maintenant ?"

"Non, pas tout de suite, la maison est encore pleine. Viens plutôt vers huit heures et demie, il n'y aura presque plus personne. Tania sera heureuse de te voir."

"Elle ne sera pas épuisée, tu crois, après une telle journée ?"

"Si, elle sera épuisée, vannée. Elle l'est déjà. Mais elle serait quand même

réconfortée si elle te voyait.”

“Je vais réfléchir.”

“Non, ne réfléchis pas. Le frère de Francis, mon maître d’hôtel, a une voiture. Il fait taxi à ses heures perdues, quand l’un de nos clients veut aller quelque part. Je vais l’appeler, il se prénomme Kiwan, il passera te prendre. Disons vers huit heures, ça te va ?”

Ce n’était plus vraiment une question. Adam réagit par un long soupir, mais c’était un soupir de capitulation.

Il revint aussitôt s’asseoir en face de son écran.

“Alors que j’étais en train de t’écrire, mon cher Naïm, cette si

longue lettre, Sémi, qui assiste aux funérailles de Mourad, m'a appelé – de la terrasse, oui, de 'notre' terrasse ! – pour me demander d'aller rester quelques minutes ce soir avec Tania. Une voiture va passer me prendre.

Je me sens drôle de te raconter l'histoire de ce litige autour de la vieille maison au moment même où je m'apprête à y remettre les pieds pour la première fois depuis un quart de siècle, et alors que notre pauvre ami vient juste d'être inhumé… Mais je fais abstraction des tristes circonstances pour en revenir au récit, et te l'expédier

avant de partir.

Ce que Mourad projetait de faire pour récupérer sa maison, je ne l'ai appris que lorsqu'il était déjà trop tard.

A l'époque, le pays n'avait pratiquement plus d'autorité centrale. On avait vu émerger, dans les quartiers de la capitale comme dans les districts de montagne, des caïds locaux, souvent affublés des pseudonymes les plus cocasses ; outre le dénommé Jaguar, je me souviens d'avoir entendu parler d'un 'Rambo', d'un 'Zorro', d'un

‘Killer’, d’un ‘Terminator’, et aussi d’un ‘Klashenn’, – un diminutif affectueux pour ‘Kalachnikov’... Ces petits chefs, il y en avait des dizaines à cette époque-là, mais très peu d’entre eux avaient la moindre influence hors de leur quartier, de leur clan ou de leur bourgade natale. D’un autre calibre était ce personnage trouble qu’on surnommait ‘le Haut-Commissaire’ – tu en as peut-être entendu parler, vu qu’il a eu son quart d’heure de célébrité [...]

Cette appellation, héritée de l’époque coloniale, sous-entendait un lien organique avec une

puissance étrangère, et cet homme avait effectivement réussi à se rendre utile, et même ponctuellement indispensable, aux puissances régionales qui, à un moment ou à un autre, avaient envoyé leurs troupes dans notre malheureux pays.

Ce n'est pas à toi que je l'apprendrai, chaque fois que notre territoire a été envahi, il s'est trouvé des gens, parmi nos compatriotes, pour courir au-devant de l'envahisseur, pour lui baliser la route, pour se mettre à son service, et pour tenter de l'utiliser contre leurs propres

adversaires locaux. Tu me diras qu'il y a forcément, dans tous les pays brisés, des traîtres et des collabos. Sans doute. Mais il me semble que chez nous, on pactise trop volontiers avec le vainqueur du moment comme si la chose n'avait absolument rien de répréhensible.

L'excuse, depuis toujours, c'est que 'l'œil ne peut pas résister à une perceuse' comme dit le proverbe imagé. Les diverses communautés du pays ont toujours eu pour première préoccupation la survie, la survie à tout prix, ce qui a servi d'excuse à toutes les

compromissions. Ayant choisi de m'éloigner, de me mettre à l'abri, je suis mal placé pour donner des leçons à ceux qui sont restés. Ce qui ne m'empêche pas d'être indigné, et quelquefois révulsé. Toi aussi, j'imagine…

Toujours est-il que dans cet art de la collaboration, ledit 'Haut-Commissaire' était indéniablement un virtuose. Il a pu se mettre au service de trois occupants successifs, en persuadant chacun d'eux qu'il était un allié fiable et en obtenant de tous autorité et influence.

Ta formation intellectuelle étant

similaire à la mienne, tu devineras aisément quels mots me viennent à l'esprit lorsqu'on évoque de tels personnages… Et tu comprendras ma colère, ma rage, le jour où j'ai appris que Mourad s'était rendu chez notre 'Quisling' local pour lui demander d'intervenir contre ceux qui avaient occupé sa maison.

L'autre était évidemment ravi. Lui qui passait son temps à susciter des conflits entre les factions afin de jouer les arbitres, voilà qu'un notable respecté, héritier d'une grande famille de la montagne, venait à lui de son propre chef pour le prier de lui restituer son bien. Il

s'est dit heureux et flatté de recevoir Mourad, et il a promis de lui donner satisfaction dans les plus brefs délais. 'Dites-moi si je peux faire quelque chose de mon côté !' lui a proposé maladroitement notre ami, qui ne savait pas si l'autre voulait de l'argent pour prix de son intervention. L'honorable gredin s'en est montré offusqué. Quoi ? Se faire payer pour rendre justice ? Pour aider un citoyen respectable à récupérer sa propriété ? Il n'en était pas question.

La vieille sagesse levantine dit que si un homme qui te rend service

n'accepte pas ton argent, c'est qu'il espère rentrer dans ses frais d'une autre manière. Mourad ne l'ignorait pas, mais le sort de sa maison l'aveuglait au point de lui faire perdre toute sa capacité de discernement.

Le lendemain même de l'entrevue, un détachement de l'armée occupante donnait l'assaut à la vieille maison, en tirant dans toutes les directions. Pris de court, les miliciens villageois ont capitulé sans vrai combat. Mais les attaquants ne se sont pas contentés de les désarmer et de les déloger. Ils ont aligné le dénommé Jaguar

contre un mur, et l'ont fusillé 'pour l'exemple'. Puis, le 'collabo en chef' a appelé Mourad pour lui annoncer triomphalement que sa maison avait été libérée, qu'il pouvait s'y réinstaller avec sa famille, et qu'il n'aurait désormais plus rien à craindre, vu qu'on avait inculqué à ses adversaires une leçon qu'ils n'oublieraient pas.

Notre ami m'a juré qu'il ne pensait pas un instant qu'il y aurait mort d'homme, et je veux bien lui donner le bénéfice du doute, même si, en sollicitant l'intervention d'un tel personnage, il aurait dû supposer que le sang pourrait

couler. Il m'a également assuré qu'il n'a su que plus tard dans quelles circonstances avait péri Jaguar. Au début il pensait qu'il était tombé les armes à la main pendant l'assaut ; ce qui aurait déjà été assez grave, et aurait suffi à susciter chez les 'Znoud' un puissant désir de vengeance. Mais qu'il ait été exécuté de sang-froid devant ses frères et ses cousins, c'était là une tragédie d'un autre ordre. Le combat d'homme à homme implique un certain degré d'estime mutuelle, même à l'heure de donner la mort ; à l'inverse, dans une exécution, on tue et on humilie à la fois.

Lors des obsèques de Jaguar, les femmes de son clan s’étaient habillées en rouge, voulant dire par là qu’elles ne porteraient le deuil que lorsque leur héros serait vengé.

Mourad s’était donc réinstallé dans sa grande et vieille demeure, mais quelque chose s’était définitivement corrompu dans l’atmosphère du village comme dans son propre esprit. Il avait beau se dire qu’il n’avait pas été le premier à utiliser la violence, et qu’il n’avait fait que reprendre par les armes ce qui lui avait été pris par les armes, il se sentait

coupable, et il l’était. Coupable d’avoir eu recours à une force armée étrangère au village – et aussi, incidemment, étrangère au pays, mais cela était presque moins grave ; et responsable de l’abominable mise à mort, bien qu’il ne l’ait ni ordonnée ni souhaitée. Il m’a assuré qu’il avait adressé à ce propos des reproches véhéments au ‘Haut-Commissaire’, lequel aurait rejeté la faute sur certains de ses hommes, en promettant de les punir. Et en s’engageant à assurer lui-même, jour et nuit, la protection de Mourad et de sa propriété.

Ce geste de ‘réparation’ était probablement ce qui avait motivé l’exécution de Jaguar, et l’ensemble de l’expédition. Le but du ‘Quisling’ local était que notre ami dépende de lui pour sa sécurité, et qu’il demeure, de ce fait, sous sa coupe. Je suppose que Mourad s’en est rendu compte, mais c’était déjà trop tard. La vindicte du clan adverse n’allait pas s’apaiser de sitôt, et il ne pouvait plus prendre le risque de se brouiller avec son protecteur.

Etant désormais tributaire dudit ‘Haut-Commissaire’ pour sa sécurité, et même pour sa survie,

Mourad est apparu de plus en plus comme son homme de confiance, et même comme son homme-lige. Au vu des circonstances que je viens de te décrire, tu vas me dire que notre ami n'avait pas le choix. Peut-être. Quoique, de mon point de vue, il aurait mieux fait de choisir l'exil plutôt que de vivre au pays les mains sales. Mais c'est là un tout autre débat… Du temps où l'on se parlait encore, Mourad ne me disait pas : 'Je n'ai pas le choix.' Il faisait l'éloge de son protecteur, vantait son intelligence, sa 'sincérité', m'assurant qu'il pensait 'exactement comme nous', et insistant pour que je vienne faire

sa connaissance. Mes réponses désobligeantes – Ça veut dire quoi, 'comme nous'? Et de quelle sincérité s'agit-il ? – ont fini par l'exaspérer, et nos relations se sont distendues, avant de s'interrompre complètement.

Lorsqu'on décida un jour de former un gouvernement de réconciliation regroupant des représentants des principaux chefs de guerre, c'est notre ami que le "Haut-Commissaire" choisit pour le représenter. Oui, c'est de cette glorieuse manière que Mourad s'est retrouvé ministre. Il l'est

resté pendant de nombreuses années, survivant d'un gouvernement à l'autre, et changeant plusieurs fois de portefeuille : les Travaux publics, la Santé, les Télécommunications, la Défense…

Les lois de la société ne sont pas celles de la gravité, souvent l'on tombe vers le haut plutôt que vers le bas. L'ascension politique de notre ami fut la conséquence directe de la faute grave qu'il avait commise. Depuis, il en a commis bien d'autres, par la force des choses… Les principes sont des attaches, des amarres ; quand on

les rompt, on se libère, mais à la manière d'un gros ballon rempli d'hélium, et qui monte, monte, monte, donnant l'impression de s'élever vers le ciel, alors qu'il s'élève vers le néant. Notre ami est donc monté, monté ; il est devenu puissant, célèbre, et surtout riche, outrageusement riche.

Bien qu'ayant vécu depuis des décennies en France, l'un des derniers bastions de la morale égalitaire, je n'ai développé, crois-moi, aucune hostilité à l'égard des riches. Plusieurs de mes amis ont fait fortune, ces dernières années, comme tu le sais, et mon attitude

envers eux n'en a pas été affectée – ni dans un sens, ni dans l'autre. Mais le jour où j'ai appris que Mourad avait racheté, pour plusieurs centaines de millions de dollars, une banque en difficulté, j'ai été profondément choqué. Parce que je sais parfaitement bien quelle était sa situation financière avant qu'il ne devienne ministre. Nous étions très proches, il n'était pas cachotier, et j'avais une idée précise de ce qu'il possédait. Il n'était pas pauvre, mais il avait du mal à entretenir sa propriété, il avait même dû vendre des terrains pour réparer le toit, dont les tuiles étaient en mauvais état. Par quel

miracle avait-il pu, après avoir été au gouvernement pendant quelques années, mettre de côté de quoi acheter une banque ? Point n'est besoin de faire une enquête poussée pour savoir que cet argent était sale. Qu'il provenait, dans le meilleur des cas, de pots-de-vin, de commissions illégitimes. Et c'est là l'hypothèse la moins dégradante. Pour te livrer le fond de ma pensée, je soupçonne notre ancien ami d'avoir été, dans les affaires comme en politique, le prête-nom et le visage présentable du sinistre 'Haut-Commissaire', et d'avoir eu sa part dans les revenus de ses

multiples trafics : extorsion, pillage, drogue, blanchiment – que sais-je ?

Hélas, nos compatriotes sont complaisants, désespérément complaisants, à l'endroit de ces pratiques. Parce qu'il en a toujours été ainsi, te disent-ils. Ils sont pleins d'admiration, même, pour l'habileté de ceux qui 'arrivent', quels que soient les moyens employés. La devise locale semble être – pour paraphraser un proverbe anglais sur Rome : 'Quand tu es dans la jungle, fais ce que font les fauves !'

Dans notre langue maternelle, pour dire ‘les nouveaux riches’ ne dit-on pas ‘les enrichis de la guerre’? Par extension, on devrait parler des ‘notables de guerre’, des ‘politiciens de guerre’, et des ‘célébrités de guerre’. Les guerres ne se contentent pas de révéler nos pires instincts, elles les fabriquent, elles les façonnent. Tant de gens se transforment en trafiquants, en pillards, en ravisseurs, en tueurs, en massacreurs, qui auraient été les meilleurs êtres du monde si leur société n’avait pas implosé…

L’idée que l’un de nos amis proches ait subi une telle dérive

m'est insupportable. On me dit parfois, pour sa défense : il n'a rien fait de plus que tous ces gens qui ont prospéré pendant les années de guerre. Peut-être bien qu'il a fait comme les autres, mais lui, c'était l'un des nôtres. Nous avions rêvé ensemble d'un pays différent, d'un monde différent. A lui, je ne pardonne rien. Qu'il ait été mon ami ne représente nullement, à mes yeux, une circonstance atténuante. C'est, au contraire, une circonstance aggravante. Les forfaits d'un ami te salissent et t'insultent ; il est de ton devoir de les juger impitoyablement.

Je n'ai plus jamais adressé la parole à Mourad – jusqu'à la veille de sa mort.

Est-ce que j'ai pu abolir d'un trait de plume nos années d'amitié ? Oui, c'est très exactement ce que j'ai fait. J'ai aboli d'un trait de plume des années d'amitié. Quand on mentionnait son nom devant moi, je disais, d'un ton détaché : 'C'est un ancien ami.' Je ne lui ai plus jamais parlé, et je n'ai plus guère pensé à lui. Jusqu'à ce qu'il m'appelle, vendredi dernier, pour m'annoncer qu'il allait mourir.

Mais j'en ai trop dit, ça suffit, je

m'arrête. En ce jour où se déroulent ses funérailles, je ne l'accablerai plus. Je me contenterai de dire : Qu'il repose en paix ! Et que Dieu l'accueille en Sa miséricorde !

Voilà, mon cher Naïm… J'espère avoir répondu convenablement à ton interrogation. Je voudrais seulement ajouter, à ton intention, ce que je me suis souvent dit en songeant à notre ancien ami : toi et moi, nous avons dû nous éloigner du Levant pour essayer de garder les mains propres. Nous n'avons pas à en rougir, mais il serait

aberrant de prôner l'exil comme solution unique à nos dilemmes moraux. Il faudra bien qu'on trouve, un jour ou l'autre, une solution sur place – s'il en est une, ce dont je ne suis plus tout à fait sûr...

Mais il se fait tard, je te quitte !

En t'embrassant fort,

Adam"

Il appuya sur le bouton "envoyer". A sa montre, il était déjà vingt heures quarante. En vitesse, il noua à son cou une cravate sombre, puis il courut vers la voiture qui l'attendait.

4

C’est aux environs de vingt et une heure trente qu’Adam arriva au domicile du défunt. Sémiramis l’attendait près de la porte ouverte, assise au milieu d’une foule de chaises vides. Elle se leva, l’embrassa sur les deux joues, le remercia d’avoir suivi son conseil, puis elle le prit par le bras pour le conduire auprès de Tania.

La veuve de Mourad se trouvait à l’étage, dans une pièce minuscule attenante à sa chambre à coucher. Elle était seule, en robe noire, étendue, déchaussée, les pieds posés sur un

fauteuil. Elle n'avait manifestement pas été avertie de sa venue. Elle fit le geste de se lever, mais il posa la main sur son épaule pour l'empêcher de bouger, et se pencha lui-même au-dessus d'elle pour l'embrasser sur le front. Elle le prit dans ses bras, et ses larmes, qui venaient de sécher, recommencèrent à couler.

Lorsqu'elle retrouva sa composition, elle lui dit :

"Je pensais que tu étais déjà retourné en France."

"Au dernier moment, j'ai changé d'avis."

"Et tu ne pensais pas venir ici le jour des funérailles, mais au dernier moment, tu as changé d'avis."

Sur son visage, un léger sourire avait surgi au milieu des larmes.

“Adam arrive toujours un peu tard”, dit-elle en se tournant vers Sémiramis.

Mais elle ajouta aussitôt, à l’adresse du visiteur, comme pour atténuer ses reproches :

“Je suis contente que tu sois venu. Et si ton ami te voyait ici, dans sa maison, comme autrefois…”

Elle regarda autour d’elle, et vers le haut, comme si Mourad pouvait se trouver là, invisible, au-dessus de leurs têtes.

“Il aurait tellement voulu te parler, t’expliquer, dissiper les malentendus. Il

était persuadé que si tu venais t'asseoir près de lui, et que tu l'écoutais, tu ne pourrais que lui donner raison. Moi, je n'en étais pas aussi sûre. Vous vous étiez tellement éloignés l'un de l'autre…"

Elle se tut abruptement, et sembla se plonger dans les réminiscences. Au bout de quelques secondes, elle ajouta :

"Maintenant je peux le dire, chaque jour de sa vie il a souffert de votre brouille."

Elle dévisageait Adam intensément, comme pour deviner ses sentiments. Il se sentit obligé de dire :

"Dans tout ce qui nous est arrivé, il n'y a qu'un véritable coupable : la

guerre.”

Mais le regard de Tania se fit plus insistant, et plus inquisiteur :

“Oui, tu as raison, la vraie coupable, c’est la guerre, mais tout le monde n’y a pas réagi de la même manière. N’est-ce pas ?”

A ce point de la conversation, Adam se demandait encore si la veuve de son ancien ami cherchait à le provoquer, ou si elle voulait seulement obtenir de lui les paroles réconfortantes que son mari espérait entendre avant de s’en aller. Il choisit de demeurer dans le vague, loin de toute polémique.

“Nous n’étions pas tous dans la même

situation. Si j’étais resté au pays…”

“…Tu te serais comporté comme lui.”

Ce n’est pas tout à fait ce qu’Adam comptait dire. Il avait à l’esprit une formulation plus nuancée, telle que “Si j’étais resté au pays, j’aurais été confronté à des choix aussi difficiles que les siens”, ou quelque propos de cet ordre. Cependant, il renonça à rectifier, espérant ainsi mettre fin à une discussion qui lui paraissait inopportune sous le toit de Mourad, le jour même de son enterrement. Il hocha donc la tête, esquissa un sourire triste et ne dit plus rien.

Mais Tania ne voulait plus le lâcher.

“Donc, si tu étais resté au pays, tu te

serais comporté comme lui. Tu as l’honnêteté de l’admettre. Mais est-ce que tu t’es jamais demandé ce qui serait arrivé si ton ami s’était comporté comme toi ? S’il avait décidé de partir, lui aussi ? Est-ce que tu t’es demandé ce qui serait arrivé si ton ami, et moi, et Sémi, et l’ensemble de nos parents et amis, nous avions tous jugé que la guerre était décidément trop sale, et qu’il valait mieux s’en aller pour garder les mains propres ?”

Elle se tut pendant quelques instants, ce qui fit espérer à son visiteur qu’elle en avait fini. Mais elle recommença aussitôt, sur le même ton qu’auparavant.

“La question n’est pas de savoir ce

que toi tu aurais fait si tu étais resté. La question est de savoir ce que serait devenu ce pays si tout le monde était parti, comme toi. Nous aurions tous gardé les mains propres, mais à Paris, à Montréal, à Stockholm ou à San Francisco. Ceux qui sont restés se sont sali les mains pour vous préserver un pays, pour que vous puissiez y revenir un jour, ou tout au moins le visiter de temps à autre.”

Elle se tut un bref instant, puis elle reprit, comme une rengaine.

“Les plus malins sont ceux qui sont partis. Tu vas dans de belles contrées, tu vis, tu travailles, tu t’amuses, tu découvres le monde. Puis tu reviens

après la guerre. Ton vieux pays t'attend. Tu n'as pas eu besoin de tirer un seul coup de feu, ni de verser une goutte de sang. Et tu peux même te permettre de ne pas serrer les mains qui se sont salies. N'est-ce pas, Adam ? Réponds-moi ! Si j'ai tort, dis-le !"

"Aujourd'hui, tu as raison sur tout, Tania. Quoi que tu dises, je ne discuterai pas, ce n'est ni le jour ni l'endroit. Que Dieu accorde sa miséricorde à Mourad, comme à nous tous."

Ayant dit ces mots, il se leva, en consultant ostensiblement sa montre.

"Il est tard, et tu dois être épuisée. Je vais rentrer à l'hôtel. Nous nous reverrons plus tard, dans d'autres

circonstances.”

Tania se redressa d’un mouvement brusque, mais pas pour le saluer, ni pour le raccompagner.

“Tu ne vas pas t’en aller comme ça, sans avoir partagé notre repas !” lui dit-elle.

Elle paraissait si sincèrement outrée qu’Adam se demanda s’il n’avait pas tout compris de travers. Aurait-il interprété comme une agression verbale ce qui n’était qu’une méditation à voix haute entre amis de longue date ? Il se tourna vers Sémiramis pour vérifier auprès d’elle. Elle lui fit signe de se calmer, de se rasseoir, puis elle ajouta, du ton le plus factuel et le plus définitif :

“J’ai renvoyé le chauffeur, tu rentreras avec moi. Nous allons manger quelque chose avec Tania, puis nous la laisserons dormir.”

Il ne pouvait qu’obéir. Il reprit sa place. Non, bien sûr, on ne quitte pas la maison d’un mort en claquant la porte, même si la veuve a prononcé des paroles inconvenantes. Un jour comme celui-ci, il devait prendre sur lui, tolérer quelques outrances, dues à l’épuisement, à la tristesse ; et aussi à ce besoin de se justifier que Mourad avait manifesté à la fin de sa vie, et dont Tania s’estimait à présent la dépositaire. De toute manière, l’échange avait eu lieu dans l’intimité, entre trois amis de très longue date.

Le comportement de la veuve se modifia d'ailleurs à l'instant où ils quittèrent la petite pièce pour se rendre dans la salle à manger. Elle prit Adam par le bras, et le présenta à tous comme le meilleur ami de son époux, affirmant qu'il était venu exprès de Paris pour cette douloureuse circonstance. Ce que l'intéressé confirma d'un hochement de tête – que faire d'autre ?

Il y avait bien encore une trentaine de personnes. Sans doute des membres de la famille élargie, des gens du village, quelques partisans politiques – Adam ne reconnaissait aucun visage. A son arrivée, il avait eu l'impression que la

demeure était quasiment déserte. Partout des chaises vides alignées le long des murs, dans les salons, dans les corridors et sur les terrasses, des chaises par centaines, sur lesquelles des visiteurs avaient dû se relayer la journée entière, et qui allaient à nouveau servir le lendemain et le surlendemain. Mais il y avait encore des gens dans les recoins, de quoi remplir la vaste salle à manger. Où un repas copieux avait été préparé, que rien ne distinguait des repas de fête sinon le ton feutré des convives, l'absence de rires, et cette phrase qui revenait constamment sur les lèvres, "*Allah yerhamo !*", chaque fois qu'on se servait, puis lorsqu'on se levait de table, "*Allah yerhamo !*", pour appeler

sur le défunt la miséricorde de Dieu.

Tania avait installé Adam à sa droite, et tenu à le servir elle-même. La conversation tournait autour des personnalités qui avaient assisté aux obsèques, et de celles qu'on n'avait pas vues, et qui viendraient peut-être le lendemain, ou le surlendemain. Le visiteur "venu de Paris" écoutait, non sans intérêt, même s'il ne disait rien.

A un moment, la veuve se pencha à son oreille :

"Pardonne-moi pour tout à l'heure ! Les mots sont sortis de ma bouche sans que je réfléchisse. C'est la fatigue, je suppose, comme tu l'as dit…"

“Ne t’en fais pas ! Nous étions entre amis !”

“Oui, bien sûr. Si je ne te considérais pas comme un frère, je ne t’aurais pas parlé comme je l’ai fait.”

“Je sais… Mais ne pense plus à ça, repose-toi, et ménage-toi, tu as encore devant toi des journées difficiles !”

“Tu reviendras me voir, n’est-ce pas ? J’aimerais te parler encore de cette réunion des amis. Si nous pouvions nous retrouver tous ensemble, sur la terrasse, comme autrefois. Ton ami…”

Elle semblait avoir de la peine à appeler son mari autrement. Pendant qu’elle parlait, Adam se rendit soudain

compte que pas une fois depuis samedi elle n’avait dit “Mourad”. Sans doute redoutait-elle que sa gorge se noue si elle s’efforçait de prononcer son nom.

“Ton ami m’a dit un jour, vers la fin, quand sa voix s’entendait à peine : ‘Comme la vie aurait été belle si nous avions continué à nous retrouver ici, sur la terrasse, avec tous nos amis, comme au temps de l’université ! Si rien n’avait changé !’ Et ses larmes s’étaient mises à couler.”

A l’énoncé des dernières paroles, la veuve recommença à pleurer.

L’invité se contenta de répéter en écho :

“Si rien n’avait changé !”

5

C’est seulement sur le chemin du retour, lorsqu’il se retrouva seul avec Sémiramis, dans sa voiture, qu’Adam exprima à voix haute ce qu’il aurait voulu répondre à l’ami disparu :

“Oui, Mourad, la vie aurait été belle si aucune guerre n’avait eu lieu, si nous avions encore vingt ans plutôt que cinquante, si aucun d’entre nous n’était mort, si aucun d’entre nous n’avait trahi, si aucun d’entre nous ne s’était exilé, si notre pays était encore la perle de l’Orient, si nous n’étions pas devenus la risée du monde et sa hantise et son

épouvantail et son souffre-douleur, si, si, si, si…”

La conductrice manifesta son accord par un long soupir. Puis elle laissa passer quelques kilomètres de routes obscures avant de dire :

“Tania tient beaucoup à son idée d’une réunion de retrouvailles. Elle m’en a parlé dix fois depuis ce matin.”

“Elle m’en a parlé aussi à table. Je lui ai redit qu’à mon avis, c’était une bonne idée, et que je ferai mon possible pour qu’elle se réalise. Je n’ai pas cherché à la décourager. Elle a manifestement besoin de s’accrocher à cette idée pour échapper un peu à son deuil. Mais je ne voudrais pas non plus susciter chez elle

des espoirs qui pourraient être déçus.”

“Tu penses que ça ne se fera pas ? Je suis sûre que la plupart de nos amis auront envie de se retrouver tous ensemble, ne serait-ce qu’une fois avant que nous allions tous rejoindre Mourad… Moi, en tout cas, je serais heureuse si ça pouvait se faire.”

“Moi aussi, j’en serais enchanté. Et je suis sûr que la même envie existe chez la plupart d’entre eux autant que chez toi ou moi. Mais ils sont dispersés aux quatre coins du monde, chacun d’eux a son travail, sa famille, ses contraintes…”

“Tu as pu t’en occuper, aujourd’hui ?”

“Oui, j’ai déjà écrit à Albert et à

Naïm, qui m'ont tous les deux répondu dans les minutes qui ont suivi. Le premier est d'accord pour les retrouvailles, mais il préfère qu'elles se passent à Paris. En tant qu'Américain, il n'a pas le droit de venir ici…"

"C'est n'importe quoi ! En été, la moitié des clients de l'hôtel ont des passeports américains. S'ils sont originaires d'ici, il leur suffit d'utiliser leur autre passeport."

"Pour Albert, c'est plus compliqué. Sa boîte travaille parfois pour le Pentagone, ce qui l'oblige à respecter l'interdiction."

"Ce n'est qu'un prétexte ! Depuis qu'il a quitté le pays, il n'a jamais voulu

y remettre les pieds. Bien avant que les autorités américaines n'aient décrété quoi que ce soit. Il a subi un traumatisme, qu'il n'arrive pas à dépasser. Alors il se cache derrière les interdictions. S'il avait vraiment envie de venir, il viendrait."

"Je veux bien te croire. Mais je ne peux pas lui forcer la main. Si son enlèvement l'a traumatisé à ce point, pourquoi lui faire vivre un autre cauchemar ?"

Elle haussa les épaules.

"Et Naïm ?"

"Pour lui, c'est l'inverse."

"C'est-à-dire ?"

“Lui, il a tout de suite répondu qu’il viendrait. Mais depuis, j’ai réfléchi, et c’est moi qui hésite.”

“Parce qu’il est juif ?”

“Tu ne penses pas qu’il court un risque ?”

“Quel risque ? Ce n’est pas la jungle, ici ! Des gens de toutes origines viennent dans ce pays, et ça fait quinze ans que personne ne s’est fait enlever ! Tu te sens en danger, toi, depuis que tu es arrivé ?”

“Moi, sûrement pas.”

“Ni toi, ni personne d’autre. Regarde, nous roulons la nuit, dans la montagne, sur des routes désertes et mal éclairées.

Tu as l’impression qu’on va nous égorger ou nous dévaliser ?”

Il dut reconnaître que non, il se sentait raisonnablement en sécurité, bien plus que dans la plupart des pays du monde.

Ils roulèrent quelques minutes sans un mot. Puis Sémiramis, apaisée, apprit à son passager qu’il y avait eu, lors des obsèques, un incident :

“Je croyais que quelqu’un allait en parler au cours du dîner, mais Tania n’en a rien dit, et les autres ont préféré le passer sous silence par égard pour elle. Comme tu le sais peut-être, il y a, à l’entrée du village, une famille avec

laquelle Mourad ne s’entendait pas bien.”

Adam ne put s’empêcher de sourire.

“C’est l’euphémisme de l’année, Sémi ! Je connais bien l’histoire. Notre ami et ces gens-là se vouaient une haine mortelle. Ils l’accusaient d’avoir fait fusiller leur fils.”

“Le cortège funèbre devait passer devant chez eux pour aller vers le cimetière. Au moment où on s’approchait, des femmes sont sorties de la maison, des femmes de tous âges, j’en ai compté onze. Je suppose qu’il y avait là la mère de celui qui avait été tué, et sa veuve, ses sœurs, ses belles-sœurs, ses nièces… Elles étaient toutes habillées

en noir, mais toutes, sans exception, portaient autour du cou des cache-nez rouge vif, rouge sang. Comme si elles les avaient tricotés pendant l'hiver pour cette occasion.

"Le cortège est passé devant elles. Nous étions tous horriblement mal à l'aise. Tania m'a serré le bras tellement fort qu'il doit encore y avoir des traces. Il y avait très exactement ce qu'on appelle un silence de mort. Ces femmes étaient alignées là, contre le mur, muettes, le visage impassible, avec peut-être chez l'une ou l'autre un très léger sourire moqueur. Elles avaient la tête et le visage découverts, si bien qu'on voyait seulement d'elles ces écharpes

rouges, que les robes noires faisaient ressortir davantage.

“Dans le cortège non plus on ne disait rien. Pas un mot. On respirait à peine. Inconsciemment, nous avons tous pressé le pas. Mais ces quelques mètres semblaient interminables à franchir.

“Après l’enterrement, le cortège est repassé par la même route. Ces femmes n’étaient plus là. Mais tous les regards se sont tournés vers l’endroit où elles s’étaient tenues, et l’on s’est senti de nouveau mal à l’aise, du fait même de leur disparition.

“Etrangement, après la cérémonie, personne n’a parlé de l’incident. Pas devant moi, en tout cas. Je suppose qu’il

a dû y avoir beaucoup des chuchotements à ce sujet, mais devant moi, qui suis étrangère au village, personne n’en a parlé. Quant à notre amie, elle a fait comme si rien ne s’était passé. Mais je suis sûre qu’elle reverra ces femmes dans ses rêves, et pas seulement cette nuit.

“Il fallait que je te le raconte, mais n’en parle surtout pas à Tania ! Et, même si elle décide de t’en parler, fais comme si tu ne le savais pas !”

Adam hocha la tête, puis il demanda à la conductrice comment elle interprétait le geste de ces femmes.

“Leur mise en scène était sinistre, mais leur message était clair : l’homme

qui avait fait tuer leur ‘martyr’ était mort à son tour ; elles voulaient bien s’associer au deuil de Tania en s’habillant de noir, mais elles n’oubliaient pas leur propre deuil.”

En elle-même, Sémiramis avait le sentiment que l’attitude des femmes protestataires représentait un avertissement à la veuve, et qu’elle allait être le prélude à un bras de fer renouvelé entre les deux familles pour la possession de la vieille maison. Mais elle n’avait aucune envie de s’attarder sur cet incident.

“Un peu de musique ?” proposa-t-elle soudain, avec une gaieté quelque peu forcée.

Sa question était de pure forme, puisque au même moment son doigt pressait un bouton, libérant une vieille complainte irakienne :

Elle sortait de la maison de son père
Pour aller à la maison des voisins.
Elle est passée, sans me saluer,
La belle doit m'en vouloir…

Elle se mit aussitôt à chanter, à l'unisson avec Nazem el-Ghazali, dont la voix accompagnait souvent leurs soirées d'autrefois.

Après quelques minutes, elle baissa le volume pour demander à son passager :

"Est-ce que tu as établi une liste

définitive de tous ceux qu'il faudrait inviter à la réunion des amis ?"

"J'ai déjà aligné une dizaine de noms, mais pour certains, j'hésite encore. Par exemple, cet après-midi, j'ai songé à Nidal."

"Nidal… ?" reprit Sémiramis avec étonnement comme si elle ne savait pas de qui il s'agissait.

"Le frère de Bilal…", lui répondit Adam, sans réfléchir.

"Le frère de Bilal", reprit-elle encore.

Et sa voix s'étrangla à la dernière syllabe.

A l'instant même où ce prénom

franchissait mes lèvres, notera Adam un peu plus tard dans son carnet, *j'ai compris que je n'aurais pas dû le prononcer. Le visage de mon amie s'est rembruni. Elle n'a plus dit un seul mot, se contentant de bourdonner, l'air absent, sa musique irakienne. Bilal est sa blessure, que les années et les décennies n'ont jamais pu cicatriser. Je n'ai aucune excuse, puisque je le savais. S'il y a un nom que je ne devais pas prononcer devant elle, c'était celui-là. Mais moi-même j'y songeais sans arrêt, et il était sans doute inévitable qu'à un moment ou à un autre, il m'échappe.*

Du temps de l’université, au lendemain de ma promenade nocturne avec Sémi, au cours de laquelle nous avions failli échanger un baiser, le jeune homme qui avait surgi entre nous, et qui avait osé, lui, la prendre dans ses bras, n’était autre que Bilal.

Chez moi, cet épisode a laissé une meurtrissure dont j’ai pu mesurer, depuis mon retour au pays, à quel point elle est demeurée tenace. Mais ce n’est rien, vraiment rien, en comparaison du traumatisme durable qu’a provoqué chez Sémi la mort brutale

de son premier amant.

Quand notre bande d'amis s'était réunie, deux ou trois jours après le risible épisode de la promenade nocturne, et que j'avais vu le jeune homme et la jeune fille arriver ensemble, bras dessus bras dessous, j'en avais été affecté, forcément. Mais je ne me sentais pas le droit de réagir, ni d'en vouloir aux amants. Après tout, Bilal ne m'avait pas "volé mon amie", c'est moi qui n'avais pas su la conquérir.

Dans ma tête d'adolescent, j'avais bâti autour de la belle Sémi tout un scénario galant. Je me

voyais marcher avec elle, la main dans la main, sur une plage, les pieds nus. J'imaginais mille situations où je la protégerais, où je la consolerais et l'émerveillerais. Mais tout cela, je ne faisais que l'imaginer, justement, et je m'étais persuadé, sur la foi d'un sourire, qu'elle pourrait avoir des rêves similaires. Sémi n'y était pour rien, et Bilal non plus. Si je devais désigner un responsable pour mon échec, ce ne pouvait être que mon éducation, qui avait fait de moi cet être trop poli, trop soucieux de ne jamais déplaire, trop plongé dans ses livres comme dans ses rêveries

– cet être timoré !

Avec le temps, et avec la pratique de l'enseignement, j'allais finir par surmonter mes inhibitions les plus graves, même si je garde, aujourd'hui encore, un reste de timidité. Mais en ces années-là, je ne pouvais m'empêcher de contempler avec envie les deux couples qui s'étaient formés au sein de notre petit groupe d'amis – et qui étaient, incidemment, les plus dissemblables qu'on puisse concevoir. D'un côté, Tania et Mourad – un voilier sur une mer d'huile ; de l'autre, Sémi et Bilal – un esquif sur un torrent.

Les premiers étaient présents à toutes nos soirées, sans aucune exception ; c'est même principalement autour d'eux que notre bande s'agglutinait. Les seconds venaient ou ne venaient pas ; un jour, ils se quittaient en pleurant ; le lendemain on les revoyait enlacés. Nul besoin d'être devin pour prédire quel équipage allait durer, et lequel allait très vite se fracasser.

Je me suis toujours demandé si la décision de Bilal de s'engager dans un groupe armé avait été motivée par l'évolution politique, ou par sa relation orageuse avec

Sémi. Je n'ai jamais su non plus si, au moment où il a trouvé la mort, elle et lui étaient encore ensemble ou s'ils étaient dans une phase d'éloignement, de rupture. En ce temps-là, il eût été inconvenant de spéculer là-dessus, de crainte que l'on ne fasse apparaître la jeune fille comme responsable du drame qui s'était produit. Et, malgré tout le temps qui s'est écoulé depuis, il est clair qu'un tel sujet ne peut toujours pas être abordé avec elle sans d'infinies précautions.

Aujourd'hui, j'en ai eu la preuve. Dès que j'ai vu sa réaction, je me suis tu, je n'ai plus rien dit ni sur

ce sujet ni sur aucun autre. Je sentais que je ne pouvais ni m'excuser, ni poursuivre la conversation, ni changer de sujet. Je ne pouvais qu'attendre. Et, en silence, évoquer certains des souvenirs qui expliquent l'attitude de mon amie.

Je me suis rappelé, par exemple, qu'à la mort de Bilal, Sémi avait porté le deuil. Pendant de nombreux mois, elle ne s'était habillée que de noir, comme si elle était sa veuve légitime. Puis elle avait sombré dans un abîme de dépression.

Ils roulaient à nouveau en silence

depuis de longues minutes, tous deux perdus dans leurs réminiscences de Bilal comme dans leurs remords, lorsque Sémiramis demanda soudain à son ami :

“Tu l’as revu, dernièrement ?”

Adam sursauta. Il la regarda fixement, comme si elle était devenue démente. Elle précisa aussitôt, sans sourire, et avec un soupir d’impatience :

“Je te parlais du frère.”

“Nidal ? Non, je ne l’ai plus revu. Depuis des années. Et toi ?”

“Moi si, je l’ai revu quelquefois. Il a énormément changé. Tu ne le reconnaîtrais plus. Maintenant, il porte

la barbe.”

“Si ce n’est que ça…”

“Je n’ai pas dit *une* barbe, j’ai dit *la* barbe.”

“J’avais compris, Sémi. Des dizaines de millions d’hommes portent aujourd’hui *la* barbe, comme tu dis. On pourrait difficilement considérer la chose comme une curiosité. C’est Nidal qui est dans l’esprit du temps, hélas !, et c’est nous qui sommes devenus anachroniques.”

“La barbe”, reprit-elle comme si elle ne l’avait pas entendu, “et tout le discours qui va avec… Si tu l’invites aux retrouvailles, certains de nos amis pourraient se sentir mal à l’aise.”

“Ça, ça ne m’effraie pas. Est-ce qu’il sait discuter sans dégainer une arme ?”

“Pour ça, oui. Il est même relativement courtois. Mais le contenu…”

“Rétrograde ?”

“Plus rétrograde qu’un taliban, et plus radical qu’un Khmer rouge ! Tout à la fois !”

“A ce point ?”

“Non, j’exagère un peu, mais à peine. Il est maladivement conservateur – il refuse, par exemple, de serrer la main d’une femme. Et quand il parle de l’Amérique, on dirait un maoïste des années soixante…”

“Je vois le genre. Mais ça aussi, c’est dans l’esprit du temps. Je persiste à croire que ça ne nous ferait pas de mal de l’entendre.”

“Même si certains de nos amis se sentaient agressés ?”

Adam ne réfléchit qu’un instant.

“Oui. Même si certains d’entre nous se sentaient agressés. Nous sommes tous adultes, nous avons perdu toutes nos illusions de jeunesse, pourquoi faudrait-il que nous nous retrouvions dans une atmosphère aseptisée ? Si le frère de Bilal a un discours cohérent, et s’il est capable de laisser parler les autres, moi j’ai bien envie de l’écouter, et ensuite de lui répondre.”

“Tu fais ce que tu veux, c’est toi le maître de cérémonie. Moi, je t’aurai prévenu. Si les retrouvailles sont gâchées, tu ne pourras t’en prendre qu’à toi-même…”

“Entendu. J’assume.”

Ils venaient de s’engager dans le chemin privé qui menait vers l’hôtel. Adam était persuadé que Sémiramis allait se garer devant sa petite maison. Mais elle s’arrêta plutôt devant la porte principale.

Allait-elle le soumettre à une nouvelle épreuve, pour qu’il formule clairement son désir de passer une troisième nuit auprès d’elle ?

Non. Elle était ailleurs, toujours dans les réminiscences que son passager avait imprudemment ranimées. Adam était tenté de s'excuser, mais il renonça à le faire, estimant sans doute qu'il serait plus élégant de ne pas rendre les choses trop explicites.

Il ouvrit la portière ; puis, après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans les parages, il se pencha vers elle pour déposer sur sa joue un baiser furtif. Elle ne réagit pas. Ni pour le repousser, ni pour s'incliner vers lui. Il n'insista pas. Il descendit de la voiture pour la laisser repartir. Puis il remonta dans sa chambre.

Cette nuit-là, ils ne dormiraient pas

ensemble.

Le septième jour

1

La nuit dernière, j'ai fait un rêve à la fois prévisible et déconcertant, consignera Adam dans son carnet à l'entrée du jeudi 26 avril.

Je me trouvais dans la maison de Mourad, noire de monde comme elle avait dû l'être hier. Mais je n'avais fait que traverser la foule pour aller me réfugier dans une salle où m'attendaient mes amis. Il y avait là Mourad, justement, et Tania, et Sémi, ainsi que Bilal, enveloppé dans une ample robe à dorures, trônant majestueusement,

tel Jupiter sur l'Olympe, son visage orné d'une barbe abondante et rousse. Une voix féminine me chuchote à l'oreille : "Comme il a changé !" Je réponds avec vantardise : "Il me l'avait annoncé !" Puis je lance à mes compagnons en riant : "Tous ces gens dehors nous croient morts !"

Mon rêve était, bien entendu, infiniment plus chaotique. En le racontant, j'y ai mis de l'ordre, je l'ai rationalisé. D'une certaine manière, je l'ai reconstitué avec les matériaux que j'y ai reconnus – les lieux, les visages, les mots et les couleurs. Ils proviennent tous de

scènes que j'ai vécues, et qui ont imprégné ma mémoire : ma visite tardive à la maison du mort ; ma conversation avec Sémi sur le chemin du retour ; et puis cette autre conversation, vieille d'un quart de siècle, avec Bilal, au temps où nous étions très proches, peu avant qu'il prenne les armes et qu'il meure.

J'ai déjà évoqué ces longues promenades loquaces que nous faisions, et notamment l'une d'elles, la dernière si ma mémoire ne me trahit pas, qui s'était achevée sous une pluie battante, et au cours de laquelle Bilal s'était

écrié, à propos de Dieu : “Voilà un beau métier !”

Un peu plus tôt dans notre conversation avait surgi le nom d’une jeune fille. En l’évoquant, il y a quelques jours, j’avais seulement écrit “une amie commune”. Je n’avais pas nommé Sémi. Si je l’avais fait, j’aurais dû expliquer qui elle était et pourquoi nous avions parlé d’elle, raconter ma promenade nocturne en sa compagnie et mes risibles inhibitions – ce qui m’apparaissait alors comme une digression superflue. Au moment où j’écrivais ces lignes-là sur notre cercle

d'amis, je ne pensais pas à Sémi plus qu'à d'autres, et je n'envisageais pas de la revoir bientôt. J'étais persuadé que j'allais très vite reprendre l'avion pour Paris, dès lundi, ou mercredi au plus tard, puisque le mourant dont j'étais venu recueillir les ultimes paroles ne m'avait pas attendu.

Il me semble à présent qu'au moment même où je racontais par écrit ces épisodes de ma jeunesse, quelque chose a basculé en moi. Deux heures plus tard, j'avais reporté mon voyage et quitté la capitale pour venir m'installer ici,

à l'Auberge Sémiramis.

Lorsqu'on écrit un texte, les lignes se suivent, avec les mêmes intervalles, et ceux qui les ont sous les yeux ne se rendent pas compte qu'à certains moments la main qui les a tracées a couru sur la feuille, et qu'à d'autres moments elle s'est immobilisée. Dans la page imprimée, et même dans la page manuscrite, les silences sont abolis, les espaces rabotés.

Si je signale la chose, c'est parce que samedi dernier, après avoir rapidement évoqué ladite "amie commune", je m'étais interrompu, justement, un très long

moment. J’étais tenté d’en dire plus, de mentionner son nom, d’expliquer pourquoi cette conversation autour d’elle m’avait si durablement affecté. Puis j’y avais renoncé pour ne pas dévier de mon récit.

A présent, j’y reviens. La “jeune fille” n’est plus anonyme, ma nouvelle rencontre avec elle éclaire d’un autre jour ce que nous nous étions dit à l’époque, Bilal et moi, et le contexte dans lequel nous en étions venus à parler de Dieu.

La mémoire des mots se perd, pas celle des émotions. Ce que je me rappelle de ma conversation

avec l’ami disparu sera forcément approximatif, mais je ne doute pas un instant de sa teneur affective, ni de sa signification.

Bilal m’avait surpris en disant, à propos de Sémi :

“Toi aussi tu l’as courtisée autrefois… Elle me l’a dit.”

“C’est vrai qu’elle me plaisait, mais il ne s’est rien passé entre nous.”

“Donc, lorsque je l’ai connue, vous n’étiez pas ensemble…”

“Nous n’avons jamais été ensemble. Elle t’a dit le contraire ?”

“Non, mais je suis content que tu me le confirmes. Je veux être sûr de n’avoir pas volé la fiancée d’un ami.”

“Rassure-toi, il n’y avait rien entre nous, ce n’était pas ma fiancée et tu ne me l’as donc pas ‘volée’. Mais c’est maintenant que tu me le demandes ?”

La chose remontait à près de quatre ans !

“Avant, tu n’étais qu’une connaissance, maintenant tu es un ami proche, et je voulais être sûr que je ne t’avais pas blessé sans le savoir.”

“Non, je te rassure, tu ne m’as pas blessé.”

“Tu ne m’en as jamais voulu ? Tu ne m’as jamais maudit ? Même quand tu nous as vus ensemble pour la première fois ?”

J’étais mal à l’aise, et il s’en est aperçu. Ce qui ne l’a rendu que plus insistant.

“Tu n’as pas envie d’en parler… Tu as tort ! Il faut parler de ses amours ! Il faut oser en parler librement avec ses amis proches ! Les femmes en parlent parfois entre elles ; les hommes n’en parlent jamais, ou seulement pour se vanter, comme si leurs tendresses

n'étaient pas dignes d'eux. Moi, j'aimerais vivre à une époque où je pourrais raconter à mes amis ma dernière nuit d'amour sans que cela paraisse vantard ni indécent."

Avec Bilal, je me retrouvais souvent en train de jouer un rôle fort ingrat, celui du porteur de la parole convenue, des idées apprises. J'avais beau chercher à m'en démarquer, j'y retombais toujours.

Ce jour-là, je lui avais rétorqué :

"Et tu ne crois pas que l'émotion se perdrait si l'on pouvait aborder ces sujets intimes sans aucun sentiment de honte ?"

Mon ami avait haussé les épaules.

“Ça, c’est l’éternel prétexte pour nous faire taire. Dans une société comme la nôtre, la honte est un instrument de la tyrannie. La culpabilité et la honte, c’est ce que les religions ont inventé pour nous tenir en laisse ! Et pour nous empêcher de vivre ! Si les hommes et les femmes pouvaient parler ouvertement de leurs relations, de leurs sentiments, de leurs corps, l’humanité entière serait plus épanouie, plus créatrice. Je suis sûr que ça arrivera un jour !”

Nous étions au milieu des années

soixante-dix, et ce que Bilal disait était dans l'air du temps. Mais il y avait dans ses propos une telle intensité, une telle urgence ! Pour ma part, j'étais demeuré silencieux. Cette extrême pudeur que mon ami dénonçait était si ancrée en moi qu'aucune argumentation, aussi passionnée fût-elle, ne pouvait l'en déloger. Une carapace est protectrice autant qu'elle est pesante, on ne peut s'en défaire sans mettre sa chair à nu. Lui-même parlait, de fait, comme un écorché vif. Et lorsqu'il s'était mis à me raconter sa rencontre avec Sémi, leurs premiers mots, leur premier baiser, le premier bouton

dégrafé, la première étreinte – c'était tout à la fois tendre, tumultueux et embarrassant.

Etrangement, je n'ai pas pensé un seul instant que Bilal cherchait à me narguer. J'aurais pu. Après tout, ce jeune homme avait fait ce dont j'avais rêvé et que je n'avais pas osé faire. Mais je sentais bien dans quel esprit il en parlait. Il n'y avait chez lui, à mon endroit, ni moquerie, ni morgue, ni vantardise. Juste le désir d'une amitié complice, qui ébranle les convenances et les rigidités. Si je me sentais secoué, c'était par une main amie.

A un moment, dans notre conversation, il avait dit :

“Je suis heureux que nous ayons courtisé la même fille.”

“Oui”, avais-je dit, plus pour aller dans son sens que parce que je le pensais. “C’est une belle coïncidence…”

“Non”, avait-il rectifié, sur un ton soudain grave, “pas une coïncidence, une communion. C’est comme si nous venions du même village et que nous avions bu à la même source.”

Nous nous étions assis sur une frise en pierre, à l’entrée d’un

immeuble, dans un passage voûté. Il pleuvait encore de plus belle, mais je n'avais d'oreilles que pour les paroles de mon ami.

"Tu ne crois pas, Adam, que nous sommes nés à la mauvaise époque, toi et moi ?"

"Quand est-ce que tu aurais voulu naître ?"

"Dans cent ans, deux cents ans. L'humanité se métamorphose, j'ai envie de savoir ce qu'elle va devenir."

J'avais rétorqué :

"Parce que tu crois qu'il y a une ligne d'arrivée où tu pourrais aller

nous attendre ? Détrompe-toi ! Tu ne peux jamais tout embrasser d'un même regard. A moins que tu ne sois Dieu…"

C'est alors qu'il s'était écrié, debout, les bras tendus vers la pluie :

"Dieu ! Dieu ! Voilà un beau métier !"

2

Parvenu à ce point de ses réminiscences, Adam éprouva le besoin d’appeler Sémiramis. Quand ils s’étaient quittés, la veille, il l’avait sentie fâchée.

“Non, j’étais seulement pensive”, lui assura-t-elle.

“Pardonne-moi ! J’ai manqué de tact.”

“En parlant de Bilal, tu veux dire ? Ne t’en fais pas, c’est de l’histoire ancienne.”

Ce n’était pas tout à fait le cas, puisque ses mots furent suivis d’un lourd

silence. Elle ne tarda pas, d’ailleurs, à admettre :

“Non, ce n’est pas vrai, je mens, Bilal ne sera jamais de l’histoire ancienne, je ne serai jamais insensible, jamais indifférente, quand on prononcera son nom devant moi. Mais ce n’est pas une raison pour ne pas en parler. Je ne veux pas que tu me ménages, je ne veux pas que tu colles sur moi l’étiquette ‘fragile’. La seule chose qui me blesserait, c’est justement de sentir qu’un ami comme toi s’estime obligé d’éviter les sujets qui risquent de m’affecter. Même si tu penses que je pourrais souffrir, je te demande de ne pas me traiter comme une éternelle

convalescente. Promis ?”

Comme pour montrer qu’il en prenait acte, Adam lui dit :

“Une question me taraude depuis toujours. Est-ce que tu as jamais compris pourquoi Bilal avait pris les armes ? La politique n’était pas sa passion, il maudissait la guerre, et il n’avait pas beaucoup d’estime pour les différentes factions.”

Il y eut, à l’autre bout de la ligne, un long soupir, suivi d’un nouveau silence, au point qu’Adam se demanda s’il n’avait pas eu tort de prendre les assurances de son amie au pied de la lettre. Elle finit néanmoins par lui dire :

“Tu as eu raison de me poser cette

question. Mais la réponse n’est pas simple…”

“Tu voudrais qu’on en parle à un autre moment ?”

“Non. Tu es dans ta chambre ? Ne bouge pas, j’arrive !”

Lorsqu’elle vint frapper à sa porte, quelques minutes plus tard, elle avait les yeux rouges, et Adam en éprouva du remords et de la honte.

“Pardonne-moi, Sémi ! Je ne voulais pas…”

Elle le fit taire d’un geste, et alla s’asseoir sur un fauteuil en rotin. Puis elle dit, sans le regarder :

“Nous nous aimions beaucoup, tu sais.”

“Oui, je sais, bien sûr.”

“De tous ceux qui sont tombés pendant la guerre, pas un seul n’est mort pour les mêmes raisons que Bilal. Lui, c’est la littérature qui l’a tué. Ses héros s’appelaient Orwell, Hemingway, Malraux, les écrivains combattants de la guerre d’Espagne. C’étaient eux ses références, ses modèles. Ils avaient pris les armes quelque temps, pour que leur cœur batte au même rythme que le cœur de leur siècle. Puis, le devoir accompli, ils étaient rentrés chez eux pour écrire. *Hommage à la Catalogne*, *Pour qui sonne le glas*, *L’Espoir* – nous les

avions lus ensemble. Je suis sûre qu’en se tenant sur les barrages, sa mitraillette à l’épaule, Bilal ne songeait pas aux combats à venir, mais au livre qu’il allait écrire.

“Moi, j’avais peur. Depuis le début. Mais cela aussi fait partie de l’imagerie du héros. L’épouse, ou la mère, ou la fiancée, qui le supplie de ne pas y aller, et lui qui n’écoute que son devoir… Moi, l’amante moderne, je pensais être plus futée que d’autres. Je lisais les mêmes livres que lui, je m’associais à ses rêves, ce qui me permettait de lui dire : ‘Ici, ce n’est pas l’Espagne des années trente. Là-bas, les hommes se battaient pour des idéaux. Chez nous,

ceux qui prennent les armes ne sont que les voyous du quartier. Ils se pavanent, ils rançonnent, ils pillent, ils trafiquent…' Parfois, il me donnait raison, mais parfois il disait : 'On est toujours méprisant envers sa propre époque, comme on idéalise les temps passés. Il m'est facile de m'imaginer républicain à Barcelone en 1937, ou maquisard en France en 1942, ou compagnon du Che. Mais c'est ici et maintenant que se passe ma propre vie, c'est ici et maintenant que je dois choisir : soit j'ose m'engager, soit je reste à l'écart.'

"Il avait peur de passer à côté de son époque, et de perdre ainsi le droit

d'écrire. Il avait peur de ne pas vivre intensément, passionnément, et notre amour ne lui suffisait pas."

Elle se tut, et avec son mouchoir froissé en boule elle se tamponna les yeux puis s'essuya les commissures des lèvres. Adam laissa passer quelques secondes avant de lui dire :

"Tu viens de répondre à une autre question que je me suis toujours posée : ce n'est donc pas à cause d'une dispute entre vous qu'il avait pris les armes."

A la grande surprise de son interlocuteur, cette observation suscita chez Sémiramis un large sourire.

"Nos relations étaient orageuses, c'est vrai. Nous nous quittions, nous nous

retrouvions, mais aucun de nous deux n’aurait voulu renoncer à l’autre.

“Ce n’était jamais de ma faute… Oui, je sais, c’est un peu facile pour moi de le dire, alors qu’il n’est plus là pour se défendre. Mais je crois qu’il l’aurait volontiers admis. C’était toujours lui qui causait les disputes, et lui qui effectuait les réconciliations. La faute, là encore, est à la littérature. Il y a ce mythe stupide selon lequel un écrivain doit connaître des amours orageuses pour pouvoir parler d’amour. Le bonheur paisible émousse les passions et engourdit l’imagination. Bullshit ! A peuple heureux pas d’histoire, et à couple heureux pas de littérature.

N’importe quoi ! Finalement, il n’y aura eu pour nous deux ni couple heureux ni littérature.”

Elle reprit son souffle avant d’ajouter :

“Notre relation était comme cette danse endiablée où l’on s’écarte violemment l’un de l’autre, puis l’on revient tout aussi violemment s’écraser l’un contre l’autre, avant de s’écarter à nouveau. Mais à aucun moment on ne se lâche la main.”

Une pause encore, un sourire venu des années révolues. Puis elle poursuivit son récit :

“Il m’avait montré l’arme qu’il venait d’acheter, il en était fier comme un

gamin, et il me l'avait tendue pour que je la tienne, pensant peut-être que j'allais être impressionnée. Le métal froid et l'odeur graisseuse m'avaient instantanément dégoûtée, j'avais jeté la chose sur un canapé ; elle avait rebondi et failli tomber à terre ; il l'avait rattrapée à temps, et m'avait lancé un regard de rage et de mépris. Je lui avais dit, sur un ton de défi : 'Je croyais que tu allais commencer à écrire !' Il avait répondu : 'D'abord, je dois me battre, ensuite j'écrirai !' Je ne l'ai plus revu. Nous ne nous sommes plus parlé. Il est mort quatre jours plus tard. Sans avoir écrit, et sans s'être vraiment battu. Le premier obus venu de l'autre quartier a

explosé à quelques pas de lui. Il paraît qu’il était adossé à un mur, en train de rêvasser. Je suis persuadée que son arme, il ne s’en est jamais servi.”

“Du moins, il aura gardé les mains propres. Il n’a tué personne.”

“Non, personne. A part lui et moi, il n’a tué personne.”

Sémi était manifestement bouleversée par ces réminiscences, nota Adam dès que son amie eut quitté la chambre. *Mais, à la réflexion, je ne regrette pas de lui avoir parlé de cet épisode de son passé, – de notre passé commun, devrais-je dire, même si, pour moi comme pour les autres amis, le*

traumatisme a été infiniment moins dévastateur que pour elle. Il était important que je lui donne l'occasion de me dire, avec des mots limpides et fiers, qu'elle avait tout fait pour empêcher Bilal d'aller au-devant de la mort.

Tout cela, je le sais, n'abolira pas chez elle la tristesse, ni l'inévitable sentiment de culpabilité qui s'attache à la disparition de ceux qu'on a aimés. Mais il me semble qu'en faisant de lui, en quelque sorte, un martyr de la littérature plutôt que la victime d'une escarmouche vulgaire, elle a ennobli sa mort et l'a rendue un

peu moins absurde.

Ce qu'elle m'a dit de la fascination de Bilal pour la guerre d'Espagne m'a intrigué. Il est vrai que nous en parlions souvent, lui et moi. Mais pas plus que du Vietnam, du Chili, ou de la Longue Marche. Je ne savais pas que cet événement l'obsédait à ce point, ni qu'il rêvait d'être un autre Hemingway. Ensemble, lui et moi, lors de nos promenades, nous évoquions plutôt, s'agissant de la guerre d'Espagne, le souvenir de García Lorca, qui en avait été, certes, l'une des premières victimes, mais sans avoir

jamais pris les armes.

Cela dit, la discussion ultime entre Sémi et son bien-aimé n'était pas sans rapport avec certains débats que nous avions en ce temps-là au sein de notre groupe d'amis, autour du même thème. A savoir : les conflits qui agitaient notre pays étaient-ils simplement des affrontements entre tribus, entre clans, pour ne pas dire entre différentes bandes de voyous, ou bien avaient-ils réellement une dimension plus ample, une teneur morale ? En d'autres termes : valait-il la peine de s'y engager, et de prendre le risque d'y laisser sa

peau ?

Pour nous, à cette étape de notre vie, il était entendu que la guerre d'Espagne, en dépit des exactions qui y avaient été commises, était l'exemple même du conflit qui avait une vraie cause, une vraie dimension éthique, et qui méritait donc qu'on se sacrifie. Aujourd'hui, avec mon regard d'historien bientôt quinquagénaire, j'ai quelques doutes à ce sujet. A l'époque, je n'en avais pas, et mes amis non plus. Le seul autre combat qui, à nos yeux, méritait qu'on s'y sacrifie était la résistance au nazisme. Qu'elle soit

française, italienne, soviétique ou allemande ; à tue-tête nous chantions “Bella ciao” et “l’Affiche rouge” d’Aragon, nous voulions tous être Stauffenberg ou, mieux encore, Missak Manouchian, menuisier arménien de Jounieh devenu le chef d’un réseau de résistants en France.

Notre tristesse, notre tragédie, c’est qu’il nous apparaissait que les combats que nous pourrions mener à notre époque et dans notre pays n’avaient pas la même pureté ni la même noblesse.

Je ne pense pas que nous aurions tous été prêts à mourir pour une

bonne cause, même à dix-huit ans. Mais ce dilemme n'était jamais absent de nos pensées, ni de nos discussions. Allions-nous passer notre vie entière, et en tout cas notre jeunesse, sans avoir eu l'occasion de nous engager à corps perdu dans un combat qui en vaille la peine ? Y avait-il autour de nous une cause juste, défendue par des hommes purs, ou tout au moins dignes de confiance ? Pour ma part, j'en doutais.

Bilal avait, j'en suis persuadé, les mêmes doutes que moi. Même si un jour, par extrême impatience, il a décidé de les faire taire. Il a eu

tort, mais je respecte sa décision, et je ne cesserai jamais de dire, chaque fois que je penserai à lui : “C’était un être pur !”

3

Ayant tracé ces derniers mots pour la deuxième ou la troisième fois, Adam referma son carnet, puis il souleva le capot de son ordinateur portable pour écrire un message sur un tout autre sujet, concernant l'avenir immédiat, et qui lui avait également été inspiré par ses échanges de la veille avec Sémiramis.

"Bien cher Naïm,

Voilà que je t'écris à nouveau, comme si ma dernière lettre n'avait pas été suffisamment longue ! Mais tu vas comprendre pourquoi je reviens aussi rapidement vers toi.

Je me suis donc rendu hier soir au village de Mourad, comme je te l'avais annoncé, pour présenter mes condoléances à Tania. Elle est évidemment triste, épuisée, à bout de nerfs, et aussi particulièrement affectée, comme devait l'être son mari à la fin de sa vie, par l'éloignement des amis. Elle m'a reparlé des retrouvailles que nous avions envisagées. Je crois qu'elle serait profondément meurtrie si le projet tombait à l'eau. Elle en a parlé avec tellement d'animation que j'ai failli lui annoncer que tu m'avais déjà donné ton accord, et que tu souhaitais même que nous

nous réunissions chez elle, dans la vieille maison. Mais je me suis retenu, je n'ai rien dit, je ne voulais pas susciter une attente qui pourrait être déçue. Je voulais d'abord être sûr que ces retrouvailles auraient bien lieu.

Jusqu'ici, je n'ai écrit qu'à une seule personne en dehors de toi, c'est Albert. Lequel m'a rappelé que notre pays figurait toujours sur la liste de ceux que les citoyens américains n'ont pas le droit de visiter – une interdiction que son statut professionnel l'oblige à respecter. Il veut bien que nous nous rencontrions, mais ailleurs, à

Paris par exemple.

Toi, tu m'as immédiatement donné ton accord, sur le principe comme sur le lieu, sans la moindre réserve, et Tania aurait été ravie de l'apprendre. Cependant, je voudrais être absolument certain que tu as réfléchi aux implications – notamment en matière de sécurité. Et c'est pour clarifier ce point que je t'écris à nouveau.

D'après Sémi – t'ai-je dit que c'est chez elle que j'habite, dans sa sublime Auberge Sémiramis ? – je me fais du souci pour rien, et Albert de même. Elle affirme que les citoyens américains originaires

de chez nous contournent régulièrement l'interdiction, et qu'ils ne sont jamais inquiétés, ni ici, ni à leur retour aux Etats-Unis. De même, s'agissant de toi, elle estime qu'il n'y a strictement aucun risque.

C'est peut-être elle qui a raison. Je veux bien le croire… Il est fort possible que ni le passeport d'Albert ni ta confession ne posent le moindre problème. Mais je préfère te faire part de mes appréhensions, pour que tu t'informes, que tu réfléchisses, et que tu prennes ta décision en toute connaissance de cause. […]"

Quarante minutes plus tard, parvenait du Brésil – où il n'était pourtant pas tout à fait six heures du matin – cette réponse de Naïm :

"Bien cher Adam,

Je comprends tes inquiétudes, mais elles ne me paraissent vraiment pas justifiées. Je ne cours aucun risque, aucun. Je voyagerai avec mon passeport brésilien, je me mêlerai à la foule des émigrés qui reviennent respirer l'air de la patrie natale, et personne n'a besoin de connaître ma religion.

Mon seul problème sera ma mère. Elle vient d'avoir quatre-vingt-six ans, et elle aurait un arrêt cardiaque

si je lui disais où j'allais. Je devrai donc lui mentir. Je lui ferai croire que je me rends en Grèce, et elle me fera promettre de porter un chapeau pour ne pas attraper une insolation…

Non, sincèrement, je ne vois pas pourquoi je me priverais d'un tel voyage. Depuis des années j'attends une occasion comme celle-ci, et je ne la laisserai pas passer. Revoir les amis, bien sûr, mais aussi la ville, notre vieille maison – si elle est encore debout –, ainsi que celle que nous avions dans la montagne, où nous passions tous nos étés, et où j'emmenais mes petites amies

lorsque j’avais besoin d’une chambre tranquille. Aujourd’hui le copain de ma fille, qui est étudiant à l’université de Rio, vient passer tous ses week-ends chez nous, à São Paulo ; il dort à la maison, et au matin il prend son petit-déjeuner à notre table. C’est tellement entré dans les mœurs que même ma mère trouve cela parfaitement normal, parfaitement dans l’ordre des choses, comme s’il en avait toujours été ainsi – elle qui aurait enguirlandé ma sœur si elle l’avait vue seulement chuchoter à l’oreille d’un jeune homme. Nous, les garçons, nous étions beaucoup moins surveillés, mais nous devions

constamment ruser, rappelle-toi !, constamment nous cacher, et cette maison dans la montagne était mon refuge intime.

Je serais tellement heureux de retrouver ces lieux de ma jeunesse, même s'ils sont devenus méconnaissables ; et aussi, plus généralement, de retrouver ce pays, que j'ai quitté à contrecœur en me promettant de le visiter régulièrement, et où, finalement, je n'ai plus jamais remis les pieds.

Au début, il y avait la guerre, l'insécurité, les tireurs embusqués, la crainte des enlèvements ; et lorsqu'il y a eu des périodes plus

calmes, c’est moi qui étais trop occupé. Plus le temps passait, plus mes angoisses s’épaississaient, et je ne me voyais plus débarquer à l’aéroport, monter dans un taxi, m’aventurer dans les divers quartiers. J’en étais arrivé à me dire que je ne devais plus y penser, qu’il fallait savoir tourner la page, et que, de toute manière, les personnes qui m’étaient les plus chères étaient presque toutes parties, soit pour d’autres pays, soit dans l’autre monde.

Cependant, l’envie a persisté. Et lorsque tu m’as proposé cette réunion des amis d’autrefois, j’ai

tout de suite senti que c'était l'occasion idéale pour briser cette longue virginité de l'absence. D'où mon empressement, et l'enthousiasme que tu as perçu.

De mon côté, donc, ma décision est prise. Et comme je suis à peu près maître de mon emploi du temps, je te laisse fixer la date, en souhaitant qu'elle soit proche. Je me rends bientôt en Europe et je pourrais peut-être combiner les deux voyages…

S'agissant d'Albert, j'aimerais beaucoup le revoir, mais je te conseille de ne pas trop le bousculer. Il est vrai qu'il pourrait,

s'il le désire, contourner l'interdiction, laquelle vise surtout à dégager les autorités américaines de toute responsabilité en cas de problème. Mais c'est à lui d'évaluer les risques. Transmets-lui les différentes opinions, sans argumenter, et laisse-le réfléchir. Il n'est pas impossible qu'il change d'avis. […]"

Pour éviter de "bousculer" l'ami nord-américain, ou de l'embarrasser, Adam rédigea à son adresse le message suivant :

"Bien cher Albert,

Je viens d'écrire à Naïm pour lui dire… à peu près l'inverse de ce

que je m'apprête à te dire.

Quand je lui ai parlé, il y a quelques jours, de la réunion de retrouvailles souhaitée par Tania et que je m'efforce d'organiser, il a aussitôt suggéré que nous nous retrouvions comme autrefois dans 'la vieille maison'. Je lui ai donc écrit pour lui demander s'il avait pris en compte les risques qu'il pourrait courir, et il vient de me répondre qu'à son avis ces risques étaient négligeables, et pour me confirmer son désir de revenir visiter le pays.

A toi, donc, je demande l'inverse. Tu m'as dit que tu préférerais que

la réunion se déroule à Paris, et je voudrais te demander d'y réfléchir à nouveau. Ta réponse est-elle définitive ? N'y a-t-il aucun moyen de contourner l'interdiction ?

Sache, en tout cas, que je comprendrai parfaitement ta décision, quelle qu'elle soit."

4

Adam était encore en train de relire son message, avant de presser sur la touche d’envoi, lorsque Sémiramis vint frapper à sa porte. Il la fit entrer, et lui lut le texte à voix haute. Elle ne le trouva pas suffisamment ferme ; elle aurait voulu qu’il dise plus nettement qu’il n’y avait aucun risque. Adam hésita un moment, mais il finit par expédier le message tel quel, après avoir effectué, pour la forme, une rectification mineure. Puis il rabattit le capot de son ordinateur en disant à sa visiteuse :

“Je t’écoute.”

“Tu n’as pas l’intention de déjeuner, je suppose.”

Il consulta sa montre. Il était midi quinze.

“Non, il est trop tôt, je n’ai pas du tout faim. Je vais continuer à travailler…”

“Je vais donc te faire monter deux ou trois petites choses que tu pourras grignoter sans arrêter d’écrire.”

Mais Sémiramis était venue pour une autre raison. Elle reprit :

“Plus tard dans l’après-midi, j’aurai des projets pour toi. Une visite à effectuer. Je sais que tu n’as envie de voir personne, mais il me semble que tu

serais prêt à faire une exception pour le frère Basile.”

Adam était sur le point de demander qui était donc ce personnage quand, guidé par le sourire espiègle de son amie, il se ravisa aussitôt.

“Ramzi !”

“Lui-même !”

“Je savais qu’en entrant dans les ordres, il avait pris un pseudonyme… Non, ce n’est pas le mot qui convient. Comment dit-on, au fait ? J’ai un blanc…”

“Ni pseudo, ni alias, ni nom de guerre. On dit seulement, ‘en religion’. Ramzi, virgule, en religion Frère

Basile.”

“Oui, bien sûr. J’ai la tête ailleurs… Tu as donc retrouvé sa trace ?”

“J’ai toujours su où il était.”

“Et tu lui as déjà rendu visite ?”

“Non, je n’ai pas osé. Une belle pécheresse qui débarque au milieu des moines… Je me suis dit que je ne serais pas très bien accueillie.”

“Tu ne l’as donc jamais revu, après ce… basculement. Et qu’est-ce qui te laisse croire qu’il acceptera de nous recevoir ?”

“Rien. Je n’en sais rien. Mais il me semble que si nous frappons à sa porte, toi et moi ensemble, il nous ouvrira.”

“Il est loin d’ici ?”

“Il faut compter deux heures, ou un peu moins. Une heure et demie en voiture, puis vingt minutes à pied.”

Adam, manifestement, hésitait. Sémiramis eut de nouveau son rire de gamine espiègle.

“Fais-moi confiance ! Je sens que ça se passera bien.”

Mais son ami n’était pas convaincu.

“On ne débarque pas ainsi chez un ami qui a décidé de s’éloigner du monde. Il faut se préparer un peu, pour ne pas faire de faux pas. J’aimerais parler d’abord à quelqu’un…”

“A Ramez, je suppose…”

Elle sourit, et lui de même. C’est effectivement à cet ami-là qu’il pensait. Du temps de l’université, Ramez et Ramzi étaient inséparables. Et s’ils appartenaient l’un et l’autre audit “cercle des Byzantins”, ils y formaient un segment à part. Ils faisaient des études d’ingénieurs, alors que la plupart des autres étudiaient les lettres, l’histoire ou la sociologie ; et ils étaient de culture anglaise alors que tous les autres avaient fréquenté des écoles françaises.

Après avoir obtenu leurs diplômes, “les Ramz” avaient fondé ensemble un bureau d’ingénieurs qui portait leurs deux noms.

“Reste à savoir si le moine et l’ingénieur sont toujours en bons termes”, observa Sémiramis, manifestement sceptique.

“Même s’ils ne le sont plus, Ramez pourra toujours nous apporter un éclairage précieux. Pourquoi son ami s’est retiré du monde, dans quel état d’esprit il se trouve aujourd’hui, est-ce qu’il reçoit des visites, est-ce qu’il risque de se sentir agressé s’il nous voit frapper à la porte du monastère… Seul Ramez pourra nous le dire. Tu es restée en contact avec lui ?”

“Non, mais je sais qu’il vit maintenant à Amman.”

“Tu n’as donc pas son numéro de

téléphone…”

“Je trouverai bien quelqu’un qui l’a. Donne-moi dix minutes, et je te l’apporte.”

Dès que Sémiramis a quitté ma chambre, je suis allé ouvrir la chemise intitulée “Courrier amis” pour y chercher une vieille lettre, l’une des toutes premières que j’aie reçues après mon arrivée à Paris ; rédigée en anglais, mais émaillée de mots arabes, et agrémentée de petits dessins dans les marges.

“Cher Adam,

Nous t’écrivons cette lettre

ensemble, Ramez et moi…”

Je n’ai pu m’empêcher de sourire en recopiant ces lignes, comme j’avais souri en les lisant pour la première fois, il y a un quart de siècle. Pourtant, ce que les deux compères me racontaient était triste.

“Nous avions loué un bureau au dernier étage d’un superbe immeuble moderne, avec des baies vitrées face à la mer. Nous en avions pris possession au début du mois dernier, nous avions reçu nos

meubles la semaine suivante. Nous avions prévu de donner une petite fête le samedi 12 au soir. En début d'après-midi, une fusillade a éclaté dans le quartier. Les rues ont été bouclées, aucun invité n'a pu arriver. Nous avions apporté des plateaux entiers de salaisons et de pâtisseries, et toutes les boissons que tu imagines. Il devait y avoir deux serveurs, mais ils n'ont pas pu arriver, eux non plus.

Vers sept heures, les tirs se sont intensifiés, des obus ont explosé tout près de nous, et les vitres du bureau ont volé en éclats. Nous avons dû nous réfugier au sous-sol en

attendant que la folie se calme. Et c'est là, dans l'abri, sans lumière, que nous avons passé la nuit, à même le sol, au milieu des voisins qui étaient censés assister à l'inauguration. Par correction, nous les avions tous invités à la fête, mais aucun d'eux n'avait jugé raisonnable de s'aventurer jusqu'au huitième étage, le plus exposé de l'immeuble.

Au matin, nous sommes remontés au bureau – par les escaliers, bien entendu, puisque l'électricité était coupée. C'était tout simplement une ruine. Il y avait partout des éclats d'obus, du verre brisé. Le faux plafond était tombé sur les plateaux

de pâtisserie, et la moquette était imbibée de bière et de boissons gazeuses. Nous étions incapables de prononcer un seul mot. Nous nous sommes écroulés sur des fauteuils en cuir, dans ce qui aurait dû être notre salle de réunion, et nous avons pleuré, pleuré. Puis nous nous sommes endormis, de tristesse, de fatigue, et tout simplement de sommeil, vu que la nuit, dans l'abri, nous avions seulement fait semblant de dormir.

Nous avons été réveillés par les combats, lorsqu'ils ont repris, au lever du jour. J'ai ouvert les yeux le premier ; Ramez était encore dans

son fauteuil. Il avait les yeux clos, mais il n’a pas tardé à les ouvrir. Nous nous sommes regardés fixement, sans bouger de nos sièges. Puis nous avons éclaté de rire. Non pas un ricanement, mais un fou rire que nous ne pouvions plus arrêter.

Quand nous nous sommes enfin ressaisis, j’ai demandé : ‘Et maintenant, qu’est-ce que nous allons faire ?’ Ramez a répondu à l’instant, sans prendre le temps de réfléchir : ‘Maintenant, nous allons émigrer !’ ‘Et ce bureau ?’ ‘Ce bureau, nous allons en sortir dans exactement soixante secondes, et nous n’allons plus y remettre les

pieds, jamais. Nous nous installons à Londres.' Pour ma part, j'aurais préféré Paris, mais le français de mon associé est si exécrable qu'il aurait été cruel de le faire vivre et travailler dans cette langue. Le mien n'est pas excellent, mais il passe la barre, et il se serait amélioré avec le temps. Celui de Ramez est inaméliorable.

Je t'écris donc pour t'annoncer que nous serons bientôt quasiment voisins – en principe, dès le mois prochain, et au plus tard en janvier. Pour ma part, je sais déjà que je me rendrai à Paris chaque fois qu'il y aura une exposition qui m'intéresse

– ce qui veut dire très souvent ; et je serai ravi de te voir. Il faudra également que tu viennes nous rendre visite à Londres…

Ton ami qui ne t’oublie pas,

Ramzi”

La lettre se concluait par ces quelques lignes d’une autre main.

“Prends soin de toi, et ne crois pas tout ce que te raconte mon associé ! Mon français est parfait ; si j’évite de l’employer, c’est juste pour ne pas l’abîmer.

Ton autre frère qui ne t'oublie pas,

Ramez"

Je ne sais plus dans quelles circonstances Ramzi et Ramez avaient rejoint notre bande d'amis. Mais, aussi loin que remontent mes souvenirs, ils étaient là, ensemble, côte à côte. On employait le singulier en s'adressant à eux comme s'ils n'étaient qu'une seule personne. C'était là un sujet intarissable de plaisanteries légères. "Ramez a trébuché sur une

pierre, Ramzi est tombé" ; "Ramzi vient d'avaler trois bières d'affilée, Ramez a la tête qui tourne"... Il fallait qu'il y ait, à chaque rencontre, une allusion quelconque à leur "gémellité", c'était en quelque sorte un rituel, et les deux compères étaient les premiers à en sourire.

Ils faisaient tout, d'ailleurs, pour que le mythe se perpétue. Ainsi, ils nous ont révélé un jour que, lorsqu'ils étaient encore en première année de génie, ils avaient décidé de s'associer. Une promesse d'adolescents, mais ils l'avaient tenue. Et lorsque leur

premier bureau commun avait été dévasté, ils en avaient ouvert un autre. Non pas à Londres, comme ils l'avaient décidé, mais à Djedda, en Arabie. Parce que, au moment où ils s'apprêtaient à partir pour l'Angleterre, un projet leur avait été proposé, un énorme projet sur lequel ils allaient travailler trois années et demie, et qui allait assurer leur fortune. Ils finiraient par ouvrir un bureau à Londres, mais ce ne serait qu'une succursale, à l'instar d'autres branches à Lagos, à Amman, à Dubaï ou à Kuala Lumpur.

Adam appela Ramez dès que

Sémiramis eut retrouvé son numéro. Une voix féminine lui répondit, qui s'empressa de le rassurer : non, il ne s'était pas trompé, c'était bien le "cellulaire" de Ramez, dont elle était l'assistante. Son patron lui avait confié l'appareil parce qu'il se trouvait en visite dans un hôpital, où l'un de ses cousins venait de subir une opération. Adam se présenta, et la collaboratrice, prénommée Lina, se dit ravie de l'avoir au bout du fil ; son patron lui avait souvent parlé de lui.

Au début de leur conversation, elle pensait qu'il l'appelait de Paris. Quand elle sut où il se trouvait, ce fut presque un hurlement. Par une heureuse

coïncidence, Ramez s'y trouvait lui aussi ce jour-là.

"Je suis sûre qu'il ne voudra pas repartir sans vous avoir rencontré. Il avait prévu de prendre l'avion pour Amman vers trois heures, mais je suis sûre qu'il retardera son départ. Vous n'avez pas encore déjeuné, j'espère."

"Non, pas encore."

"Si vous êtes libre, je vous envoie tout de suite une voiture, pour que vous puissiez passer un moment ensemble."

Adam était pris de court.

"Vous êtes sûre ? Vous ne voulez pas lui poser la question ?"

"Ce n'est pas la peine ! Je suis sûre

qu'il sera enchanté d'une telle surprise. Et qu'il me remerciera de lui avoir organisé ce déjeuner impromptu. Donnez-moi simplement l'adresse à laquelle vous vous trouvez, et je m'occuperai du reste."

5

C’est dans une Mercedes métallisée qu’Adam fut conduit jusqu’à une vieille maison ottomane du bord de mer, convertie en restaurant italien, et baptisée *Nessun Dorma*. La portière fut ouverte par un employé révérencieux qui l’accompagna au second étage sans même lui demander à quelle table il était attendu.

Ramez se leva en voyant s’approcher son ami, et il lui donna une généreuse accolade, avant de dire, en anglais :

“Oublions la partie du dialogue où l’on est censés se dire : Tu n’as pas

changé !”

Adam lui répondit dans la même langue :

“Tu as raison, ne commençons pas à mentir tout de suite !”

Ils s’assirent en riant à une table ronde déjà garnie d’un immense plat de crudités, et commencèrent par s’observer en silence. S’ils avaient changé, l’un et l’autre, ce n’était pas de la même manière. Adam était devenu grisonnant, tout en restant svelte ; on n’aurait eu aucun mal à l’identifier sur une photo des années de jeunesse. Ramez avait grossi, et s’était laissé pousser une moustache de colonel britannique, épaisse, large, et

élégamment broussailleuse. Curieusement, elle était encore noire, alors que ses cheveux étaient gris clair. Si son ami l’avait croisé par hasard dans la rue, il aurait mis du temps à le reconnaître.

“Ton assistante est charmante, et redoutablement efficace.”

“Lina a toutes les qualités, j’ai de la chance de l’avoir.”

“Il y a une heure, je me demandais encore comment retrouver ta trace pour échanger quelques mots avec toi, et voilà que nous sommes en train de déjeuner ensemble. C’est quasiment un miracle.”

“Tu n’imagines pas la joie que j’ai à

te revoir ! Mais c'est peut-être un peu le malheureux Mourad qui nous a réunis. Moi je suis venu ce matin même pour présenter mes condoléances. Hier, j'avais une réunion à Athènes, je n'ai pas pu assister aux funérailles. On m'a dit qu'il y avait des milliers de personnes."

"Je n'ai pas assisté aux funérailles, moi non plus. Pourtant, j'étais un peu venu pour ça…"

Il raconta en quelques mots sa longue brouille avec Mourad, l'appel du moribond reçu vendredi à l'aube, sa décision de faire le voyage pour ne pas peiner son ancien ami à l'heure de sa mort. Et enfin son hésitation à assister

aux obsèques… Ramez le rassura :

“Tu as fait l’essentiel. Quand il t’a appelé, tu as laissé de côté votre dispute pour venir auprès de lui. Puis tu es allé embrasser Tania après les funérailles. Tu peux être en paix avec ta conscience.”

Il se tut un moment, puis reprit, cette fois en arabe :

“J’ai un peu suivi le parcours de Mourad, et je comprends que tu aies décidé de rompre avec lui. Moi, je n’ai pas réagi de la même manière, vu que, dans mon métier, je suis obligé de traiter constamment avec des gens dont la fortune a été mal acquise ; mais j’ai porté sur lui le même jugement que toi.

Même si son attitude pendant la guerre a été celle d'un très grand nombre de personnes, elle était difficilement acceptable de la part d'un des nôtres. Chaque fois que j'entendais décrire Mourad comme un politicien corrompu, ou comme le bras droit d'une crapule, j'avais honte, je me sentais personnellement humilié.

"Cela dit, je reste persuadé que notre ami était, au fond, un homme honnête, et c'est là sa tragédie. Les voyous qui se comportent en voyous sont en paix avec eux-mêmes ; les honnêtes gens que les circonstances conduisent à se comporter en voyous sont minés de l'intérieur par la mauvaise conscience. Cette maladie

qui a tué Mourad, je suis persuadé qu'il se l'est fabriquée lui-même avec sa culpabilité, sa honte et son remords.

"Mais je ne devrais pas parler comme je le fais, alors qu'il vient tout juste d'être inhumé… Dieu le prenne en miséricorde ! *Allah yerhamo !* Parlons d'autre chose !"

Leur table était encadrée de plantes hautes et épaisses, notamment des bambous, qui faisaient écran et créaient une sensation d'intimité propice aux confidences. Il y avait aussi, çà et là dans la vaste salle, quelques palmiers en pot. Au pied de l'un d'eux patientait le maître d'hôtel, avec son calepin. Ramez lui fit signe de s'approcher.

“Nous prendrons d’abord deux grandes assiettes d’antipasti, la mienne sans jambon. Et comme plat, Adam, tu as choisi ?”

“Les ‘rougets sur lit de risotto’ me tentent.”

“Excellent choix. Je prendrai la même chose. Du vin blanc pour les accompagner ?”

“Pas pour moi, merci. A midi, je ne bois pas.”

“Tu as raison sur le principe, il vaut mieux ne pas boire à midi. Mais cette journée est spéciale, alors on va quand même prendre un *prosecco* de la maison pour fêter nos retrouvailles.”

Le maître d’hôtel approuva le choix et s’en alla transmettre la commande. Les deux amis revinrent aussitôt à leur conversation, à leurs réminiscences, ponctuées de rires – ceux de Ramez particulièrement sonores. Jusqu’au moment où, au détour d’une phrase, Adam mentionna le nom de Ramzi.

L’effet fut immédiat. Le regard de l’ingénieur s’assombrit, sa voix faiblit. Lui qui était, une minute plus tôt, si tonitruant, ne trouvait soudain plus ses mots.

Adam l’observa un moment, puis il posa sa fourchette avant de lui demander :

“Tu sais pourquoi il est parti ?”

Plusieurs secondes s’écoulèrent.

“Est-ce que je sais pourquoi il est parti ?”

Ramez avait répété la question en fermant les yeux, comme s’il se parlait à lui-même.

“Lorsqu’un homme décide de se retirer du monde, c’est comme un suicide, sans la violence physique. Il y a des raisons manifestes, et d’autres qui sont cachées, même aux plus proches, et dont lui-même n’a pas forcément conscience.”

Il se tut, espérant peut-être qu’Adam se contenterait de cette réponse sinueuse. Mais son interlocuteur

continua à le fixer. Alors il reprit :

“Si je devais résumer en une phrase, je dirais qu’il y avait chez lui ce sentiment que tout ce qu’il faisait, tout ce à quoi il consacrait sa vie, était inutile, et futile.

“Quelquefois, au milieu d’une conversation, il s’arrêtait subitement pour me dire : ‘Pourquoi faisons-nous tout ça ?’ La première fois, nous venions d’obtenir un gros projet pour la construction d’un palais. Pendant que nous étions penchés au-dessus des plans, il m’a demandé : ‘Pourquoi cet homme a-t-il besoin d’un nouveau palais de deux mille mètres carrés ? A ma connaissance, il en a déjà trois autres.’

Il souriait, et j'ai souri aussi avant de lui répondre : 'Je suis de ton avis, mais c'est un client, il a plus d'argent qu'il ne lui en faut. De toute manière il va le gaspiller, et je préfère qu'il nous le donne à nous !' Il m'avait dit : 'Tu as peut-être raison !', et les choses n'étaient pas allées plus loin. Mais des observations de ce genre, il en faisait de plus en plus souvent."

Ramez se tut, comme pour rassembler ses idées, puis il reprit :

"Notre ami ne pouvait pas s'empêcher de s'interroger constamment sur la finalité des projets qui nous étaient confiés. Une entreprise comme la nôtre, qui travaille dans une vingtaine de pays,

construit forcément mille choses différentes. Un port, une aérogare, un centre commercial, un complexe touristique, un musée, une prison, une base militaire, un palais, une université, etc. Tous les projets n'ont pas la même utilité, ni les mêmes implications morales, mais ce n'est pas à nous de juger, n'est-ce pas ? Je ne suis pas un cynique, et je partage les mêmes valeurs que Ramzi, mais je considère que ce n'est pas notre rôle. La prison que tu construis pour un despote, il va peut-être s'en servir aujourd'hui pour enfermer ses adversaires. Mais demain, c'est peut-être le despote et sa clique qui y seront bouclés. On ne peut pas refuser, pour le principe, de construire une

prison. Tous les pays du monde ont des prisons, tout dépend de l'usage qui en sera fait. Notre rôle à nous, les constructeurs, c'est d'essayer de rendre les prisons un peu plus humaines – c'est tout ce que nous pouvons faire. Quand on a mille huit cent trente-sept salariés, mille huit cent trente-sept familles à sa charge, on doit trouver chaque mois de quoi les payer, et on ne peut pas se permettre de jouer les redresseurs de torts. Tu ne penses pas ?"

De la bonne humeur manifestée par Ramez à l'arrivée d'Adam, il ne restait plus grand-chose. Il semblait à présent accablé par mille pensées qui se bousculaient dans sa tête. Il avala

quelques bouchées, trop vite. Puis il reprit :

“Ce que je viens de te dire n’est qu’un aspect des choses. Il y a eu aussi les femmes, nos femmes.

“Cela commence comme un conte de fées. Un jour, je rencontre une jeune fille, Dunia, dont je tombe instantanément amoureux. Aussitôt, je la présente à Ramzi. Elle le trouve intelligent, drôle, cultivé ; et lui, à la fin de la première rencontre, il me chuchote à l’oreille : ‘Tiens-la par la main, et ne la lâche plus !’

“Quatre mois plus tard, Ramzi vient m’annoncer qu’il a rencontré, à son tour, l’âme sœur. Coïncidence troublante :

elle aussi s'appelle Dunia. Comme si le destin voulait nous faire un clin d'œil appuyé. Tu imagines ? Ramzi et moi, nous avons presque le même prénom, nous sommes inséparables depuis notre premier jour à la faculté, nous passons nos journées et nos soirées ensemble, et voilà que nous tombons sur deux filles qui portent le même prénom !

"Il nous la présente, donc, à Dunia et à moi. Elle est assez belle, elle a l'air aimable, il est visiblement amoureux d'elle, et nous décidons de nous marier le même jour. Nous ne pouvions pas faire la même cérémonie, puisque ma Dunia et moi nous devions passer devant le cheikh, alors que sa Dunia et lui

devaient se marier à l'église – devant l'évêque de la Montagne, qui n'était autre que son oncle maternel. Mais nous avions décidé d'organiser la même soirée de noces. Toi, tu étais déjà en France, mais plusieurs de nos amis communs y ont assisté, dont Tania et Mourad, et Albert, et Sémiramis.

"Malheureusement, nos deux femmes ne se ressemblaient que par leur prénom. La mienne a compris tout de suite à quel point Ramzi était important pour moi ; la sienne s'est montrée, dès le lendemain du mariage, jalouse de notre amitié. Quand j'avais des soucis, ma Dunia me demandait avant toute chose : 'Que pense Ramzi ?', et elle m'incitait à

suivre ses conseils. Jamais elle ne manquait l'occasion de me rappeler que c'était un vrai ami, et que j'avais de la chance d'être associé à un être aussi intègre, intelligent, dévoué. A l'en croire, il n'avait que des qualités. C'est moi qui aurais dû éprouver de la jalousie en entendant ma femme dire tant de bien d'un autre homme, n'est-ce pas ?

“A l'inverse, la femme de Ramzi n'arrêtait pas de lui dire de se méfier de moi, et de prendre ses distances. Il suffisait que je l'appelle, que nous restions quelques minutes au téléphone, et qu'elle l'entende rire d'une chose que je lui avais dite, pour qu'elle lui fasse une scène, soit directement à propos de

moi, soit sous un autre prétexte. C’était risible, et c’était même pathologique. Elle voulait qu’il scrute les comptes de plus près. Elle était persuadée que je ne lui donnais pas toute la part qui lui revenait.”

“Et Ramzi a fini par la croire ?”

“Pas un instant ! Au début, il ne m’en parlait pas du tout, il en éprouvait de la tristesse, et de la honte. Puis, un jour, il y a eu un incident trivial, qu’il serait superflu de raconter, mais qui nous a révélé, à ma femme et à moi, combien cette personne nous détestait. Le lendemain, Ramzi est venu dans mon bureau, il m’a présenté des excuses, et il m’a parlé des scènes qu’elle lui faisait à

propos de moi. Pour expliquer le comportement de sa femme, il a invoqué son histoire familiale, un père qui s'était fait escroquer par ses propres frères, un oncle qui avait dépouillé ses propres nièces ; bref, une série de trahisons qui avaient rendu sa femme maladivement soupçonneuse. Ramzi s'est dit certain qu'avec le temps, elle se sentirait en confiance et changerait d'attitude. Je lui ai dit : 'Oui, bien sûr.' Mais je n'y croyais pas, et lui non plus sans doute."

"Je suppose qu'il en souffrait."

"Atrocement ! Pour moi, c'était un désagrément ; pour lui, c'était une torture quotidienne. Il m'a dit un jour, en pleurant presque, que ce mariage était la

pire décision de sa vie. Il s’en voulait de n’avoir pas vu à temps les défauts de cette personne. La similitude des prénoms lui était apparue à l’époque comme un signe du Ciel, mais c’était un piège tendu par l’Enfer.

“Moi j’essayais de le consoler en lui disant qu’en matière de mariage, la perspicacité ne compte pas pour grand-chose, que c’est une loterie aveugle, et qu’on ne découvre qu’après si l’on a tiré le bon ou le mauvais numéro. Je ne le disais pas seulement pour le consoler, je le pense sincèrement. Dans les milieux traditionnels, où on ne se fréquente pas du tout avant les noces, où on n’a même pas le droit de se parler en tête-à-tête

avant de se lier à vie, le mariage est comme ces bonbons chinois qu'on t'offre à la fin des repas. Tu en prends un au hasard, tu l'ouvres, tu déroules le papier qui est à l'intérieur, et il t'annonce ton avenir.

“Dans les milieux plus évolués, on se fréquente ; on a, en théorie, l'occasion de se jauger. Mais en pratique, on se trompe à peu près autant. Parce que le mariage est une institution calamiteuse.

“Je suis mal placé pour le dire, moi qui vis depuis un quart de siècle avec une femme que j'aime, et qui m'aime. Mais je continue à croire que le mariage est une institution calamiteuse. Avant les noces, tous les hommes se montrent

attentionnés, prévenants ; la jeune personne qu'ils convoitent, ils la traitent comme une princesse, jusqu'à ce qu'elle soit 'leur' femme ; à partir de là, très vite, ils deviennent des tyrans, ils la traitent comme leur servante, ils changent du tout au tout, et la société les y encourage. Avant le mariage, c'était la saison du jeu ; après, commencent les choses sérieuses, et sordides, et tristes.

"Pour les femmes, ce n'est pas mieux. Tant qu'elles cherchent à se caser, elles sont tout sucre. Douces, conciliantes, agréables à vivre – tout pour rassurer le prétendant. Jusqu'à ce que celui-ci les épouse. Alors seulement elles libèrent leur véritable nature, qu'elles s'étaient

efforcées jusque-là de dissimuler.

“A leur décharge, je dirais que chez elles, la transformation n’est ni aussi brutale ni aussi systématique que chez les hommes. L’amoureux et le mari sont des créatures différentes, comme le chien et le loup. Avant le mariage, nous sommes tous un peu chiens, et après nous sommes tous un peu loups ; à des degrés divers, mais c’est une métamorphose à laquelle il est très difficile d’échapper. Dans certains milieux, elle semble aussi normale que le passage de l’adolescence à l’âge adulte.

“Chez les femmes, c’est moins tranché. Il y en a beaucoup qui ne

changent pas radicalement, soit parce qu'elles sont profondément affectueuses, soit parce qu'elles sont mauvaises comédiennes, et qu'elles finissent par dévoiler leur vraie nature avant que l'homme ne se soit engagé. La femme de Ramzi n'appartenait certainement pas à cette dernière catégorie. Elle a su cacher son jeu jusqu'au mariage, se montrant douce, docile, prévenante, me traitant comme un frère et traitant ma Dunia comme une sœur. Puis, dès le lendemain, n'y tenant plus, elle a commencé à lâcher son venin. Quand notre ami s'en est rendu compte, c'était trop tard."

"Il aurait pu divorcer."

“C’est ce qu’il aurait dû faire, et c’est certainement ce que j’aurais fait si j’avais eu la même mésaventure. Mais, outre que le divorce chez vous, les chrétiens, est bien plus compliqué que chez nous, Ramzi y était opposé par principe. Nous en avons parlé plus d’une fois… Il préférait s’accrocher à l’idée que sa femme allait changer. Il n’arrêtait pas de me dire qu’elle avait besoin de se sentir en sécurité, en confiance, et que son devoir à lui était de créer autour d’elle un environnement qui l’aiderait à s’améliorer.

“Puis les enfants sont nés, deux garçons et une fille. La naissance d’un enfant est censée être une grande joie.

Ramzi cherchait à se convaincre qu’il était heureux. Et il s’accrochait à l’idée que la maternité allait épanouir en sa femme toute la tendresse qu’il avait perçue quand il l’avait connue. Moi, j’évitais de le contredire – à quoi bon ? Mais je n’attendais plus de cette personne que des emmerdements et des coups bas.

“Je ne me suis pas trompé. Le travail de sape s’est poursuivi de plus belle. Les mensonges que son mari ne voulait pas entendre, elle les faisait avaler aux enfants. ‘Votre père est un naïf, qui se laisse manipuler par son associé.’ Le venin instillé jour après jour, année après année, a fini par produire l’effet

désiré. Je m'en rendais compte chaque fois que nos deux familles se rencontraient. Ramzi était toujours aussi affectueux, sa femme jouait la comédie, mais les enfants ne savaient pas dissimuler. Je comprenais, à leur comportement, ce qu'elle avait dû leur dire à mon propos. Quand j'essayais de les prendre dans mes bras, ils avaient un mouvement de recul. A dix ans comme à quatre ans. C'était à la fois triste et ridicule.

“Mais le plus grave, ce sont les mensonges que cette femme a installés dans leurs esprits à propos de l'entreprise créée par leur père et par moi. Nous avons bâti un empire, et nos

enfants devaient en être les héritiers. Mais elle leur a tellement seriné que leur père se faisait manipuler, exploiter, voler, qu'ils ont grandi avec une haine tenace pour tout ce que nous faisions. Résultat : aucun d'eux n'a voulu étudier le génie ou l'architecture, et aucun n'a voulu travailler avec nous.

"Ce qui n'a pas arrangé les choses, c'est qu'un jour leur mère est tombée gravement malade. Un cancer particulièrement virulent, qui devait l'emporter en un an et demi. Le mal l'avait rendue encore plus fielleuse, encore plus hargneuse. Ramzi avait beau s'occuper d'elle avec abnégation, elle n'arrêtait pas de vitupérer contre lui.

D’après elle, il ne l’avait jamais aimée, il avait toujours donné la priorité à son entreprise et à moi, son associé, aux dépens de sa femme et de ses enfants.

“Comme elle était très malade, et qu’elle souffrait atrocement, son mari, bien entendu, ne la contredisait pas. Pour la calmer, il lui promettait de s’occuper un peu moins de ses affaires, et de consacrer plus de temps à sa famille. Les enfants – qui avaient à l’époque treize, seize et dix-sept ans – entendaient tout cela, ils voyaient en leur mère une martyre, et en leur père un monstre froid.

“Puis la malheureuse est morte. Elle n’avait que quarante ou quarante et un

ans. Les enfants ont transformé toute leur douleur en détestation de leur père, comme si c'était l'expression la plus naturelle de leur fidélité à la mémoire de leur mère. Ils ont fini par quitter la maison, tous les trois. Ils sont maintenant aux Etats-Unis, la fille dans le New Jersey, l'un des garçons en Caroline du Nord, et l'autre je ne sais plus où. Depuis des années, ils n'ont plus aucun contact avec leur père. Je doute même qu'ils lui aient donné leurs adresses,

"Tu voulais savoir pourquoi Ramzi s'est extrait du monde ? Voilà mon explication. Il est possible qu'il ait aussi traversé une crise mystique, mais il y avait déjà dans sa tragédie familiale tout

ce qu'il fallait pour qu'un homme honnête décide de tout quitter et d'aller s'enfermer dans un monastère.”

“Cela fait longtemps qu'il est parti ?”

“Il est venu pour la dernière fois au bureau en février de l'année passée.”

“Quatorze mois, donc.”

“Pour moi, c'est comme si c'était quatorze ans.”

“Et tu l'as revu, depuis ?”

“Une seule fois. C'était…”

Ramez se tut abruptement, et regarda sa montre.

“Déjà trois heures et demie ! Je n'ai pas vu le temps passer. Ce que je peux être bavard quand je parle de lui !”

“A quelle heure est ton avion ?”

“A l’heure que nous voulons. L’avion est à moi, et l’équipage est en *stand-by,* il attend mon appel.”

Soudain, son visage s’épanouit en un large sourire.

“Je viens d’avoir une excellente idée. Tu m’accompagnes à Amman !”

“Merci de ta proposition, mais ce n’est pas possible.”

“Adam, ne jouons pas les businessmen débordés ! Pour la première fois en vingt ans, nous sommes ensemble, toi et moi, et nous nous parlons comme au temps de notre jeunesse. C’est un moment béni, ne le

laissons pas s'échapper. Tu as encore mille choses à me dire, et moi aussi. Faisons comme autrefois ! Nous n'avions pas besoin de prendre rendez-vous, d'ouvrir nos agendas. Tu passais sous mon balcon, tu klaxonnais, je descendais, et nous allions au café, ou au cinéma, ou chez Mourad… Pour une fois, oublions les convenances, oublions nos âges. Faisons comme en ce temps-là ! Nous sommes en train de déjeuner. A la fin du repas, je te dis : 'Viens chez moi, nous passerons la soirée ensemble, je te présenterai ma femme, et demain je te ramènerai ici.' Je me lève, tu te lèves, et nous voilà partis ! Tu as ton passeport ?"

“C’est une habitude, je le garde en poche.”

“Et il y a des médicaments que tu dois prendre ce soir ?”

Adam vérifia. Il les avait.

“Parfait, le reste n’a pas d’importance”, conclut Ramez. “Nous pouvons partir.”

“Mais je n’ai même pas une chemise de rechange, ni ma trousse de toilette.”

“Pour ça, ne t’en fais pas, je m’en occupe. On y va.”

Sur ce, il s’appuya des deux mains sur la table pour se mettre debout, et Adam fit de même trois secondes plus tard.

6

De loin, l’appareil de Ramez pouvait passer pour un avion de ligne. La Mercedes métallisée traversa tous les contrôles de l’aéroport, pour arriver au pied même de la passerelle. Sur la carlingue, le logo de la compagnie, deux croissants de lune parallèles, en fait une représentation stylisée de la lettre arabe par laquelle commençaient les prénoms des deux fondateurs de la *Ramzi Ramez Works*, l’une des plus grandes sociétés de travaux publics dans cette partie du monde.

A l’intérieur, n’étaient les hublots, on

aurait oublié très vite que l'on se trouvait dans un avion. Il y avait un bureau, une chambre à coucher, et un salon qui pouvait se transformer aisément en salle à manger. La partie réservée aux éventuels passagers comprenait des fauteuils pour une vingtaine de personnes là où, dans un avion de ligne, on en aurait placé une soixantaine.

Dès que les deux amis se furent installés, un officier de la Sûreté monta à bord. Il vérifia leurs passeports d'un rapide coup d'œil, hocha la tête, et leur souhaita bon voyage. Puis il redescendit, la porte se referma. Un steward vint vérifier que les passagers avaient bien

attaché leurs ceintures. Ensuite, sur un signe de son patron, il leur apporta deux cafés turcs, accompagnés d’un assortiment de douceurs orientales.

“Du sucre, dans ton café ?”

Adam fixa avec insistance le plateau de pâtisseries, avant de répondre :

“Non merci, pas de sucre.”

Ils échangèrent un sourire de fausse culpabilité. Chacun d’eux choisit une gâterie qu’il posa délicatement sur sa langue ; avant de s’enfoncer dans son siège pour la déguster lentement.

“Pas de sucre…” reprit Ramez, en riant de bon cœur.

Lorsqu’il eut achevé d’avaler la dernière bouchée, Adam demanda à son ami :

“Quel sentiment on éprouve, quand on devient riche ?”

“Tu n’es pas pauvre, que je sache !”

“Non, je ne suis pas pauvre. Mais mon salaire mensuel de professeur pourrait tout juste m’acheter un billet d’avion Paris-Amman en classe touriste. Je ne m’en plains pas, note bien, je suis à l’abri du besoin et je ne désire rien de plus. Mais, vu la profession que j’ai choisie, je ne serai jamais riche.”

Jusque-là, Ramez s’était contenté de sourire, peut-être avec une pointe

d’embarras. Soudain, son visage se rembrunit. Il commença par répéter la question de son ami, sans l’intonation interrogative.

“Quel sentiment on éprouve quand on devient riche… Le jour où j’ai compris que notre entreprise avait réussi son pari, qu’elle gagnait de plus en plus d’argent, et que j’étais effectivement devenu un homme riche, j’ai eu le sentiment…”

Il semblait hésiter sur le choix de ses mots.

“J’ai eu le sentiment d’avoir recouvré la moitié de ma dignité.”

La phrase était obscure, et inattendue. Adam s’apprêtait à lui demander de

préciser sa pensée, mais il remarqua que son ami était soudain très ému, et il décida de lui laisser le temps de se ressaisir.

Ramez aspira quelques gorgées de café, avant de dire :

“Depuis des années, je me réveille chaque matin avec deux sentiments opposés, l’un de joie et l’autre de tristesse. La joie d’avoir réussi dans ma profession, d’avoir gagné beaucoup d’argent, d’avoir une belle maison et une vie familiale heureuse. Mais aussi la tristesse de constater que mon peuple est au fond de l’abîme. Ceux qui parlent ma langue, ceux qui professent ma religion, sont partout déconsidérés, et souvent

détestés. J’appartiens, de naissance, à une civilisation vaincue, et si je ne veux pas me renier, je suis condamné à vivre avec cette tache sur le front.”

Un silence. Adam ne disant toujours rien, son ami renchérit.

“Il ne s’agit pas seulement de solidarité avec les miens, ou d’empathie. Je me sens moi-même humilié, personnellement humilié.

“Quand je voyage en Europe, on me traite avec des égards, comme tous ceux qui sont riches. Les gens me sourient, ils m’ouvrent les portes avec des courbettes, ils me vendent tout ce que je désire acheter. Mais en eux-mêmes, ils me détestent et ils me méprisent. Pour

eux je ne suis qu'un barbare enrichi. Même lorsque je porte le plus beau costume italien, je reste pour eux, moralement, un va-nu-pieds. Pourquoi ? Parce que j'appartiens à un peuple vaincu, à une civilisation vaincue. Je le sens beaucoup moins en Asie, en Afrique ou en Amérique latine, qui ont été elles aussi maltraitées par l'Histoire. Mais en Europe, je le sens. Pas toi ?"

Adam était pris de court.

"Peut-être, quelquefois", dit-il sans trop se compromettre.

"A Paris, quand tu parles l'arabe dans un lieu public, tu n'as pas spontanément tendance à baisser la voix ?"

"Sans doute."

“Observe les autres étrangers ! Les Italiens, les Espagnols, les Russes, sans même parler des Anglais ou des Américains. Eux, ils ne craignent pas d’essuyer un regard hostile, ou désapprobateur. Il est possible que je me fasse des idées. Mais c’est ce que je ressens. Et même si je devenais l’homme le plus riche du monde, ça n’y changerait rien.”

Un long silence encore. Ramez contemplait les nuages par le hublot. Adam se mit à les contempler à son tour. Le steward s’approcha. Sur un signe de son patron, il emporta le plat de pâtisseries, et revint quelques secondes plus tard avec un plateau de fruits.

“Tu connais ces abricots blancs ?” demanda Ramez, avec une pointe de fierté.

Il en choisit un, particulièrement charnu, et d’un jaune si clair qu’il paraissait effectivement blanc. Il le tendit à Adam, qui y mordit lentement, en fermant les yeux.

“Un délice ! Je n’en avais jamais mangé.”

“La production est si réduite qu’ils ne sont jamais commercialisés. On me les apporte spécialement d’un petit village près de Damas.”

“Je ne savais même pas qu’un tel goût existait.”

“Je suis heureux que tu les apprécies. C’est mon fruit préféré. Ramzi aussi en raffolait. J’avais l’habitude de lui en envoyer deux caisses chaque année. Désormais, c’est à toi que je les enverrai.”

Ils dégustèrent religieusement un autre fruit juteux. Puis encore un autre. Mais leur plaisir était à présent altéré par le souvenir de l’ami perdu.

Au bout d’un moment, Adam dit simplement :

“Tu es donc allé le voir…”

Ramez réagit par un long soupir, suivi de plusieurs hochements de tête.

“Oui, je suis allé le voir. J’étais

persuadé qu'en lui présentant des arguments solides, je pourrais le convaincre de revenir. Notre amitié n'a jamais été basée, comme tant d'autres, sur le silence, le mensonge ou l'aveuglement. Nous avons toujours beaucoup discuté, beaucoup argumenté, dans le respect de l'opinion de l'autre. Je pensais qu'il en serait de même ce jour-là. Qu'il me dirait ses inquiétudes, que je m'efforcerais de le rassurer, de lui donner satisfaction, et qu'à la fin j'obtiendrais une date pour son retour, ou tout au moins une promesse.

"Mais très vite j'ai compris que je m'étais trompé. A l'instant où je l'ai vu dans son habit de moine, j'ai perdu mes

moyens. Quels arguments allais-je pouvoir trouver, moi l'ingénieur musulman, pour convaincre un moine chrétien de revenir à la vie civile ? Je ne connais rien à la théologie, et je trouvais ridicule de lui parler des difficultés de notre entreprise. Ou de quoi que ce soit d'autre. J'avais un blanc, comme un acteur qui aurait subitement oublié son texte. Alors j'ai commencé par des banalités maladroites. 'Tu vas bien, Ramzi ?' 'Oui, merci, je vais bien.' 'Tu ne manques de rien ?' 'Non, j'ai tout ce que je veux.' 'On te traite bien ?' 'Ramez, je ne suis pas en prison, je suis dans un monastère, et de mon plein gré.' Je me suis excusé. C'est vrai que j'avais le sentiment d'être dans le parloir d'une

prison. J’ai essayé de rectifier le tir. ‘Je voulais dire : est-ce que la vie que tu mènes ici, parmi les moines, correspond à ce que tu espérais ?’ Il a répondu : ‘Oui ! Je voulais une vie simple, où je puisse prendre le temps de méditer, de prier, et de réfléchir. Et c’est exactement ce que j’ai trouvé.’ Je lui ai demandé s’il voulait que je le mette au courant de ce qui se passait dans notre compagnie, il m’a dit non. Je lui ai demandé s’il avait des nouvelles de ses enfants, il m’a dit non. Je lui ai demandé si cela l’avait dérangé que je sois venu lui rendre visite, il m’a dit non – mais après deux secondes d’hésitation. Alors j’ai compris que je n’étais pas vraiment le

bienvenu. Je me suis levé. Il s'est levé. Je lui ai serré la main, comme à un étranger. Il a dit qu'il prierait pour moi.

"Je suis sorti, je suis descendu jusqu'à ma voiture, je me suis assis à l'arrière, et je me suis mis à pleurer comme je n'avais pas pleuré depuis la mort de mon père. Mon chauffeur me regardait dans le rétroviseur, mais je me moquais de ce qu'il pouvait penser, je ne me suis pas retenu, j'ai laissé couler mes larmes. Ramzi était pour moi plus qu'un frère, et soudain, sans aucune raison, il était devenu un étranger. Voilà la triste histoire de ceux qu'on appelait 'les inséparables' !"

"Et tu me déconseillerais d'aller le

voir ?”

“Non, sûrement pas. Il faut maintenir le contact. Avec moi, il était sur ses gardes, il avait peur que je ne fasse pression sur lui pour le ramener à sa vie antérieure. Et puis c’était juste après sa… sa transformation, c’était trop tôt, j’aurais mieux fait d’attendre. A présent, une année est passée, il aura peut-être envie de revoir un ami.”

“Je vais essayer d’y aller dans les jours qui viennent. En fait, j’ai un projet en tête. Je voulais t’en parler, justement, quand notre conversation est partie sur d’autres pistes. J’essaie d’organiser une réunion de retrouvailles entre nos amis d’autrefois.”

Ramez bondit quasiment de son siège.

“Quelle merveilleuse idée ! J’en rêve depuis si longtemps. Je me sentais si bien dans nos soirées ! Je me rappelle encore nos discussions, nos rires ! Je ne me suis jamais consolé de voir le groupe s’éparpiller. Rien ne remplace la chaleur d’une bande d’amis. Rien, ni le travail, ni l’argent, ni la vie familiale. Rien ne remplace ces moments où des amis se retrouvent, partagent leurs idées, leurs rêves, leurs repas ! Moi, en tout cas, j’en ai besoin. Je suis peut-être un nostalgique incurable, un adolescent dans l’âme qui n’a jamais accepté le monde des adultes, mais je suis ainsi. Avec Ramzi, c’est ce que nous

cherchions : une amitié de jeunesse qui se perpétue à tous les âges de la vie, et qui soit présente dans l’activité professionnelle autant que dans la sphère privée. Nous l’avions eue, pendant des années, et cela nous avait parfaitement réussi. Puis nous l’avons perdue…”

Son visage recommença à se rembrunir, mais il se ressaisit très vite.

“Inutile de te dire que tu peux compter sur moi, tu n’auras qu’à me dire la date et le lieu de la réunion, je viendrai. Même si je me trouve à l’autre bout du monde, je viendrai. En revanche, si tu espères convaincre Ramzi de quitter son monastère pour se joindre à nous, tu vas

au devant d’une déception. A moins qu’il n’ait radicalement changé au cours des derniers mois.”

“Si je me fonde sur ce que tu viens de me dire, la cause est perdue. Mais j’irai quand même lui rendre visite. Et je l’inviterai, on verra bien quelle sera sa réaction.”

“Qui d’autre penses-tu inviter ?”

“J’ai déjà écrit à Albert, qui est aux Etats-Unis, et à Naïm, qui est au Brésil. Il y aura, bien sûr, toi et moi et Tania et Sémi. A part Ramzi, je pensais aussi à Nidal, le frère de Bilal.”

Adam guettait une réaction de la part de son interlocuteur, mais celui-ci se contenta d’un hochement de tête ambigu.

Alors il l’interrogea plus directement :

“Tu crois que c’est une bonne idée d’inviter Nidal ?”

Ramez eut l’air d’hésiter avant de répondre, avec une moue de résignation.

“Oui, pourquoi pas, invite-le !”

“Tu n’as pas l’air enthousiaste.”

“Enthousiaste, non. Mais pas hostile non plus.”

Il réfléchit quelques instants.

“Je vais te dire le fond de ma pensée. Les militants radicaux comme lui, ils deviendront forcément un jour des oppresseurs. Mais aujourd’hui ils sont persécutés dans la plupart de nos pays, et en Occident ils sont diabolisés. Est-ce

que tu as envie de défendre un opprimé alors que tu sais pertinemment qu'un jour prochain, il se comportera lui-même comme un tyran ? C'est un dilemme que je ne sais pas résoudre… Alors, si tu comptes l'inviter, fais-le, pourquoi pas ?"

Il haussa les épaules et se ménagea une pause avant d'ajouter :

"A qui d'autre as-tu pensé ?"

"J'aimerais bien que nos amis viennent avec leurs épouses. Elles vont peut-être s'ennuyer en écoutant nos récits d'anciens combattants, mais cela aidera à tisser des liens. J'espère en tout cas que ta femme pourra venir."

"Je te laisse le soin de l'inviter quand

nous serons à Amman. Je suis sûr qu'elle en sera ravie."

"Je suis moins sûr que ma compagne, Dolorès, pourra se joindre à nous. Elle travaille du matin au soir."

"Elle est française ?"

"Non, argentine. Mais elle vit en France depuis vingt ans."

"Naïm a épousé une Brésilienne, je suppose."

"Aucune idée. Je sais qu'il est marié, et qu'il a des enfants en âge d'aller à l'université. Mais je ne sais pas du tout qui est sa femme. S'il a jamais mentionné son prénom, je ne l'ai pas retenu."

“Tu te rends compte de ce que tu viens de me dire ? Toi et Naïm, vous étiez comme des frères, et aujourd’hui tu ne sais même pas comment s’appelle sa femme. Pas plus que tu ne connaissais, ce matin, le prénom de la mienne, ou moi celui de la tienne. Ce genre de choses m’attriste et m’écœure. J’ai le sentiment que nous nous sommes tous trahis les uns les autres.”

“Tu as raison. Mais nous avons l’excuse de la guerre et de la dispersion.”

“On peut toujours trouver des excuses. Mais si nous avions la moindre considération pour l’amitié, nous aurions quand même cherché, en un quart

de siècle, quelques occasions pour nous réunir. Ce ne sont pas les autres que je blâme, c'est d'abord moi-même. Je sillonne le monde sans arrêt, j'aurais parfaitement pu placer sur un planisphère des épingles portant les noms de mes amis, et je les aurais revus lors de mes différents passages. Tiens, je vais faire ça, il n'est jamais trop tard. Toi à Paris, Naïm au Brésil. São Paulo ou Rio ?"

"São Paulo."

"Et Albert ?"

"A Indianapolis, il travaille pour un *think tank*."

"Maintenant que tu mentionnes la chose, je me souviens qu'on me l'a dit.

Il est influent, paraît-il.”

“C’est possible. En tout cas, il est très respecté dans les milieux académiques.”

“Je n’en suis pas surpris. Du temps de l’université, c’était déjà un homme réfléchi, subtil et imaginatif. La plupart des gens ne s’en rendaient pas compte, parce qu’il était silencieux, et renfermé. Il a fallu qu’il aille jusqu’aux Etats-Unis pour pouvoir s’épanouir. Tu es en contact avec lui ?”

“Oui, nous nous écrivons de temps à autre. C’est vrai qu’il dit souvent des choses intelligentes, et surprenantes. En revanche, je ne sais strictement rien de sa vie privée. Je ne sais même pas s’il a une femme et des enfants.”

“Ça, j’en doute.”

“Pourquoi dis-tu ça ?”

Ramez eut l’air d’hésiter. Mais, sous le regard insistant et perplexe d’Adam, il finit par parler.

“Un jour, nous étions seuls tous les trois, Albert, Ramzi et moi. Comme d’habitude, il était silencieux, avec son nez pointu et son petit rictus ironique. Nous parlions d’une fille. Moi je la trouvais séduisante, et Ramzi la trouvait prétentieuse, ou l’inverse. Des bavardages de gamins… Soudain, Albert nous a dit : ‘Vous deux, il y a des gens qui pensent que vous formez un couple, et moi, personne ne me soupçonne. Drôle, n’est-ce pas ?’ Nous

avons mis quelques secondes avant de comprendre que notre ami venait de nous confier son secret le plus intime. Nous nous sommes regardés, avec des sourires complices. Puis Albert a dit, en français : ‘Ne le répétez pas aux barbares !’ Nous l’avons rassuré d’un signe de tête.

“Quand nous nous sommes retrouvés seuls, Ramzi et moi, nous nous sommes promis de ne répéter la chose à personne, ‘barbare’ ou pas. Tu es la première personne à qui j’en parle. Je sais que tu n’as pas de préjugés sur ce plan, et même si tu avais pu en avoir, tu as sûrement dû les perdre depuis que tu vis en Europe. Et lui, je suppose

qu’après tant d’années en Amérique, il ne doit plus se cacher comme avant. Malgré tout, je te conseillerai de ne pas aborder le sujet toi-même, laisse-lui la liberté d’en parler ou pas.”

“Etrange qu’il ne se soit jamais confié à moi”, dit Adam, peut-être étonné, et certainement vexé. “Tu crois qu’il me classait dans la catégorie ‘barbares’?”

“Non, sûrement pas, il t’aimait beaucoup, tu étais probablement son ami le plus proche. Je crois simplement qu’il ne révélait son secret à personne, et qu’avec nous deux, à cet instant-là, cette phrase lui avait échappé. Une fois qu’il l’avait prononcée, il ne pouvait plus la reprendre, alors il avait simulé la

désinvolture. Il souriait, mais c'était un sourire forcé. Il devait s'en vouloir de s'être laissé aller. Mais il n'a pas eu à s'en mordre les doigts. Nous ne l'avons jamais trahi, et notre amitié avec lui s'est plutôt resserrée."

Adam regarda par le hublot. On ne voyait plus que la nuit. Tout juste un reste de clarté diffuse. Il consulta sa montre.

"Bientôt huit heures."

"Nous atterrissons à Amman dans une petite demi-heure. Un whisky ?"

"Non merci. Plutôt un dernier café."

Le steward s'approcha. Prit la commande. Puis revint avec une tasse

fumante, un verre plein de glaçons, et une bouteille de whisky à forte odeur de tourbe.

“Donc, pour les retrouvailles, nous serions une dizaine”, constata Ramez, que le projet ne laissait manifestement pas indifférent. “Et ce serait quoi ? Un banquet ? Une cérémonie ? Un séminaire ?”

“Je n’ai pas encore réfléchi à la formule. Jusqu’ici, je n’ai fait que suggérer l’idée d’une rencontre, pour voir si les amis en avaient vraiment envie, et si ça signifiait quelque chose pour eux, après toutes ces années. Jusqu’ici, les réactions sont positives, mais tout reste à faire.”

“Tu ne peux pas faire venir les gens des quatre coins du monde pour un dîner de retrouvailles et un café sans sucre. Il faut qu’il y ait autre chose.”

“Tu as raison. Mais quoi ? Pour ma part, je n’ai aucun talent d’organisateur.”

“Ton rôle n’est pas d’organiser, Adam. Tu es un professeur d’université, un intellectuel, ton rôle est de réfléchir, et de nous aider à réfléchir nous aussi. Oublie la logistique ! Oublie le décès de Mourad ! Et oublie même les retrouvailles !”

“C’est tout de même le point de départ du projet, nos retrouvailles.”

“Oublie le point de départ ! Il faut

toujours un prétexte pour commencer, mais il ne faut pas s'attacher trop longtemps au prétexte, sinon on oublie l'essentiel."

"C'est quoi, pour toi, l'essentiel ?"

"L'essentiel, c'est qu'un siècle calamiteux vient de s'achever, qu'un nouveau siècle commence, qui s'annonce plus calamiteux encore, et que j'aimerais bien savoir à quelle sauce nous allons être mangés."

"Et tu crois que nos amis d'autrefois vont pouvoir te le dire ?"

"Peut-être, peut-être pas, mais j'ai besoin d'en parler avec quelqu'un. De préférence, des personnes avec lesquelles j'éprouve une affinité, qui ont

de l’empathie, et une certaine capacité à réfléchir. C’est ce qui m’avait séduit, dans notre cercle d’étudiants. Pas tellement les idées politiques. Nous nous disions tous marxistes à l’époque, parce que c’était dans l’air du temps. Mais je n’ai jamais rien compris au matérialisme dialectique, à la lutte des classes, ni au centralisme démocratique. Je répétais comme un perroquet les choses que je lisais, ou que j’entendais de la bouche de ceux qui avaient lu. Si je me disais de gauche, c’est parce que je n’étais pas insensible au sort des pauvres et des opprimés. Rien d’autre. Et si je fréquentais notre groupe, c’est parce que les personnes qui étaient là

s'intéressaient au vaste monde, pas uniquement à leur petite vie. Ils parlaient du Vietnam, du Chili, de la Grèce et de l'Indonésie. Ils se passionnaient pour la littérature, la musique, la philosophie et les débats d'idées. Sur le moment, on pouvait croire que ces préoccupations étaient largement partagées par l'ensemble des gens. Mais du temps de notre jeunesse, ce genre de cercle était rare, et aujourd'hui il l'est encore plus. Cela fait plus de vingt ans que je n'assiste qu'à des réunions d'affaires, ou à des réunions mondaines. La plupart des hommes traversent la vie, du berceau jusqu'à la tombe, sans jamais prendre le temps de se demander où va le monde, et de quoi sera fait l'avenir.

“Ce que je te dis là, c’est presque mot pour mot ce que Ramzi m’a dit un jour. A l’époque, je lui avais donné raison, sans savoir quelle décision il mûrissait dans son esprit. Moi, jamais je ne quitterai le monde de mon plein gré, les bouleversements me fascinent plus qu’ils ne m’effraient. Mais, sur un point au moins, je suis entièrement d’accord avec lui : il faut parfois s’élever au-dessus de la vie quotidienne pour se poser des questions essentielles. Je ne m’attends pas à ce que nos amis me révèlent des vérités inouïes, mais j’ai soif de les entendre raconter leurs parcours, réfléchir à voix haute, exprimer leurs espoirs et leurs

angoisses. Nous sommes à la frontière de deux siècles et de deux millénaires. Deux mille un ! Je sais que la numérotation des années n'est qu'une convention humaine, mais une année qui porte un chiffre aussi symbolique constitue une bonne occasion de s'arrêter et de méditer. Tu ne penses pas ?"

Le visage d'Adam s'éclaira d'un large sourire. Son ami lui lança un regard soupçonneux.

"Qu'est-ce qui t'amuse tant dans ce que je viens de dire ?"

"Depuis ce matin, je n'arrête pas de me demander ce que je pourrais bien dire à Ramzi lorsque j'irai le voir. Et tu

viens de me donner la réponse. Je vais lui tenir très exactement le discours que je viens d’entendre de ta bouche. Si je l’invite à un banquet d’amis, il ne viendra sûrement pas. Mais s’il s’agit plutôt d’une retraite méditative…”

Ramez sourit à son tour.

“Essaie toujours, mais je reste sceptique.”

“C’est en tout cas la seule carte à jouer.”

“Si tu arrives à le convaincre, je t’offre un avion comme celui-ci.”

“Non merci, je ne saurais pas quoi en faire.”

“Une voiture, alors…”

“C’est déjà plus raisonnable !”

“Quelle marque ?”

“Non, Ramez, je plaisantais, je n’ai besoin ni d’un avion personnel, ni d’une voiture. A Paris, je ne circule qu’à pied, ou en métro, ou en taxi, ou en bus. Quelquefois même à vélo. En revanche…”

“Oui, dis-moi !”

“En revanche, si tu tiens ta promesse de m’envoyer chaque année deux caisses d’abricots blancs…”

“Ça, c’est déjà promis.”

“Et si tu y ajoutais une caisse de mangues d’Egypte, de la variété qu’on appelle hindi, allongées, avec une chair

couleur de rouille…”

“Accordé !”

“Et une caisse d’anones, et une autre d’oranges *moghrabi*…”

“Et des dattes, je suppose.”

“Non, les dattes, j’en trouve maintenant à Paris.”

“Pas comme celles que je t’enverrai.”

Il y avait encore dans le plat deux abricots. Chacun des deux amis en prit un, pour le déguster avec une extrême lenteur.

7

L’avion atterrit en douceur à Amman. Une voiture tout-terrain vint prendre l’entrepreneur et son invité au pied de l’appareil, pour les conduire à vive allure vers l’une des vingt collines qui ceinturent le site de l’antique Philadelphie.

Comme Adam devait s’y attendre, la résidence de Ramez était une somptueuse bâtisse de pierre blanche, sur trois étages, au milieu d’un jardin luxuriant qui tranchait avec l’aridité ambiante. La grille s’ouvrit à l’approche de la voiture, qui n’eut même pas besoin

de ralentir avant de pénétrer dans la propriété.

Lorsque les deux amis posèrent pied à terre, une nuée de gardes, de jardiniers, de domestiques, s’empressa autour d’eux. On leur ouvrit les portières en leur adressant des formules de bienvenue.

Bientôt la femme de Ramez, Dunia, vint à leur rencontre, dans une longue robe d’intérieur, grise et brodée de fils jaunes.

Dès qu’elle eut salué l’invité et embrassé son mari, elle demanda, avec une pointe d’inquiétude.

“Lina n’est pas revenue avec vous ?”

“Non, elle est restée là-bas, elle avait un dîner. Quand j’irai raccompagner notre ami, je la ramènerai avec moi.”

Dunia se tourna vers Adam.

“Dans cette famille, on prend l’avion comme d’autres prennent la voiture. On se croirait au Texas !”

Mais l’invité était frappé par tout autre chose.

“Si j’ai bien compris, la charmante personne qui m’a répondu au téléphone, et qui s’est présentée comme ton assistante, est en fait ta fille, votre fille.”

Les deux parents sourirent.

“C’est son habitude”, dit Dunia. “Quand elle est dans son rôle

d'assistante, elle ne dit jamais qu'elle est sa fille."

"Et moi, pour ne pas la trahir, je dis simplement Lina."

"Puis tu ajoutes qu'elle a toutes les qualités."

"C'est mon opinion, en tant qu'employeur", dit Ramez, manifestement heureux de pouvoir parler d'elle.

"C'est ton opinion, en toute objectivité", le taquina son ami.

"Lina est l'amour de sa vie", dit Dunia d'une voix attendrie.

"Celui qui l'épousera aura intérêt à la traiter comme une reine. Sinon…"

La menace demeura en suspens.

Adam fut escorté par ses hôtes vers ce qu'ils appelèrent “sa chambre”, et qui était en fait un somptueux appartement, avec une salle de bains dotée d'un jacuzzi, un salon plus vaste que celui qu'il possédait à Paris, un bar généreusement fourni, un téléviseur, un ordinateur, et un balcon dominant la ville éclairée.

Sur le lit étaient posés, encore dans leur emballage, un pyjama, trois chemises, trois paires de chaussettes, des sous-vêtements, une robe de bain brodée et des pantoufles assorties.

“Je crois que je ne vais plus bouger d’ici”, leur dit Adam en guise de remerciement. “Il n’y aurait pas un poste vacant à l’Université jordanienne ?”

“Ça peut s’arranger”, dit Ramez avec un rire sonore. “Le recteur est un bon ami.”

Puis il ajouta :

“Nous t’attendons en bas pour dîner. Mais prends ton temps, nous avons l’habitude de dîner très tard. Appelle ta femme pour lui dire où tu es ! Et appelle aussi l’hôtel pour qu’on ne t’attende pas !”

“Voilà de bons conseils”, dit Dunia. “Moi j’aimerais bien que Ramez

m’appelle de temps en temps pour me dire s’il dort à Singapour, à Dubaï ou à Kuala Lumpur.”

Son mari la prit par le bras, un peu pour l’interrompre, un peu pour s’excuser.

“Quelle différence ? A partir d’un certain nombre de voyages, on ne sait plus dans quelle ville on se trouve, toutes les salles de réunion se ressemblent, et aussi toutes les chambres d’hôtel.

“Viens ! Laissons Adam se reposer un peu.”

De fait, l’invité se sentait soudain exténué. Dès que ses amis le quittèrent, il se déshabilla, prit une longue douche

très chaude, puis s’enveloppa dans la robe de bain et vint se mettre dans son lit, sous les couvertures.

Il éprouva alors une sensation de bien-être qui, ajoutée à la fatigue du voyage, le persuada de fermer les yeux quelques instants.

Le huitième jour

1

Quand Adam ouvrit les yeux, sa chambre était noire. Il prit sa montre sur la commode. Elle marquait six heures quinze. Il releva les stores, et reçut le soleil en plein visage.

Il portait encore la robe de bain. Le pyjama neuf était resté dans sa boîte, mais il n’était plus sur le lit ; quelqu’un l’avait posé sur une table, avec les chemises et tous les autres vêtements emballés.

Ainsi, il n’avait pas bougé de toute la nuit. Il était pourtant censé rejoindre ses amis, en bas, pour le dîner. Ils étaient

sûrement venus le chercher. Le trouvant profondément endormi, ils auront décidé de ne pas le réveiller.

Il reprit une douche, se rasa et se tapota le visage avec de l'eau de Cologne ; puis il s'habilla et sortit de l'appartement. Une jeune femme en tablier blanc se tenait derrière la porte pour le conduire vers la véranda baignée de lumière où ses amis prenaient leur petit-déjeuner.

“Heureusement que nous ne t'avons pas attendu pour dîner !” dit Ramez en riant de bon cœur.

Adam se confondit en excuses, tandis que Dunia s'employait à le défendre contre les sarcasmes de son mari :

“Ce n’est pas une manière d’accueillir notre invité dès le matin. Demande-lui plutôt s’il a bien dormi !”

“Je n’ai pas besoin de le lui demander, j’ai pu vérifier de mes propres yeux,” dit son mari, qui continuait à rigoler de plus belle. “Il ronflait comme un moteur diesel.”

“Quel malappris j’ai épousé, n’est-ce pas ?”

Elle rit, et son mari aussi. Adam renchérit :

“Si tu m’avais demandé mon avis, je t’aurais prévenue. Il a reçu une éducation exécrable. Maintenant, c’est trop tard. Tu n’as pas eu de chance !”

Ramez paraissait enchanté de se faire attaquer de la sorte.

“C’était comme ça, autrefois, dans notre groupe. On se traitait constamment d’analphabète, de sans-cervelle, et de chacal. Mais c’était juste un rituel de connivence. On s’aimait beaucoup, et on s’estimait. N’est-ce pas ?”

Adam confirma de la tête. Puis la jeune femme en tablier qui l’avait accompagné revint avec une cafetière fumante, pour les servir l’un après l’autre. Dès qu’elle fut repartie, Ramez dit à sa femme :

“Dans l’avion, nous avons parlé de Ramzi. Adam envisage d’aller le voir.”

Depuis son arrivée, la veille, l'invité n'avait vu Dunia que souriante. Un sourire doux, naturel, aucunement affecté. Mais à la mention de l'ami perdu, le sourire s'évanouit instantanément.

“Nous ne nous sommes toujours pas remis de son départ. Je devrais même dire de sa ‘désertion’. C'est perturbant, un homme qui décide, du jour au lendemain, de quitter son travail, sa maison, ses amis, pour aller s'enfermer avec des inconnus dans une cabane de montagne.

“Pour Ramez, et pour moi aussi, il était comme un frère. Quand il est parti, nous étions tous les deux abasourdis. Tu

as un ami, tu le vois chaque jour, tu lui confies tes secrets, tu as l'impression de le connaître comme toi-même, et un jour tu découvres que tu ne le connaissais pas. Tu découvres qu'il y avait en lui un autre personnage, que tu n'avais jamais soupçonné. Ramez lui cherche encore des excuses, mais moi je lui en veux. Un homme n'a pas le droit de s'en aller comme ça, sur un coup de tête."

"Ce n'était sûrement pas un coup de tête", observa pensivement Ramez.

"Si ce n'était pas un coup de tête, c'est pire. Cela veut dire qu'il a mûri sa décision en secret, sans nous en parler, sans jamais la discuter avec nous. Cela veut dire que dix fois, vingt fois, nous

étions assis à cette table, lui et nous, comme nous sommes assis ce matin, et nous lui parlions à cœur ouvert, tandis que lui, il concoctait déjà dans son esprit la décision de nous quitter, et de ne plus jamais nous revoir.

“On me demande de l’excuser parce qu’il a été saisi par la foi. Quelle est donc cette foi qui dit à un homme qu’il doit quitter ses amis les plus proches, les plus sincères, pour pouvoir aller vers Dieu ? Parce que Dieu est là-bas, dans la montagne, et pas ici, en ville ? Parce que Dieu est au monastère, et pas sur les chantiers, ni dans les bureaux ? Si l’on croit en Dieu, on doit croire qu’il est partout !

“Excuse-moi, Adam. Ce n’est pas la religion que je critique. Je ne sais pas quelles sont tes croyances, et je ne voudrais pas te heurter.”

“Sois à l’aise, Dunia”, dit l’invité. “Devant moi tu peux critiquer toutes les religions du monde. La mienne comme celles des autres. Ne crois pas que je me sentirai offensé !”

“De toute manière, ce ne sont pas tes coreligionnaires que je critique, les miens sont pires. Quand ils vont dans les montagnes, ce n’est pas seulement pour prier et méditer… Ce qui m’exaspère, c’est cette manière que l’on a aujourd’hui d’introduire la religion partout, et de tout justifier par elle. Si je

m’habille comme ça, c’est pour ma religion. Si je mange ceci ou cela, c’est pour ma religion. On quitte ses amis, et on n’a pas besoin de s’expliquer, c’est ma religion qui m’appelle. On la met à toutes les sauces, et on croit la servir, alors qu’on est en train de la mettre au service de ses propres ambitions, ou de ses propres lubies.

“La religion, c’est important, mais pas plus que la famille, pas plus que l’amitié, et pas plus que la loyauté. Il y a de plus en plus de gens pour qui la religion remplace la morale. Ils te parlent du licite et de l’illicite, du pur et de l’impur, avec des citations à l’appui. Moi j’aimerais qu’on se préoccupe

plutôt de ce qui est honnête, et de ce qui est décent. Parce qu'ils ont une religion, ils se croient dispensés d'avoir une morale.

"Moi je viens d'une famille croyante, et pieuse. Mon arrière-grand-père était *cheikh-el-islam* du temps des sultans ottomans. Chez les miens, on a toujours jeûné le ramadan. C'était naturel, ça allait de soi, on n'en faisait pas toute une histoire. De nos jours, il ne suffit plus de jeûner, il faut aussi montrer à tout le monde que l'on jeûne, et il faut surveiller de près ceux qui ne jeûnent pas.

"Un jour, les gens vont en avoir assez d'une religion trop envahissante, et ils

vont tout rejeter, le meilleur avec le pire.”

Dunia s’était enflammée. Ramez posa sa main sur la sienne.

“Calme-toi, ma chérie. Ce n’est pas la religion qui a ordonné à Ramzi de se retirer du monde. Et ce ne sont pas les moines qui sont venus l’enlever. Il a traversé une crise, et c’était peut-être à nous, ses amis, de nous en rendre compte, et d’en anticiper les conséquences.”

“Non, Ramez ! Arrête de t’accuser toi-même ! Arrête de culpabiliser ! Ce n’était pas à toi de deviner ce qui se passait dans l’esprit de Ramzi. Tu étais son meilleur ami, c’était à lui de s’en

ouvrir à toi, de te confier ses inquiétudes, pour que vous puissiez en discuter ensemble. Toi et moi, nous n’avons rien à nous reprocher. Et ce n’est pas non plus – tu as raison – la faute des moines. Si quelqu’un a mal agi, c’est Ramzi. Et c’est cette femme… On ne maudit pas une personne morte, mais si elle était encore de ce monde, je ne me serais pas gênée pour la maudire.”

Elle s’interrompit, comme pour chercher ses mots, ou pour s’apaiser, ou peut-être pour se remémorer quelque scène. Les deux hommes se contentèrent de l’attendre en silence.

“Lorsque des gens entrent chez nous”, reprit-elle, “j’observe toujours leurs

yeux. Et j’essaie de deviner leurs pensées. La plupart se disent, je suppose, qu’ils aimeraient bien posséder une maison comme la nôtre. Mais tous ne se le disent pas dans le même esprit. Pour les uns, c’est avec émerveillement ; pour les autres, avec envie. Certains de nos visiteurs sont plus riches que nous, la plupart sont beaucoup moins riches, et certains sont pauvres. Mais leur émerveillement ou leur envie ne dépendent pas de leur richesse ou de leur pauvreté. C’est une attitude envers la vie. Haroun el-Rachid était calife, son empire s’étendait du Maghreb jusqu’aux Indes, mais il enviait son vizir Jaafar pour sa prospérité, et il s’est acharné à le ruiner et à le déposséder. Il y a des

gens qui sont heureux du bonheur des autres, même s'ils ne le partagent que brièvement, et très partiellement, et de l'extérieur. Et il y en a d'autres qui se sentent agressés par le bonheur des autres.

"Toi, Adam, en arrivant ici, tu as dû te dire : 'Mon ami Ramez a fait fortune, il s'est fait construire une belle maison, sa femme est accueillante, je vais passer un moment agréable en leur compagnie.' Elle, la femme de Ramzi, dès qu'elle mettait les pieds chez nous, je lisais l'envie dans ses yeux et sur ses lèvres serrées. Lorsqu'il y avait un nouvel objet, elle le voyait tout de suite. Ramez, lorsque j'achète un nouveau tapis, il peut

marcher dessus cinquante fois sans le remarquer. Je dois à chaque fois lui dire ‘Regarde !’ pour qu’il le voie. Cette femme, à l’instant où elle entrait, repérait le nouvel objet, et je la voyais calculer dans sa tête le prix que j’avais pu payer.

“Quand nous nous sommes installés ici, nous avons eu, par trois fois, des fuites d’eau, et j’avais exprimé devant la femme de Ramzi ma crainte qu’on se réveille un matin avec toute la maison inondée, les murs, les meubles, les tapis, les tentures… Je l’ai regardée, et je n’ai vu sur son visage que de la joie, une joie débordante, incontrôlée, comme si je lui avais annoncé le plus heureux

événement.

“Je me souviens d’avoir eu peur d’elle, ce jour-là, et de m’être dit : ‘Elle va jeter un sort à mon mari !’ D’ordinaire, je ne suis pas superstitieuse, mais j’avais constamment peur, surtout lorsque Ramez prenait l’avion. Je lui ai même fait jurer de ne jamais mentionner l’appareil devant elle.”

L’intéressé confirma d’un sourire, tout en haussant les épaules et les sourcils pour bien montrer qu’il ne croyait pas à ces histoires de mauvais œil. Mais Dunia reprit, sans se soucier de sa réaction :

“Ramez et Ramzi ont gravi les

marches ensemble, la main dans la main, aucun des deux n'est moins riche que l'autre. Sauf que chez Ramzi, la fortune se voyait moins, il a toujours été discret et réservé. Ce qui est, en soi, une qualité. Mais sa femme vivait la chose comme une punition. Ramez est plus dépensier, plus démonstratif, plus *show off*…"

L'intéressé arrondit les yeux.

"Moi, *show off* ?"

Dunia passa sa main dans les cheveux de son mari, avec une tendresse maternelle.

"Oui, mon chéri, tu aimes bien montrer ta maison, ton avion privé, ta Mercedes."

“Tu imagines ce que les gens diraient si un homme aussi riche que moi s’habillait comme un mendiant, et roulait dans un vieux tacot ?”

“Je ne te critique pas, mon chéri, tu me plais comme tu es, j’aurais été malheureuse si j’avais épousé un avare. Mais c’est un fait que tu ne caches pas ta fortune, alors que ton associé préférait qu’on dise : ‘Il est devenu riche, et il n’a rien changé à sa manière de vivre !’ Est-ce que je me trompe ?”

“Ce que dit Dunia est juste”, reconnut son mari. “Ramzi aimait bien que l’on dise qu’il avait beaucoup travaillé pour réussir, mais il devenait timide quand on le disait riche. Il avait presque honte de

son argent. C’est peut-être pour cette raison, d’ailleurs, que sa femme se comportait comme elle le faisait. Elle devait avoir envie de dépenser, et lui l’en empêchait.”

“Finalement, ceux qu’on avait surnommés ‘les inséparables’ étaient très différents l’un de l’autre”, observa Adam à voix basse, comme s’il ne parlait qu’à lui-même. “Vous avez tous les deux fait fortune, mais vous n’en avez pas tiré les mêmes enseignements. Toi, tu as estimé que le Ciel avait voulu te récompenser ; lui, il a estimé que le Ciel avait voulu l’éprouver.”

Son hôte confirma avec empressement.

“Très juste ! C’est exactement comme ça qu’il réfléchissait, Ramzi. Il disait d’ailleurs que le Ciel avait envoyé le pétrole aux Arabes non pour les récompenser, mais pour les éprouver, peut-être même pour les punir. Ce en quoi il avait parfaitement raison, je dois dire. Le pétrole, c’est une malédiction.”

“C’est pourtant grâce à l’argent du pétrole que vous avez fait fortune, tous les deux”, lui rappela Adam.

“Oui, c’est vrai. Pour Ramzi et moi, c’était la fortune, mais pour l’ensemble des Arabes, le pétrole aura été une malédiction. Pas seulement pour les Arabes, d’ailleurs. Est-ce que tu connais un seul pays que le pétrole a rendu

heureux ? Passe-les tous en revue. Partout, l’argent du pétrole a provoqué des guerres civiles, des bouleversements sanglants ; il a favorisé l’émergence de dirigeants fantasques et mégalomanes.”

“Pourquoi, à ton avis ?”

“Parce que les gens ont eu beaucoup d’argent du jour au lendemain, et sans avoir eu besoin de travailler pour le gagner. Résultat, on a vu se propager une culture de la paresse. Pourquoi devrais-tu te fatiguer, si tu peux payer quelqu’un d’autre pour se fatiguer à ta place ? On se retrouve avec des populations entières de rentiers, et à leur service des populations entières de serviteurs, pour ne pas dire d’esclaves. Tu crois qu’on

peut bâtir des nations avec ça ?”

“Tu t’es senti esclave, toi ?” dit Dunia, quelque peu offensée.

“Oui, chaque fois que je suis en présence d’un émir, je me sens un peu esclave. Un esclave de luxe, un esclave riche et bien nourri, mais un esclave quand même.”

Il se tut, comme pour se rappeler des scènes précises. Puis il reprit :

“Le fondateur de l’OPEP, un Vénézuélien, disait que les hydrocarbures étaient les ‘excréments du diable’… Il avait raison. Ceux qui écriront l’histoire dans cent ans diront, j’en suis sûr, que le pétrole n’a enrichi les Arabes que pour mieux les ruiner !”

Des oiseaux s’étaient mis à gazouiller dans le jardin. Les hôtes et l’invité se turent pour mieux les écouter, et pour s’imprégner de leur insouciance, de leur apparente gaieté.

Puis Ramez dit à son ami :

“Parle à Dunia des retrouvailles que tu penses organiser !”

Adam raconta la genèse du projet. Il énuméra les personnes qu’il envisageait de réunir, et dit quelques mots de chacune. Puis il rappela brièvement ce que fut leur cercle d’amis, évoquant leurs querelles, leurs idéaux, et leurs vaines promesses de ne jamais se perdre de vue. Avant d’ajouter :

“Dans l’avion, je disais à Ramez que j’aimerais beaucoup que nos femmes soient avec nous, mais que je craignais qu’elles s’ennuient à nous entendre raconter nos souvenirs d’anciens militants. Après notre conversation de ce matin, je suis sûr que deux de nos femmes au moins devraient impérativement se joindre à nous : la mienne, Dolorès, et toi, Dunia, si tu veux bien.”

“Ce sera avec plaisir. Ramez me parle beaucoup de cette époque que je n’ai pas connue, et je serais enchantée d’entendre vos histoires, ça ne m’ennuiera pas du tout. Ce serait quand ?”

“La date n’est pas encore fixée. J’envisage…”

“Peu importe, je suis une épouse orientale soumise, je n’ai pas d’engagements sans mon mari ; s’il est libre ce jour-là, je suis libre.”

Ledit mari leva les yeux au ciel, puis baisa la main de Dunia, avant de dire :

“Avant que je n’oublie, Sémiramis a téléphoné hier soir. Elle s’inquiétait de ne pas te voir à l’hôtel, et quand je lui ai dit que tu étais venu avec moi à Amman, elle a prononcé des mots crus que je ne répéterai pas.”

“C’est ma faute”, reconnut Adam. “J’avais l’intention de l’appeler, puis je

me suis assoupi. Elle doit être furieuse…”

“Quand tu rentreras à l’hôtel, tu vas t’en rendre compte. A mon avis, tu ferais mieux de rester à Amman, je t’accorde l’asile.”

Son invité sourit.

“Non, il faut que j’aille subir le châtiment que je mérite. A quelle heure tu penses que nous pourrions partir ?”

“J’ai dit à l’équipage d’être prêt à décoller vers onze heures. Ça te va ?”

Adam consulta sa montre. Il était huit heures trente.

“C’est parfait. Nous avons le temps de nous préparer calmement.”

“Mon épouse soumise a décidé de m’emmener voir sa mère. Nous passerons la journée chez elle à la montagne, puis nous rentrerons le soir à Amman en ramenant notre fille avec nous.”

2

De retour à l’Auberge Sémiramis, Adam monta discrètement dans sa chambre. Mais au moment d’ouvrir la porte, il entendit le téléphone sonner. Sa “châtelaine” avait manifestement demandé qu’on l’informe de son arrivée. Aucun reproche, cependant, aucune réprimande. Elle voulait seulement lui dire qu’elle serait absente jusqu’au soir, et qu’à son retour elle l’appellerait pour qu’ils dînent ensemble.

Il commença par prendre quelques notes concernant ses conversations avec Ramez et sa femme, notamment sur ce

qu'ils lui avaient dit à propos de Ramzi, et qui pourrait lui être utile le jour où il se rendrait chez lui, au monastère. Puis il releva le capot de son ordinateur portable afin de consulter son courrier. Un long message de Naïm lui était parvenu en son absence.

"Bien cher Adam,

En lisant ton dernier courrier, et en relisant celui que je t'avais écrit moi-même, il me semble qu'il y a eu un petit malentendu que j'aimerais dissiper.

J'ai bien dit que j'avais quitté le pays "à contrecœur", et tu en as conclu que mes parents m'y avaient forcé. Je dois à la mémoire de mon

père de rectifier : il ne m’a pas forcé, il m’a persuadé, au cours d’une longue conversation ‘entre hommes’ que je n’oublierai pas.

Nous avions eu, dans les semaines précédentes, plusieurs échanges vifs. Chaque fois que l’on évoquait le départ, je manifestais ma désapprobation, il me reprenait, je répondais avec irritation, le ton montait, et ma mère se mettait à pleurer. L’atmosphère à la maison devenait détestable pour tous. Un jour, il m’a convoqué dans la petite pièce qui lui servait de bureau. Il m’a demandé de m’asseoir dans un fauteuil, il a refermé la porte, puis,

chose exceptionnelle, il a pris dans sa poche son paquet de Yenindji pour m'en offrir une. C'était en quelque sorte l'équivalent moral du calumet de la paix. Il a allumé ma cigarette, puis la sienne, et déplacé le cendrier pour le mettre à égale distance de nous deux.

Je me rappelle la scène comme si elle s'était déroulée la semaine dernière, alors que cela fait plus d'un quart de siècle ! La pièce n'était pas grande, comme tu le sais ; il n'y avait de la place que pour les deux fauteuils où nous étions assis. Les murs étaient tapissés de livres en diverses langues, et il y avait un

secrétaire en bois, incrusté de nacre, avec beaucoup de petits tiroirs. La lumière venait d'une fenêtre qui donnait sur le jardin de l'immeuble. Il faisait froid, ce jour-là, mais mon père l'avait entrouverte à cause de la fumée.

Je me souviens des mots par lesquels il avait entamé sa plaidoirie : 'Quand j'avais ton âge, j'avais moi aussi des amis estimables, des jeunes gens honnêtes, instruits, talentueux, appartenant à toutes les communautés, et qui avaient les ambitions les plus nobles. Pour moi, ils étaient plus importants encore

que ma famille. Nous rêvions ensemble d'un pays où les citoyens ne seraient plus définis en priorité par leur appartenance religieuse. Nous voulions secouer les mentalités et bousculer les vieilles habitudes.'

L'un de leurs chevaux de bataille, me dit-il, concernait les prénoms. Pourquoi fallait-il que les chrétiens portent systématiquement des prénoms chrétiens, les musulmans des prénoms musulmans, et les juifs des prénoms juifs ? Pourquoi fallait-il que chacun porte dans son prénom même l'étendard de sa religion ? Au lieu que les uns se prénomment

Michel ou Georges, les autres Mahmoud ou Abderrahman, et nous Salomon ou Moïse, on aurait tous des prénoms ‘neutres’ – Sélim, Fouad, Amin, Sami, Ramzi, ou Naïm.

‘C’est de là que vient ton prénom’, m’a expliqué mon père. ‘Plusieurs de mes amis ont eu, à ce sujet, des disputes graves avec leurs familles. Certains ont dû céder ; moi, j’ai tenu bon. Ton grand-père aurait voulu que je t’appelle Ezra, comme lui. Pour me justifier à ses yeux, je lui ai expliqué que pendant des siècles, les juifs ont été contraints de porter des habits

distinctifs pour que les goyim les reconnaissent du premier coup d’œil, et qu’ils puissent les éviter, ou demeurer sur leurs gardes ; et que les prénoms distinctifs jouaient un rôle similaire. Je ne suis pas sûr de l’avoir convaincu, mais il m’a laissé faire.

‘Si je te raconte cela, c’est pour te dire que j’ai eu, dans ma jeunesse, les mêmes idéaux que toi, les mêmes rêves de coexistence entre toutes les communautés, et que ce n’est certainement pas de gaieté de cœur que j’emmène aujourd’hui ma famille hors d’un pays où mes ancêtres ont vécu pendant cinq cents

ans. Mais pour nous, vivre ici est devenu impossible, et tout me porte à croire que ce sera pire demain.

‘Ne te fais pas d’illusions, bientôt il n’y aura plus aucune communauté juive dans tout le monde arabe. Aucune ! Certaines sont déjà en voie d’extinction, celles du Caire, d’Alexandrie, de Bagdad, d’Alger, de Tripoli… Et maintenant la nôtre. Bientôt il n’y aura plus dans cette ville dix hommes pour dire ensemble la prière ! C’est une dérive profondément triste, profondément déprimante. Mais nous n’y pouvons rien, Naïm, ni toi, ni moi.

‘A qui la faute ? A la création de l’Etat d’Israël ? Je sais que vous le pensez, tes amis et toi. Et c’est en partie vrai. Mais seulement en partie. Parce que la discrimination, les vexations de toutes sortes, existent depuis des siècles, bien avant l’Etat d’Israël, bien avant qu’il n’y ait ce contentieux territorial entre Juifs et Arabes. Est-ce qu’il y a eu un seul moment dans l’histoire du monde arabe où nous ayons été traités comme des citoyens à part entière ?

‘Ailleurs non plus, tu me diras. Oui, c’est vrai. En Europe, il y a eu pire, mille fois pire. Je n’en doute

pas. Il a fallu toute l'abomination nazie pour que les mentalités commencent à changer de façon radicale, pour que l'antisémitisme commence à être considéré comme une pratique dégradante et une maladie honteuse.

'Je suis persuadé que cette évolution aurait pu s'étendre au monde arabe. Si, au lendemain de l'horreur nazie, il n'y avait pas eu ce conflit autour de la Palestine, le sort des Juifs dans les sociétés arabes ne se serait-il pas amélioré, au lieu de se détériorer ? Je crois que si, j'en suis même certain. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce qui s'est

passé, c'est l'inverse. Partout ailleurs, la situation des Juifs s'améliore, et pour nous seuls elle se détériore. Ailleurs, les pogroms sont relégués à la poubelle de l'Histoire, et chez nous ils recommencent. Ailleurs, les Protocoles des Sages de Sion disparaissent des bibliothèques respectables, et ici, on les imprime à tour de bras.

'L'autre jour, quand nous avons parlé de la guerre des Six Jours, tu as comparé l'attaque de l'aviation israélienne contre les aérodromes militaires arabes à l'attaque surprise des Japonais contre Pearl Harbor.

Ce parallèle me paraît outrancier, mais il contient une part de vérité – sinon dans les faits historiques, du moins dans la perception de ces faits. Il est vrai que beaucoup de nos compatriotes voient maintenant en nous les ressortissants d'une puissance ennemie, un peu comme ces Américains d'origine japonaise qu'on avait enfermés dans des camps après Pearl Harbor pour ne les relâcher qu'au lendemain de la victoire. Que se serait-il passé si le Japon avait gagné la guerre, s'il avait pu conserver toutes ses conquêtes en Asie et dans le Pacifique – la Chine, la Corée, les Philippines, Singapour et le reste –,

s’il avait imposé aux Etats-Unis un armistice humiliant, avec l’abandon de Hawaii, par exemple, et le paiement de lourdes réparations ?

‘De ce point de vue, on pourrait effectivement dire que la guerre des Six Jours, c’est comme un Pearl Harbor qui aurait brillamment réussi. Pendant que les Israéliens exultent, les Arabes sont fous de rage, et nous, nous devenons leurs souffre-douleur. C’est minable de s’attaquer à des populations civiles sans défense, mais il ne faut pas attendre des foules humiliées qu’elles se montrent magnanimes et chevaleresques. Nous sommes

désignés comme ennemis, et nous serons traités comme tels ; même toi, Naïm, et quelles que soient tes opinions. On en est là ! Que cela nous convienne ou pas, il n’y a pas d’échappatoire.’

C’est la première fois que je consigne par écrit les propos de mon père. Grâce à toi, Adam. Grâce aux questions que tu m’as posées, aux réminiscences que tu as suscitées en moi. Et aussi grâce aux explications détaillées que tu m’as fournies hier sur les agissements de Mourad. Je me suis dit, en les lisant, que l’histoire des nôtres, de nos familles

et de notre bande d'amis, celle de nos illusions et de nos égarements, n'est pas inintéressante à raconter, parce qu'elle est un peu aussi l'histoire de notre époque, de ses illusions, justement, comme de ses égarements.

Mais je referme la parenthèse pour en revenir à cette conversation crépusculaire avec mon père, à la veille de notre départ, de notre petit exode – ma mère préfère dire notre 'sortie'. Ce n'était pas vraiment une conversation, d'ailleurs, c'était une plaidoirie, comme je te l'ai dit au début de cette lettre, une plaidoirie qu'il avait longtemps préparée, non

seulement pour me convaincre, mais d'abord pour se convaincre lui-même, et pouvoir prendre sa décision.

Je l'avais laissé parler. Il avait l'air si ému, si sincère, si prévenant envers les idées que je nourrissais moi-même, que je n'avais pas envie de polémiquer avec lui. Il est vrai qu'en dépit des débats houleux que nous avions en ce temps-là, je l'admirais, je l'aimais profondément, je ne doutais pas un seul instant de son intégrité morale ni de son acuité intellectuelle.

Et je n'étais pas le seul à l'admirer. Toute la communauté

écoutait ses opinions avec respect, et guettait ses gestes. C’est d’ailleurs pour cela que notre famille a été l’une des dernières à quitter le pays. Mon père savait que son départ serait un signal, et il ne voulait pas le donner à la légère. Tant qu’il y avait encore un espoir, il voulait l’explorer.

A un moment, au cours de cette conversation, je lui ai demandé si nous aurions été contraints à l’exil même si Israël avait perdu la guerre. Il a posé sur mon bras une main consolatrice. ‘Ne cherche pas, Naïm, c’est inutile, il n’y a aucune solution, j’ai déjà retourné la chose

mille fois dans ma tête. Notre sort est scellé depuis longtemps, bien avant ta naissance et même avant la mienne. Si Israël avait perdu la dernière guerre, ça aurait été encore pire, nous aurions été à la fois persécutés et méprisés.

‘De toute manière, jamais ma bouche ne souhaitera la défaite d’Israël, qui signifie sa destruction. Pour notre petite communauté, la création de l’Etat s’est révélée désastreuse ; pour l’ensemble du peuple juif, c’est une entreprise hasardeuse ; chacun a le droit d’y être favorable ou défavorable, mais on ne peut plus en parler comme si

c'était un vague projet de Monsieur Herzl. C'est à présent une réalité, et nous sommes tous embarqués dans cette aventure, que nous l'approuvions ou pas. C'est comme si toi, Naïm, tu avais pris mon argent, oui, tout l'argent de notre famille jusqu'à la dernière piastre, et que tu étais allé le jouer sur un cheval aux courses ; je t'aurais traité de tous les noms, je t'aurais accusé de nous avoir ruinés, je serais peut-être même allé jusqu'à maudire l'heure où tu es né. Mais est-ce que j'aurais prié pour que ton cheval perde la course ? Non, sûrement pas. J'aurais quand même prié pour que ton cheval sorte gagnant. Si

Israël sortait perdant de la prochaine guerre, ce serait pour tous les Juifs une tragédie d'ampleur cataclysmique. Nous avons eu suffisamment de tragédies comme cela, tu ne trouves pas ?'

A ce point de l'entretien, je lui avais demandé si, pour lui, la destination ultime de notre famille allait être Israël. Il a pris quelques secondes avant de répondre : 'Non, ce sera le Brésil.' Il avait un tremblement dans la voix, ce qui m'avait donné à croire que son opinion n'était pas arrêtée. Pourtant, elle l'était, et il allait s'y tenir jusqu'à la fin de sa vie. Plusieurs

fois il s'est rendu en Israël, sans jamais songer à s'y établir. Ma mère était d'un autre avis. Elle avait deux de ses sœurs à Tel-Aviv, et elle aurait aimé vivre près d'elles. Mais elle est de la vieille école, celle où les femmes ne remettent pas en cause les décisions de leurs maris. Quand elle avait des doutes, elle les gardait pour elle. De toute manière, ce n'étaient que des interrogations, fondées sur des attaches sentimentales, et qui ne pouvaient entrer en compétition avec les raisonnements charpentés de mon père. Quand elle l'entendait critiquer Israël, elle n'était pas contente, mais elle réagissait par des

soupirs, ou s’efforçait de détourner la conversation plutôt que de répondre du tac au tac.

Un jour, bien des années après notre départ, l’une de mes tantes maternelles, Colette, est venue nous rendre visite à São Paulo. Elle était boulotte, futée, rigolote, et mon père l’aimait beaucoup. De ce fait, elle s’est sentie autorisée à lui lancer, au cours d’un déjeuner familial : ‘Alors, Moïse, quand est-ce que tu vas finir par emmener ta petite famille en Israël pour que nous puissions vivre les uns à côté des autres ?’ Mon père s’est contenté de sourire. Alors ma tante a renchéri :

‘Le Brésil, c’est très bien, mais là-bas, c’est tout de même chez nous, tu ne crois pas ?’ Mon père n’a pas répondu, et il n’a plus rien dit jusqu’à la fin du repas. Ma mère s’était dépêchée de parler d’autre chose. Tout en continuant à surveiller son mari du coin de l’œil, parce qu’elle connaissait son mode de fonctionnement. On avait beau le titiller, le provoquer même, il ne réagissait jamais de manière impulsive. En toutes circonstances, il prenait son temps, il réfléchissait, il évaluait.

On s’était donc levés de table pour aller s’asseoir sur la véranda.

Et c’est au moment où l’on servait le café que mon père s’est enfin décidé à répondre à ma tante. Sans la regarder, en fixant le fond de sa tasse, comme si elle contenait un prompteur. ‘La Palestine, nous avons le droit de l’appeler ‘eretz yisrael’, et nous avons le droit d’y vivre, autant que les autres, et même un peu plus. Mais rien ne nous autorise à dire aux Arabes : Allez, ouste, dégagez d’ici, cette terre est à nous, depuis toujours, et vous n’avez rien à y faire ! Ça, pour moi, c’est inadmissible, quelle que soit notre interprétation des textes, et quelles qu’aient pu être nos souffrances.’

Il s’est tu, il a pris une gorgée de son café, puis il a ajouté, sur un ton sobre : ‘Mais il est vrai aussi que si on était arrivés timidement, en s’excusant de l’intrusion, et en demandant aux Arabes s’ils voulaient bien avoir l’obligeance de nous faire un peu de place, on n’aurait rien obtenu, et on se serait fait chasser.’

Il s’est tu quelques instants encore, puis, pour la première fois, il a regardé droit dans les yeux sa belle-sœur préférée. ‘A des questions comme celles-là, Colette, il n’y a aucune réponse satisfaisante. Comment cesser d’être un agneau

sans devenir un loup ? La voie suivie par les Israéliens ne me convainc pas, mais je n'ai pas d'alternative à leur proposer. Alors je m'éloigne, je me tais et je prie.'

Il s'est tu, comme s'il priait réellement. Puis il a ajouté, sur un ton plus allègre : 'Les gens d'ici ont l'habitude de dire : *Deus é Brasileiro !* Au début, j'en souriais, mais maintenant je pense qu'ils ont raison, bien plus qu'ils ne le croient eux-mêmes. Quand l'Eternel contemple le monde, quelle est la contrée qui Le rend le plus fier de Sa création et de Ses créatures ? Par quelle contrée se sent-Il glorifié, et

par laquelle se sent-Il insulté ? Je suis persuadé que c'est cette terre-ci, la terre du Brésil, qu'Il contemple avec joie, avec fierté, et c'est la nôtre, là-bas, au Levant, qu'Il contemple avec tristesse et avec colère. Oui, mes nouveaux compatriotes ont raison, *Deus é Brasileiro*. C'est ici la terre sainte, c'est ici la terre promise, et l'humble Moïse que je suis ne regrette pas d'y avoir conduit les siens.'

Pardon, cher Adam, d'avoir répondu si longuement à ta petite phrase. Mais il le fallait. Pour

honorer la mémoire de mon père, et aussi pour t'exposer mes propres idées. Car ses paroles, telles que je viens de te les rapporter de mémoire, représentent, pour l'essentiel, ce que je pense moi-même aujourd'hui. Il m'a transmis sa vision comme il m'a transmis ses vieux livres, et j'ai le sentiment d'être le légataire d'une sagesse désuète dont nos contemporains ne veulent plus. Nous sommes à l'âge de la mauvaise foi et des camps retranchés. Qu'on soit juif ou arabe, on n'a plus le choix qu'entre la haine de l'autre et la haine de soi. Et si tu as le malheur d'être né, comme moi, à la fois arabe et juif, alors tu

n'existes tout simplement pas, tu n'as même pas le droit d'avoir existé ; tu n'es qu'un malentendu, une confusion, une méprise, une fausse rumeur que l'Histoire s'est déjà chargée de démentir. Et ne t'avise surtout pas de rappeler aux uns et aux autres que c'est en arabe que Maïmonide a rédigé le 'Guide des égarés' !

Crois-tu que, dans notre cercle d'amis, ou dans ce qu'il en reste, on peut encore parler de ces sujets avec sérénité ? Est-ce que le Juif que je suis pourra exprimer les nuances de sa pensée sans avoir à se proclamer, d'emblée, anti-israélien et

antisioniste ?

Je te pose – et me pose – ces questions, mais ce n’est pas une condition que je fixe pour ma venue. J’ai envie de revoir le pays, de retrouver les amis, et s’il est impossible de discuter sereinement, je ne discuterai pas. Jamais je ne m’abaisserai à dire ce que je ne pense pas, mais je peux parfaitement m’abstenir de dire tout ce que je pense. Je visiterai le pays, je me gaverai de bonnes choses, et je raconterai mes souvenirs d’enfance en évitant les sujets qui fâchent.

Fidèlement à toi,

Naïm”

3

Dès qu'il eut fini de lire le long message de son ami, et avant de songer à ce qu'il pourrait lui répondre, Adam ouvrit son carnet pour y consigner quelques réminiscences.

Je n'ai pas bien connu le père de Naïm. Il m'est arrivé de le saluer, d'échanger avec lui deux ou trois formules de politesse, mais je n'ai jamais discuté avec lui. Dans mon souvenir, il était grand, avec des lunettes en écaille et des cheveux châtains coupés court. Je me souviens qu'il portait des

chaussures bicolores, blanc et marron, qui devaient être à la mode en ce temps-là. L'impression qui m'est restée de lui est celle d'un personnage strict, sans doute parce que son fils parlait à voix plus basse quand il le savait à la maison.

Je me souviens très bien aussi du petit bureau où ils ont eu leur longue conversation. A la réflexion, je me dis que l'homme ne devait pas être si sévère, après tout, puisque Naïm n'hésitait jamais à m'emmener dans cette pièce. Nous y jouions même quelquefois aux échecs, assis sur les deux grands

fauteuils. Nous étions effectivement entourés de livres, en diverses langues, dont certains paraissaient très anciens. Mais je n'en voyais que le dos, je n'en ai jamais ouvert un seul.

Il referma son carnet, relut la lettre de bout en bout, puis il entreprit d'y répondre.

"Bien cher Naïm,

Merci d'avoir pris le temps de me raconter cet épisode de ta vie. J'ai lu ton récit avec émotion, et avec, tout au long, un mélange de tristesse et de fierté.

La fierté, c'est par rapport à mes amis. Du moins à la plupart d'entre

eux. Depuis que je suis revenu au pays dans les circonstances que tu sais, je m'efforce de les retrouver, de les redécouvrir, souvent après de longues années d'éloignement, et je me rends compte que nous étions porteurs des rêves les plus nobles. Si j'avais pu avoir le moindre doute à ce sujet, la lettre que tu viens de m'écrire aurait suffi à le dissiper.

La tristesse, c'est par rapport à ce que nous sommes devenus. Comment expliques-tu que nous ayons eu si peu d'influence sur la marche de notre pays, de notre région, sans même parler de la

marche du monde ? Comment expliques-tu que nous nous retrouvions à présent dans le camp des perdants, des vaincus ? Que nous nous soyons ainsi éparpillés à travers le monde ? Et que la voix sage qui est la nôtre soit devenue aussi inaudible ?

Mais j'en viens sans tarder à ta si belle lettre, et au thème grave qu'elle traite avec tant de sincérité.

Ce conflit qui a bouleversé nos vies n'est pas une querelle régionale comme les autres, et ce n'est pas seulement un

affrontement entre deux ‘tribus cousines’ malmenées par l’Histoire. C’est infiniment plus que cela. C’est ce conflit, plus que tout autre, qui empêche le monde arabe de s’améliorer, c’est lui qui empêche l’Occident et l’Islam de se réconcilier, c’est lui qui tire l’humanité contemporaine vers l’arrière, vers les crispations identitaires, vers le fanatisme religieux, vers ce qu’on appelle de nos jours ‘l’affrontement des civilisations’. Oui, Naïm, j’en suis persuadé, ce conflit qui a gâché ta vie et la mienne est aujourd’hui le nœud douloureux d’une tragédie qui va bien au-delà de nous ou de

notre génération, bien au-delà de notre pays natal ou de sa région. Je le dis en pesant mes mots : c'est d'abord à cause de ce conflit que l'humanité est entrée dans une phase de régression morale, plutôt que de progrès.

Serais-je en train de tomber dans ce travers, si répandu chez les nôtres, et qui consiste à donner une importance très excessive à tout ce qui nous touche de près ? Rappelle-toi comme nous nous moquions autrefois de ceux qui, à chaque dispute entre deux villages de la Montagne, se mettaient à spéculer sur ce qu'allaient faire les

Américains, sur ce qu'allaient dire les Français, et sur la manière dont allaient riposter les Russes, comme si le reste du monde n'avait pas d'autres chats à fouetter. Ayant, en tant qu'historien, un sens aigu de la relativité des choses, je me suis toujours retenu de dire, et même de penser, que ce conflit au Proche-Orient avait pu détourner la caravane humaine tout entière vers une autre destination.

Mais, à force de vouloir éviter ce travers risible, on risque de tomber dans le travers inverse, celui de la banalisation, que résume ce proverbe bien de chez nous : 'Ma

sar chi, ma sar metlo.' Je le cite parfois à mes étudiants, en le traduisant à ma manière : 'Tout ce qui se passe ressemble forcément à quelque chose qui s'est déjà passé.' Et je le réfute vigoureusement, vu que les réalités d'aujourd'hui ne reproduisent jamais celles d'hier, et que les similitudes sont plus trompeuses qu'instructives.

En l'occurrence, on pourrait affirmer, sans risque d'erreur, que dans l'histoire trois ou quatre fois millénaire du peuple juif, les années quarante du vingtième siècle, qui ont vu une tentative d'extermination, puis la défaite du

nazisme, puis la création de l'Etat d'Israël, constituent la décennie la plus dramatique et la plus significative de toutes.

Ton père te l'a dit à sa manière, et j'en suis tout aussi persuadé que lui : quand nous sommes nés, toi et moi, un cataclysme venait de se produire, qui allait avoir des conséquences à la fois régionales et planétaires, qui allait inévitablement désintégrer nos existences, et nous n'y pouvions strictement rien.

Dans un monde idéal, les choses auraient pu se passer autrement. Les Juifs seraient venus en

Palestine en expliquant que leurs ancêtres avaient vécu là il y a deux mille ans, qu'ils en avaient été chassés par l'empereur Titus, et qu'à présent ils avaient décidé d'y revenir ; et les Arabes qui peuplaient ce pays leur auraient dit : 'Mais bien sûr, entrez donc, vous êtes les bienvenus ! Nous vous laisserons la moitié du pays et nous irons vivre dans la moitié qui reste.'

Dans le monde réel, les choses ne pouvaient se passer ainsi. Quand les Arabes ont compris que l'immigration juive n'était pas le fait de quelques groupes de

réfugiés, mais qu'il s'agissait d'une entreprise organisée visant à s'approprier le pays, ils ont réagi comme l'aurait fait n'importe quelle population : en prenant les armes pour l'empêcher. Mais ils se sont fait battre. Chaque fois qu'il y a eu un affrontement, ils se sont fait battre. Je n'arrive plus à compter le nombre des défaites qu'ils ont déjà subies. Ce qui est certain, c'est que cette succession de débâcles a progressivement déséquilibré le monde arabe, puis l'ensemble du monde musulman. Déséquilibré au sens politique, et aussi au sens clinique. On ne sort pas indemne d'une série

d'humiliations publiques. Tous les Arabes portent les traces d'un traumatisme profond, et je ne m'exclus pas du lot. Mais ce traumatisme arabe, lorsqu'on le contemple à partir de l'autre rive, la rive européenne, ma rive adoptive, ne suscite que l'incompréhension et la suspicion.

Dans la 'plaidoirie' que tu m'as rapportée, ton père a mis le doigt sur une vérité capitale : au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Occident a découvert l'horreur des camps, l'horreur de l'antisémitisme ; alors qu'aux yeux des Arabes, les Juifs

n'apparaissaient nullement comme des civils désarmés, humiliés, décharnés, mais comme une armée d'invasion, bien équipée, bien organisée, redoutablement efficace.

Et au cours des décennies suivantes, la différence de perception n'a fait que s'accentuer. En Occident, reconnaître le caractère monstrueux du massacre perpétré par le nazisme est devenu un élément déterminant de la conscience morale contemporaine, et il s'est traduit par un soutien matériel et moral à l'Etat où ont trouvé refuge les communautés juives martyrisées. Tandis que dans

le monde arabe, où Israël remportait une victoire après l'autre, contre les Egyptiens, les Syriens, les Jordaniens, les Libanais, les Palestiniens, les Irakiens, et même contre tous les Arabes réunis, on ne pouvait évidemment pas voir les choses de la même manière.

Le résultat, et c'est à cela que je voulais en venir, c'est que le conflit avec Israël a déconnecté les Arabes de la conscience du monde, ou tout au moins de la conscience de l'Occident, ce qui revient à peu près au même.

J'ai lu dernièrement ce

témoignage d'un ambassadeur israélien sur sa carrière dans les années cinquante et soixante : 'Notre mission était délicate, parce qu'il nous fallait à la fois persuader les Arabes qu'Israël était invincible, et persuader l'Occident qu'Israël était en danger de mort.' Avec le recul, on peut dire que ce diplomate et ses collègues ont remarquablement réussi dans cette mission contradictoire. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si les Occidentaux et les Arabes ne posent pas le même regard sur l'Etat d'Israël ni sur l'itinéraire du peuple juif.

Mais ce n'est évidemment pas l'habileté des diplomates qui explique cette différence de perception. Il y a, objectivement, deux tragédies parallèles. Même si la plupart des gens, chez les Juifs comme chez les Arabes, préfèrent n'en reconnaître qu'une. Les Juifs, qui ont subi tant de persécutions et d'humiliations à travers l'histoire, et qui viennent de connaître, au cœur du vingtième siècle, une tentative d'extermination totale, comment leur expliquer qu'ils doivent demeurer attentifs aux souffrances des autres ? Et les Arabes, qui traversent aujourd'hui

la période la plus sombre et la plus humiliante de leur histoire, qui subissent défaite sur défaite des mains d'Israël et de ses alliés, qui se sentent bafoués et rabaissés dans le monde entier, comment leur expliquer qu'ils doivent garder à l'esprit la tragédie du peuple juif ?

Ceux qui, comme toi et moi, sont profondément sensibles à ces deux 'tragédies rivales' ne sont pas très nombreux. Et ils sont – nous sommes – de tous les Juifs et de tous les Arabes, les plus tristes et les plus désemparés. C'est vrai, il m'arrive d'envier ceux qui, dans un camp comme dans l'autre, se

sentent capables de dire, sans états d’âme : Que mon peuple triomphe, et que les autres crèvent !

Mais je m’arrête là. Nous aurons bientôt d’autres occasions de nous raconter nos malheurs. Notamment lors de ces retrouvailles que je m’efforce d’organiser.

A ce propos, les choses se précisent. Je viens de passer vingt-quatre heures avec notre ami Ramez. Nous avons déjeuné ensemble, puis il m’a emmené dans son avion privé – oui monsieur ! – à Amman, où il réside dans la masure que tu imagines… Je te raconterai cette visite plus en

détail, soit par écrit, soit de vive voix. Je veux seulement te dire qu'il a été enthousiaste lorsque j'ai évoqué l'idée d'une rencontre de notre vieux cercle d'amis. Nous pourrons compter sur sa présence comme sur celle de sa femme, qui se prénomme Dunia, et qui me semble capable de s'intégrer au groupe comme si elle en avait toujours fait partie.

En revanche, l'autre 'Ramz' manquera à l'appel. Je ne sais pas si on te l'a appris, mais Ramzi s'est retiré du monde pour se faire moine. La chose s'est produite il y a un peu plus d'un an. Il avait bâti

avec son associé un véritable empire, il avait amassé une fortune, et un jour il a décidé de tout abandonner pour aller mener une vie d'ascète dans un monastère de la montagne. Il se fait appeler ' frère Basile'. Je ne sais s'il faut l'admirer ou le plaindre. Les cyniques parlent de dépression, et ils ont peut-être raison. Mais il y a trop de cyniques à travers le monde – et en ce pays un peu plus qu'ailleurs ; pour ma part, je préfère croire que notre ami s'est posé d'authentiques interrogations spirituelles et éthiques.

Son 'alter ego' ne s'en remet

pas, il a les larmes aux yeux dès qu'il en parle. Il est allé le voir une seule fois, et il s'est fait éconduire.

Je vais quand même faire une tentative moi-même, pour lui parler de notre projet de rencontre. Je doute qu'il veuille se joindre à nous, mais s'il accepte de me recevoir et de m'expliquer sa décision, je pourrai rapporter ses propos aux amis. De la sorte, il ne sera pas complètement absent de nos retrouvailles..."

Adam en était là de son message quand Sémiramis l'appela pour lui apprendre que le restaurant de l'hôtel était fermé ce soir-là pour une fête

privée, et qu'elle avait demandé qu'on lui apporte quelques plats chez elle. Elle se trouvait à présent sur la petite terrasse, la table était mise et elle lui proposait de la rejoindre.

"J'étais en train d'écrire une lettre à Naïm."

"Tu la termineras plus tard. Je t'attends. Le champagne est ouvert. Si tu ne viens pas vite, il va perdre ses bulles…"

"Retiens les bulles, Sémi, je termine le message, je l'envoie, puis je te rejoins. J'en ai pour cinq minutes…"

Il revint vers l'écran.

"La belle Sémi me presse. Et ma

lettre est déjà trop longue, mais il y a encore deux choses que je tiens à te dire.

La première, c'est que je suis ravi que tu veuilles revoir le pays après tant d'années, et impatient de me tenir à tes côtés quand tu retrouveras tes maisons, celle de la capitale comme celle de la montagne – haut lieu de stupre, si je t'ai bien compris. Vu qu'il y a prescription, j'attends de toi des confessions complètes !

La seconde, c'est qu'il serait maintenant utile, et même assez urgent, d'envisager des dates précises pour nos retrouvailles.

Que dirais-tu, par exemple, de la dernière semaine de mai, ou de la première semaine de juin ? Aujourd'hui nous sommes le 27 avril, Mourad est décédé dans la nuit du 20 au 21 ; le 'quarantième' tombe le 31 mai, et je suggère que l'on se réunisse aux environs de cette date, un long week-end de préférence… Si cela te convient, dis-le-moi, j'en parlerai aux autres dès demain. Je ne sais pas encore avec certitude combien nous serons. Albert n'a pas encore répondu à mon dernier message, mais j'ai bon espoir. Il y aura évidemment Tania et Sémi, Ramez et sa femme, sans doute aussi

Nidal, le frère du pauvre Bilal ; ainsi que toi et moi… Au fait, est-ce que tu viendras accompagné – 'option recommandée', comme disent les concepteurs de logiciels – ou en célibataire ? Pour ma part, je vais insister auprès de Dolorès, ma compagne ; j'espère qu'elle acceptera de s'éloigner de son journal, ne serait-ce que pour quarante-huit heures…

Mais je te laisse, en t'embrassant fort,

Adam"

Il appuya sur "envoi", et courut retrouver Sémiramis dans la petite maison.

Elle avait laissé sa porte ouverte.

Le neuvième jour

1

Adam réintégra sa chambre dans la matinée, l'esprit agréablement engourdi, et dans les yeux un reste de sommeil. Il aurait bien voulu paresser, peut-être même s'assoupir, sous le léger vent tiède. Cependant, par rituel plutôt que par nécessité, il s'assit devant son écran, et appuya sur une touche pour le réveiller.

Dans son courrier, il trouva un message qu'il attendait avec impatience, et un autre qu'il n'attendait pas mais qu'il s'empressa d'ouvrir. Signé "Dolores", il avait été expédié un peu

après trois heures du matin.

“Mon amour,

Cette nuit, j’ai du mal à m’endormir et la solitude me pèse. Tu es parti il y a une semaine à peine, mais dans l’angoisse de notre appartement vide, j’ai soudain l’impression que tu es absent depuis des mois, et pour toujours.

Ce n’est pas la première fois que l’un de nous deux voyage sans l’autre. Mais cette séparation me paraît différente. Je te sens loin. Pas seulement loin de Paris, de notre maison ou de notre chambre. Je te sens loin de tout notre univers commun. Je te sens revenu vers un

univers antérieur, que je n'ai pas connu, et dans lequel je n'ai pas ma place. Les draps de notre lit me semblent soudain froids, et la couverture ne me réchauffe plus. J'ai besoin de poser ma tête sur ton épaule, mais ton épaule n'est pas là.

Tu redoutais manifestement ce voyage. On ne s'abstient pas de visiter son pays natal pendant un quart de siècle pour des questions d'emploi du temps. A l'évidence, tu te méfiais de ce que le contact renouvelé avec les lieux et les personnes de ta vie antérieure allait remuer en toi. Je sentais ton angoisse, vendredi dernier, après le

coup de fil matinal de tes amis, mais je t’ai quand même poussé à y aller.

Pour deux raisons. La première est celle que je t’ai dite sur le moment, à savoir que lorsqu’un ami, ou même un ‘ancien ami’, te réclame sur son lit de mort, tu n’as pas le droit d’hésiter. La seconde raison, je ne te l’ai pas dite, mais elle était présente dans mon esprit depuis longtemps, peut-être même depuis que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, à l’anniversaire de Pancho, il y a huit ans, et que nous avions eu cette longue conversation. Lorsque tu m’avais dit que tu n’avais jamais

remis les pieds dans ton pays natal, j'avais trouvé la chose anormale, et malsaine. Surtout que tu m'avais bien précisé que tu n'y étais aucunement menacé, que tu ne risquais pas de t'y faire tuer, ni arrêter, et que c'était juste une 'posture' de ta part, parce que ton pays t'avait déçu. De mon point de vue, ton attitude était malsaine, peut-être même légèrement pathologique, et je m'étais promis de te 'soigner'. Plus d'une fois, j'ai exprimé le désir d'aller passer les vacances là-bas, pour que tu me montres les lieux où tu as vécu, mais chaque fois tu t'es dérobé, tu as préféré que nous allions ailleurs, et je n'ai pas voulu

insister – même si j'étais plus que jamais certaine qu'il y avait là une anomalie.

Puis il y a eu donc ce coup de fil, à l'aube. Tu avais soudain une raison valable pour effectuer ce voyage ; c'était même, dans ces circonstances, une obligation morale. De plus, tu étais en année sabbatique, et ton travail sur Attila piétinait. C'était le moment ou jamais de franchir le pas, et j'ai cru bon de te pousser.

A présent, je le regrette. J'ai le sentiment de t'avoir perdu. J'ai l'impression d'avoir joué à l'apprentie sorcière, et je m'en

veux. Je voulais que tu te libères d'une phobie et que tu retrouves, envers ton pays d'origine comme envers ton propre passé, une attitude saine. Mais il me semble que tu dérives à présent vers un autre monde, et que bientôt je ne serai pour toi qu'une voix lointaine, et qu'un visage évanescent. Peut-être même une figure du passé, d'une autre de tes vies antérieures.

De surcroît, il y a eu cet épisode avec Sémi… Je lui ai promis que jamais je ne te le reprocherai, et je tiendrai parole. Parce que je suis aussi responsable que vous deux de ce qui s'est passé. Lorsque j'ai reçu

d'elle cet étrange appel, cette étrange requête, j'aurais pu dire non. Une femme qui me demande de lui 'prêter' mon compagnon pour la nuit, je ne pensais pas que cela m'arriverait un jour. C'était outrancier et contre nature. En tout cas contre tout ce qui, jusque-là, m'apparaissait comme du bon sens. Mais j'ai choisi de dire oui. J'ai librement choisi, et c'est pourquoi, je te le répète encore, jamais je ne te reprocherai cet écart, ni directement, ni même par des allusions insidieuses.

Pourquoi j'ai dit oui ? La première raison, c'est que Sémi

aurait pu ne rien me demander, elle aurait pu te séduire à mon insu, et le fait qu’elle m’ait associée à sa décision me donnait le sentiment de n’être pas complètement mise à l’écart ; me trouvant, de toute manière, à des milliers de kilomètres de là, alors qu’elle et toi vous trouviez sous le même toit, j’ai considéré que ce serait un moindre mal de jouer le jeu ; pour que la transgression se fasse sous mon égide, en quelque sorte, plutôt que contre moi.

La deuxième raison, c’est que je voulais me montrer digne de l’époque de ta jeunesse, à laquelle

tu demeures tellement attaché. Moi, je n’ai pas connu les années soixante et soixante-dix, quand tant de tabous ont été levés en matière de sexualité. Je n’idéalise pas cette époque, mais je sais qu’elle a un sens pour toi, et je voulais démontrer que, moi aussi, qui suis arrivée si tardivement dans ta vie, j’étais capable de me prêter à ce jeu hasardeux. Plutôt que d’apparaître comme la femme prude, je voulais être ton alliée, ta complice.

La troisième raison est liée à ce que je te disais au tout début. Il me semblait que tu avais besoin d’exorciser, en quelque sorte, ta

relation avec ton pays natal, de régler enfin tes comptes avec les phobies excessives comme avec les nostalgies excessives, et cet épisode avec Sémi, revécu après un quart de siècle, m’apparaissait comme une thérapie.

Toutes ces raisons que je viens de t’exposer m’apparaissent, à cet instant, risibles et pathétiques. Cette nuit, j’ai un peu honte, et un peu froid, et peur. Je suis heureuse avec toi comme je ne l’ai jamais été à aucun autre moment de ma vie. Et même si je consacre du temps à ma carrière – un peu trop, je l’avoue, ces derniers mois – c’est notre

relation, c'est notre amour, qui me donne l'énergie nécessaire. Si tu cessais de m'aimer, je n'aurais plus la force de quitter mon lit chaque matin. J'ai besoin de ton regard, qui m'admire et me caresse ; j'ai besoin de tes conseils, qui me soutiennent et me rassurent ; et j'ai besoin de ton épaule, pour y reposer ma tête la nuit.

Je n'écris pas cette lettre pour te gâcher la suite de ton voyage. Je ne te demande pas de revenir d'urgence, je ne suis pas au bord du gouffre. J'ai juste un gros chagrin et une petite angoisse nocturne. Rassure-moi ! Dis-moi que tout ce

qui s’est passé depuis ton départ n’a en rien affaibli ton amour pour moi, ni ton désir de retrouver notre petit nid parisien. Au besoin, je t’autorise à me mentir un peu…”

Adam était tenté de l’appeler tout de suite, pour la rassurer. Mais à Paris, il n’était pas encore sept heures du matin. Il préféra lui écrire.

“Dolorès mon amour,

Je n’ai pas besoin de mentir pour te dire les mots qui rassurent. Tu n’es pas une personne qui appelle le mensonge, et c’est pour cela que je t’ai aimée dès notre première rencontre. Je t’ai aimée, je t’aime, et je ne cesserai jamais

de t'aimer. Tu n'es pas la dernière en date de mes compagnes, tu es la femme que j'ai constamment cherchée, désespérément cherchée, et que j'ai eu la chance et le privilège de rencontrer un jour.

Il est rare de trouver chez une personne tant de droiture sans aucune trace de pruderie. Et ce 'pacte' étrange que tu as passé avec Sémi est une puissante illustration de ce que je viens de dire. Il fallait de l'audace pour prendre une telle décision. Tu es allée à l'encontre de la sagesse 'piétonnière' qui prévaut de nos jours, et je veux que tu saches que

jamais je ne te laisserai regretter cette audace.

Ce que tu as expliqué de tes motivations correspond à ce que j'ai ressenti moi-même, et si mon propre comportement avait quelque chose d'infantile, le tien était noble et généreux, tu n'as pas à en rougir. Je dis 'infantile', parce que les théories qui nous séduisaient dans les années soixante-dix à propos des couples, qui devaient être 'ouverts' à toutes les expériences, étaient des recettes pour le désastre. Moi je n'étais qu'un gamin qui absorbait comme un buvard les toquades importées

de France ou des universités nord-américaines, surtout celles qui flattaient mes fantasmes d'adolescent.

Depuis, j'en suis revenu, comme tant d'autres. Mais il en reste quelque chose, que je ne renie pas. Si je juge infantile l'idée d'un couple ouvert à tous les courants d'air, je n'ai pas beaucoup d'estime non plus pour les couples qui sentent le renfermé ; et je n'ai que mépris pour le couple à l'ancienne, fondé sur la soumission de la femme à l'homme, ou sur la castration de l'homme par la femme, ou les deux à la fois. Si je

devais énoncer mes croyances en la matière, je dirais : la complicité, la tendresse, et le droit à l'erreur.

Sur chacun de ces trois critères, notre couple me paraît exemplaire, et ce qui vient de se passer ne fait que conforter ma foi en sa valeur, en sa beauté, en sa pérennité.

Je t'aime, ma belle Argentine, et je te prends tendrement dans mes bras pour que ton cœur s'apaise. [...]"

Il signa du nom affectueux par lequel Dolorès l'appelait : "Mito", un raccourci d'Adamito, "petit Adam".

2

C’est seulement après avoir rassuré sa compagne inquiète qu’il prit la peine d’ouvrir l’autre message qu’il avait reçu dans la nuit, et qui portait la signature d’Albert.

Il était en anglais, contrairement à tous leurs échanges précédents, ce qui ne manqua pas de l’intriguer. Bien entendu, il était normal que son ami, après plus de vingt ans passés aux Etats-Unis, se sente désormais plus à l’aise dans la langue du pays. N’empêche ! Il y avait là quelque chose d’inaccoutumé, de déroutant, même.

“Cher Adam,

Je t’écris pour t’annoncer une mauvaise et une bonne nouvelle. La mauvaise, c’est que ma mère adoptive est très malade, il semble qu’elle n’ait plus longtemps à vivre, et j’en suis extrêmement affecté, comme tu peux l’imaginer. Je vais donc devoir me rendre chez elle, au pays, afin de l’embrasser une dernière fois.

La bonne nouvelle, c’est qu’à cette occasion, je pourrai également te revoir, ainsi que d’autres amis d’enfance.

Ne voulant pas mettre dans l’embarras l’institut pour lequel je

travaille, j'ai décidé de faire les choses dans les règles, en sollicitant une autorisation exceptionnelle, afin que cette obligation familiale ne représente aucunement un défi aux directives auxquelles je dois obéir en tant que chercheur et en tant que citoyen.

Bien entendu, je te tiendrai au courant de mes projets dès que je connaîtrai les dates exactes de ma visite.

Sincèrement à toi,

Albert N. Kithar"

Pourquoi avoir signé de son nom entier, et pas seulement de son prénom, ou de son initiale, comme à

l’accoutumée ? Et qui était donc cette “mère adoptive” dont Adam n’avait jamais entendu parler, lui qui connaissait pourtant Albert depuis l’enfance ? Il est vrai que celui-ci n’avait jamais été loquace concernant sa famille, mais tout de même !

Il relut le texte une deuxième, puis une troisième fois. Et il finit par comprendre. Si l’ami d’Amérique avait employé cette langue et ce ton, c’est manifestement parce que sa prose allait être lue par des tiers. C’était, en quelque sorte, un courrier à deux faces, porteur d’une version officielle et d’un message codé. Ce qu’Albert cherchait à lui faire comprendre, c’est qu’il avait décidé de

venir, et qu'il avait trouvé un bon prétexte pour contourner l'interdiction gouvernementale.

Pourquoi recourir à un tel subterfuge dans un pays de liberté comme les Etats-Unis ? Adam n'en savait rien. Mais il allait pouvoir le demander de vive voix à son ami, puisque celui-ci avait manifestement décidé de venir. Et à une date forcément très proche, vu que la fantomatique "mère adoptive" n'était sûrement pas en mesure de l'attendre longtemps. Voilà la réjouissante nouvelle que contenait le courrier ! Le reste n'était que maquillage…

Adam se devait, en tout cas, de répondre dans la même langue, et avec

les mêmes équivoques.

“Cher Albert,

J’ai été désolé de ce que tu m’as appris sur ta mère adoptive. J’espère qu’elle pourra se rétablir.

J’espère aussi que la visite que tu comptes lui rendre me donnera l’occasion de te revoir. Nous avons tant de souvenirs de jeunesse à évoquer !

J’attends avec impatience que tu m’indiques les dates de ton séjour, dès que tu les sauras.

Je te souhaite le meilleur,

Adam”

Il appuya sur la touche d’envoi en

souriant de satisfaction. Il n’imaginait pas une réunion de leur cercle d’amis sans Albert, l’esprit le plus subtil de tous, le plus caustique, le plus étincelant. Le plus chagrin aussi, même si cela avait rarement transparu dans ses lettres depuis qu’il s’était établi aux Etats-Unis.

A présent, les conditions étaient réunies pour des retrouvailles mémorables. Adam s’étira comme un chat repu, avant d’aller s’étendre sur son lit, prêt à s’assoupir.

Sa troisième nuit avec Sémiramis avait été tout aussi délectable que les deux premières, mais il n’avait dormi que par bribes. Entre deux conversations, une étreinte ; entre deux

étreintes, un brin de conversation. Jusqu’au petit matin.

Il fit cependant l’effort de se redresser, et de tendre la main vers la commode pour saisir son carnet, auquel il éprouvait le besoin de confier ses interrogations.

Samedi 28 avril

Allons-nous connaître, Sémi et moi, une quatrième nuit d’amour ? Probablement pas. L’“autorisation” accordée par Dolorès nous avait permis de vivre jusqu’ici un moment de grâce, sans l’irritante présence de la culpabilité. Désormais, après la lettre que je viens de recevoir, les

choses ne pourront plus continuer comme avant.

Il est vrai que ma compagne ne me demande pas clairement de mettre fin à cette relation ; mais ce souhait est implicite, et je ne puis l'ignorer sans avoir le sentiment de la trahir. Dolorès a fait preuve d'une telle noblesse d'âme ! Je serais indigne de son amour si je me montrais moins noble qu'elle.

Ainsi donc, la messe est dite ? Dois-je à présent "refermer la parenthèse" d'un geste sec, et bouter Sémi hors de mon périmètre d'amour ? Si elle ouvrait soudain la porte de ma chambre et qu'elle

venait s'étendre près de moi, est-ce que je devrais la repousser, au lieu de la prendre affectueusement dans mes bras ?

Ayant pris acte de ses dilemmes sans trop savoir comment les résoudre, Adam referma son carnet, posa son stylo, et s'assoupit pour de bon.

A son réveil, un autre message l'attendait sur son ordinateur. Cette fois en provenance du Brésil.

"Bien cher Adam,

J'aurais bien des choses à te dire sur ce conflit levantin dont nous

avons tous subi les contrecoups, et qui n’est manifestement pas sur le point de s’éteindre. Si nos analyses se rejoignent sur l’essentiel, nous avons aussi quelques divergences. Mais ces divergences, paradoxalement, nous rapprochent l’un de l’autre.

Toi, tu déplores que les tiens se retrouvent ‘déconnectés’ de la conscience du monde, ou tout au moins de celle de l’Occident. Moi je déplore surtout que les miens soient aujourd’hui déconnectés de ce qui a été, au cours des siècles, leur rôle historique le plus significatif, le plus emblématique, le plus

irremplaçable : celui de ferment humaniste global. C’est cela notre mission universelle, la mission qui nous a valu d’être détestés par les fanatiques, les chauvins, et tous les êtres obtus. Je comprends que l’on veuille devenir ‘une nation comme les autres’, avec sa propre logique nationaliste. Mais, dans cette mutation, quelque chose d’essentiel est en train de se perdre. On ne peut pas être à la fois farouchement nationaliste et résolument universaliste.

Nous aurons, je suppose, l’occasion de reparler plus longuement de tout cela, et de

manière plus approfondie. Pour l'heure, cependant – chez moi, il est très exactement cinq heures vingt, et je n'ai pas encore pris mon premier café de la journée – je ne me sens pas capable d'argumenter de manière cohérente. Si je t'écris dès l'aube, c'est pour réagir à ta suggestion concernant la date des retrouvailles que nous envisageons. A ce propos, j'ai un problème… mais peut-être aussi une solution.

Je dois me rendre à Milan le 8 mai pour une semaine, et l'idéal aurait été que j'effectue mon 'pèlerinage' dans la foulée, vers le milieu du mois. Ce qui aurait pu

coïncider avec la période que tu proposes. Malheureusement, la chose est exclue, car juste après Milan, je dois aller à Mexico pour une importante conférence.

La seule possibilité que je vois, ce serait que je fasse un crochet par notre vieux pays avant d'aller en Italie. C'est-à-dire, en fait, dans les jours qui viennent. Seras-tu encore là ? Et crois-tu que d'autres amis pourraient s'y trouver aussi, pour que nous fassions une petite rencontre ?

Je sais que tout cela est très précipité, et je comprendrais parfaitement si toi et les autres aviez

d’autres projets dans l’immédiat. Mais, en ce qui me concerne, si je ne venais pas tout de suite, je devrais retarder ma visite de plusieurs mois. J’ai même le sentiment que si je ne saisis pas cette opportunité, aucune autre ne se présentera avant très longtemps…

Voilà donc ce qui m’amène de si bon matin… Réfléchis, interroge les amis, et réponds-moi dès que tu le pourras.

Je t’embrasse,

Naïm”

Adam se dépêcha de répondre, sans beaucoup réfléchir, ni consulter qui que ce soit :

“Je ne trouve qu’un seul mot à te dire, Naïm : Viens ! N’hésite surtout pas ! Puisqu’une opportunité se présente, ne la laisse pas passer ! Viens ! Dieu sait quand nous pourrons nous réunir à nouveau !

Pour ma part, je n’envisage pas de rentrer à Paris dans l’immédiat. J’irai donc t’accueillir à l’aéroport, sans doute avec Sémi, qui te proposera de résider chez elle, à l’auberge qui porte son nom, et qui est ‘hors de ce monde’. Je te conseille d’accepter. Nous aurons deux chambres contiguës, et nous bavarderons jusqu’à l’aube.

J'attends de tes nouvelles avec impatience. Non, je rectifie : j'attends seulement le numéro de vol et l'heure d'atterrissage."

Par acquit de conscience, il appela aussitôt Sémiramis sur son téléphone de poche.

"Naïm vient de me confirmer qu'il viendra très bientôt, dès la semaine prochaine. Et je lui ai suggéré de réserver une chambre ici."

"Tu as bien fait, c'est une excellente adresse."

"Je lui ai même promis qu'il aurait une chambre contiguë à la mienne."

"Aucun problème, nous sommes

encore en basse saison. Ce n’est qu’en juin que les habitués arrivent. D’ici là, ce sera quasiment vide, comme tu vois. Et ne me dis pas que tu en es ravi !”

“Non, j’ai appris la leçon, ton comptable s’arrache les cheveux, et caetera.”

“Et il me prévient qu’il faudra bientôt déposer le bilan. Mais pas cette année, pas encore.”

“Par ailleurs, Albert m’annonce, à mots couverts, qu’il a trouvé un moyen de contourner les directives de son gouvernement. Mais chut, il vaut mieux n’en rien dire avant qu’il soit parmi nous.”

“Rien que des bonnes nouvelles !”

Puis, baissant le ton, elle ajouta :

“La nuit dernière nous a porté bonheur, apparemment.”

“Nous avons fait ce qu’il fallait pour que la fortune nous sourie.”

Rapportant cette conversation un peu plus tard dans les pages de son carnet, Adam commentera :

J’ai prononcé cette phrase sur un ton enjoué, et aussitôt j’en ai eu honte. Parce que la matinée m’avait également apporté une tout autre nouvelle, que je me suis bien

gardé d'annoncer à celle dont je viens de partager la nuit. Bien entendu, il va falloir que je lui dise, avant longtemps, que notre "parenthèse" intime doit être à présent refermée. Mais je ne suis pas pressé de le faire ! S'il faut bien s'acquitter des corvées lorsqu'elles se présentent, il ne faut tout de même pas courir à leur rencontre.

Je ferai donc ce que faisaient jadis les plus sages parmi les Romains : je temporiserai.

3

C’est ce samedi-là, en début d’après-midi, qu’Adam se rendit au monastère où s’était retiré son ami Ramzi, devenu le frère Basile.

“Puisque ton projet de retrouvailles commence à prendre forme, c’est peut-être le moment d’y aller”, lui avait suggéré Sémiramis.

“Tu as raison. Même si Ramez et sa femme ne m’ont pas laissé trop d’espoir…”

“Si l’on y va avec des illusions excessives, on sera forcément déçu. Dis-

toi que tu lui rends visite pour l'écouter, pour essayer de comprendre ses motivations, et pour renouer un peu les fils de l'amitié. Rien que pour ça, ça vaut la peine d'y aller, tu ne crois pas ?"

Il leur fallut plus d'une heure et demie pour atteindre le village d'El-Maghawer, Les Grottes, où se trouvait le monastère du même nom. Pour accéder à ce dernier, on devait emprunter un sentier étroit, pentu, doté de marches irrégulières taillées dans la falaise. On ne pouvait y aller qu'à pied, ou bien à dos d'âne ou de mule.

C'est au moment où elle arrêtait sa

voiture à l’ombre d’un chêne que Sémiramis annonça à son passager :

“J’ai réfléchi en chemin, je ne vais pas monter jusqu’au monastère. Seul, tu seras plus à l’aise !”

Adam ne protesta que très mollement. Lui aussi avait réfléchi en chemin, et il était arrivé à la même conclusion qu’elle. Il ne savait pas encore comment aborder le frère Basile, chaque parole devait être subtilement calibrée, et la présence d’une tierce personne pouvait rendre la situation plus délicate à gérer.

“Que vas-tu faire pendant ce temps ?”

“J’ai de très bons amis au village, ils seront heureux de me voir.”

Il n’était pas sûr qu’elle lui disait la vérité, mais cela l’arrangeait de la croire sur parole.

Se couvrant la tête d’un vieux chapeau de paille emprunté à l’hôtel, il s’engagea sur le sentier de pierre.

Adam laissera de sa visite une relation détaillée.

Le monastère où Ramzi a choisi de vivre est manifestement très ancien, et certaines parties sont encore en ruine. Mais une aile a été remarquablement restaurée, avec des pierres patinées et

légèrement irrégulières qui ne heurtent pas le regard et ne jurent pas avec le paysage.

Je frappe à la porte, un moine africain vient m'ouvrir, un géant à la barbe poivrée, parlant l'arabe avec un fort accent. Probablement un Ethiopien des hauts plateaux d'Abyssinie. Je demande le frère Basile. Le moine portier hoche la tête, puis il s'écarte pour me laisser entrer dans une petite salle meublée seulement d'une table nue, d'un fauteuil en cuir fatigué, et de quatre chaises cannées. Sur le mur, un crucifix en bois de dimensions modestes. Il s'agit manifestement

du parloir qu'a visité Ramez. A mes yeux, l'endroit évoque plutôt l'univers scolaire que l'univers carcéral.

Je m'apprête à m'asseoir, quand mon ami arrive. Je suis surpris de son allure, mais pas comme je le prévoyais. La dernière fois que je l'avais vu, c'était à Paris, dans un restaurant gastronomique ; il était venu négocier un gros contrat, et il portait le costume sombre indiqué en de telles occasions. Je pensais le voir cette fois en habit de bure, avec une corde en guise de ceinture, et des sandales aux pieds. Mais tel n'était pas le cas. S'il a

quitté l'accoutrement de l'homme d'affaires, il n'a pas endossé celui du moine tel que je l'imagine. Juste une soutane de couleur crème, ainsi qu'une calvitie prononcée qui ressemble à une tonsure, et qu'il n'essaie plus de dissimuler, comme autrefois, sous une mèche.

Il semble heureux de me voir. Je lui demande malgré tout de ne pas m'en vouloir d'être venu à l'improviste. Je lui explique que je suis seulement de passage dans le pays, pour très peu de temps, et après de longues années d'absence.

Il m'invite à m'asseoir, se met de l'autre côté de la table, puis, après

m'avoir fixé un moment d'un œil amusé, il me dit :

"Tu as peu changé."

Ne pouvant honnêtement pas lui dire la même chose, je préfère répondre :

"Toi, tu sembles ragaillardi."

C'est effectivement mon impression, et elle lui fait manifestement plaisir. Pas tellement, je suppose, pour des raisons de coquetterie ordinaire, mais parce que le compliment porte un sens implicite. Ce qui donne cette impression de rajeunissement, c'est la sérénité, et une certaine insouciance. Peut-être a-t-il le

sentiment de porter tous les malheurs du monde, mais il est débarrassé de ses propres soucis familiaux et professionnels, et il ne perd pas au change, si j'ose m'exprimer en termes mercantiles.

"Ici, c'est une oasis", lui dis-je, faute d'une image moins convenue.

"Non, c'est l'inverse", rectifie mon ami avec assurance, comme s'il avait déjà réfléchi à cette comparaison. "Le monde est une oasis, et ici, nous sommes dans l'immensité qui l'entoure. Dans les oasis, on passe son temps à charger les caravanes et à les décharger. Vues d'ici, les caravanes ne sont

que des silhouettes à l’horizon. Rien n’est plus beau qu’une caravane quand tu la contemples de loin. Mais quand tu t’en approches, c’est bruyant, c’est sale, les chameliers se disputent, et les bêtes sont maltraitées.”

Je ne sais s’il s’agit d’une allégorie ou d’une réminiscence, vu que Ramzi, du temps où il travaillait dans la péninsule Arabique, a sans doute eu l’occasion d’accompagner des caravanes. Alors je me contente de ponctuer ses propos par des sourires légers et des hochements de tête, sans dire un mot.

Il se tait un moment, puis il reprend, dans un style moins imagé.

“Au commencement de ma vie, je rêvais de construire le monde, et au bout du compte, je n’ai pas construit grand-chose. Je m’étais promis de bâtir des universités, des hôpitaux, des laboratoires de recherche, des usines modernes, des logements décents pour les gens simples, et j’ai passé ma vie à bâtir des palais, des prisons, des bases militaires, des ‘malls’ pour consommateurs frénétiques, des gratte-ciel inhabitables, et des îles artificielles pour milliardaires

fous.”

“Tu n’y pouvais rien. C’est l’argent du pétrole. Tu n’avais pas ton mot à dire sur la manière de le dépenser.”

“Non, c’est vrai, les gens gaspillent leur argent à leur guise. Mais on n’est pas obligé de flatter leurs lubies, on doit avoir le courage de leur dire non. Non, Altesse, je ne vous construirai pas un huitième palais, vous en avez déjà sept autres, que vous utilisez à peine. Non, messieurs, je ne vous construirai pas cette tour avec les soixante étages qui tournent séparément ; dans un an, les

mécanismes seront remplis de sable fin, ils seront irrémédiablement grippés, et vous n'aurez plus qu'une carcasse tordue qui va rouiller et pourrir pendant les quatre prochains siècles."

Si la sainte indignation du moine-ingénieur s'accompagne d'un sourire, celui-ci cède bien vite la place à une grimace de souffrance.

"J'ai passé ma vie à construire, et quand je fais le bilan, je ne suis fier de rien."

Je m'apprête à lui rétorquer qu'il est trop dur avec lui-même, et à lui rappeler qu'il a bâti dans les

pays du Golfe un hôpital hautement équipé, un remarquable musée archéologique – que j'ai visité, il y a trois ans, avec mes étudiants –, ainsi qu'une cité universitaire qui est souvent décrite comme un modèle du genre. Mais on ne répond pas à des angoisses existentielles par un catalogue de réalisations. Je décide de ne rien dire, de ne rien demander, même lorsqu'il se tait lui-même. Respectant ses silences autant que ses paroles, je le laisse suivre son propre cheminement mental, persuadé qu'il finira par répondre de lui-même à mes questions informulées. Et notamment à la

plus évidente d'entre elles : pourquoi s'est-il fait moine ?

"Ce qui a changé en moi", finit-il par me dire, "ce ne sont pas mes convictions religieuses, ce sont les conclusions que j'en tire. On m'a appris, depuis l'enfance, 'Tu ne voleras point', et il est vrai que je n'ai jamais chapardé, jamais mis la main dans la caisse, jamais triché sur mes factures, ni ne me suis approprié une chose qui ne m'appartenait pas. Je pourrais, en théorie, avoir la conscience tranquille. Mais il m'apparaît aujourd'hui absurde et lâche de se contenter de cette observance

minimale du commandement divin.

“Si des dirigeants se sont indûment approprié la fortune de leur nation, et qu’ils t’en donnent une partie pour que tu leur construises leurs palais, est-ce que tu n’es pas en train de t’associer à une entreprise de pillage ? Si tu construis une prison où des innocents seront internés, et où certains d’entre eux mourront sous la torture, est-ce que tu n’es pas en train d’enfreindre l’interdiction de tuer ?

“Je pourrais prendre ainsi un à un les dix commandements et, si je suis de mauvaise foi, je pourrais

être en paix avec moi-même en constatant que je les ai toujours respectés. Mais si je suis de bonne foi, je dois admettre que je ne les respecte qu'en apparence, superficiellement, juste de quoi me 'dédouaner' auprès du Créateur ? Le monde est plein de personnages pitoyables qui s'imaginent que Dieu peut être dupé, et qu'il leur suffit de ne pas tuer et de ne pas voler pour avoir les mains propres."

J'ai eu, un bref instant, le sentiment que Ramzi m'adressait un reproche. Moi qui me vante parfois de m'être éloigné à temps

de mon pays en guerre et d’avoir, justement, gardé les mains propres, ses paroles m’incitaient à plus d’humilité et à moins de bonne conscience. Mais il me semble que ce n’était pas son intention, et qu’il faisait seulement allusion à ses propres comportements passés. D’ailleurs, il a aussitôt ajouté :

“Je suppose que ceux qui m’observent de l’extérieur ont l’impression que je traverse une crise existentielle, due à l’âge, à l’épuisement, et à quelques tragédies intimes. Ma propre vision des choses est différente. Je pense que c’est ma raison qui m’a

persuadé de venir vivre ici. Il est vrai cependant que mon choix a été facilité par les circonstances de ma vie. Ma femme venait de mourir, mes enfants étaient déjà adultes, et ils habitaient loin de moi. Les hommes sont souvent attachés à leur quotidien par des fils invisibles. Dans ma vie, certains fils venaient de se rompre. Je n'avais plus beaucoup d'attaches, je pouvais m'affranchir, je l'ai fait..."

Sans trop me demander si le moment est bien choisi, je décide alors d'introduire dans la conversation le nom de celui qui fut

son associé.

“Je viens de rencontrer Ramez et sa femme. Ils m’ont parlé de toi.”

Je ne dis rien de plus. Un silence s’installe. Le regard fixé sur une lucarne au-dessus de nos têtes, Ramzi semble au bord des larmes. Je suis tenté de détourner la conversation, mais je me retiens de le faire, préférant attendre qu’il se soit apaisé.

Il finit par me dire, d’une voix lourde :

“J’ai été injuste envers…”

Puis il se tait, abruptement. Sa gorge s’est manifestement nouée. Il

attend un moment encore, comme pour reprendre son élan. Mais lorsqu'il recommence à parler, au bout de quelques longues secondes, c'est pour dire :

“Il y a un nuage qui adoucit le soleil. Si nous allions faire quelques pas dehors ?”

Nous nous levons d'un même mouvement, nous sortons du bâtiment, et je m'engage derrière lui sur un sentier caillouteux. De fait, le soleil s'était adouci, et j'ai pu garder mon chapeau à la main.

Après une poignée de minutes, nous arrivons sous un grand arbre, un noyer. Mon ami s'assied sur une

pierre plate et m'en indique une autre, plus plate encore, où je m'assieds à mon tour.

Pour reprendre la conversation, je dis, sans prononcer à nouveau le prénom de Ramez :

"Il avait l'air perdu sans toi."

Le frère Basile soupire longuement avant de me répondre, d'un ton rasséréné :

"Pour le travail que nous faisions, je ne m'inquiète pas, et je n'éprouve aucun remords. Il était habitué à m'avoir près de lui au bureau, il s'habituera à se passer de moi. Mais j'aurais dû lui expliquer ma décision. Le

problème, c'est qu'au moment le plus crucial, je n'avais aucune envie d'argumenter avec qui que ce soit. Je ne me sentais pas capable d'expliquer mes tumultes internes à une personne extérieure, pas même à mon meilleur ami. Un jour, il est venu ici…"

"Il me l'a dit."

"Je ne l'ai pas reçu comme j'aurais dû recevoir le frère qu'il a toujours été. C'était beaucoup trop tôt, je venais de m'installer au monastère, et il avait manifestement l'intention de me ramener avec lui. J'ai dû me défendre, et je me suis montré

froid. Il y a des moments où l'on a besoin d'être complètement seul avec ses propres délibérations intimes, et où la moindre intervention est ressentie comme une agression. Je n'avais pas d'autre choix que de le repousser. J'ai essayé de le faire aussi doucement que possible, mais j'ai dû le blesser. Il en a sûrement souffert, et moi aussi. Est-ce que tu vas le revoir bientôt ?"

"Oui. Nous avons prévu de nous retrouver dans les semaines qui viennent."

"Alors dis-lui… Rapporte-lui tout ce que je viens de te dire. Dis-

lui aussi que j'aimerais le revoir, et qu'il serait le bienvenu ici. Seul, ou avec sa femme."

"Ils seront heureux de l'entendre, ils ne se sont jamais consolés de ton départ, et ils seront réconfortés de savoir que tu leur gardes ton amitié."

Nous demeurons silencieux un long moment, l'un comme l'autre. Puis il se lève et me fait signe de le suivre. Nous nous engageons sur un sentier de pierre qui semble être dans le prolongement de celui que j'ai emprunté pour monter jusqu'au monastère. Mais celui-ci est désormais au-dessous de nous, et

nous montons plus haut encore. Moi, je commence à m'essouffler, alors que mon ami, en dépit de sa corpulence, continue à sauter allègrement d'un rocher à l'autre comme un jeune bouc.

Nos pas nous conduisent vers une sorte de cavité creusée dans la falaise.

"Viens voir par ici ! Suis-moi !"

La porte est basse, et il y entre le dos courbé. Je lui emboîte le pas. A l'intérieur, il fait sombre, mais peu à peu nos yeux s'adaptent à l'obscurité. Puis Ramzi écarte un petit volet en bois, qui obstruait une lucarne. La grotte s'éclaire.

Et je reste là, les yeux arrondis, la bouche ouverte, la gorge serrée. Sur les parois sont peintes des fresques représentant de nombreux personnages, leurs têtes entourées de halos circulaires ou ovales. On distingue bien leurs mains, soigneusement dessinées, et tendues en avant, comme pour une offrande, avec des yeux bien soulignés, comme fardés, et des visages barbus et tristes. On y voit également des animaux aux têtes entourées de l'auréole des saints, notamment un lion et un aigle qui représentent les évangélistes.

"Il y a sept salles comme celle-

ci, mais elles ne sont pas en très bon état. L'humidité, le vandalisme, l'ignorance, l'abandon. Et puis les siècles, tout simplement. Celle-ci date probablement du treizième. Un trésor, n'est-ce pas ? Et dire que la plupart des gens ne savent même pas que ce lieu existe."

"A ma grande honte, je suis au nombre de ces ignorants. Du moins, je l'étais, jusqu'à cet après-midi."

"Et moi de même, jusqu'il y a trois ou quatre ans. Un jour l'évêque de la Montagne m'a demandé de venir voir ce vieux monastère délabré et de lui dire ce

qu'il faudrait faire pour éviter qu'il ne tombe complètement en ruine. Je suis venu, je me suis promené tout autour, et lorsque j'ai vu ces grottes, j'ai décidé de rester. Je ne dirais pas que c'était la seule raison de mon choix, mais ce fut le déclic. Ce mélange de beauté, de piété, et de fragilité m'a secoué. J'ai dit à l'évêque que je m'occuperais personnellement de la restauration, que je l'effectuerais à mes frais, et que je serais heureux d'avoir ici une petite cellule où je puisse dormir de temps à autre pendant le chantier. C'est comme ça que les choses ont commencé. J'ai

consolidé les vieux murs, j'ai fait quelques aménagements, j'ai fermé les grottes pour les protéger des intempéries et de la malveillance. Peux-tu croire que certains visiteurs ont gravé leurs noms au canif sur les peintures murales ? Regarde ici ! Et ici ! Et là !"

Il y avait effectivement des prénoms, des cœurs, et aussi de simples lacérations, vulgaires, gratuites, haineuses.

En sortant de la grotte, Ramzi referme la porte à double tour, glisse le trousseau de clefs dans la poche profonde de sa soutane, puis il m'emmène, par un sentier, vers

un terrain plat, une sorte d’esplanade nue ; sur le sol, je vois un étrange dallage fait de pierres noires et blanches, agencées en formes géométriques. Le frère Basile me dit que c’est un labyrinthe de méditation, et qu’il l’a réalisé de ses mains, l’été dernier. Il me demande si je connais, moi qui vis en France, celui de la cathédrale d’Amiens, ou de Chartres. Je lui avoue mon ignorance. Alors il m’explique que l’objet d’un tel parcours, c’est d’occuper notre intelligence à la tâche pratique qui consiste à “rester dans les clous”, pour que notre esprit, libéré, puisse voguer

dans d'autres sphères.

"La prochaine fois que tu viendras me voir, tu dormiras au monastère, et au petit matin, tu monteras avec moi jusqu'à cette esplanade, tu suivras ce labyrinthe en marchant lentement sur les pierres noires, et tu en éprouveras l'effet."

Je lui réponds, avec une certaine solennité :

"J'accepte ton invitation. Je reviendrai."

Je consulte ma montre.

"Déjà cinq heures et demie. Il serait temps que je m'en aille."

Nous redescendons alors jusqu'à la porte du monastère.

"J'attendrai ta prochaine visite. Tu partageras notre repas, et tu resteras jusqu'au lendemain."

"Oui, je le ferai, c'est promis !"

Je tends la main pour le saluer, mais il m'attire dans ses bras, en me serrant fort, et longuement.

4

En redescendant du monastère, son chapeau à la main, Adam trouva Sémiramis dans sa voiture, toujours au même endroit, à l’attendre, garée sous le même arbre, et il eut honte de l’avoir ainsi abandonnée pendant plus de deux heures. Elle commença par prétendre qu’elle était allée chez ses amis, et qu’elle venait juste d’arriver. C’était un mensonge, et elle finit par l’admettre. Son passager ne pouvait que se confondre en excuses.

“Pour te faire pardonner,” le coupa-t-elle, “tu me racontes tout. De la

première à la dernière minute.”

Ce qu’il entreprit de faire sur-le-champ, en s’efforçant de ne rien oublier ni rien taire.

Le compte-rendu qu’il fit était si animé, si enthousiaste, si ému, notamment lorsqu’il décrivit la beauté des chapelles anciennes, que son amie se montra inquiète.

“Rassure-moi, tu ne vas pas te faire moine, toi aussi !”

“Je ne dirais pas que, pour moi, la chose est impensable, mais je ne le ferai pas. J’ai un métier que j’aime, des étudiants qui m’attendent, une femme…”

“Une maîtresse”, ajouta Sémiramis

sur le ton neutre de l'énumération.

“Ça, ça m'était sorti de l'esprit.”

“Voyou !” lui dit-elle, comme si elle caressait un chat.

“De toute manière, sois tranquille, Ramzi n'a pas essayé de me convertir.”

“Il t'a quand même proposé de passer du temps au monastère !”

“Juste une nuit, pour que je me réveille dans cet environnement…”

“A ta place, je me méfierais ! Les hommes sont plus vulnérables qu'ils ne le croient. Surtout à ton âge…”

“Vulnérable ? Oui, peut-être. Il m'arrive de succomber à certaines tentations. Mais pas à toutes.”

Elle lui donna une tape coquine sur la cuisse. Il répondit en caressant furtivement la main qui l'avait frappé.

"Je connais Ramzi, il n'est pas du genre à faire du prosélytisme. Il a la foi décente et – comment dire ? – courtoise. Il a toujours été un homme civilisé, et sa foi lui ressemble. Ma crainte, en venant ici, c'était qu'il ne soit, au contraire, trop réservé, trop absorbé dans sa méditation, trop distant, comme il l'avait été avec Ramez. Et j'ai eu plutôt une agréable surprise. Pour quelqu'un qui a voulu s'éloigner du monde, je l'ai trouvé, au contraire, plus proche qu'avant, attentionné, réfléchi, allant à l'essentiel.

“La religion n’a jamais été ma tasse de thé, mais j’avoue que j’ai de la considération et de l’affection pour l’homme qu’il est devenu. Je suis même réconforté de savoir que j’ai un ami dans un monastère. Et je reviendrai le voir, comme je le lui ai promis. Je passerai la nuit dans une cellule comme la sienne, et au matin je monterai avec lui jusqu’à son ‘labyrinthe’ pour méditer en déambulant.”

Sur le chemin du retour, le paysage, assombri, avait perdu tout attrait. La route semblait interminable. A plusieurs reprises, Adam fut sur le point de s’assoupir, mais il lutta contre le

sommeil de peur que la conductrice ne s'endormît à son tour, et que la voiture ne finît sa course dans un ravin.

A un moment, ils se mirent à chanter. Sémiramis avait toujours eu une voix puissante et mélodieuse, qui envoûtait déjà ses amis lors de leurs soirées d'étudiants, et son répertoire était vaste. Elle passait avec aisance de l'arabe d'Egypte à l'arabe d'Irak, de l'anglais au grec, du français au créole, puis à l'italien. Elle connaissait aussi des chants russes, turcs, syriaques, basques et même des chants hébreux où revenait sans cesse le mot "*Yeroshalaïm*". Adam s'efforçait de l'accompagner du mieux qu'il pouvait, fredonnant les airs en

sourdine et haussant parfois la voix quand il se souvenait d’un refrain. Il ne chantait pas faux, ni de manière dissonante, mais le timbre de sa voix n’était pas mélodieux. Il le savait ; aussi se contenta-t-il, ce soir-là, pour la plupart des chansons, de taper le rythme avec les doigts. S’il n’avait pas eu le souci d’éviter une sortie de route, il serait probablement demeuré tout au long silencieux, immobile, les yeux clos, pour se laisser bercer par la belle voix de l’amie.

A un moment, il lui demanda :

“Tu n’as jamais songé à te lancer dans une carrière de chanteuse ?”

“Si, j’y ai songé”, répondit-elle, sans

fausse modestie.

“Et alors ?”

Elle soupira.

“Alors mon père a dit : ‘Je ne veux pas que ma fille aille se trémousser dans un cabaret du Caire.’ ”

“Et ça s’est arrêté là ?”

“Ça s’est arrêté là. Mon père avait passé sa jeunesse dans les cabarets du Caire, justement. Il paraît qu’il se soûlait tous les soirs, qu’il chantait à tue-tête, qu’il offrait du champagne à tout le monde et montait sur les tables. Il était même tombé amoureux d’une danseuse du ventre, au désespoir de mes grands-parents. Lui-même ne me l’a

jamais dit, évidemment. Tous nos parents sont censés avoir eu des jeunesses exemplaires, n’est-ce pas ? Mais d’autres membres de la famille me l’ont raconté. C’est seulement lorsque son propre père est mort qu’il s’est assagi, qu’il a repris l’entreprise familiale et qu’il s’est marié. Il a eu trois enfants, et il s’est promis de ne laisser aucun d’eux, et surtout pas moi, sa fille, mener une vie dissolue.”

“Je viens seulement de me rappeler que tu es née au Caire. Je l’ai su, mais ça m’était sorti de l’esprit. Sans doute parce que tu n’en as pas l’accent. Ou plutôt si. En prêtant l’oreille, je perçois effectivement l’accent égyptien quand tu

t’exprimes en français. Mais en arabe, pas tellement.”

“En arabe, non, je n’ai pas l’accent. Dans ma famille, on ne parlait presque jamais l’arabe. Mon père était pourtant originaire de Byblos, et ma mère était damascène, mais ils ne parlaient que le français. Entre eux, avec leurs frères et sœurs, avec leurs amis, toujours le français, comme les aristocrates russes dans les romans du dix-neuvième siècle. Ils ne parlaient l’arabe qu’avec leur chauffeur, leur cuisinier et leur portier. Dans leur milieu, c’était l’habitude. Pire encore : quand ils parlaient de la population locale, ils disaient ‘les Arabes’, comme s’ils étaient eux-mêmes

des Britanniques ou des Grecs.”

“Mais lorsque ton père allait au cabaret, dans sa jeunesse, qu’il se soûlait à mort et montait sur les tables, il ne chantait pas en français, je suppose, ni en anglais, ni en grec.”

“Non, tu as raison, il chantait sûrement en arabe. Et lorsqu’il prenait dans ses bras sa danseuse, qui se faisait appeler Noureleyn, c’est sûrement en arabe qu’il lui murmurait des mots doux. Toi aussi, d’ailleurs.”

Adam se tourna vers elle, intrigué.

“Oui, toi aussi”, reprit-elle, “tu ne sais murmurer qu’en arabe. Nous avions discuté toute la soirée en français, mais au lit…”

“Sans doute. Je ne m’en rends pas vraiment compte. Mais maintenant que tu le dis, c’est vrai que tous les mots affectueux me viennent en arabe.”

“Même lorsque tu es avec une personne qui ne connaît pas cette langue ?”

“Le problème s’est effectivement posé. Quand j’ai connu Dolorès, elle me reprochait parfois d’être trop muet pendant l’amour. Je lui ai expliqué que les mots tendres me venaient spontanément en arabe, et que je me retenais de les prononcer vu qu’elle ne connaissait pas cette langue. Elle a réfléchi, puis elle m’a dit : ‘Je veux que tu les prononces à mon oreille comme si

je les comprenais.’ Ce que j’ai commencé à faire. Elle a voulu alors les murmurer, elle aussi. Au début, elle les reprenait tels quels, me parlant comme si j’étais une femme. Et son accent était risible. Mais peu à peu j’ai réussi à lui apprendre les mots justes, et la bonne prononciation. A présent, nous faisons l’amour en arabe, et cela instaure entre nous une tendresse singulière !”

Sémiramis eut un petit rire, et Adam fut soudain pris d’une sorte de remords panique.

“Jamais je n’aurais dû te parler de ça. Pour tout le reste, elle ne m’en voudra pas. Mais que j’aie pu te parler de ce que nous murmurons l’un à l’autre quand

nous sommes au lit, c’est une vraie trahison.”

“Rassure-toi, je n’en parlerai pas.”

“Ce n’est pas assez, il faut que tu me le promettes, solennellement.”

“Je te jure, sur la tombe de mon père, que jamais je ne dévoilerai un seul mot de ce que tu viens de me dire. Ni à Dolorès, ni à personne d’autre. Ça te va ?”

“Ça me va. Excuse mon insistance, mais je m’en veux d’avoir parlé de choses aussi intimes. Ce n’est pas dans mes habitudes.”

“Détends-toi, Adam. Je suis Sémi, je suis ton amie, une amie fiable, tu peux

baisser la garde quelques instants. Je te dévoile mes secrets, tu me dévoiles les tiens, aucun de nous n'en souffrira, nous nous sentirons seulement un peu plus proches l'un de l'autre.”

Elle posa la main sur le genou de son passager, lequel demeura un moment songeur, avant de demander :

“Quel âge tu avais quand tu as quitté l'Egypte ?”

“Un an à peine. C'était juste après la révolution de Nasser. Mon père avait commis une grosse imprudence, et il n'a plus osé rester au Caire.”

“Une imprudence ?”

“Une très grosse imprudence, oui.”

Elle sourit et se tut. Adam la laissa rassembler ses souvenirs.

“Bien entendu, je ne me rappelle rien moi-même, mais on m’a si souvent raconté l’histoire que j’ai l’impression de l’avoir pleinement vécue.

“Du temps où mon père était étudiant, c’est-à-dire dans les années quarante, il y avait un grand bouillonnement politique. Lui-même n’a jamais appartenu à aucun parti, mais il y avait, parmi ses amis à l’université, des communistes, des islamistes, des monarchistes, des nationalistes. Il me racontait aussi que, certains jours, on voyait arriver des dizaines d’étudiants tous habillés en jaune, ou en vert, et qui

s'efforçaient de marcher en rang en criant leurs slogans. On savait alors qu'un nouveau parti venait d'être fondé. Généralement, ces groupes étaient plus ridicules qu'effrayants, et ils disparaissaient au bout de quelques mois.

“Beaucoup plus sérieux était le mouvement des Frères musulmans, les Ikhwan. Les jeunes y adhéraient par milliers, et lorsqu'il y a eu le coup d'Etat des Officiers libres, en cinquante-deux, tout le monde pensait que Nasser, Sadate et compagnie étaient des Ikhwan en uniforme. D'après mon père, certains l'étaient ; mais, une fois au pouvoir, ils ont pris leurs distances par rapport au

mouvement ; ils se sont même employés à réduire son influence dans le pays. Au point qu'en cinquante-quatre, l'année de ma naissance, des militants islamistes désabusés ont tiré plusieurs balles en direction de Nasser pendant qu'il prononçait un discours. Ils l'ont raté de peu, et une répression féroce s'est abattue sur eux. Des milliers de militants ont été arrêtés, et plusieurs de leurs dirigeants ont été exécutés après des jugements sommaires.

"L'un des conjurés se prénommait Abdessalam, il avait dix-neuf ans, et c'était le frère cadet d'un très bon ami de mon père. Le jeune homme avait réussi à s'enfuir après l'attentat, la

police et l’armée étaient à ses trousses, et il ne faisait pas de doute que s’il était appréhendé, il serait pendu sur-le-champ. Alors mon père a décidé de le cacher à la maison.”

“Ne me dis pas qu’il a caché chez lui l’homme qui a tenté d’assassiner Nasser !”

“Une grosse imprudence, n’est-ce pas ?”

“C’est un peu plus qu’une grosse imprudence ! C’est de la folie furieuse ! Qu’est-ce qui a pu se passer dans la tête d’un bon bourgeois catholique pour qu’il risque sa vie et celle de sa famille en cachant chez lui un meurtrier, de surcroît islamiste ?”

“Justement, son raisonnement, c’était que les autorités ne songeraient jamais à chercher Abdessalam chez un bon bourgeois chrétien. De fait, elles ont passé au peigne fin les quartiers populaires, les mosquées, mais ça ne leur est jamais venu à l’idée de venir fouiller chez nous.”

“Mais pourquoi il l’a fait ? Il avait de la sympathie pour les ‘Frères’?”

“Absolument aucune. Il les détestait avant cette histoire, et il a continué à les détester jusqu’à la fin de sa vie. S’il a donné refuge au dénommé Abdessalam, c’est parce que celui-ci avait dix-neuf ans, qu’il tremblait de peur, et parce que son meilleur ami l’avait supplié de le

faire.”

“Et ta mère était d’accord ?”

“Mon père ne l’a pas consultée. Son ami est venu un soir avec son frangin. Pour se déguiser, ce dernier s’était rasé la barbe, il donnait l’impression d’être un adolescent impubère, avec des yeux de lièvre traqué. Nous habitions au rez-de-chaussée, mon père avait, dans le jardin, un atelier où il peignait à ses moments perdus. Il faisait de belles choses, d’ailleurs, je suis sûre que s’il avait été en Europe, il se serait consacré à la peinture. Bref, il avait cet atelier, le jeune homme s’est caché là, sans jamais sortir. Mon père lui apportait en secret de quoi manger. Ça a duré quelques

semaines, et personne dans la famille n’a remarqué quoi que ce soit. Pas même ma mère, qui ne mettait jamais les pieds dans l’atelier de son mari.

“Quand les choses se sont calmées et que les autorités ont désespéré de le retrouver, le fugitif est parti. Mon père a su plus tard qu’il avait réussi à quitter le pays pour l’Allemagne de l’Ouest, qui était devenue en ces années-là le principal lieu de rassemblement des Frères musulmans en exil.

“Mes parents n’ont jamais été inquiétés. Mais mon père n’était pas tranquille. Il se disait qu’un jour ou l’autre, la chose finirait par s’ébruiter, et que les autorités lui feraient payer sa

sollicitude envers leurs ennemis. Alors il a vendu sa maison, son entreprise, tout ce qu'il possédait ; il a pris sa femme, ses enfants, son argent, et il est parti."

"Et est-ce qu'il a regretté son imprudence ?"

"Eh bien non, figure-toi, il ne l'a jamais regrettée ! Bien au contraire, il s'en est toujours félicité. A cause de cet incident, il s'était donc dépêché de tout vendre. Quelques mois plus tard, il y a eu les premières nationalisations, puis la guerre de Suez. Les cousins de mon père, les frères de ma mère, et plus généralement tous les étrangers ou ceux qui étaient considérés comme tels ont dû quitter l'Egypte en catastrophe,

abandonnant leurs biens. Les Grecs, les Italiens, les juifs, les chrétiens levantins… On a saisi leurs usines, leurs terres, leurs magasins, leurs comptes en banque. Ils ont tout perdu. Mon père, du fait de sa grosse imprudence, avait tout vendu avant ‘le déluge’, et donc préservé sa fortune. Ce qui lui a permis d’acheter des terrains en arrivant ici, et de construire plusieurs maisons, notamment celle où nous nous trouvons, et que j’ai transformée en hôtel.

“Mille fois j’ai entendu les émigrés d’Egypte féliciter mon père pour sa clairvoyance ou pour son flair. Ainsi, à cause de ce que tu as appelé sa ‘folie furieuse’, il a acquis, jusqu’à la fin de sa

vie, une réputation de grand sage.”

“Je suppose qu’il n’a jamais raconté à ces gens pourquoi il avait quitté l’Egypte si précipitamment.”

“Sûrement pas ! Quand nous sommes arrivés dans ce pays, Nasser y était considéré comme un demi-dieu, ses photos étaient partout, on l’adorait encore plus qu’en Egypte. Tu penses bien que mon père n’allait pas se vanter d’avoir donné asile à l’homme qui avait voulu assassiner le héros de la nation arabe. Il se serait fait écharper ! Il n’a commencé à en parler que dans les années quatre-vingt, quand Nasser était déjà mort et oublié.”

“Est-ce que ton père a revu

l’Egypte ?”

“Pas une seule fois il n’y a remis les pieds. C’était étrange, d’ailleurs. Lorsqu’il en parlait, son visage s’illuminait, et il ne se lassait pas de répéter que c’était le plus beau pays du monde. Mais il n’y est plus jamais allé, et il n’a jamais voulu que ses enfants y aillent.”

“Et tu n’y es donc jamais allée ?”

“Si, mais seulement après sa mort. Je voulais revoir la maison où je suis née, et dont on m’avait tant parlé. Je l’ai revue, mais je n’ai rien ressenti. Je croyais qu’après tout ce qu’on m’avait raconté pendant mon enfance, j’allais être émue. Rien du tout. Ni larmes, ni

gorge serrée. Là où j'ai été émue, c'est en Haute-Egypte, à Louxor, dans la Vallée des rois, devant les fresques murales. Là, oui, j'étais sans voix. J'ai soudain compris pourquoi tant d'hommes ont rêvé de ce pays – les conquérants, les voyageurs, les poètes… Mais les nostalgies de mes parents me laissent froide. Ils ont vécu en Egypte comme des étrangers, et on les a traités comme des étrangers."

"Les choses ne sont jamais aussi simples."

"Si, c'est aussi simple. Quand on dédaigne la population locale et qu'on refuse de parler sa langue, on finit par se faire expulser. Si mes parents avaient

voulu continuer à vivre en Egypte, ils auraient dû se faire égyptiens, au lieu de fraterniser avec les Britanniques et les Français.”

Elle avait dans la voix l’écho d’une vieille colère qui ne s’était jamais éteinte. Après quelques secondes d’un silence chargé, elle reprit :

“Pour être honnête, je ne devrais pas mettre mon père et ma mère dans le même sac. Lui, il me disait exactement ce que je viens de te dire, à savoir qu’il aurait fallu s’intégrer à la population locale ; il avait d’ailleurs des amis – et probablement aussi des amantes – dans tous les milieux. Mais il était l’un des seuls à avoir une telle attitude. Dans sa

famille, et plus encore dans la famille de ma mère, la plupart des gens se sentaient étrangers, et ils se comportaient en colons. Quand le temps des colons a été révolu, ils ont dû plier bagage. On peut dire qu'ils ont récolté ce qu'ils avaient semé…"

"Ce n'est pas à moi de prendre la défense des tiens, mais dans ces questions, les torts sont toujours partagés. La formule que tu as employée, on peut parfaitement l'inverser : s'ils se sont comportés comme des étrangers, c'est parce qu'on les a constamment regardés comme des étrangers. Quand les gens refusent de s'intégrer, c'est aussi parce la société où ils vivent est

incapable de les intégrer. A cause de leur nom, de leur religion, de leur allure, de leur accent…”

Ils demeurèrent un long moment pensifs, l’un et l’autre. Puis Adam reprit, sur un ton plus gai :

“Pour en revenir à toi, tu aurais quand même pu faire carrière dans la chanson sans avoir à te déhancher dans les cabarets du Caire.”

“Mon père était intraitable, ce n’était même pas la peine d’argumenter. Mais je ne lui en veux pas, il appartenait à son époque, et il croyait agir pour mon bien. De toute manière, je n’avais pas réellement l’ambition de faire carrière dans la chanson. J’aime chanter pour

mes amis, je suis flattée lorsqu'on me dit que j'ai une belle voix, mais je n'aurais pas quitté père et mère pour confier mon destin à un imprésario. Dans ma jeunesse, j'avais une tout autre ambition. Je voulais être chirurgienne."

A présent, Adam s'en souvenait. Quand il l'avait connue, elle était effectivement en première année de médecine.

"J'avais lu quelque part qu'il n'y avait presque pas de femmes chirurgiennes, et je voulais être une pionnière. A la faculté, les professeurs comme les étudiants cherchaient tous à me décourager, en disant que les patients qui confiaient leur vie à un chirurgien

avaient besoin d'une figure rassurante, donc masculine. En d'autres termes, il y avait les carrières qui n'étaient pas dignes de moi – chanteuse ; et les carrières dont je n'étais pas digne – chirurgienne. Mais ça n'a pas suffi à me dissuader, j'étudiais avec acharnement, avec rage, je voulais être la meilleure de ma promotion, et jusqu'au deuxième trimestre, je l'ai été."

"Ensuite, tu t'es lassée…"

"Non. Ensuite, j'ai rencontré Bilal. Ensuite, nous nous sommes aimés comme des forcenés. Ensuite, il est mort. Et je suis restée prostrée pendant trois ans. Quand je suis sortie de mon trou noir, c'était déjà la guerre, et il était trop

tard pour que je reprenne la médecine. J’avais l’impression d’avoir oublié tout ce que j’avais appris, et d’être incapable de mémoriser quoi que ce soit. Je ne suis plus retournée à mes études, et je me retrouve aujourd’hui tenancière d’hôtel.”

“Châtelaine”, rectifia Adam.

Elle sourit.

“Excuse-moi, j’avais oublié le titre que tu m’as conféré.”

“Châtelaine, oui. Ma châtelaine bien-aimée.”

“Ça m’a fait du bien que tu sois revenu au pays, même pour une période brève. Je devrais peut-être remercier

Mourad de t’avoir appelé auprès de lui. Je me souviendrai longtemps de nos dîners au champagne.”

Sa voix était triste. Son ami se tourna vers elle. Elle avait des larmes dans les yeux.

“Tu ne trouves pas que c’est un peu tôt encore pour nous faire nos adieux ?” lui dit-il. “Je ne suis pas sur le point de partir. Je garde encore ma chambre pour quelque temps…”

Elle sourit. Attendit un moment. Eut l’air d’hésiter, avant de lui dire :

“Ce matin, j’ai eu une longue conversation avec Dolorès.”

“Tu lui as encore téléphoné ?”

“Non, cette fois, c’est elle. Tu venais tout juste de me quitter. C’est comme si elle avait senti que nous avions passé la nuit ensemble. Et…”

Elle s’interrompit. Fit une longue pause. Adam dut la relancer :

“Et ?”

“Et il a été décidé que, dorénavant, tu dormirais dans ta chambre et moi dans mienne.”

“Il a été décidé”, reprit son ami en écho, avec un sourire aussi ambigu que les sentiments qui l’agitaient.

“Je n’étais pas censée te le dire”, s’excusa Sémiramis, “et tu feras comme si nous n’avions pas eu cette

conversation. Mais j'ai besoin que tu m'aides à respecter mon engagement."

Comme Adam demeurait silencieux, elle insista, d'une voix à la fois irritée et contrite :

"Oublie un moment ta fierté de mâle, et dis-moi simplement : je t'aiderai."

Il maugréa avant de se résigner à dire, en soupirant bruyamment :

"D'accord, je t'aiderai."

D'un instant à l'autre, la conductrice reprit, sur un tout autre ton, enjoué, guilleret :

"Ce qui n'exclut aucunement les envies, les désirs, les compliments, la tendresse, et même un brin de cour. Oui,

tout, sauf…”

Son passager attendait avec appréhension les mots crus qui allaient suivre, mais elle ne dit plus rien. Sa phrase était finie.

“Tout sauf tout sauf tout sauf”, répéta-t-il alors, en essayant de donner à ces paroles la tonalité la plus risible qui soit.

Lorsqu’il rendra compte de cet échange dans son carnet, Adam observera :

Au cours de notre conversation, je me suis bien gardé d’avouer à Sémi que j’étais déjà arrivé moi-

même à une conclusion similaire, à la suite de mon échange épistolaire avec Dolorès. Ma bonne éducation me commandait de feindre la déception, et de ne surtout pas montrer que j'étais, en un sens, lâchement soulagé de ne pas avoir à signifier moi-même à mon amante ma décision d'interrompre notre idylle. Une fois de plus, la connivence des deux femmes m'aura évité les affres du remords, comme ceux de la muflerie.

Je me promets de respecter cet engagement d'abstinence ; mais, pour être honnête, je ne suis pas absolument certain de pouvoir m'y

tenir en toute heure, en tout lieu, en toute circonstance.

Je me laisserai guider par la vie.

Le dixième jour

1

Au matin, Adam était encore tout habillé. La veille, il s'était écroulé sur son lit sans avoir dîné, sans s'être brossé les dents, et sans avoir fermé les stores comme il le faisait tous les soirs pour ne pas être réveillé trop tôt par le soleil cru.

Il n'avait pas eu non plus la force de consigner par écrit le récit détaillé de sa rencontre avec le frère Basile. Il ne le fit qu'en se levant, vers cinq heures. Dès qu'il en eut terminé, il commanda par téléphone son petit-déjeuner, puis il consulta son courrier.

Un message lui était parvenu dans la nuit, de la part de Naïm. Il lui annonçait en style télégraphique qu’il allait quitter São Paulo mercredi matin, et qu’il arriverait jeudi soir après une brève escale à Milan. Adam était ravi. La réunion des amis commençait à prendre forme, et beaucoup plus tôt qu’il ne l’avait espéré. Il se dépêcha de répondre à Naïm qu’il serait à l’aéroport à l’heure dite pour l’accueillir.

Puis il appela Sémiramis.

“Je te réveille, j’espère !”

“Raté !” dit-elle en riant. “Je suis déjà au milieu du petit-déjeuner. La prochaine fois, il faudra essayer plus tôt !”

“J’ai encore une bonne nouvelle.”

“Laisse-moi deviner ! C’est Albert ou Naïm qui t’annonce sa décision de venir. Je me trompe ?”

Il était pris de court.

“Non, tu ne te trompes pas. Mais tu m’as gâché mon effet.”

Elle rit.

“Tu m’as l’air un peu trop réveillée ce matin.”

“Je suis sur ma terrasse, il y a une petite brise, les oiseaux du printemps pépient, et le café est bien dosé. Si j’étais sûre de pouvoir te faire confiance, je t’inviterais à venir me rejoindre.”

Dix minutes plus tard, il était auprès d'elle. Tout était conforme au tableau qu'elle avait brossé – la brise, les pépiements, la couleur du café ainsi que son odeur. De plus, la table était garnie, et la chemise de nuit légèrement entrouverte. Il eut un pincement au cœur en se rappelant que la "parenthèse" de leurs amours était désormais fermée.

"Naïm arrive donc jeudi soir, vers sept heures. Et Albert ne va plus tarder, il me semble ; s'il a dit à ses employeurs que sa mère adoptive est à l'article de la mort, c'est qu'il viendra très vite. Notre réunion de retrouvailles va pouvoir se tenir dès la semaine prochaine. Je n'en

reviens pas. Il y a deux jours, je parlais encore en termes de mois, et maintenant nous en sommes à préciser les heures d'arrivée de chacun. J'ai l'impression de vivre dans un rêve. Ça m'enchante, mais ça me fait un peu peur." Un silence. "Il faudrait peut-être que nous réfléchissions sérieusement à l'aspect pratique."

"Moi, j'y ai déjà réfléchi", dit Sémiramis. "Tout le monde sera logé ici, à l'hôtel."

C'était la solution qu'Adam préférait, et c'est seulement pour la forme qu'il lui demanda :

"Tu ne crois pas que Tania insistera pour que nous allions chez elle, dans la

vieille maison ? C'était ça, le projet initial."

"Si peu de temps après le décès de Mourad ? Non, c'est impensable ! La famille est endeuillée, nous serions tenus de parler à voix basse, et de tirer des mines d'enterrement. Pas de rires ! Aucun éclat de voix ! Nos retrouvailles seraient sinistres ! Non, j'ai bien réfléchi à la chose, tout le monde viendra ici. Y compris Tania. Ça lui fera du bien de s'absenter quelques jours de chez elle, sinon les visiteurs continueront à défiler sans arrêt. A l'hôtel, nous pourrons discuter, crier, rire, nous pourrons même chanter à tue-tête, si nous en avons envie. Chacun aura

sa chambre, et nous aurons à notre disposition le grand salon du premier étage, où nous pourrons nous réunir et prendre nos repas. Pour la logistique, laisse-moi faire, c'est mon métier !"

Il leva les bras, dans un geste qui voulait dire "je capitule" ou "je lâche le gouvernail".

"En revanche, c'est à toi de lancer les invitations", ajouta-t-elle.

"C'est pratiquement fait. Dès ce matin j'appellerai Ramez et sa femme."

"Et Dolorès…"

"Et Dolorès, bien sûr, je l'appellerai cet après-midi."

"Et le frère Basile…"

“Je doute qu’il accepte de venir. Mais j’irai tout de même l’inviter en bonne et due forme…”

“Et pour Nidal, tu as déjà pris une décision ?”

“Oui, je vais lui téléphoner.”

“Tu vois ? Tu as encore de quoi t’occuper. Tu as son numéro ?”

“Non, mais tu vas me le donner dans une minute, je présume.”

Sémiramis soupira bruyamment :

“Qu’est-ce que tu aurais fait si je n’étais pas là ?”

“J’aurais consulté l’annuaire !”

“Mufle !”

Il lui prit la main, et la porta à ses lèvres.

“Si tu n’étais pas là, je serais déjà rentré à Paris, j’aurais renoncé à réunir les amis, je me serais replongé dans ma biographie d’Attila.”

Elle retira la main.

“Il t’intéresse à ce point, cet énergumène ?”

“Attila, c’est moi, comme aurait dit Flaubert.”

“Ah bon ? Il faudra que tu m’expliques un peu mieux, la similitude ne saute pas aux yeux.”

“C’est l’archétype de l’immigré. On lui aurait dit : ‘Tu es désormais un

citoyen romain !’, il se serait enveloppé dans une toge, il se serait mis à parler le latin et serait devenu le bras armé de l’Empire. Mais on lui a dit : ‘Tu n’est qu’un barbare et un infidèle !’, et il n’a plus rêvé que de dévaster le pays.”

“Et c’est ton cas ?”

“Ça aurait pu être mon cas, et c’est certainement celui d’un très grand nombre d’immigrés. L’Europe est pleine d’Attilas qui rêvent d’être citoyens romains et qui finiront par se muer en envahisseurs barbares. Tu m’ouvres les bras, je suis prêt à mourir pour toi. Tu me refermes ta porte au nez, et ça me donne envie de démolir ta porte et ta maison.”

“En d’autres termes, j’ai bien fait de t’ouvrir mes bras.”

Il rit.

“L’expression était mal choisie, mais tu m’as compris.”

Il se ménagea un temps, avant d’ajouter.

“S’agissant de toi, je considère que tu m’as ouvert les bras lorsque je t’ai téléphoné du taxi, et que tu as crié mon nom. Ce qui est arrivé entre nous par la suite, je l’appellerai le ‘divin inattendu’…”

Leurs mains se rejoignirent à nouveau, et il y eut entre eux un silence intime.

Ce fut Sémiramis qui parvint à le

rompre.

“Tu voulais donc le portable de Nidal”, dit-elle en retirant sa main pour se mettre à fouiller dans la mémoire de son téléphone.

Ayant repéré le numéro, elle tendit l’appareil à son ami en lui proposant de l’utiliser. Mais il se contenta de recopier les chiffres dans un coin de son carnet. Il préférait manifestement remettre cet appel à plus tard, quand il se retrouverait seul dans sa chambre.

2

Je n'étais pas sûr que le frère de Bilal allait se souvenir de moi, consignera Adam dans son carnet le dimanche 29 avril. *Je ne l'avais pas vu plus de trois fois dans ma vie, la dernière il y a plus d'un quart de siècle, à l'enterrement de l'ami disparu. Ce jour-là, Nidal paraissait encore plus affligé que sa mère ou ses sœurs. Il sanglotait sans retenue. Il n'avait pas encore dix-sept ans, et Bilal était son modèle, son guide, son idole. De plus, ils se ressemblaient tellement*

– le même nez cambré, les mêmes cheveux très noirs et très courts, le même regard de cerf traqué –, qu'en observant le frère éploré, on avait l'illusion troublante que c'était l'autre qui était ressuscité, et qui se lamentait sur lui-même.

“Nidal, je suis Adam, je ne sais pas si tu te souviens de moi…”

“Je ne connais aucune autre personne qui porte ce prénom, à l'exception de notre ancêtre à tous, paix soit sur lui ! Tu es revenu parmi nous ?”

“Je suis effectivement de passage…”

“Pourquoi seulement ‘de

passage'?"

"Je vis actuellement en France."

"Moi aussi j'ai vécu plusieurs années en France, mais je suis retourné vivre parmi les miens."

Il y avait là, manifestement, un reproche. Je me devais de riposter.

"Tu es allé vivre en France, et tu n'as jamais songé à appeler le meilleur ami de ton frère ? Honte à toi !"

Il a émis un petit rire, pour signifier que le jeu des taquineries coutumières pouvait à présent s'arrêter.

"Je suis heureux d'entendre ta

voix. Dis-moi en quoi je pourrais t'être utile !"

"J'essaie d'organiser une petite rencontre. J'aurais voulu t'en parler…"

"Une réunion politique ?"

Il y avait dans sa voix autant d'ironie que d'incrédulité. Je me suis dépêché de le rassurer.

"Non, une rencontre de vieux amis. Des amis de Bilal…"

Pas de réponse. Un long silence. Je sentais que Nidal avait la gorge serrée. De fait, lorsqu'il a fini par parler, sa voix avait changé, et il avait perdu de son aplomb.

“Une rencontre de vieux amis…”

Je ne savais pas si, en reprenant les mêmes mots que moi, lentement, et dans un murmure, mon interlocuteur exprimait de la nostalgie ou de la méfiance. Pour prévenir toute réaction négative, je devais prendre les devants.

“Cela me ferait plaisir si nous pouvions nous voir, toi et moi. Pour parler de ce petit projet, mais aussi de tout ce qui s’est passé depuis tant d’années.”

“Oui, bien sûr, pourquoi pas ? Où es-tu maintenant ?”

Je m'étais dit, avant de l'appeler, qu'il valait mieux ne pas mentionner Sémi ; pas tout de suite, en tout cas.

"Je suis à la montagne, mais je pourrais te retrouver en ville, quand tu voudras."

"Dans ce cas, déjeunons ensemble ! Tu veux que je t'envoie une voiture pour te chercher ?"

J'ai préféré mentir.

"Non merci, j'en ai une. Donne-moi juste l'adresse, et je viendrai."

Le restaurant populaire où il m'a donné rendez-vous, je n'y

aurais jamais mis les pieds de moi-même. Non qu'il soit sinistre ou rebutant, mais il fait partie de ces lieux qui semblent réservés aux habitués, et où un étranger se sent épié à chaque bouchée ; l'"étranger" en question n'étant pas forcément un Européen ou un Asiatique, mais toute personne extérieure au quartier.

Nidal avait l'air de connaître toute la clientèle, mais il a traversé la salle avec moi en se contentant de saluer à distance.

Le patron nous avait réservé une pièce intérieure, à l'écart du tumulte, et dotée d'une fenêtre

donnant sur une petite cour. Manifestement, un traitement de faveur. Notre table était déjà garnie d'olives, de concombres, de navets au vinaigre et de pains ronds découpés en quarts.

"Ici, je prends généralement le plat du jour, et je ne suis jamais déçu. Mais il y a aussi des grillades."

"Va pour le plat du jour !"

"Attends, tu ne sais pas encore ce que c'est !"

"Peu importe ! Quel que soit le plat, je le prends."

"Dimanche, c'est le jour des

courgettes farcies.”

“Ça me va !”

“Tu n’es pas un homme difficile ! Tes femmes doivent être ravies !”

“Mes *femmes ?”*

“Je voulais dire : tes femmes successives, pas simultanées.”

“Toi, tu en as, des ‘simultanées’ ?”

“Non, une seule. Elle m’a prévenu, depuis le début : si j’en épouse une autre, elle m’arrache les yeux.”

“Et tu t’es résigné !”

“C’est utile, les yeux !”

Il sourit, et c’était le même sourire que Bilal.

“Tu n’as pas tort”, lui dis-je. “Si on aime la lecture, deux yeux sont plus utiles que deux épouses.”

“Je constate que nous sommes déjà d’accord sur un point. Je ne sais pas s’il y en aura d’autres.”

Le patron s’approche avec crayon et calepin. Il note les deux plats du jour et s’informe de ce que nous désirons boire. Nidal commande une limonade gazeuse, et je hoche machinalement la tête pour indiquer que je prendrai la même chose. Non sans ajouter, cependant, dès que l’homme s’est

éclipsé :

“A midi, je ne bois pas de vin, ça me donne mal à la tête.”

Comme j’avais pris soin de ne pas sourire, mon hôte jugea nécessaire de préciser :

“Ici, on ne sert pas d’alcool.”

“J’avais deviné, figure-toi. Je plaisantais…”

Je souris. Nidal ébaucha lui aussi un sourire, pour ne pas être en reste. Puis il dit, en regardant ailleurs, comme s’il commentait pour des tiers :

“Des plaisanteries d’émigré !”

J’évitai de lui demander ce qu’il

entendait par là, préférant reprendre :

“Je plaisantais…”

Avant d’ajouter, sans lui avoir laissé le temps de me répondre :

“Mais il est vrai que je ne bois jamais à midi. Uniquement le soir.”

“Si je t’avais invité à dîner plutôt qu’à déjeuner, qu’est-ce que tu aurais fait ?”

“Je me serais tout simplement abstenu de boire. J’aime bien prendre un peu de vin le soir, mais je peux parfaitement m’en passer. En revanche, si quelqu’un essayait de me l’interdire…”

“Il est interdit d’interdire !” prononce Nidal sur un ton sarcastique, et en français.

Jusque-là, nous n’avions parlé qu’en arabe. Et c’est en arabe que je lui rétorque :

“Qu’une personne s’abstienne de consommer telle ou telle boisson, tel ou tel aliment, parce que ses convictions le lui imposent, c’est une attitude que je respecte. Ce que je n’admets pas, c’est qu’on tente de l’imposer aux autres, et surtout que des gouvernements s’en mêlent.”

“Parce que, d’après toi, il faut laisser chaque citoyen décider par

lui-même, les gouvernements n'ont pas pour fonction d'interdire, c'est ça ? Est-ce qu'ils n'interdisent pas la consommation de la cocaïne, ou du haschisch ? Mais je suppose que, de ton point de vue, il ne faudrait pas non plus interdire ces drogues ?"

La conversation prenait, un peu trop vite, l'allure d'un duel convenu entre le dévot et le libertin. Mais peut-être fallait-il en passer par là avant de pouvoir se parler d'homme à homme. De toute manière, je n'allais pas rendre les armes du seul fait que je me trouvais sur le terrain de l'autre.

Tout au contraire. Au Levant, on est censé se plier aux désirs de l'invité, non le soumettre à ses propres lois. C'est du moins ainsi que l'on se comportait en des temps meilleurs.

"Personne ne prétend qu'il ne faut jamais rien interdire. Mais certains de tes coreligionnaires ont l'interdiction facile. On a l'impression qu'ils fouillent les textes à la recherche d'un interdit de plus, qu'ils se dépêchent de proclamer. Quelqu'un a dit un jour des puritains anglais : 'Ils ne sont pas vraiment fanatiques, ils veulent seulement être sûrs que personne

ne s'amuse nulle part.' "

Nidal grimace un sourire, sans dire un mot. Je poursuis :

"Mais pour répondre plus directement à ta question, ma réponse est : oui, bien sûr, certaines substances sont des poisons, et je comprends qu'elles soient prohibées. Mais le vin ? Le vin qui a été chanté par tant de poètes arabes, persans et turcs ? Le vin, qui est la boisson des mystiques ? C'est un plaisir noble et innocent de retrouver ses amis, le soir ; de rire, de discuter, et de refaire le monde autour d'une bouteille de bon vin. Est-ce que je

dois accepter qu'une autorité quelconque m'en prive parce que certaines personnes boivent trop ? Ou parce que certaines traditions religieuses l'interdisent ?"

"Tu ne vois qu'un aspect des choses !" me lance Nidal.

Il prend quelques bouchées, pour se donner le temps de rassembler ses idées, avant d'ajouter :

"Ce que tu ne veux pas voir, c'est qu'en Occident, tout ce qui émane de nous est regardé avec hostilité. Tout le monde s'accorde à dire que l'alcoolisme est une calamité sociale, mais il suffit que l'islam dénonce l'alcool pour que

celui-ci soit érigé en symbole de la liberté individuelle. Même pour des gens comme toi.”

Un serveur arriva avec les plats fumants et les bouteilles décapsulées. Il nous demanda si nous voulions qu’il verse le yaourt au-dessus des courgettes farcies, ou bien à côté. Puis il saupoudra le tout avec de la menthe séchée, et commença à servir la boisson gazeuse dans un verre. Mais Nidal lui signifia d’un geste qu’il s’en occuperait lui-même, et dès que l’homme se retira, il reprit son argumentation là où il l’avait laissée.

“Beaucoup d’Européens ont une femme et une maîtresse, avec des enfants de l’une et de l’autre ; mais si l’islam dit qu’on peut épouser les deux, c’est l’idée d’un double mariage qui devient scandaleuse, outrancière, immorale, et c’est la liaison illégitime qui devient respectable.”

“C’est peut-être parce que, en ce qui concerne les femmes, le bilan de nos pays laisse à désirer, tu ne crois pas ? Si les femmes d’ici pouvaient travailler librement, voyager librement, s’habiller librement…”

“Tu crois vraiment que c’est ça,

la raison ? Tu crois vraiment que ce qui intéresse l'Occident, c'est l'émancipation de nos femmes ? Tu ne penses pas qu'il y a, depuis des siècles, une hostilité systématique envers tout ce qui vient de chez nous ? Autrefois, on reprochait à nos pays d'Orient leurs éphèbes et leurs femmes lascives, et aujourd'hui on nous reproche notre extrême pudeur. A leurs yeux, quoi que nous fassions, nous sommes toujours en faute."

Je pris le temps d'avaler quelques bouchées, avant de dire, sur un ton hésitant :

"Tu n'as pas entièrement tort,

cette hostilité existe, et elle semble parfois systématique. Mais elle n'est pas à sens unique. Pour dire les choses crûment, ils nous détestent autant que nous les détestons."

Nidal lâcha aussitôt sa fourchette et son couteau, pour se mettre à me dévisager avec méfiance, peut-être même un brin d'hostilité.

"Quand tu dis 'nous', tu parles de qui ?"

La question n'était pas anodine, ni innocente. Pour moi, son invité, elle était même profondément discourtoise. Ce que Nidal me

disait, en substance, c'est que moi, l'émigré, j'étais "passé à l'ennemi". Je me suis senti d'autant plus insulté que cette attaque n'était pas totalement injustifiée. De quel côté est-ce que je suis, moi, l'Arabe chrétien qui vis depuis si longtemps en France ? Du côté de l'Islam, ou bien du côté de l'Occident ? Et quand je dis "nous", à qui est-ce que je fais référence ? Dans la formulation que je venais d'employer – "Ils nous détestent autant que nous les détestons" – transparaissait, à mon insu, toute l'ambiguïté de ma position. A vrai dire, je ne savais plus moi-même ce que j'entendais

dans ma phrase par “ils” et “nous”. Pour moi, ces deux univers rivaux sont à la fois “ils” et “nous”.

Mon interlocuteur avait visé juste, il avait mis le doigt sur ma fragilité. Mais il n’était pas question pour moi de lui donner raison, ni de tolérer ses insinuations blessantes. Me drapant dignement dans le silence, je détournai ostensiblement les yeux, pour regarder tantôt la fenêtre, tantôt mon assiette, et une fois même ma montre.

A mon attitude, Nidal comprit qu’il était allé loin. Il biffa

mentalement sa question désobligeante, et entreprit de commenter ma phrase sur un tout autre ton. Ce faisant, il évitait de se déjuger, mais ses propos, bien que polémiques, contenaient des excuses implicites.

“Peut-être bien qu’ils nous détestent autant que nous les détestons, comme tu dis. Mais, en tant qu’historien, tu devrais admettre que la relation entre eux et nous est aujourd’hui profondément inégalitaire. Depuis quatre cents ans, nous n’avons pas envahi un seul pays d’Occident, ce sont toujours eux qui nous

envahissent, eux qui nous imposent leur loi, eux qui nous soumettent et qui nous colonisent, eux qui nous humilient. Nous n'avons fait que subir, subir, subir… Mais toi, l'historien, soucieux de vérité et d'objectivité, tu nous renvoies dos à dos. 'Ils nous détestent autant que nous les détestons…' Les torts sont partagés, c'est ça ?

"Les Français débarquent en Algérie, ils annexent le pays, ils massacrent tous ceux qui leur résistent, ils font venir une population européenne qui se comporte comme si la terre lui appartenait et comme si la

population locale n'était faite que pour obéir et servir. Les torts sont partagés, c'est ça ? Ils emploient tous les moyens pour forcer les habitants à délaisser la langue arabe et à se détourner de l'islam. Puis, au bout de cent trente ans, ils s'en vont en laissant derrière eux un pays meurtri, dévasté, qui n'a jamais pu s'en remettre. Mais d'après toi, les torts sont partagés, n'est-ce pas ?

"Les Juifs émigrent en masse vers la Palestine, ils colonisent la terre et chassent les habitants, qui deviennent du jour au lendemain des apatrides, et qui vivent depuis

plus d’un demi-siècle dans des camps de réfugiés. Mais d’après toi, les torts sont partagés.”

Je me faisais à nouveau attaquer, mais cette fois je ne pouvais réagir de la même manière. Ce que Nidal prenait ici pour cible, ce n’était pas ma personne, c’étaient mes opinions d’historien. Sur ce terrain, toute contradiction est légitime. Alors, plutôt que de m’enfermer dans ma posture d’invité blessé, je décide de croiser le fer avec mon hôte.

“Est-ce que tu vas me laisser répondre ?”

Nidal s’interrompt abruptement.

“Vas-y, je t’écoute.”

“Pour commencer, ce n’est pas moi qui ai dit ‘les torts sont partagés’. J’ai juste dit : ‘Ils nous détestent autant que nous les détestons.’ Je n’ai pas parlé de ‘torts’. Tu m’as attribué cette phrase et tu t’en es servi pour m’attaquer. C’est un procédé douteux.”

“Tu n’as peut-être pas prononcé cette phrase aujourd’hui, mais tu la prononces sans arrêt !”

“Parce que tu enregistres mes conversations ?” lui dis-je sur le ton de la plaisanterie, histoire d’alléger l’atmosphère.

Mon interlocuteur ne sourit pas.

“Non, Adam, je n’enregistre pas tes conversations, mais il m’est arrivé de t’écouter. Je suis allé plusieurs fois à l’université. Je m’installais dans l’amphithéâtre, tout à l’arrière, pour t’écouter. Cette phrase, je ne l’ai pas inventée, elle est de toi, tu l’as répétée cent fois. ‘Les torts sont partagés.’ Qu’ils envahissent nos pays, qu’ils nous chassent de nos maisons, qu’ils nous bombardent, qu’ils s’approprient nos richesses – pour toi, les torts sont toujours partagés. L’historien doit rester neutre, n’est-ce pas ? Entre

l'agresseur et l'agressé, entre le prédateur et sa proie, entre les massacreurs et leurs victimes, tu restes neutre. Il ne faut surtout pas que tu apparaisses comme le défenseur des tiens. C'est ça, l'objectivité ? C'est ça, pour toi, l'honnêteté intellectuelle ?"

Je suis resté muet un long moment, comme si j'étais à court d'arguments. Je venais soudain de comprendre que cette réunion avec le frère de mon ami n'allait pas être une simple reprise de contact, mais bel et bien un règlement de comptes.

3

Cela faisait plus d’un quart de siècle que je n’avais pas vu Nidal, alors que lui ne m’avait, pour ainsi dire, jamais quitté des yeux. A mon insu, il m’observait, il me surveillait, il me jaugeait.

J’en étais encore à me demander si je devais le lui reprocher, lorsqu’il prit lui-même les devants.

“Quand je suis allé à l’amphithéâtre pour la première fois, mon intention était de te parler à la fin du cours. Je savais à quel point tu avais été proche de

mon frère, et j'étais persuadé que tu m'accueillerais à bras ouverts."

"C'est probablement ce que j'aurais fait ce jour-là", lui dis-je avec froideur, ne voulant pas répondre à ses piques par des manifestations d'amitié.

Il continua :

"Mais en t'écoutant, je me suis dit : cet Arabe ne veut surtout pas qu'on le prenne pour un Arabe. Pourquoi l'embarrasser ?"

C'en était trop ! Mon hôte avait dépassé toutes les bornes. Je devais sur-le-champ lui répondre, ou bien me lever et partir. Ce qui me retenait de faire un esclandre, c'est

que Nidal avait l’air profondément ému. Il semblait même au bord des larmes. Du coup, ses propos ne relevaient plus du sarcasme froid, c’étaient des reproches sincères. Malhabiles, désobligeants, injustes – et cependant sincères.

Je décide alors de traiter le jeune frère de mon ami disparu comme s’il était mon propre frère cadet. Avec sévérité, mais une sévérité quasiment paternelle.

“Si l’on croit à l’Au-delà, il est possible que Bilal soit aujourd’hui avec nous, assis à cette table, en train de nous observer, et de nous écouter. Certaines choses que tu as

dites ont dû lui plaire, et d'autres pas. Et quand je vais te répondre, quelquefois il m'approuvera, et quelquefois il froncera les sourcils. Ce témoin invisible et bienveillant, sans lequel nous ne serions pas ensemble à cet instant, je ne sais pas quelles seraient ses opinions s'il était encore en vie. Mais d'une chose au moins je suis absolument sûr : il n'aurait pas aimé que je doute de ta sincérité, ni que tu doutes de la mienne."

Je me ménage un temps d'arrêt, pour séparer le préambule affectif de l'argumentation. Et pour vérifier d'un regard que mon

interlocuteur, adouci, est désormais prêt à m'entendre. Puis je continue :

"Quand je dis que les torts sont partagés, ça ne veut pas forcément dire cinquante-cinquante. Ça veut surtout dire : essayons de comprendre pourquoi les autres ont gagné, et pourquoi nous, nous avons perdu. Tu me dis : ils ont envahi nos pays, ils les ont occupés, ils nous ont humiliés. La première question qui me vient à l'esprit, c'est : pourquoi n'avons-nous pas réussi à les en empêcher ? Est-ce que nous serions, par hasard, des adeptes de la non-

violence ? Non, nous ne le sommes pas. Alors pourquoi ont-ils pu nous envahir, nous soumettre, nous humilier ? Parce que nous sommes faibles, tu me diras, et divisés, et mal organisés, et mal équipés. Et pourquoi sommes-nous faibles ? Pourquoi sommes-nous incapables de produire des armes aussi puissantes que celles de l'Occident ? Pourquoi nos industries sont-elles déficientes ? Pourquoi la révolution industrielle s'est-elle produite en Europe, et pas chez nous ? Pourquoi sommes-nous restés sous-développés, et vulnérables, et dépendants ? On pourrait continuer à répéter sans

arrêt : c'est la faute des autres, c'est la faute des autres. Mais il faudra bien que nous finissions par regarder en face nos propres manquements, nos propres travers, nos propres infirmités. Il faudra bien que nous finissions par regarder en face notre propre défaite, la gigantesque, la retentissante débâcle historique de la civilisation qui est la nôtre.”

Sans m'en rendre compte, j'avais haussé la voix. Deux jeunes gens entrent aussitôt dans la pièce, ils s'adossent au mur, quelques pas derrière Nidal. Lequel ne s'aperçoit de leur présence que

lorsque mes yeux se portent vers eux ; mon hôte se retourne alors, pour leur adresser un signe de la tête voulant dire : “Ce n’est rien, nous discutons, vous pouvez nous laisser !” Ils se retirent.

Je reprends alors, à voix plus basse, et en français :

“Les vaincus sont toujours tentés de se présenter comme des victimes innocentes. Mais ça ne correspond pas à la réalité, ils ne sont pas du tout innocents. Ils sont coupables d’avoir été vaincus. Coupables envers leurs peuples, coupables envers leur civilisation. Et je ne parle pas seulement des dirigeants,

je parle de moi, de toi, de nous tous. Si nous sommes aujourd'hui les vaincus de l'Histoire, si nous sommes humiliés aux yeux du monde entier comme à nos propres yeux, ce n'est pas seulement la faute des autres, c'est d'abord notre faute."

"Dans trente secondes tu vas me dire que c'est la faute de l'islam."

"Non, Nidal, ce n'est pas ce que j'allais te dire. La religion n'est qu'un élément du dossier. Pour moi, elle n'est pas le problème, et elle n'est pas la solution non plus. Mais ne compte pas sur moi pour te rassurer à bon compte. Je ne suis

pas à l'aise avec tout ce qui se passe autour de nous. Tu crois que c'est agréable à contempler, toutes ces femmes couvertes de la tête aux pieds, ces gigantesques photos de personnages enturbannés, et cette forêt de barbes."

"En quoi elles te regardent, nos barbes ?"

"Ce que tu portes dans ton cœur ne me regarde pas. Ce que tu portes à l'extérieur est une affirmation publique à l'intention des tiers, et par conséquent, ça me regarde. J'ai le droit d'approuver comme de désapprouver. J'ai le droit d'être réconforté, comme j'ai

le droit d'être mal à l'aise. Mais je n'ai pas l'intention d'épiloguer sur ta barbe. Je voulais juste te dire que je me réservais le droit de parler de tout, sans exception, et que je t'incitais à faire de même."

Pendant qu'il m'écoute, Nidal porte instinctivement sa main à sa barbe, qu'il se met à lisser comme pour lui renouveler son allégeance. Ce n'est pas vraiment une barbe, d'ailleurs, c'est comme s'il avait omis de se raser pendant une dizaine de jours.

"A seize ans, quand je t'ai connu, tu avais déjà un collier de barbe, ou plutôt de duvet…"

Il sourit à cette évocation. Je poursuis :

“Mais tu portais aussi un béret de Che, orné d’une étoile rouge.”

“Je n’étais pas le seul !”

“Aujourd’hui non plus tu n’es pas le seul à porter cette barbe drue.”

“Tu veux dire que j’ai toujours suivi aveuglément la mode du moment.”

“Je ne te le reproche pas, nous sommes tous comme ça. Il y a ce que les Allemands appellent ‘Zeitgeist’, ‘l’esprit du temps’, nous le suivons tous, d’une manière

ou d'une autre. Il n'y a ni honte ni fierté à avoir, c'est ainsi que fonctionnent les sociétés humaines."

"C'est le professeur qui parle…", commente Nidal, imperceptiblement sarcastique.

"Oui, tu as raison, c'est l'historien qui parle. A chaque époque, les hommes expriment des opinions et adoptent des postures qu'ils croient issues de leur propre réflexion, alors qu'elles leur viennent en réalité de cet 'esprit du temps'. Ce n'est pas tout à fait une fatalité, disons que c'est un vent extrêmement puissant auquel il est

difficile de ne pas céder.”

“Et moi, j’ai tourné avec ce vent, comme une girouette, c’est ça ?”

Je souris.

“Tu tiens à me faire apparaître comme désobligeant à ton égard, alors que j’essaie seulement de décrire un phénomène commun. Il était normal que tu sois guévariste au début des années soixante-dix, comme il est normal que tu sois aujourd’hui islamiste. Entre les deux attitudes, il y a une certaine continuité.”

“Laquelle ?”

“Tu te considères toujours

comme révolutionnaire.”

“Alors que je ne le suis plus, à tes yeux…”

“Disons plutôt que c’est la révolution qui a changé de sens. Longtemps l’idée de révolution était l’apanage des progressistes, et un jour elle a été captée par les conservateurs. J’ai un collègue qui travaille sur cette question. Nous déjeunons ensemble de temps à autre pour en parler. Il appelle ce phénomène l’‘inversion’. Il prépare un livre sur ce thème, qu’il pense intituler ‘L’Année de l’inversion’…”

“Parce que c’est lié à une année

précise ?”

“C’est sa thèse. Il pense que les choses ont basculé dans le monde très rapidement, entre l’été soixante-dix-huit et le printemps soixante-dix-neuf. L’Iran connaît cette année-là une ‘révolution islamique’, socialement conservatrice. En Occident commence une autre ‘révolution conservatrice’, conduite en Angleterre par Margaret Thatcher et que prolongera Ronald Reagan aux Etats-Unis. En Chine, Deng Xiaoping entame cette année-là une nouvelle révolution chinoise, qui s’écarte du socialisme et aboutit à

un spectaculaire décollage économique. A Rome, un nouveau pape est élu, Jean-Paul II, qui se révélera, lui aussi, à sa manière, aussi révolutionnaire que conservateur… Mon collègue a rassemblé ainsi des dizaines d'événements de la même période, qui tendent tous à démontrer qu'un bouleversement s'est produit, qui a durablement affecté les mentalités. La droite est devenue conquérante, et la gauche ne s'est plus préoccupée que de préserver les acquis. C'est en ayant cela à l'esprit que je t'ai dit…"

"… Que j'avais changé de

barbe, tout en continuant à me considérer comme révolutionnaire. C'est bien ça ?"

"Oui, c'est un peu ça."

"Alors qu'à tes yeux je suis plutôt devenu un fieffé rétrograde, c'est ça ?"

"Je n'aurais pas exprimé les choses dans ces termes, mais c'est un peu ce que je pense, oui."

"Au moins, tu es franc", me dit-il avec un très léger sourire d'impatience ; avant d'ajouter : "Notre discussion va durer cent ans."

"Ce n'est pas grave, nous la

poursuivrons au paradis.”

“Si nous nous retrouvons dans le même.”

“Parce que tu crois qu’il y en a plusieurs ? Ou qu’on y sera répartis par nations et par religions ?”

“Je n’en ai pas la moindre idée. Il faudra que tu soumettes le problème à tes amis les Byzantins. C’est bien comme ça que vous vous appeliez, n’est-ce pas ?”

“Oui, c’était bien ça. Le ‘cercle des Byzantins’. Mais pourquoi dis-tu ‘vous’? Toi aussi tu as participé à nos réunions.”

“Très peu. Une ou deux fois, avec mon frère.”

“Avec ton frère, oui. Je pense souvent à lui.”

A peine avais-je prononcé cette phrase que j’ai eu le sentiment d’avoir usurpé un rôle qui ne m’appartenait pas, moi qui n’ai été un ami proche de Bilal qu’à la fin de sa vie. Alors j’ai ajouté, en guise d’excuse :

“Toi, tu as dû penser à lui mille fois plus que moi.”

Comme à chaque fois que j’ai mentionné son frère, Nidal est devenu silencieux, et pensif. Il a bu

la dernière gorgée de limonade, puis son regard a glissé vers la fenêtre, et au-delà.

“Il avait promis de m’emmener avec lui sur la barricade. Notre mère s’était mise à crier. Elle disait que j’étais trop jeune, et que je devais apprendre mes leçons. Bilal a essayé de la raisonner, lui disant qu’il resterait constamment près de moi, qu’il me mettrait à un poste où je ne serais pas exposé, et qu’à notre retour il m’aiderait pour mes leçons. Mais elle ne voulait rien entendre. Elle disait : ‘Pas tous les deux ! Pas les deux à la fois !’ Comme si elle pressentait

ce qui allait se passer. Alors Bilal m'a chuchoté qu'il m'emmènerait la prochaine fois. Il est parti. Une heure plus tard, on est venu frapper à notre porte pour nous dire qu'il était blessé.

"Des milliers de fois j'ai repensé à cette scène, en imaginant d'autres déroulements. Soit que mon frère renonçait lui aussi à partir, soit que lui et moi nous partions ensemble, et que je le forçais à s'abriter dans l'entrée d'un immeuble. Ou encore que nous étions fauchés tous les deux par la même bombe. Plusieurs fois j'ai rêvé que c'était moi le martyr,

qu'on m'enveloppait dans un linceul, avec ma mère et mes sœurs qui pleuraient, et avec Bilal à côté de moi, qui me tenait la main jusqu'au dernier moment, et qui sanglotait comme j'ai sangloté à son enterrement.

"Et en me réveillant, je suis chaque fois déçu que ce ne soit qu'un rêve mensonger, que mon frère soit toujours dans sa tombe, et moi dehors, malheureux au milieu des vivants…"

Pendant qu'il parlait, les deux hommes qui étaient entrés brièvement dans la pièce quelques minutes plus tôt s'y sont introduits

de nouveau, pour se poster des deux côtés de la tenture qui nous séparait de la grande salle du restaurant. Pourtant, cette fois, c'était Nidal qui parlait, et à voix basse – rien qui puisse susciter l'inquiétude des militants.

Mon regard se tourne vers eux, et à nouveau le regard de mon hôte suit le mien. Aussitôt, je le vois se lever, et au même moment un personnage au turban noir fait son entrée. Nidal lui adresse un salut déférent, il nous présente sommairement l'un à l'autre, puis il l'invite à s'asseoir. Ils avaient manifestement à parler entre eux,

et je me suis hâté de les quitter en prétendant, pour la forme, que je m'apprêtais de toute manière à partir.

Ce qui était évidemment faux. Je serais bien resté une heure de plus, nous avions encore des choses à nous dire, lui et moi.

En quittant le frère de Bilal, son restaurant, son quartier, ses amis, j'éprouvais un certain malaise ; mais je n'étais pas mécontent de l'avoir revu. Tant de choses nous séparent, et seule nous unit l'un à

l'autre la mémoire du disparu. Un fil ténu ? Sans doute. Il ne suffira pas à réduire nos divergences, mais je ne prendrai pas l'initiative de le casser.

Sémi a raison, bien sûr, Nidal a changé. Et même si cette métamorphose n'est pas de mon goût, je la comprends, en tant que personne et surtout en tant qu'historien. Je me suis bien gardé de lui rappeler, par exemple, que son frère ne croyait en son temps ni à Dieu ni à Diable, et qu'il représentait, de ce fait, un bien singulier "martyr". J'ai senti que le souvenir de Bilal était un

sanctuaire où il ne fallait pas que je pénètre sans d'infinies précautions verbales. Tout ce qui pouvait ressembler à du sarcasme ou à de la raillerie aurait été discourtois, injurieux et quasiment sacrilège. J'ai donc jugé préférable de m'abstenir.

Depuis que je suis revenu au pays, je m'efforce de renouer les fils, pas de régler des comptes. De quels comptes s'agirait-il, d'ailleurs ? Pourrais-je vraiment reprocher à Nidal de n'avoir plus, à quarante ans, les mêmes idées qu'à seize ans ? Il a changé, j'ai changé, le pays a changé, notre

monde n’est plus le même. L’avant-garde d’hier est au rebut, et l’arrière-garde s’est avancée jusqu’aux premières lignes. Je peux continuer à le déplorer, mais je ne peux plus m’en étonner. Ni le reprocher au frère de Bilal. C’est lui qui est au diapason de son temps, et c’est moi qui suis d’une autre époque, prématurément révolue. Mais – on a beau railler mon opiniâtreté – je demeure persuadé que c’est moi qui ai raison et que c’est l’humanité qui s’égare.

4

“Et tu l’as quand même invité à venir ?” demanda Sémiramis, méfiante, après qu’Adam lui eut fait un compte-rendu détaillé de leur déjeuner, et de leurs discussions si vives.

“Je ne lui ai pas adressé une invitation en bonne et due forme, mais la chose allait de soi. Si j’ai souhaité le rencontrer, ce n’était pas pour le soumettre à un examen de passage, à l’issue duquel je l’aurais inclus ou exclu. L’invitation était déjà implicite dans le coup de fil que je lui ai donné ce matin. Il n’était pas question qu’en le

quittant je lui serre la main en lui disant : ‘Merci pour le repas, mais désolé, tu ne seras pas des nôtres, tu ne réponds pas aux critères’…”

“Et tu vas le réunir avec Albert, qui travaille pour le Pentagone ? Et avec Naïm, qui est juif, et qui s’est déjà rendu dix fois en Israël ?”

Adam haussa les épaules :

“Ils sont tous adultes, ils ne cessent de parcourir le monde, et s’ils n’ont jamais rencontré jusqu’ici de gens qui pensent comme Nidal, ce sera pour eux l’occasion de le faire. L’homme est intelligent, il est rationnel, il paraît sincère, et il sait exprimer ce qu’il pense.”

“Et on ne boira pas de champagne ?”

“Si, on boira du champagne. Les bouteilles seront dans leurs seaux, ceux qui en ont envie se serviront, ceux qui n’en veulent pas s’abstiendront.”

“Et s’il exige qu’on enlève les bouteilles ?”

“Je lui dirai que ce n’est pas à lui de décider pour les autres. Je le lui ai déjà dit au moment du déjeuner, et je n’hésiterai pas à le lui redire. S’il reste avec nous, tant mieux. S’il se retire, tant pis. D’autres questions, châtelaine ?”

“Non, professeur, aucune !” lui assura Sémiramis sur un ton faussement apeuré. “Tu sembles avoir réponse à tout, mais

je reste sceptique. Tu t’imagines que tu pourras réunir tes amis d’autrefois comme si rien ne s’était passé depuis un quart de siècle ? J’espère que tu ne te trompes pas.”

“Mieux vaut se tromper dans l’espoir, qu’avoir raison dans le désespoir.”

“C’est ta maxime ?”

“Ce n’est pas une règle de vie, seulement une exigence d’honnêteté. Il est un peu trop facile d’affirmer que jamais il n’y aura la paix, jamais les gens ne pourront vivre ensemble, et d’attendre le cataclysme, les bras croisés, avec un sourire moqueur au coin de lèvres, pour pouvoir dire, au moment du déluge : ‘Je le savais, je l’avais

prédit.’ Dans cette partie du monde, celui qui se fait prophète de malheur est quasiment sûr que l’avenir lui donnera raison. Tu prédis une guerre dans les dix prochaines années, et tu ne seras pas démentie. Tu prédis que tel et tel vont s’entretuer, et il est plus que probable qu’ils le feront. Si tu veux prendre des risques, tu dois prédire l’inverse. Moi, aujourd’hui, à ma petite échelle, j’ai juste l’ambition de réunir nos amis d’autrefois, et que nous puissions avoir tous ensemble un échange courtois et instructif. Est-ce trop demander ?”

Son amie le contempla longuement, avec amusement, avec tendresse. Puis elle passa la main sur son front, comme

s’il était un enfant de six ans. Avant de lui dire, d’un ton maternel :

“Oui mon chéri, c’est trop demander. Mais ne te décourage pas, tu me plais quand tu prends cet air indigné.”

Adam était complètement déstabilisé. Il ne savait pas s’il devait s’insurger contre ce “maternalisme”, ou tenter de relancer une discussion sérieuse.

Il saisit la main qui le caressait, voulant l’éloigner de son visage. Mais, au lieu de la lâcher, il la garda fermement dans sa propre main. Ils demeurèrent figés dans cette position, l’un comme l’autre, et ils ne dirent plus rien.

De leurs mains soudées commençait à

naître le désir d'une étreinte. Mais leurs yeux se fuyaient encore, chacun d'eux guettant l'instant où l'autre allait prononcer les mots raisonnables qui mettraient un terme à la tentation.

La certitude de devoir bientôt s'écarter l'un de l'autre leur permettait de vivre cette minute de tendresse avec un sentiment d'innocence. Ne savaient-ils pas, lui comme elle, que la ligne invisible ne serait pas franchie ? Le tout était de ne pas l'atteindre trop vite ; le tout était d'installer entre leurs corps une infinie lenteur.

Sémiramis était montée dans la

chambre d’Adam en fin d’après-midi pour qu’il lui livre ses impressions de la rencontre avec le frère de Bilal. Elle l’avait trouvé à sa table, en train de prendre des notes, fébrilement. Il avait cessé d’écrire, et l’avait invitée à s’asseoir, mais elle avait préféré rester debout, adossée à la porte fermée.

Plus tard, dans le feu de l’échange, il s’était levé pour faire quelques pas, et s’était retrouvé tout près d’elle. C’est ainsi qu’avait débuté leur étreinte.

Combien de temps sont-ils restés l’un contre de l’autre, en silence, les yeux fermés, les mains imbriquées ? A un moment, leurs lèvres se sont frôlées, puis elles se sont écartées. Lequel des

deux allait prendre l'initiative de dire à l'autre qu'il était temps d'arrêter, et qu'ils devaient tenir leur promesse ?

Il y eut un deuxième baiser furtif, puis un troisième, moins bref, puis un quatrième qui se prolongea. Leurs deux corps se collèrent l'un à l'autre. La main libre de Sémiramis chercha l'interrupteur pour éteindre la lumière.

C'est seulement au moment où ils tombaient ensemble sur le lit que la visiteuse murmura à l'oreille de son ami :

"Tu avais promis de m'aider."

Et lui, dans son égarement, ne trouva rien à répondre.

Quand j'ai ouvert les yeux, notera-t-il un peu plus tard, *Sémi n'était plus près de moi. J'ai allumé ma lampe de chevet, et consulté ma montre. Il n'était pas encore dix-neuf heures. Je ne m'étais assoupi qu'une poignée de minutes. Je me suis assis dans le lit, torse nu, l'esprit perturbé.*

Il fallait que cela nous arrive !

Qu'après avoir croqué le fruit offert, nous désirions le fruit défendu.

Qu'après nous être aimés dans le consentement, nous nous aimions

dans la désobéissance.

Cela veut-il dire que ma relation avec Sémi n'est plus cette parenthèse dont la fermeture était programmée à l'instant même où nous l'avons ouverte ? Si, elle l'est encore, elle ne peut pas être autre chose qu'une parenthèse, ni dans mon esprit ni dans le sien. Mais une liaison, pour demeurer noble, doit vivre son cycle tout entier. Non seulement son âge adulte, mais également son enfance et son adolescence, fût-ce dans le désordre. Et elle doit aussi trouver son alchimie propre, son propre mélange de raison et de déraison,

de ferveur et de détachement, d'émotion et d'humour, d'intimité et de distance, de parole et de chair.

Le tout, pour les amants, est de savoir garder le souvenir de leur liaison comme s'il s'agissait d'un voyage qu'ils auraient effectué ensemble.

Les voyages ne sont-ils pas souvent l'occasion de bâtir des amitiés durables avec les étrangers que l'on a eus pour compagnons ? On devrait pouvoir revenir de ses aventures amoureuses dans une disposition d'esprit similaire. Je n'irai pas jusqu'à suggérer que les

amants se retrouvent à l’anniversaire de leur rencontre pour célébrer l’événement et se rappeler les moments partagés. Mais ils devraient s’efforcer de surmonter l’amertume de la séparation afin de garder, leur vie entière, un souvenir attendri de leur “voyage”.

Ce mot convient d’ailleurs parfaitement à la situation où je me trouve depuis mon retour à ma terre natale. Je suis en voyage amoureux, avec Sémi pour compagne. Voyage dans le temps, à dire vrai, bien plus que dans l’espace. En apparence, je suis

venu renouer avec le pays de ma jeunesse, mais je ne regarde même pas le pays, j'y cherche seulement les traces de ma jeunesse. Je demeure insensible aux choses et aux personnes que je n'ai pas connues dans ma vie antérieure. Je ne veux rien apprendre, rien réapprendre, rien découvrir. Je cherche seulement à retrouver ce qui m'était déjà familier. Oui, je cherche les vestiges, les traces, les survivances. Tout ce qui est nouveau m'apparaît comme une intrusion malvenue dans mon rêve, comme une insulte à ma mémoire et comme une agression.

De tout cela, je ne me vante pas, je serais même prêt à reconnaître qu'il s'agit d'une infirmité. Mais c'est ainsi que je vis ce voyage, dès le premier jour. Tout ce que je reconnais, je le vois en couleur ; le reste, tout le reste, je le vois en gris pâle.

De ce fait, tant que durera ce voyage, aucune femme ne pourra être plus désirable à mes yeux que Sémi. Mais je suis persuadé que, dès mon retour à Paris, elle me semblera soudain extrêmement lointaine. Et que Dolorès redeviendra omniprésente dans ma vie, alors qu'ici je dois faire un

effort pour penser à elle.

5

Une heure après leur aventure impromptue, Sémiramis appela Adam pour lui suggérer qu'ils aillent de nouveau chez la veuve de Mourad. Il accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il devait à présent informer Tania de l'avancement rapide de leurs plans.

Il n'y eut, de la part des amants, pas la moindre allusion à ce qui venait de se passer entre eux. Ni au téléphone, ni sur la route.

Cette fois, la veuve était seule. Il n’y avait avec elle qu’une autre femme en noir, sans doute une voisine, ou une parente, qui se retira à l’instant où les deux amis entraient.

Tania leur expliqua que la maison n’avait pas désempli, ce jour-là non plus, et qu’elle avait dû recourir à des ruses pour que les derniers visiteurs s’en aillent.

“J’ai mis du temps à le comprendre, mais les condoléances, chez nous, c’est une technique d’épuisement. Les personnes endeuillées sont tellement vannées qu’elles ne sont même plus capables de penser à leur malheur.”

“Si ça marche, tant mieux”, observa

Adam.

“Oui, ça marche. Mes émotions sont anesthésiées. Je vois tout, j’entends tout, mais je ne sens plus rien.”

Peut-être était-elle épuisée, et “anesthésiée”, mais elle donnait plutôt l’impression d’être exaltée, et sous l’effet d’un puissant remontant. Ses gestes étaient un peu brusques, ses sourires se dessinaient puis s’effaçaient un peu plus vite que d’ordinaire.

Elle était assise dans le petit salon d’hiver où avait eu lieu, jadis, la “veillée d’adieu” en compagnie de Naïm, avant qu’il n’émigre avec les siens. Elle fit le geste de se lever à l’arrivée de ses amis, mais ils l’en

empêchèrent, comme lors de leur précédente visite, et ils s'inclinèrent l'un après l'autre pour l'embrasser.

Puis Adam s'assit à côté d'elle. En un geste fraternel, il lui entoura les épaules de son bras. Elle laissa tomber la tête vers l'arrière, ferma les yeux et ne bougea plus. Sémiramis s'était assise sur un fauteuil à l'autre bout de la pièce, comme pour les laisser vivre pleinement ce moment de proximité et de réconciliation.

"Quand tu voudras te coucher, tu nous dis", murmura Adam.

"Oui, tu nous dis, nous sommes de la famille", renchérit Sémiramis.

"Je n'ai aucune envie de dormir",

répondit la veuve en ouvrant les yeux. “Je me sens bien en votre compagnie, je suis heureuse que vous soyez venus.”

Elle redressa la tête et les regarda l’un, puis l’autre.

“Vous avez l’air en forme, tous les deux.”

Sémiramis hocha la tête et son visage s’éclaira d’un sourire de béatitude.

Son ami sourit de la même manière pour dire :

“Oui, tout va bien. Je redécouvre le pays, les gens…”

“Tu n’as pas pu converser avec ton ami”, lui dit Tania, “mais tu ne regrettes pas d’être venu, n’est-ce pas ?”

“J’aurais dû venir depuis des années, mais je retardais constamment le moment. Grâce à ton coup de fil, j’ai franchi le pas.”

“Et tu ne le regrettes pas”, insista-t-elle.

Adam échangea un regard furtif avec Sémiramis avant de répondre :

“Non, je ne le regrette pas. Absolument pas.”

“Tant mieux !” fit la veuve.

Elle reposa de nouveau la tête vers l’arrière sur le bras du visiteur, puis, aussitôt, elle la redressa ; pour les dévisager, lui, puis elle, puis lui, puis de nouveau elle ; avant de décréter :

“Vous deux, mes enfants, vous dormez ensemble.”

“Qu’est-ce que tu racontes ?” protesta Sémiramis en s’efforçant de rire.

Mais Tania la regardait droit dans les yeux.

“Dis-moi que je me trompe, et je te croirai.”

Ce n’était pas une promesse, c’était un défi. La “châtelaine” ne savait pas trop comment réagir. Mais ses quelques moments d’hésitation n’étaient rien de moins qu’un aveu. Elle finit par répondre par une question :

“Et si tu ne trompais pas ?”

“Dans ce cas, je vous dirais : profitez

bien ! Les instants que vous laisserez filer, vous ne les reverrez plus. Nous, nous avons passé notre vie à nous dire : un jour, nous irons à Venise, un jour nous irons à Pékin visiter la Cité interdite. En fin de compte, nous ne sommes allés nulle part. Nous avons passé notre vie entière à nous dire : Plus tard ! Plus tard ! Quand telle affaire sera réglée ! Quand tel paiement sera arrivé ! Quand telle date sera passée ! Quand notre maison aura été évacuée… Puis il a chopé cette saleté de maladie, et nous n’avons plus connu un seul moment de joie.

“Alors je vous dis : Ne faites pas comme moi ! Profitez de chaque instant !

Ne vous laissez pas détourner du bonheur sous tel ou tel prétexte ! Profitez ! Tenez-vous par la main, et ne vous lâchez plus !”

“Sans vouloir te décevoir”, dit Sémiramis, “il n’est pas question qu’on se marie, Adam et moi.”

“Qui te parle de mariage ?” dit Tania.

Avant de se contredire, en ajoutant :

“Et pourquoi pas ? Qu’est-ce qui vous en empêche ?”

“Ce qui nous en empêche, c’est que je n’ai aucune envie de me marier, et lui non plus. Nous avons juste envie d’être ensemble et de nous tenir quelquefois par la main en nous rappelant le temps

de l’université.”

“Que tu es forte, Sémi ! Je t’admire.”

“Ne m’admire pas, Tania ! Si j’avais été forte, j’aurais quitté ma famille, j’aurais suivi la carrière dont je rêvais. C’est à vingt ans que j’aurais dû bousculer les traditions, pas aujourd’hui !”

“Ne sois pas si sévère avec toi-même ! A vingt ans déjà, tu étais la plus courageuse de nous toutes. Ce que nous faisions en cachette, tu le faisais au grand jour.”

“Ça ne m’a pas réussi. Il est mort…”

“Ça, nous n’y pouvons rien, ni toi ni moi. Nous les aimons, ils meurent. Nous

avons beau essayer de les retenir, ils nous glissent entre les doigts, ils s’en vont, ils meurent.”

Quelques minutes plus tard les trois amis passaient dans la salle à manger.

“Il n’y a que les restes du déjeuner”, s’excusa la maîtresse de maison.

Mais ses invités savaient qu’il y aurait encore bien trop de choses à table, et ils répondirent aux excuses d’usage par les protestations d’usage.

Dès qu’ils furent attablés, Adam annonça à Tania, non sans fierté, que la réunion qu’elle avait appelée de ses vœux allait effectivement se tenir, et

bien plus tôt que prévu.

“Naïm et Albert sont déjà en route, et Ramez a promis de nous rejoindre avec sa femme dès que nous serons rassemblés. C’est-à-dire à la fin de la semaine prochaine, pas plus tard !”

Elle s’en montra ravie, et elle le remercia chaleureusement. Pour la première fois depuis des années, il eut le sentiment de retrouver dans sa voix comme dans son regard la Tania d’autrefois, l’amie, la “sœur aimante”. Mais ce moment de joie intense et de gratitude allait être passager. Très vite, le regard de la veuve s’assombrit.

“Tu crois qu’ils parleront en bien de leur ami ?” s’enquit-elle.

“Oui, Tania, rassure-toi ! Ils savent que c’est toi qui as souhaité cette rencontre, ils savent que c’est à l’occasion de sa disparition. S’ils ont décidé de venir, c’est parce qu’ils gardent la nostalgie de nos rencontres d’autrefois. Tu ne devrais pas être anxieuse.”

Mais elle l’était, manifestement. Elle ne pouvait s’empêcher de l’être.

“Je voudrais tellement que l’on soit juste envers lui ! S’il nous observe, s’il nous écoute, je voudrais qu’il sente que ses amis lui gardent leur affection. Il a tellement souffert ces dernières années !”

Parlait-elle de sa souffrance morale,

causée par la réprobation des amis – à commencer par celle d’Adam ? Ou bien de sa souffrance physique, due au mal qui le rongeait ? Ce n’était pas clair dans ses propos, et ce n’était probablement pas clair dans son esprit non plus. Les deux souffrances se rejoignaient, et s’attisaient l’une l’autre.

“Tu n’as rien à craindre, ils viennent tous en amis”, insista le visiteur. “Chacun de nous a ses propres remords, et personne ne jettera la pierre à l’autre.”

“Ou alors les pierres voleront dans toutes les directions à la fois”, prédit Sémiramis.

Elle paraissait plus amusée que

troublée par cette perspective.

Sur le chemin du retour, les deux amis roulèrent quelques minutes en silence, avant qu’Adam ne dise, avec un soupir trop longtemps retenu :

“Tania était un peu insistante, ce soir encore, tu ne trouves pas ?”

Sémiramis approuva de la tête, sans rien dire. Adam reprit :

“Toi qui connais mieux que moi les règles de la bienséance, combien de temps encore sommes-nous censés tolérer ses humeurs pour cause de deuil ?”

Son amie se contenta de sourire avec un geste d'impuissance. Et ce fut lui qui finit par répondre à sa propre question.

“A mon avis, elle vient d'épuiser tout son crédit. La prochaine fois qu'elle nous parlera comme elle l'a fait ce soir, je ne la ménagerai pas, je lui dirai exactement tout ce que je pense, et d'elle et de son mari.”

“Dieu ait son âme !”

“Dieu ait son âme, d'accord ! Mais c'est sa voix à lui que j'ai eu l'impression d'entendre ce soir. Tania était autrefois subtile, discrète, mesurée. C'est son mari qui avait l'habitude de sortir de telles goujateries.”

“Au bout de trente ans, il a eu tout le temps de déteindre sur elle.”

“Cela dit, Mourad avait une certaine manière de dire les choses, même les pires… Tu ne pouvais pas trop lui en vouloir. Avec elle, c’est différent. Ce qu’elle a dit à notre propos était si déplacé, si lourd ! J’avais envie de la gifler.”

“Bof ! Laisse courir ! Qu’elle nous accuse de coucher ensemble ; tant qu’elle ne le fait pas sur la place publique, je m’en moque ! A mon âge, et après tout ce que j’ai vécu, je te jure que ça ne m’affecte plus. Je ris, comme si j’entendais des ragots sur une inconnue. Une fois, une amie m’a appelée pour me

dire qu'Unetelle avait dit de moi, dans un salon, que j'avais quantité d'amants. Je lui ai répondu : mieux vaut une réputation d'abondance qu'une réputation de pénurie."

"Tu as probablement raison de prendre les choses comme cela. N'empêche, la transformation de Tania est l'une de mes grandes déceptions depuis que je suis revenu au pays. Je pensais que j'allais retrouver l'amie d'autrefois, que nous allions oublier les rancœurs héritées de la guerre, pour redevenir comme frère et sœur. Surtout que je suis revenu à sa demande !"

Ils roulèrent quelques dizaines de secondes dans un silence complice,

jusqu’à ce que Sémiramis dise, en manière d’explication.

“Pendant toutes ces années, Mourad devait être absorbé par ses combats politiques, par ses affaires, et il ne devait pas souvent penser aux amis d’autrefois. Alors que sa femme, elle, ne faisait que ressasser vos disputes…”

“Et puis”, enchaîna Adam, comme s’il s’associait à la même réflexion, “Mourad savait pertinemment qu’il avait commis une transgression, et que j’avais raison de lui en vouloir. Alors que Tania devait être persuadée que j’étais injuste envers lui. Elle devait m’en vouloir encore plus que lui.”

Il se tut un moment, avant de

reprendre.

“J’avais un sentiment étrange, le matin où ils m’ont appelé pour me demander de venir. C’était confus et, sur le moment, je ne m’en rendais pas vraiment compte. J’avais l’impression que Mourad s’estimait en faute, et qu’il éprouvait le besoin de se justifier à mes yeux avant de s’en aller – sinon, pourquoi aurait-il employé son dernier souffle pour me parler ; alors que sa femme cherchait surtout à me culpabiliser.”

“Si j’en juge par ce que je sais de l’un et de l’autre, je suis persuadée que ton impression est juste. Dans notre pays, souvent les femmes prennent à cœur les

querelles du clan, bien plus que leurs maris.”

“Ou que leurs fils. Mourad m’a dit un jour que lorsqu’il se fâchait avec quelqu’un, il évitait de le dire à sa mère, parce qu’elle se déchaînait tellement contre cette personne que toute réconciliation devenait impossible. J’imagine que Tania a dû se comporter envers moi à la façon de sa belle-mère.”

“Tante Aïda…”

“Tante Aïda, oui… Elle m’était plutôt sympathique. Je suppose qu’elle n’est plus de ce monde…”

Pour toute réponse, Sémiramis pouffa de rire. Son ami la contempla avec méfiance, avec reproche. Elle mit une

bonne minute avant de retrouver son sérieux.

“Excuse-moi ! Je n’ai pas pu m’en empêcher. Pourtant, l’histoire n’est pas du tout amusante, elle est horrible.”

“Raconte toujours !” lui dit Adam, en fronçant les sourcils.

A l’évidence, il brûlait de curiosité.

“La tante Aïda est morte il y a sept ou huit ans. Elle n’était pas âgée, mais elle souffrait de sénilité précoce. Les derniers mois, elle ne reconnaissait plus personne, et pour la famille, c’était extrêmement éprouvant. On m’a dit qu’elle passait ses journées dans un fauteuil à bascule, à se balancer.

Physiquement, elle allait plutôt bien, mais sa tête ne fonctionnait plus du tout. A un moment, elle a été prise d'une lubie. Elle disait : 'Je veux aller à la montagne.' Mourad et Tania l'emmenaient là-bas, et le lendemain, elle leur disait : 'Je veux aller en ville.' Et ils la transportaient à nouveau dans l'autre sens… Au début, ils acceptaient la chose comme on se plie aux dernières volontés d'un mourant. Mais la chose s'est répétée une dizaine de fois, et ils étaient tous sur les genoux, alors le médecin leur a dit : 'Dans son état, elle ne sait absolument plus où elle se trouve, et elle est totalement incapable de faire la différence entre un lieu et un autre. La prochaine fois qu'elle

demandera à déménager, vous tournez le fauteuil deux trois fois sur lui-même, puis vous lui dites : Nous sommes arrivés.’ Et c’est exactement ce qui s’est passé. Dès qu’elle demandait à être déplacée, on la faisait pivoter, puis on lui disait : ‘Nous sommes en ville’ ou ‘Nous sommes à la montagne’. Et elle s’en satisfaisait.

“Au bout de quelques mois, la malheureuse est morte. Je suis allée présenter mes condoléances. Je me suis assise au salon, près de Tania, et pour entamer une conversation de circonstance, je lui ai demandé à l’oreille : ‘Est-ce que ta belle-mère est morte en ville ou à la montagne ?’ Tania

a explosé de rire, et c'était une honte. Mourad lui en a voulu, et tous les deux m'en ont voulu. Pourtant, je te jure que je ne connaissais pas l'histoire du fauteuil, et que je ne savais même pas de quoi Aïda souffrait. Je ne les voyais presque jamais, je n'avais plus de rapports avec eux, j'avais seulement lu le faire-part dans un journal, et j'étais allée présenter mes condoléances. Mais Mourad est resté persuadé jusqu'à la fin de sa vie que j'avais fait une plaisanterie de très mauvais goût aux funérailles de sa mère. Je crois qu'il ne m'a jamais pardonné."

Elle se tourna vers son passager. Il arborait une moue dubitative.

“Tu ne me crois pas, hein ? Tu crois que je l’ai fait exprès. Tu me crois capable d’une telle goujaterie ? Tu voudrais que je te jure, une fois encore, sur la tombe de mon père ?”

“Non, ce ne sera pas nécessaire”, rétorqua énigmatiquement Adam. “Je t’accorde le bénéfice du doute.”

Le onzième jour

1

J'ai décidé de me rendre aujourd'hui auprès du frère Basile, consigna Adam dans son carnet le lundi 30 avril, à l'instant où il ouvrit les yeux. *A partir de demain, mes autres amis vont commencer à arriver, l'un après l'autre, et je n'aurai plus l'occasion d'aller passer une journée et une nuit en sa compagnie.*

Sémi a proposé hier de m'y conduire elle-même, comme la dernière fois. J'ai refusé net. Je m'en veux encore de lui avoir fait

faire quatre heures de route ce jour-là, et surtout de l'avoir fait attendre près de deux heures et demie, sous le soleil, dans un terrain vague. Elle n'a pas insisté, mais elle a exigé que je fasse le trajet dans sa propre voiture climatisée, conduite par le chauffeur attitré de l'hôtel, celui qui m'a emmené chez Tania le soir des funérailles, et qui est le frère de Francis, notre préposé au champagne.

Plus tard dans la journée, Adam livra un compte-rendu détaillé de sa seconde visite au monastère des Grottes.

Le prénommé Kiwan s'est montré

aussi courtois, aussi aimable que la dernière fois, et sa manière de conduire n'est pas, en elle-même, désagréable. Il négocie les virages avec douceur, ce qui est d'autant plus appréciable que ceux-ci se comptent par dizaines. Son unique défaut, c'est que, chaque fois qu'il me parle, il juge nécessaire, par politesse, de se tourner vers moi, et donc de se détourner de la route – brièvement, certes, mais la chose n'est pas rassurante.

Je n'ai apporté avec moi, pour tout bagage, qu'un sac de voyage léger – de ceux que, dans le Paris des Années folles, on appelait

“baise-en-ville”, un terme pour le moins impropre s’agissant d’une nuit dans un lieu de prière et de recueillement. J’ai pu y fourrer mon ordinateur portable, ma trousse de toilette, deux chemises, des sous-vêtements, un chandail ; et même, en guise de cadeau à mes hôtes les moines, une bouteille de bénédictine, achetée la veille chez un caviste de la capitale.

Je suis arrivé en début d’après-midi. Le même géant m’a ouvert. Renseignement pris, je ne m’étais pas trompé, il s’agit bien d’un Abyssinien. Lors de ma visite

précédente, il avait été tout juste poli, avec un tantinet de méfiance sous sa barbe poivrée. Cette fois, il s'est montré affable. Manifestement, le frère Basile lui a dit entre-temps que j'étais un ami proche, et que je reviendrais les voir. De plus, le fait que je me sois présenté avec un bagage m'a donné à ses yeux un tout autre statut – peut-être celui d'une prochaine recrue.

Mon ami est venu lui-même m'accueillir quelques secondes plus tard. Il a insisté pour porter mon bagage, en me demandant de le suivre. Il m'a conduit

directement vers la cellule où je suis en train d'écrire ces lignes. Bien entendu, elle est minuscule et spartiate – juste un lit étroit, une table, une chaise, une lampe, une douche, un placard ; le sol est nu, et l'unique fenêtre est placée trop haut pour qu'on puisse contempler le paysage.

"Ce n'est pas luxueux", m'avait dit Ramzi en manière d'excuse.

"Sans doute, mais on y respire la sérénité, et je suis sûr que je vais m'y sentir parfaitement bien."

Je n'avais pas répondu ainsi que pour lui être agréable. Ce dépouillement me convient. Je

n'irai pas jusqu'à prétendre que je pourrais passer en ce lieu le restant de mes jours ; je finirais forcément par éprouver d'autres besoins, d'autres envies, certaines impatiences. Mais pour une nuit, et même pour une ou deux semaines, je ne redoute ni les privations, ni la solitude.

A dire vrai, j'aurais pu être moine. Si je ne l'ai jamais sérieusement envisagé, ce n'est pas tant à cause du mode de vie, qui est différent du mien mais auquel j'aurais pu m'adapter ; c'est à cause de la religion elle-même. Mon attitude envers elle a toujours

été confuse et ambivalente, aussi loin que remontent mes souvenirs.

Je n'éprouve, de manière spontanée, aucune hostilité envers les signes de la foi. Dans ma cellule, il y a au mur, en face de moi, un petit crucifix en bois poli, noir et sobre. Sa présence est douce, elle ne me pèse aucunement, elle me réconforte plutôt. Mais elle ne m'empêchera pas d'écrire sur ce carnet, en lettres arrondies : je ne suis adepte d'aucune religion, et je n'éprouve pas le besoin de le devenir.

Ma position sur la question est d'autant plus inconfortable que je

ne me sens pas athée non plus. Je ne parviens pas à croire que le Ciel est vide, et qu'au-delà de la mort il y a seulement le néant. Qu'y a-t-il au-delà ? Je l'ignore. Y a-t-il quelque chose ? Je l'ignore. Je l'espère, mais je n'en sais rien ; et je me méfie de ceux qui prétendent savoir, qu'ils aient des certitudes religieuses ou des certitudes athées.

Je suis entre la croyance et l'incroyance comme je suis entre mes deux patries, caressant l'une, caressant l'autre, sans appartenir à aucune. Je ne me sens jamais aussi incroyant que lorsque

j'écoute le sermon d'un homme de religion ; à chaque exhortation, à chaque citation d'un livre saint, mon esprit se rebelle, mon attention s'échappe au loin, mes lèvres marmonnent des imprécations. Mais lorsqu'il m'arrive d'assister à des funérailles laïques, j'ai froid à l'âme, et l'envie me prend de fredonner des chants syriaques, ou byzantins, ou même le vieux "Tantum ergo" que l'on dit composé par Thomas d'Aquin.

Tel est le sentier erratique où je chemine en matière de religion. Bien entendu, j'y déambule seul,

sans suivre personne, et sans inviter personne à me suivre.

Le frère Basile est venu ouvrir timidement la porte de ma cellule, qui n'a ni loquet, ni serrure.

"Excuse-moi, je n'ai pas frappé, je ne voulais pas te réveiller si tu t'étais assoupi."

Je ne dormais pas. J'étais étendu sur mon lit étroit, en train de prendre mes notes.

"Nous allons à la chapelle pour un office. Si tu veux, je reviendrai te prendre quand nous aurons fini."

“Non, je ne suis pas venu au monastère pour écrire ni pour dormir, mais pour passer du temps avec toi. Je t’accompagne, j’y tiens.”

Tout en marchant derrière mon ami, je regardais autour de moi pour deviner l’architecture des lieux. Ma cellule donne sur un couloir où s’alignent de chaque côté huit portes identiques. Une aile très récente, vraisemblablement construite par Ramzi. J’imagine que les moines d’autrefois avaient des cellules plus exiguës encore, et bien moins confortables. Sans douche, très

certainement. Et sans prise électrique.

Au bout du couloir, un autre couloir, plus sombre, aboutissant à une porte aux dimensions inhabituelles ; basse mais large, arrondie sur le haut comme sur les côtés, elle paraît trapue comme un tonneau. C'est seulement lorsque nous l'avons franchie, mon ami et moi, que j'ai compris que nous étions à présent au cœur de la falaise. Les murs sont taillés dans le roc, grossièrement d'ailleurs, comme si l'on avait voulu creuser une cavité sans chercher à façonner des murs. Seul le sol est

égalisé, et même dallé ; mais il s'agit, à l'évidence, d'un aménagement récent.

Les moines étaient là, sur des bancs sans dossiers. J'en ai compté huit, mon ami inclus. Je me suis mis au dernier rang. Le frère Basile s'est avancé jusqu'à un pupitre posé à l'avant. Il a pris de sa poche un missel, qu'il a ouvert pour commencer à lire. Les autres se sont levés aussitôt pour réciter les prières avec lui.

Ils sont de tous les âges et de toutes les tailles. A part mon ami, ils sont tous barbus, et tous, sans exception, vus de derrière, ont une

calvitie, parfois juste au sommet du crâne, et parfois intégrale. Certaines de leurs voix s'entendent peu. Moi, je suis resté silencieux. De toute manière, je ne connaissais pas leurs prières ; et quand, plus tard, ils ont chanté, je ne connaissais pas leurs chants. Mais je me suis levé chaque fois qu'ils se sont levés.

J'ai toujours eu un faible pour les lieux de culte, tout en étant indifférent au culte. Et dans cette vieille chapelle troglodyte, j'ai éprouvé une affection fraternelle pour ces inconnus qui priaient. Je ne pense pas qu'un homme, de nos

jours, s'en irait vivre dans un monastère s'il n'est animé de sentiments honorables.

C'est certainement le cas du frère Basile. Je l'observe avec tendresse en train de feuilleter son bréviaire à la recherche de la page adéquate. Ses gestes sont mal assurés, mon ami l'ingénieur devenu moine. Tant d'hommes passent, en grandissant, de l'innocence au cynisme ; il est rare qu'on fasse le chemin inverse. Je n'ai que de l'estime pour son itinéraire, comme pour son choix de vie. Même si j'avais de l'influence sur lui, je ne tenterais

sûrement pas de le ramener vers sa vie antérieure pour qu'il recommence à construire des palais, des tours, des prisons, ou des bases militaires.

A la fin de l'office, je demeurai à ma place, debout. Les moines, en sortant, me saluèrent l'un après l'autre d'un hochement de tête, accompagné d'un sourire. Mon ami fut le dernier à sortir. Il me fit signe de le suivre.

"Je suis content que tu sois resté, mais ne te sens pas obligé d'assister à tous les offices. Je

voulais seulement que tu aies une idée de la manière dont se déroulent nos journées. La prière est en quelque sorte notre horloge, elle sonne toutes les trois heures.”

“Même la nuit ?”

“En théorie, oui, même en pleine nuit. Autrefois, c’était la règle, il y avait huit offices par vingt-quatre heures. Mais nous n’en avons plus que sept.”

“On se relâche !” se permit de dire le mécréant que je suis.

Mon ami sourit.

“Notre attitude, qui est aussi celle de l’Eglise, c’est qu’il ne faut

pas s’infliger des tortures inutiles. ‘Oui au monachisme, non au masochisme’ ”, énonça-t-il en français. Avant de revenir à l’arabe, notre langue commune, pour dire, en posant la main affectueusement sur mon épaule : “Tu ne t’es jamais intéressé à cet univers-là, je suppose.”

Je dus admettre que j’étais effectivement, en la matière, un ignorant. Enfin non, pas tout à fait. Ayant étudié le monde romain et byzantin, j’ai forcément appris à quel moment et dans quelles circonstances ont été fondés les premiers ordres monastiques. Mais

il est vrai que je ne me suis jamais intéressé de près à l'évolution de leur règle, ni à leur vie quotidienne.

"Depuis longtemps on a renoncé à se torturer", m'expliqua mon ami. "On peut mener une vie d'ascète sans geler en hiver, et sans se priver du sommeil réparateur. En revanche, les offices qui ponctuent nos journées sont irremplaçables. Il ne s'agit pas d'ânonner des prières apprises, comme s'imaginent les profanes. Il s'agit de se rappeler constamment pourquoi on est ici – ici, au monastère, et ici sur terre. Et il

s'agit de découper nos vingt-quatre heures en différentes tranches, ayant chacune sa couleur propre.

"Autrefois, mes journées se passaient d'une réunion à l'autre, les semaines filaient, puis les mois, les années… Aujourd'hui, il y a dans ma journée sept plages horaires. Toutes les trois heures, je m'arrête, je me recueille, puis je me plonge dans une activité complètement différente – spirituelle, intellectuelle, mais également agricole, artistique, sociale, et même culinaire ou sportive."

Je faillis rétorquer que c'était

parce qu'il avait travaillé toute sa vie, parce qu'il avait construit des palais et gagné beaucoup d'argent, qu'il pouvait à présent se consacrer à cette autre manière d'être ; qu'un tel usage du temps n'est envisageable que si l'on a renoncé à s'occuper d'une famille, et si l'on n'a pas besoin de travailler pour vivre. Mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour argumenter avec lui, je suis venu pour l'écouter, pour observer sa vie quotidienne, pour comprendre sa métamorphose, et pour renouer les liens qui s'étaient distendus.

Quand son associé, Ramez, lui

avait rendu visite l'année dernière, Ramzi s'était senti obligé de lui rappeler qu'il n'était pas interné, et qu'il était venu vivre au monastère de son plein gré. Il est vrai que l'on est parfois tenté, lorsqu'un homme s'écarte des sentiers battus, de le traiter comme s'il était en détresse, victime d'un geôlier, d'un manipulateur ou de ses propres égarements. Notre ami mérite d'être traité différemment. Son cheminement doit être respecté. Ce n'est pas un illuminé, ni un pitoyable naïf. C'est un homme réfléchi, instruit, intègre et travailleur. Si, à cinquante ans – après avoir sillonné le monde,

négocié avec des requins, brassé des fortunes et bâti dans son domaine d'activité un véritable empire –, il a décidé de tout quitter pour se retirer dans un monastère, la moindre des choses est qu'on se demande avec humilité pourquoi il a agi de la sorte. Ses motivations ne sont certainement pas sordides. Il mérite qu'on l'écoute, sans dénigrement, sans cynisme.

2

Le 30 avril, suite

A sept heures précises nous nous rendons au réfectoire. La salle aurait pu contenir une quarantaine de personnes, mais nous n'y sommes que neuf, les huit moines et moi, tous assis à la même table en bois nu. Deux tables similaires sont restées vides, et sur une autre, poussée contre le mur, se trouvent les couverts, un très grand plat ovale, une soupière, du vin en carafe, du pain rond découpé et une cruche d'eau.

“C’est une femme du village qui nous prépare à manger”, m’explique Ramzi. “Lorsqu’on vient s’établir dans un village, il vaut mieux ne pas donner l’impression de vivre en autarcie, et de n’avoir besoin de personne. Sinon, on se fait tout de suite des ennemis, et une mauvaise réputation.

“Les gens manifestent de la curiosité, forcément, et une certaine méfiance, quand ils apprennent que des étrangers sont venus s’installer près de chez eux. Dans un village, le moulin à rumeurs se met très vite en branle.

Le fait que cette brave femme, Olga, possède les clefs du monastère, qu'elle vienne ici de temps à autre avec son mari, ou sa fille, ou sa sœur, ou une voisine, ça change tout. C'est également elle qui nous fait les courses. Il faut que les gens des alentours – les fermiers, l'épicier, le boulanger, le boucher – soient persuadés que notre présence est une bénédiction, et pas seulement parce que nous prions pour eux.

"Ce principe, je l'appliquais déjà du temps où j'exécutais des travaux publics. Quand nous arrivions dans une petite ville, les

gestionnaires du projet essayaient parfois de m'expliquer qu'il serait plus pratique et moins coûteux de tout apporter avec nous. Je leur disais à chaque fois : Non ! Vous allez au marché, vous y achetez tout ce dont vous avez besoin, et vous ne discutez pas les prix ! Il faut que les gens vous considèrent comme une aubaine, et qu'ils vous regrettent sincèrement le jour où vous repartirez."

"Est-ce que les villageois viennent parfois assister à la messe ?"

"Nous ne célébrons pas la messe, ici, aucun de nous n'est

prêtre. C'est nous qui allons le dimanche à l'église du village. Mais si quelqu'un souhaite prier avec nous, il peut venir, comme toi, notre porte n'est pas fermée à clef."

Dans les premières minutes du repas, le frère Basile et moi étions les seuls à parler. Je lui posais mes questions, il répondait ; les sept autres personnes à notre table se contentaient de manger, d'écouter, et de hocher la tête de temps à autre pour approuver, ou pour confirmer. La cuisinière avait préparé du riz blanc avec un ragoût aux cornes grecques. Tous

les moines avaient copieusement rempli leurs assiettes. Plusieurs d'entre eux étaient même allés se resservir.

De longues minutes silencieuses s'écoulent avant que je ne me décide à leur demander, sans m'adresser plus particulièrement à l'un ou à l'autre :

"Vous êtes tous arrivés au monastère en même temps ?"

Ma question n'était qu'un prétexte pour les faire parler. Du premier regard j'avais pu constater que ces hommes n'étaient pas tous

originaires du même pays, ni du même milieu, et qu'ils n'avaient pas atterri en ce lieu pour des raisons identiques. Je ne connaissais que l'histoire d'un seul – et encore, de manière très incomplète. Des autres, je ne savais rien.

Sur un signe de mon ami, ils entreprirent de se présenter, l'un après l'autre, dans l'ordre où ils étaient assis. Quatre de leurs prénoms étaient manifestement empruntés, comme les masques des acteurs dans les tragédies antiques – "Chrysostome", "Hormisdas", "Ignatius", "Nicéphore". Les

autres étaient plus courants – Emile, Thomas, Habib et Basile ; mais à en juger par ce que je savais du dernier, c'étaient probablement aussi des pseudonymes. Rompre avec leur vie antérieure a dû représenter pour ces hommes un second baptême, il est normal qu'ils aient voulu, en sortant de l'eau, endosser un vêtement neuf.

Mais s'ils ont effectivement voulu changer de nom, il n'est pas certain qu'ils aient voulu changer d'identité. Bien au contraire. Je dirais même qu'en brouillant leur identité individuelle, ils ont plutôt cherché à souligner leur identité

collective – celle d'être des chrétiens d'Orient. Il ne m'avait pas échappé que mon ami avait délaissé un prénom religieusement neutre pour adopter celui, fortement connoté, d'un docteur de l'Eglise.

Etrangement, lors de ma précédente visite, quand le frère Basile m'avait expliqué les raisons pour lesquelles il avait renoncé à la vie civile, il s'était abstenu – consciemment ou pas – d'évoquer les problèmes spécifiques auxquels il avait dû se confronter du fait de son appartenance à une communauté minoritaire.

Ce silence ne m'étonne pas, je le pratique moi-même. Un minoritaire a envie de taire sa différence plutôt que de la mettre en lumière ou de la porter en étendard. Il ne se dévoile que lorsqu'il est poussé dans ses retranchements – ce qui, d'ailleurs, finit toujours par se produire. Il suffit quelquefois d'une parole ou d'un regard pour qu'il se sente soudain étranger sur une terre où les siens vivaient pourtant depuis des siècles, depuis des millénaires, bien avant que ne soient apparues les communautés aujourd'hui dominantes. Face à cette réalité, chacun réagit en

fonction de son tempérament – avec timidité, avec rancœur, avec servilité ou avec panache. “Nos ancêtres étaient chrétiens quand l’Europe était encore païenne, et ils parlaient l’arabe bien avant l’islam”, disais-je un jour à un coreligionnaire avec un brin de vantardise. Il m’a rétorqué cruellement : “Ta formule est juste, retiens-la ! Elle ferait sur nos tombes une belle épitaphe.”

Bien entendu, les moines, même s’ils n’en parlaient pas spontanément, avaient en permanence à l’esprit leur

condition de minoritaires. La chose allait se manifester peu à peu dans la suite de leurs propos.

A l'invitation du frère Basile, ils avaient donc entrepris de se présenter, l'un après l'autre, citant leurs noms en religion, leurs lieux de naissance – de Tyr à Mossoul, de Haïfa à Alep, et jusqu'à Gondar ; leurs âges – de vingt-huit à soixante-quatre ans ; ainsi que leurs métiers d'origine – outre mon ami, il y a parmi eux un second ingénieur civil, un géomètre-topographe, un médecin, un agronome, un maçon, un jardinier-paysagiste, et même un ancien

militaire. Aucun d’eux ne m’a raconté spontanément sa trajectoire, ni tenté de m’expliquer pour quelle raison il avait atterri là. Mais quelque chose dans le récit de chacun trahissait implicitement le drame qui l’avait conduit à se retirer du monde pour prier.

C’est surtout lorsqu’ils prononçaient le nom de leur lieu d’origine que leur drame transparaissait. Ce qui m’a incité à leur demander, dès que le tour de table se fut achevé :

“Et vous pensez qu’il y a un avenir pour les communautés au

sein desquelles vous êtes nés ?”

Ma question n’avait aucun rapport direct avec ce que les uns ou les autres venaient de m’apprendre, mais aucun d’eux ne m’a donné l’impression d’en être surpris.

“Je prie, mais je n’ai pas d’espoir.”

C’est Chrysostome qui avait parlé, et ses propos contenaient une révolte. Contre les hommes, mais également contre le Ciel. Les autres se sont tournés vers lui, plus tristes que scandalisés. Ils avaient tous les mêmes reproches à l’endroit de leur Créateur, un

reproche déjà formulé par celui dont ils se réclament, le Fils, le Crucifié, lui qui, à l'heure de son supplice, avait demandé à son Dieu : "Pourquoi m'as-tu abandonné ?"

Pour une raison que je ne m'explique pas, j'ai soudain éprouvé l'envie de pousser les compagnons de Ramzi dans leurs retranchements, et je me suis entendu prononcer à voix haute les paroles du Christ désemparé :

"Eli, Eli, lama shabaqtani ?"

Je les ai dites avec une forte intonation interrogative, comme si je posais véritablement la question,

sinon au Créateur, du moins à ses moines. Eux aussi semblaient désemparés ; le fait d'entendre ces mots de la bouche d'un étranger les avait replongés, en quelque sorte, dans l'atmosphère du Vendredi saint. Ils se sont tous arrêtés de manger. Ils étaient silencieux, accablés et muets.

A les contempler, j'avais un peu honte. Ce n'était pas mon rôle, moi le visiteur profane, le moine d'un soir, de susciter de telles réactions. Mais je ne jouais pas. Ces paroles de Jésus m'ont toujours semblé étonnantes. Les Evangiles contiennent tant d'éléments qui,

aux yeux de l'historien sceptique que je suis, sont trop convenus pour être vrais. Selon l'esprit du temps, il fallait que les apôtres soient douze – comme les douze mois de l'année, comme les douze tribus d'Israël, comme les douze dieux de l'Olympe ; et que Jésus meure à trente-trois ans – l'âge emblématique auquel était mort Alexandre. Il fallait qu'il n'ait ni frère ni sœur, ni femme ni enfant, et qu'il soit né d'une vierge. Bien des épisodes sont manifestement embellis, et peut-être empruntés à des légendes antérieures afin que le mythe soit conforme aux attentes des fidèles… Et soudain, ce cri de

douleur – “Eli, Eli, lama shabaqtani ?” L’être divinisé redevient homme, un homme fragile, apeuré, tremblant. Un homme qui doute. Cette phrase sonne vrai. On n’a pas besoin d’avoir la foi, il suffit d’être de bonne foi pour constater qu’elle n’a été ni inventée, ni empruntée, ni réajustée, ni même embellie.

Pour moi, les miracles ne sont rien, et les paraboles sont surfaites. La grandeur du christianisme, c’est qu’il vénère un homme faible, bafoué, persécuté, supplicié, qui a refusé de lapider la femme adultère, qui a fait l’éloge

du Samaritain hérétique, et qui n’était pas tout à fait sûr de la miséricorde du Ciel.

C’est finalement le frère Basile qui rompra le silence pour répondre à ma question.

“Si tous les hommes sont mortels, nous, les chrétiens d’Orient, nous le sommes deux fois. Une fois en tant qu’individus – et c’est le Ciel qui l’a décrété ; et une fois en tant que communautés, en tant que civilisation, et là, le Ciel n’y est pour rien, c’est la faute des hommes.”

Il s’apprêtait, je crois, à en dire bien plus. Il ne l’a pas fait. Il s’est tu, de manière abrupte. J’ai même eu le sentiment qu’il regrettait déjà le peu qui venait de lui échapper. Il s’est levé, pour aller se servir en fruits ; les autres moines l’ont imité, et moi de même.

Fallait-il que je relance le sujet dès ce soir ? Non. Ces hommes ont l’habitude de prendre leurs repas en silence, et mon intrusion dans leur univers les a déjà suffisamment perturbés. Demain matin, si l’occasion s’en présente, j’évoquerai de nouveau le sujet avec Ramzi, seul à seul, quand nous

irons déambuler dans son labyrinthe.

Je n'ai plus dit un mot. J'ai lentement épluché puis découpé et croqué une grosse pomme froide. Quand ils se sont levés de table pour une courte prière de remerciement, je me suis levé avec eux. Puis j'ai réintégré ma cellule pour écrire ces quelques lignes avant de m'endormir.

Le douzième jour

1

Mardi 1er mai

Au matin, lorsque le frère Basile passa me prendre pour que nous montions ensemble jusqu'au labyrinthe, le soleil était encore derrière les montagnes, mais sa clarté était partout.

"C'est à cette heure-ci que l'on distingue le mieux les pierres noires des pierres blanches", m'expliqua mon ami quand nous nous approchâmes du lieu, me parlant à voix basse comme si nous étions dans une chapelle.

Il se plaça à un endroit précis, en lisière du labyrinthe, puis il fit un pas en avant, comme pour franchir un seuil, et comme s'il y avait là, de toute évidence, une porte d'entrée.

Je le suivais des yeux. Il marchait d'un pas très lent. Sa tête, au début baissée, se releva peu à peu pour se tenir droite, lui permettant de regarder au loin.

Il ne m'avait rien dit de ce que je devais faire moi-même, et il ne m'a adressé aucun signe. Je finis cependant par comprendre que je devais lui emboîter le pas, et par l'invisible "porte" plutôt qu'en

enjambant les invisibles “murs”.

Le parcours dessiné sur le sol n’était pas trop sinueux, ni la voie tracée par les pierres blanches trop étroite, mais il fallait quand même que j’attache à mes pas une part de mon attention de manière à rester “dans les clous”. Ce que j’ai pu faire, d’ailleurs, sans grand effort. Il me semble que l’esprit humain – en tout cas le mien – se plie à ce jeu aussi docilement qu’au théâtre, lorsqu’un jeune comédien s’assied sur une chaise cannée et qu’on nous demande de croire que c’est un vieux roi sur son trône.

Bientôt je n’ai plus pensé au

labyrinthe où je déambulais, j'ai cessé de chercher de mes yeux le frère Basile, et je n'ai plus senti la fraîcheur de l'air. J'ai décollé du paysage comme sous l'effet d'une décoction préparée par sainte Marie-Jeanne. Mes pensées se sont extraites du lieu et de l'heure, pour se fixer sur une question qui m'a paru soudain la seule importante : "Quelle est donc la vraie raison de mon retour vers ce pays bien-aimé dont je redoute d'écrire le nom comme Tania redoute de prononcer le nom de l'homme dont elle est maintenant la veuve ?"

Et une étrange réponse s'imposa

à moi, aussi limpide dans sa formulation qu'opaque dans sa signification : "Je ne suis revenu que pour cueillir des fleurs." Et il m'apparut que ce geste qui consiste à cueillir une fleur et à l'ajouter au bouquet que l'on tient déjà dans sa main, et que l'on serre même contre son cœur, est le geste le plus beau et le plus cruel à la fois, parce qu'il rend hommage à la fleur en lui donnant la mort.

Pourquoi cette image ? Sur le moment, je n'aurais pas été capable de le dire, et à l'instant où j'écris ces lignes, sept ou huit heures plus tard, je ne suis encore

sûr de rien. Y avait-il là de l'appréhension, un sentiment de culpabilité, lié au dévoilement de tant de choses intimes sur mes amis, sur mon pays et sur moi ? Le mémorialiste est pour les siens un traître, ou tout au moins un fossoyeur. Tous les mots affectueux qui viennent sous ma plume sont des baisers de mort.

Mais j'éprouvais aussi, en déambulant dans le labyrinthe, de la sérénité ; un sentiment d'invincibilité qui, curieusement, s'accompagnait d'humilité plutôt que d'arrogance ; et surtout un

désir de silence.

J'étais monté jusqu'à ce lieu avec l'intention de poursuivre mon interrogatoire du frère Basile sur les chrétiens d'Orient, sur ses croyances, sur sa vision du monde, sur sa vie passée, sur son "basculement", sur Ramez ; mais au sortir du labyrinthe j'étais dans un tout autre état d'esprit. Si ce parcours favorise la contemplation, c'est au détriment de tout échange avec ses semblables. Je n'avais plus envie de parler, et encore moins d'entendre. Mon ami le savait, forcément, et il s'est bien gardé de s'immiscer dans mon

recueillement.

C'est bien plus tard, en voyant approcher l'heure à laquelle j'avais donné rendez-vous au chauffeur de l'hôtel pour qu'il revienne me prendre, que j'éprouvai la nécessité de parler à Ramzi des retrouvailles que je suis en train d'organiser, et de lui demander s'il serait prêt à se joindre à nous. Je pris le soin de lui dire que ce serait un moment de méditation sur ce qu'ont été nos vies, sur ce qu'est devenu le monde, et que je lui demanderais d'inaugurer la réunion par une

courte prière œcuménique pour le repos de l'âme de Mourad. Il hocha énigmatiquement la tête, sans me poser aucune question. Je repris la parole, pour énumérer les noms de ceux que nous attendions, et pour dire que la rencontre pourrait avoir lieu samedi prochain, vers midi. Jusque-là, je n'avais pas envisagé un rendez-vous aussi précis ; mais, pendant que je parlais au frère Basile, il m'est apparu clairement que je ne devais pas le quitter sans lui avoir indiqué le jour et l'heure. Pour toute réponse, il me dit que j'avais pris une bonne initiative, et qu'il n'excluait pas de se joindre à nous.

J’étais heureux de sa réaction, aussi vague fût-elle, et j’ai senti qu’il valait mieux en rester là, sans essayer d’obtenir de lui un engagement plus ferme.

Sur le chemin du retour, je suis resté silencieux, n’ayant avec Kiwan que les échanges minimaux qu’exigeait la bienséance. Et à mon arrivée à l’hôtel, je n’ai pas appelé Sémi. Je me suis enfermé dans ma chambre pour prendre ces quelques notes.

Son amie espérait effectivement qu’il lui raconterait les détails de sa visite au

monastère, comme il l’avait fait la fois précédente. Manifestement, il n’en éprouvait pas l’envie. Et elle-même ne voulait pas l’y obliger. Pour éviter de le “bousculer”, elle se garda même de l’appeler, comme elle le faisait d’ordinaire, pour lui demander s’il avait l’intention de prendre son repas, de peur que cela n’apparaisse comme une sollicitation indirecte.

De ce fait, il omit de déjeuner, ce jour-là. Après avoir écrit quelques paragraphes, et grignoté les fruits qui se trouvaient dans sa chambre, il glissa dans le sommeil. Pour ne se réveiller que lorsque Sémiramis vint frapper à sa porte vers seize heures pour lui dire

qu'il était temps de partir pour l'aéroport.

2

A sa honte, Adam fut incapable de reconnaître Naïm !

Il avait pourtant les yeux braqués sur les voyageurs qui sortaient de la douane, il scrutait les hommes un à un, ceux qui étaient seuls comme ceux qui étaient accompagnés. Et il ne fut pas capable de reconnaître son ami !

Il fallut que Naïm vienne se planter devant lui, et qu'il lui dise : “Adam !” pour qu'il le prenne dans ses bras.

Sa voix était la même. Mais ses longs cheveux frisés étaient plus blancs que

gris, et les traits de son visage d'il y a trente ans étaient dissimulés à présent sous des joues potelées, une peau hâlée, et une moustache sud-américaine.

"Toi, tu n'as pas changé !" dit le nouvel arrivant.

"Si, je suis devenu myope", répondit Adam.

C'était sa manière de s'excuser.

"Il faut dire que celui qui arrive ne ressemble pas beaucoup à celui que tu attendais", dit Naïm.

C'était sa manière de lui retourner ses excuses.

Le voyageur avait à la main un sac de toile vert pomme, strié de bandes jaunes

et bleues. Adam s'en saisit, laissant son ami tirer derrière lui, par une lanière, une grosse valise portant les mêmes couleurs brésiliennes.

“Je suis venu avec Sémi, dans sa voiture, mais elle n'a pas pu se garer. Elle est sûrement devant la porte.”

Elle y était. Joviale et volubile. En train de s'expliquer avec un agent en uniforme, qui voulait se montrer strict mais qui était manifestement sous son charme. Elle en avait pour une minute, lui disait-elle, une petite minute, pas une seconde de plus.

“D'ailleurs, les voilà !” l'entendirent crier ses deux amis.

Dès qu'ils furent en voiture, Naïm ouvrit le feu :

“Adam était tellement persuadé que j'allais me faire arrêter qu'il ne m'a pas vu sortir.”

Sémiramis renchérit, sur le même ton :

“Toi, tu as pris des kilos ; lui, il a pris des angoisses.”

Assis à l'arrière, Adam gloussait. Ces échanges lui rappelaient ceux qu'ils avaient du temps de l'université, du temps du cercle des Byzantins. Toujours cette agressivité tendre qui maintenait leurs esprits en alerte, et qui leur évitait

les affres du conformisme.

Pour respecter leurs coutumes d'irrévérence, il fallait qu'Adam réponde dans la même veine.

"On revient avec quarante kilos de plus, et on veut être reconnu au premier coup d'œil !"

A l'hôtel, Naïm eut la chambre sept, contiguë à celle de son ami. On lui laissa à peine le temps de défaire ses valises. Il était dix heures du soir, et Sémiramis avait prévu, pour fêter sa venue, un dîner aux chandelles.

"Ce n'est pas chez toi que je perdrai mes kilos de trop", dit le nouvel arrivant

à la maîtresse des lieux en désignant la table déjà garnie.

“Ici, c’est tous les soirs mezzés-champagne”, prévint Adam, l’habitué, en montrant de la main la bouteille déjà ouverte dans les mains de l’irremplaçable Francis.

“Champagne ? Mezzés-champagne ? Quelle aberration ! Moi, avec votre permission, ce sera de l’arak.”

Naïm paraissait sincèrement outré. Et quand le maître d’hôtel revint avec la boisson locale dans sa bouteille aplatie et un seau de glaçons, il le prit à témoin.

“Mezzés-champagne ! Dites-leur, monsieur, que c’est une hérésie ! Dites-leur !”

Francis était manifestement d'accord, mais pour rien au monde il ne se serait hasardé à critiquer sa patronne, fût-ce pour plaisanter. Laissant le puriste doser son arak, il versa cérémonieusement les bulles aux hérétiques.

Après avoir dûment entrechoqué son verre avec les coupes de ses amis pour boire à leurs retrouvailles, Naïm leur lança :

“Qu'est-ce que vous avez fait, l'un et l'autre, depuis que je suis parti ?”

Il l'avait dit du ton anodin sur lequel il aurait pu s'enquérir, par exemple, de ce qu'ils avaient fait cet après-midi-là

avant de se rendre à l’aéroport. Mais l’étiquette du cercle exigeait qu’on ne s’étonnât de rien ; ou, à tout le moins, qu’on évitât de le montrer. La première réponse d’Adam fut donc ce qu’elle devait être :

“Deux ans après toi, c’est moi qui suis parti. Sémi est restée, pour nous garder nos places…”

“Et parce qu’elle était trop indolente pour émigrer où que ce soit”, continua l’intéressée.

Mais ce n’étaient que les préambules. La question de Naïm méritait une vraie réponse. Les trois amis s’étaient perdus de vue depuis un quart de siècle, aucun d’eux ne connaissait la trajectoire des

autres, sauf pour quelques rares épisodes. S'ils voulaient que leurs retrouvailles aient un sens, il fallait qu'ils récapitulent le passé.

Ce fut Sémiramis qui commença, sur un ton à la fois enjoué et las, sans que l'on sache vraiment lequel des deux sentiments était feint.

“S'agissant de moi, il n'y a pas grand-chose à dire. Mes vingt dernières années peuvent se raconter en moins de vingt secondes. Mes amis sont partis, la guerre a éclaté, je me suis terrée en attendant que ça finisse. Quand mes parents sont morts, j'ai ouvert cet hôtel. En hiver il est vide, en été il est plein, et en ce mois d'avril deux vieux amis sont

venus me rendre visite, chambres huit et sept.

“Voilà, c’est fini, à vous deux maintenant !”

Elle se tut. Et, pour bien montrer qu’elle en avait fini, elle croisa les bras.

“Il est un peu rapide, ton récit”, dit Adam. “Trop bref pour être honnête.”

“J’aurais pu broder, évidemment, mais je vous ai dit l’essentiel.”

Elle leva son verre, ses amis firent de même. Chacun prit une longue gorgée méditative. Puis Naïm dit, sur un ton très légèrement soupçonneux :

“Tu ne t’es donc pas mariée.”

“Non.”

“Pourquoi ?”

“J’ai mes raisons.”

“Tes raisons, c’est Bilal ?”

“Je préférerais ne pas parler de ça.”

“Naïm, ne l’embête pas !” intervint Adam à mi-voix.

“Je ne cherche pas à l’embêter, mais je ne la lâcherai pas non plus. Si elle nous avait dit : ‘Tous les matins j’écoute le chant des oiseaux, je respire l’air pur, cet hôtel est mon royaume, c’est un îlot de sérénité qui me fait oublier les tumultes de la planète !’, je lui aurais dit : ‘Sémi, je t’envie, tu n’imagines pas la vie que nous menons dans nos monstrueuses mégalopoles, réserve-moi

une toute petite place dans ton paradis, et si je ne peux pas venir m’y réfugier, du moins je pourrai en rêver.’ Mais ce n’est pas ce qu’elle a dit. Elle a dit : ‘Mes amis sont partis, mes parents sont morts, et moi je me suis enterrée vivante en attendant d’être vieille.’ ”

“Ce n’est pas ce que j’ai dit.”

“En tout cas, c’est ce que j’ai entendu. ‘Mes vingt dernières années, je ne pourrais même pas en parler pendant vingt secondes.’ Si j’ai mal compris, Sémi, corrige-moi !”

“Je me suis peut-être mal exprimée. Je ne voulais absolument pas me plaindre. Je voulais juste dire que je n’ai rien fait de remarquable, rien dont

on puisse se souvenir après moi. Mais je vis à ma guise, personne ne me donne d'ordres, tous les matins on m'apporte mon petit-déjeuner sur ma terrasse, où j'entends effectivement le chant des oiseaux ; et tous les soirs je bois du champagne. Je n'ai pas fait vœu de pauvreté, ni – rassure-toi ! – de chasteté."

"Effectivement, ça me rassure."

"Mais je n'ai pas non plus envie d'avoir un homme sur le dos."

"On peut imaginer d'autres positions, tu sais."

"Très drôle !"

"Excuse-moi, ce n'était pas très

subtil, je l’avoue. Je voulais juste dire qu’un homme n’est pas nécessairement un fardeau, ou une nuisance. Il peut être aussi un allié, un soutien, un complice…”

“Non, tu te trompes. Pas dans mon cas. Je n’ai pas besoin d’un homme dans ma vie.”

“Que ce soit clair : je n’étais pas en train de proposer mes services.”

“Tais-toi, idiot !”

Elle prit la main de Naïm dans la sienne ; puis, par souci d’équité, elle prit dans l’autre la main d’Adam.

“Que je suis heureuse que vous soyez là, tous les deux. Même si vous me

bousculez un peu, je sais dans quel esprit vous le faites, et ça me ramène à la plus belle époque de ma vie.”

Tant que les trois amis se tenaient ainsi, Francis, en sommelier avisé, demeura à distance. Il avait l’art et la sagesse de tout voir sans rien regarder. C’est lorsque les mains se lâchèrent qu’il s’approcha pour remplir les coupes d’Adam et de Sémiramis, et pour proposer à Naïm un deuxième arak dans un verre propre.

“Et pendant la guerre, tu as fait quoi ?” s’enquit le Brésilien.

“J’ai passé mes hivers à Rio, et mes étés dans les Alpes”, rétorqua l’hôtesse comme si elle avait déjà ruminé sa

réponse.

Avant que ses amis n’aient eu le temps de réagir à cette attaque sur deux fronts, elle posa de nouveau ses mains sur les leurs, apaisante et affectueuse. Puis elle leur expliqua, comme à des écoliers :

“Ceux qui ont vécu ici pendant toutes ces années ne disent jamais ‘la guerre’. Ils disent ‘les événements’. Et pas seulement pour éviter le mot qui fait peur. Essayez donc de poser à quelqu’un une question à propos de la guerre ! Il va vous demander, candidement : quelle guerre ? Parce que les guerres, il y en a eu plusieurs. Ce n’étaient jamais les mêmes belligérants, ni les mêmes

alliances, ni les mêmes chefs, ni les mêmes champs de bataille. Parfois des armées étrangères étaient impliquées, et parfois uniquement les forces locales ; parfois les conflits se passaient entre deux communautés, et parfois au sein de la même ; parfois les guerres se succédaient, et parfois elles se déroulaient simultanément.

“Moi, il y a eu des périodes où je devais me terrer ; les obus tombaient autour de moi, et je ne savais pas si j'allais survivre jusqu'au lendemain ; tandis qu'à dix kilomètres de là, tout était calme, et mes amis se doraient sur la plage. Deux mois après, les choses s'inversaient ; mes amis se terraient, et

moi j'étais sur la plage. Les gens ne se souciaient que de ce qui se passait tout près d'eux, dans leur village, dans leur quartier, dans leur rue. Les seuls à confondre tous ces événements distincts, les seuls à les regrouper sous une même appellation, les seuls à nous tenir des discours sur 'la guerre', ce sont ceux qui ont vécu loin d'ici."

"L'hiver à Rio, et l'été dans les Alpes", ânonna Adam. "Ton message est reçu. Cela dit, je ne suis pas persuadé que l'on voit mieux les choses de près que de loin. Sur place, on souffre plus, c'est certain, mais on ne gagne pas en lucidité ni en sérénité. Un jour, Mourad m'a dit, au téléphone : 'Tu n'es pas ici,

tu ne subis pas ce que nous subissons, tu ne peux pas comprendre !’ Je lui ai répondu : ‘Tu as raison, je suis loin, je ne peux pas comprendre. Alors, explique-moi ! Je t’écoute.’ Bien entendu, il était incapable de m’expliquer quoi que ce soit. Il voulait seulement que j’admette que c’était lui la victime, et qu’en sa qualité de victime, il avait le droit d’agir comme bon lui semblait. Même de tuer, s’il le jugeait nécessaire. Je n’avais pas le droit de le sermonner, puisque j’étais loin et que je ne souffrais pas.”

“Moi, je n’ai tué personne”, dit Sémiramis comme si quelqu’un pouvait songer à l’accuser.

Adam porta la main de l’amie à ses lèvres.

“Non, bien sûr, tu n’as tué personne. Ce n’est pas à toi que je répondais, c’est à lui, à l’absent. Il m’arrive parfois de dialoguer avec lui dans ma tête.”

“Moi je n’ai tué personne”, répéta-t-elle en retirant très lentement la main. “Mais ce n’est pas l’envie qui m’en a manqué. Si j’avais pu, j’aurais tué tous les chefs, et désarmé tous les gamins. Des fantasmes de veuve !”

Il y eut un silence, que ses amis n’osaient pas rompre. Puis elle ajouta, en ne regardant que son assiette :

“J’aurai été la première veuve de

guerre. Ce qui n’est même pas glorieux. Avez-vous jamais vu un monument aux veuves de guerre ?”

Encore un silence. Dont le maître d’hôtel profita pour venir rafraîchir les verres. Sémiramis redressa la tête.

“Puisque vous voulez vraiment savoir ce que j’ai fait pendant ‘la guerre’, je vais vous le raconter, ce ne sera pas long.

“Les premiers temps, j’étais encore au fin fond de ma dépression. La mort de Bilal avait été ensevelie sous des milliers d’autres morts, mais moi, je ne m’en étais pas encore remise. J’étais bourrée de médicaments, et constamment prostrée. Je ne faisais rien, je ne sortais

pas de la maison, ni même de ma chambre. J'avais quelquefois un livre sur les genoux, mais il m'arrivait de passer une demi-journée sans tourner la page.

“Quand il y a eu les premiers bombardements près de chez nous, il a fallu me porter jusqu'à l'abri. Mes parents me traitaient comme si j'étais à nouveau une gamine de quatre ans. Ils ont été admirables, pas un mot de reproche, rien que de la tendresse. Ils donnaient presque l'impression d'être contents que leur fille soit retombée en enfance, et qu'elle soit constamment près d'eux. J'étais suivie par un ami de la famille, un vieux psychiatre de quatre-

vingt-cinq ans, lui aussi un émigré d’Egypte, qui venait me voir un jour sur deux, et qui réconfortait mes parents. ‘Elle va s’en tirer, donnez-lui juste un peu de temps et beaucoup d’affection. Le reste, je m’en charge.’

“Son traitement m’a aidée, je suppose, et la tendresse aussi. Mais la vraie thérapie, c’étaient les bombardements sur notre quartier. Il y a même eu un obus bien déterminé qui a opéré un changement en moi. La veille encore, il avait fallu me traîner jusqu’à l’abri ; et juste après cette explosion-là, c’est moi qui ai emmené mes parents par la main. C’est comme si mon esprit et mes sens étaient enténébrés jusque-là

par un verre opaque, et que cette explosion l’avait fait voler en éclats en une fraction de seconde. De nouveau je m’intéressais à ce qui se passait autour de moi. J’avais retrouvé ma voix, mon appétit ; et dans mes yeux, paraît-il, une lueur qui jusque-là paraissait éteinte. A présent, j’écoutais la radio pour savoir où se déroulaient les combats du jour. J’ai recommencé à lire. J’ai recommencé à vivre. Tout cela par la vertu d’un obus qui était destiné à tuer.

“Puis mes parents sont morts, à six mois d’intervalle. Ma mère d’abord, d’un cancer, puis mon père, de chagrin. Mes frères étaient au Canada, tous deux à Vancouver, ils voulaient que j’aille les

rejoindre. Mais je n'avais ni l'envie ni le courage de recommencer à zéro, j'ai préféré reprendre cette propriété, qui était à l'abandon, je l'ai aménagée en hôtel.

"Cette fois, vous savez tout. J'ai raconté ma guerre. C'est maintenant à vous. Je vous écoute. L'un ou l'autre…"

Comme s'il n'avait pas entendu, Naïm lui demanda, en regardant autour de lui avec un brin de scepticisme :

"Et ça te permet de vivre, ton hôtel ?"

"Disons que, depuis cinq ou six ans, je ne perds plus beaucoup d'argent. Mais je ne vis pas de ça."

"Tu vis de quoi ?"

Sémiramis se tourna vers Adam.

“Il a toujours été aussi insistant, ton ami ?”

“Oui”, soupira Adam. “J’avais un peu oublié, mais je crois qu’il a toujours été comme ça, même quand il avait quarante kilos de moins. Tu peux refuser de répondre si tu as quelque chose à cacher.”

“Vous êtes aussi insupportables l’un que l’autre, mais je n’ai rien à cacher. Je vis de l’argent que m’a laissé mon père. Il a quitté l’Egypte avec une petite fortune.”

“Ah bon ?” s’étonna Naïm. “Il est bien le seul ! Tous les juifs qui sont

venus d’Egypte dans les années cinquante et soixante n’avaient pu emporter que leurs habits.”

“Les non-juifs aussi”, confirma Sémiramis. “Mais mon père a eu de la chance. Adam connaît l’histoire, je ne vais pas l’ennuyer en la racontant une deuxième fois.”

“Si, tu peux y aller, ça ne m’ennuiera pas.”

Elle raconta la “grosse imprudence” commise par son père, et qui l’avait contraint à vendre tous ses biens et à fuir l’Egypte avant les nationalisations et les confiscations. Naïm paraissait fasciné. Quand elle en eut fini, il lui demanda :

“Est-ce que tu me permets de relater

cette histoire dans mon journal ?”

“Si tu ne publies pas les vrais noms, je n’y vois pas d’inconvénient.”

“Je te rappelle que l’épisode s’est produit il y a presque un demi-siècle, et que Nasser est mort il y a plus de trente ans. Cela dit, je peux changer les noms, si ça te rassure…”

“La seule fois où mon père a raconté cette histoire devant des étrangers, il a prétendu que c’était arrivé à l’un de ses beaux-frères, pas à lui. J’en déduis qu’il n’aurait pas souhaité que son nom apparaisse. Peut-être bien que s’il était encore en vie, il aurait changé d’attitude, mais il est trop tard pour le lui demander.”

“Pas de problème, je changerai les noms…”

“Je déduis de tes propos que tu es journaliste”, rebondit Sémiramis, trop heureuse de détourner l’interrogatoire vers quelqu’un d’autre.

“Tu ne le savais pas ?”

“Si, pour être honnête, je le savais. Mais je ne sais pas grand-chose de plus. Alors, tu commences dès le début. Tu as pris l’avion avec tes parents, vous êtes arrivés à São Paulo. Ensuite ?”

Le Brésilien leva son verre, trinqua avec ses amis, puis s’humecta longuement la gorge avec sa froide boisson à l’apparence laiteuse.

“Je ne me sens pas capable de raconter ma vie après deux jours de voyage et deux grands verres d’arak. Mais je vous donne les grandes lignes. En arrivant là-bas, j’ai repris mes études, j’ai fait une école de journalisme, un hebdomadaire économique m’a engagé. La même année, je me suis marié. J’avais vingt-trois ans. Je suis toujours journaliste et toujours marié.”

“A la même personne ?” demanda Sémiramis.

“A la même personne.”

“Brésilienne ?”

“Brésilienne.”

“Et juive ?”

“C’est ce que ma mère croyait. Elle m’a demandé : ‘Elle est juive ?’ J’ai simplement répondu : ‘Maman, elle s’appelle Rachel.’ De fait, elle s’appelle Rachel, ou plutôt ‘Raquel’, à la brésilienne, mais elle est tout ce qu’il y a de plus catholique. Ma mère n’a rien vu venir. J’ai maintenu l’équivoque jusqu’à la veille du mariage.”

“Tu aurais dû l’emmener avec toi pour nous la présenter”, dit Adam.

“Raquel ne peut jamais s’absenter comme moi sur un coup de tête. Elle a un restaurant à São Paulo, *Chez Raquel,* l’un des meilleurs de la ville. Elle y passe toutes ses journées et toutes ses

soirées, et elle est persuadée que si elle s'en éloignait pendant une semaine, tous les clients le déserteraient. Elle se croit indispensable, ce qui, à mon avis, est très exagéré…"

"Et il t'arrive de lui donner un coup de main ?" s'enquit Sémiramis.

"Au restaurant, tu veux dire ? Oui, bien sûr. A ma manière. Quand elle invente un nouveau plat, c'est moi qui le goûte en premier. Si je lui dis 'C'est sublime !', elle l'ajoute au menu ; si je lui dis 'Ce n'est pas si mal', elle l'oublie."

"Ton rôle est effectivement irremplaçable", persifla Adam.

"J'espère qu'elle te paie pour ton

labeur !” renchérit l’hôtesse.

“Evidemment qu’elle le paie”, dit Adam. “Elle le paie en kilos. Regarde-le !”

“C’est vrai que j’ai pris du poids, mais ce n’est pas à cause de Raquel. Tant que nous sommes ensemble, je me retiens. C’est en voyage que je mange trop. Quand je vais en reportage quelque part, mon plus grand plaisir, c’est de prendre une table dans un bon restaurant, de commander un repas copieux, une énorme chope de bière, et d’écrire mon article en mangeant. Trois lignes, une bouchée, trois autres lignes, une gorgée. Les idées me viennent facilement, et je travaille dans un sentiment d’extase.”

“Regarde comme il en parle !” murmura Adam.

“Je suis un incorrigible gourmand, et je n’en ai pas honte”, reconnut Naïm. “Quelle bénédiction du Ciel quand on aime manger ! Le matin tu te laisses réveiller par l’odeur du café torréfié. C’est l’odeur du Brésil, et c’est la plus délicieuse de la terre. Tu es déjà de bonne humeur, et tu te dis que tu vas avoir trois festins avant que la journée ne soit finie. Trois grandes fêtes quotidiennes ! Mille cent fêtes par an ! Qui a dit que la gourmandise était un vice ? C’est un cadeau du Ciel ! C’est une bénédiction ! Et c’est un art ! Vous ne croyez pas ?”

“Si, bien sûr”, maugréa Adam. “C’est le plus beau mariage entre le raffinement et l’animalité.”

“Je vais vous faire un aveu”, enchaîna Naïm, impénitent. “Je sais que vous allez lâchement retourner ma candeur contre moi, mais je vous le dis quand même : je n’ai jamais su m’arrêter de manger. Je ne me sens jamais rassasié. J’arrête quand tous les plats sont vides, ou quand je suis obligé de me lever de table.”

“Attends, Naïm, tu m’inquiètes”, observa Adam en fronçant les sourcils. “Ce que tu nous décris là, c’est une pathologie. Si tu n’éprouves jamais la sensation d’être rassasié…”

“Rassure-toi”, reprit Naïm. “Je sais exactement de quoi je souffre. D’un syndrome relativement bénin, qui s’appelle ‘une mère juive’. Lorsque j’étais tout petit, elle me gavait, littéralement. Je ne mangeais pas quand j’avais faim, je mangeais quand elle me disait d’ouvrir la bouche. Et je ne m’arrêtais pas quand j’étais rassasié, je m’arrêtais quand elle cessait de remplir ma cuiller. Pour elle, il y avait deux catégories d’enfants, les maigrichons et les bien-portants. Les premiers étaient la honte de leurs mères, et les seconds étaient leur fierté.

“Ça aurait pu me dégoûter de la nourriture. Ce n’est pas ce qui s’est

produit. J'adorais chaque bouchée, et je n'avais jamais envie que ça se termine. Quand j'ai grandi, ça a continué. Ma mère me disait constamment que j'avais mauvaise mine, et que je ne mangeais pas assez. Je ne voulais pas la contredire, alors je me servais et me resservais jusqu'à ce que tous les plats soient vides. Résultat, je n'ai jamais su m'arrêter. Je pourrais manger indéfiniment. A condition que ce soit bon, évidemment."

"Evidemment", se moqua Adam. Avant d'ajouter, sa coupe à la main : "Je retiens de tes propos que tes quarante kilos en trop ne sont pas dus à ton intempérance, mais à la sollicitude de ta

mère.”

“Moque-toi ! Mais c’est l’exacte vérité. J’ai eu de très sérieux problèmes à cause d’elle. Je l’ai toujours adorée et je continuerai, mais je suis lucide. Ce que je viens de vous raconter à propos de la nourriture s’applique aussi à d’autres domaines.”

“Le sexe !” suggéra Sémiramis, dans un murmure.

“Non, pas le sexe ! C’est bien plus grave !” fit Naïm.

“Qu’est-ce qui est plus grave que le sexe ?” demanda Adam d’une voix soudain tonitruante, qui fit se retourner les têtes aux tables voisines.

Sémiramis se sentit contrainte d'adresser aux clients des sourires embarrassés.

Notre ami ne nous a pas expliqué quelles autres déconvenues lui a causées sa mère juive, consigna Adam dans son carnet à la fin de la journée. *Alors que nous étions suspendus à ses lèvres, Naïm a rabattu les paupières et il s'est endormi, le buste droit, comme une marmotte.*

Quand le Brésilien commença à s'affaisser sur sa chaise, Sémiramis lui toucha doucement le revers de la main, deux fois, trois fois. Il rouvrit les yeux.

“Tu te sens bien ?”

“En pleine forme ! Je n’ai pas raté un mot de votre conversation.”

“*Notre* conversation ? Nous n’avons pas ouvert la bouche”, lui dit Adam. “Le dernier à parler, c’était toi.”

“Et qu’est-ce que je disais ?”

“Tu nous disais que tu aimerais retourner dans ta chambre”, suggéra charitablement leur hôtesse.

Naïm acquiesça de la tête.

“J’ai très peu dormi la nuit dernière”, s’excusa-t-il.

“Moi aussi”, lui dit Adam. Puis il ajouta, l’air de rien : “Au monastère, on nous réveille à l’aube.”

Naïm m’adressa alors un regard

de totale incompréhension. Et Sémi fronça les sourcils, estimant à juste titre que je profitais de la somnolence de notre ami pour semer la confusion dans son esprit. Je ne dis plus rien. Il referma les yeux. Notre "châtelaine" lui toucha de nouveau la main.

"Mon royaume à celui qui me portera jusqu'à mon lit", nous supplia Naïm avec son dernier souffle shakespearien de la journée.

Pourtant, dès qu'il se mit debout, il parvint à descendre les marches vers sa chambre sans notre aide.

Le treizième jour

1

Quand Adam ouvrit les yeux, un mot avait été glissé sous sa porte. Sémiramis lui demandait d'aller prendre le petit-déjeuner sur sa véranda dès qu'il serait réveillé. Elle avait adressé la même invitation à Naïm, qui était déjà là, croquant un pain aux figues.

“Lorsque j'ai fermé les yeux, hier, il mangeait. J'ouvre les yeux, et il mange encore !” commenta son ami.

Le mangeur s'apprêtait à répondre, mais leur hôtesse prit les devants.

“Plus tard, vos combats de coqs !

Nous étions en train de faire le programme de la matinée. Naïm voudrait visiter la maison que ses parents louaient pour l'été. Il ne nous faut qu'une demi-heure pour y aller. Je vous accompagne."

"Je ne vais pas m'éterniser là-bas", promit le Brésilien. "J'ai juste envie de vérifier si mes souvenirs correspondent à la réalité ou si je les ai embellis."

"Si c'est ça, ton but, prépare-toi déjà à perdre tes illusions", le prévint Sémiramis. "Même si tes souvenirs pouvaient correspondre à la réalité d'hier, ils ne correspondent certainement plus à celle d'aujourd'hui."

"Ne t'en fais pas, Sémi, je sais à quoi

m’en tenir. Visiter les lieux de son enfance, c’est une pratique masochiste. On cherche à être déçu et, pas de surprise, on l’est.”

La fameuse maison était effectivement décevante. Ses murs extérieurs donnaient l’impression de n’avoir jamais été peints, et ses volets non plus. Son toit était bas et plat. Sa porte d’entrée était à deux mètres d’une large route, fréquentée par des camions vrombissants. Il flottait dans l’air une odeur de mazout et d’huile brûlée.

Dès que Naïm eut reconnu la bâtisse, Sémiramis vint se garer juste devant. Ce

furent alors quelques minutes de flottement. Le “pèlerin” regardait par la vitre, sans se décider à descendre de voiture. Ses compagnons l’attendaient, en le surveillant du coin de l’œil, dans un silence compatissant. Ce fut lui qui finit par constater, en s’efforçant de paraître plus amusé que triste :

“Elle ne ressemble plus à rien.”

Il était difficile de le contredire.

“La guerre est passée par là”, soupira Adam, en guise de consolation.

“Le problème, ce n’est pas la guerre, c’est la route”, dit Naïm. “De mon temps, ce n’était qu’un petit chemin de terre. Et devant la maison, il y avait une petite courette clôturée, avec un

portillon en fer forgé et une allée de plusieurs mètres qui menait à la porte que vous voyez. Maintenant la route a dévoré l'allée, la courette, la clôture et le portillon.

"Chaque année, à notre arrivée, début juillet, il y avait un rituel immuable. Le propriétaire nous attendait. On l'appelait poliment *ustaz* Halim. C'était un fonctionnaire des douanes, et il venait toujours en costume-cravate. On lui confiait les clefs, pour qu'il ouvre lui-même la porte ; il nous souhaitait formellement la bienvenue et nous rendait le trousseau. Puis mon père lui tendait une enveloppe qui contenait le loyer annuel. L'autre commençait par

dire ‘Rien ne presse !’ ; puis ‘Un autre jour !’ ; et c’est quand mon père insistait pour la troisième fois qu’il prenait l’argent pour le glisser sans le compter dans la poche de sa veste.

“Lorsque le propriétaire s’en allait, ma mère sortait dans le jardin et disait invariablement : ‘C’est une forêt vierge !’ Et mon père répondait, tout aussi invariablement : ‘Tant mieux ! Naïm va tout débroussailler. Ça lui fera des muscles !’ Mais ce n’était qu’une boutade. Je n’ai jamais fait grand-chose dans le jardin.”

“Il est où, ton jardin ?”

“De l’autre côté. Venez !”

Le jardin de la maison d'été ne se distinguait plus de la pinède qui l'entourait. Les murs se prolongeaient par un muret en béton qui faisait office de banquette plutôt que de barrière. Les trois amis s'assirent dessus, protégés du soleil par un arbre au feuillage dense. A l'instant, ils oublièrent leur première impression. Hanche contre hanche, les pieds ballants, grisés par la senteur des pins, ils éprouvaient à présent la douceur sauvage de ce lieu d'enfance.

"Deux ou trois fois au cours de l'été, *ustaz* Halim revenait voir mon père. Ils prenaient le café ensemble, et ils ouvraient de vieux livres. Notre

propriétaire disait : 'Dans ce village, on ne sait pas qui est musulman, qui est juif et qui est chrétien. N'est-ce pas ?' Mon père approuvait de la tête. Bien entendu, c'était faux, et aucun des deux ne l'ignorait. Lorsqu'on rencontrait quelqu'un dans la rue, on savait toujours, comme par instinct, à quelle communauté il appartenait. Mais ça faisait du bien d'entendre ces propos. Parce que l'intention était généreuse."

"C'était un mensonge civilisé", approuva Sémiramis. "Aujourd'hui, vous entendez les gens dire : 'Moi, en tant que chrétien, je pense ceci, et moi en tant que musulman je pense cela.' J'ai tout le temps envie de leur dire : 'Vous

devriez avoir honte ! Même si vous pensez en fonction de votre communauté, faites au moins semblant de réfléchir par vous-mêmes !’ Qu’ils aient au moins la décence de mentir !”

“Ces vieux mensonges étaient effectivement plus décents que le ‘parler vrai’ d’aujourd’hui”, renchérit Adam. “Les gens réfléchissaient déjà en fonction de leurs appartenances, ils ne pouvaient s’en empêcher. Mais ils savaient que c’était un travers, et qu’ils devaient en avoir honte. Alors ils mentaient. Et par leurs mensonges transparents, ils montraient qu’ils pouvaient faire la distinction entre leur comportement réel et le comportement

souhaitable. Aujourd'hui, les gens débitent à voix haute ce qu'il y a dans leurs cœurs, et ce n'est pas très beau à entendre. Ni dans ce pays, ni dans le reste du monde."

"Ils devraient au moins s'excuser, mais ça ne leur viendrait même pas à l'esprit", confirma Sémiramis. "Tout le monde autour d'eux fait la même chose, alors ils s'imaginent que c'est l'attitude normale. Et ils s'en vantent, au lieu d'en avoir honte."

"Mes si chers amis", intervint Naïm, "je ne voudrais pas être celui qui vous apporte les mauvaises nouvelles. Mais à votre âge, il faut que vous le sachiez : le temps de la décence est révolu. Ou, pour

dire les choses plus brutalement : la décence est morte.”

Adam accueillit la phrase tonitruante de son ami par le sourire qu’il fallait, avant de demander :

“A ton avis, quand est-ce qu’elle est morte ?”

“Mil neuf cent quatorze”, dit Naïm avec assurance, comme s’il s’agissait d’un fait avéré. “C’est en quatorze que la décence est morte. Il va sans dire qu’il n’y a jamais eu, dans l’Histoire, aucune époque ni aucun peuple irréprochable, et il est vrai aussi que la décence n’est pas la caractéristique majeure de notre espèce. Cela dit, de mon point de vue, tout ce qui s’est passé

avant mil neuf cent quatorze entre dans la catégorie des péchés de jeunesse.

“Avant cette date, l’humanité était impuissante. Son pire ennemi, c’étaient les calamités naturelles ; sa médecine tuait plus qu’elle ne soignait, et sa technologie était balbutiante. C’est en quatorze qu’ont débuté les grandes calamités de fabrication humaine : la guerre mondiale, le gaz moutarde, la révolution d’Octobre…”

“Tu n’as pas toujours dit ça sur le communisme !” observa Sémiramis.

“Non, c’est vrai, dans ma jeunesse je disais autre chose. Mais aujourd’hui, avec le recul, je suis persuadé que c’était une calamité de première

ampleur. Le grand rêve d'égalité entre les hommes, détourné au profit d'une entreprise cynique et totalitaire ! Nous n'avons pas fini d'en payer le prix ! Avec la boucherie des tranchées et le traité de Versailles – l'insidieux géniteur de toutes les guerres qui ont suivi –, en cinq ans à peine, le décor était planté. Nous n'en sommes plus jamais sortis. Toutes les horreurs qui nous sont tombées dessus ont leur origine là. Au Levant, en Europe centrale, en Extrême-Orient et partout ailleurs. Notre éminent historien n'est pas de cet avis ?"

"Oui et non", répondit Adam, suscitant chez ses deux amis des clins

d’œil complices et des ricanements. Mais ils le laissèrent rassembler ses idées. “Je pense qu’il y a eu, au cours du siècle qui s’achève, deux idéologies destructrices : le communisme et l’anticommunisme. La première a perverti, c’est vrai, l’idée d’égalité, l’idée de progrès, l’idée de révolution, et mille autres notions qui auraient dû demeurer respectables. Mais le bilan de la seconde est encore pire. On a tellement dit : ‘Plutôt Mussolini que Lénine’, ‘Plutôt Hitler que Staline’, ‘Plutôt le national-socialisme que le Front populaire’, qu’on a laissé le monde entier sombrer dans l’indignité et dans la barbarie.”

“Tu n’as pas tort”, reconnut Naïm. “Sauf que l’anticommunisme n’a jamais été ma doctrine, alors que les idéaux du communisme, j’y ai cru, nous y avons tous cru. Nous avons épousé cette doctrine pour des raisons honorables, et nous nous retrouvons cocus.”

Adam avait à l’esprit une comparaison similaire.

“C’est notre destin d’être trahis”, observa-t-il. “Par nos croyances, par nos amis, par notre corps, par la vie, par l’Histoire…”

Ses deux compagnons observèrent quelques secondes de silence, puis Naïm sauta lourdement à terre en proclamant, avec une gaieté quelque peu forcée :

“Maintenant, on s’en va ! Je l’ai eu, mon quart d’heure de tristesse. Je suis venu, j’ai vu, j’ai été déçu. Maintenant, on reprend la route. A tout prendre, je préfère encore ma cabane au Brésil.”

“Non, attends, pas si vite !” intervint Adam. “Je crois savoir que cette maison servait jadis à des rencontres très licencieuses, c’est de ça que j’aimerais que tu nous parles. Moi, c’est pour ça que je suis venu avec toi. Tu n’es pas de mon avis, Sémi ?”

Le visage de Naïm s’éclaira d’un sourire d’enfant, comme si les images du passé lui revenaient, et ses amis pensèrent qu’avec sa loquacité proverbiale, il allait entamer un très

long récit. Mais telle n'était pas son intention.

"Je veux bien te dévoiler mes secrets, Adam. Mais il y a quelque chose qui me chiffonne depuis hier soir."

Se tournant vers Sémiramis, il la prit lui aussi à témoin :

"Tu ne trouves pas étrange que notre ami ici présent nous fasse raconter notre vie, à toi et à moi, y compris les choses les plus personnelles, les plus intimes, et que lui-même ne nous raconte rien ?"

"Nous venons à peine de nous retrouver, nous aurons tout le temps", se défendit Adam.

"Sémi et moi, nous avons déjà eu le

temps, mais pas toi ! Moi je vous ai parlé de mon intempérance, des travers de ma femme et de ceux de ma mère. Sémi nous a parlé de sa dépression, et de la manière dont elle s'en est sortie. Et toi, tu ne nous as rien dit. Pas une seule confidence ! Tout ce que je sais de toi, c'est que tu enseignes l'histoire et que tu es censé écrire une biographie d'Attila. Mais de ta vie personnelle, rien ! Je ne vais pas te faire un procès, mais c'est un défaut que j'ai remarqué depuis longtemps. Il faudrait peut-être que tu songes à le corriger avant que nous soyons devenus séniles tous les trois."

Et Sémiramis renchérit, comme s'ils s'étaient donné le mot.

“C’est vrai, Adam. Les confidences doivent être réciproques. Naïm nous a montré son ancienne maison de campagne, tu devrais nous montrer la tienne. Nous savons qu’elle existe, il faudra bien que nous la voyions un jour. C’est le moment ou jamais, tu ne penses pas ?”

2

Mercredi 2 mai

Je ne sais si mes deux amis avaient concocté la chose à l'avance, ou s'ils y ont seulement pensé sur le moment, mais leur demande était impérieuse, et j'ai senti que je ne pouvais pas m'y soustraire.

Leurs reproches n'étaient pas injustifiés. Il est vrai que j'ai, depuis l'enfance, l'habitude de faire raconter aux gens leurs histoires sans leur dire grand-chose en retour. C'est là un défaut

que je reconnais d'autant plus volontiers qu'il procède d'une qualité. J'ai plaisir à écouter les autres, à m'embarquer par la pensée dans leurs récits, à épouser leurs dilemmes. Mais l'écoute, qui est une attitude de générosité, peut devenir une attitude prédatrice si l'on se nourrit de l'expérience des autres et qu'on les prive de la sienne.

Face à la rébellion de mes vieux amis, je ne pouvais que céder. De toute manière, mon comportement n'a jamais eu d'autre cause que la timidité et la pudeur. J'ai toujours du mal à croire que mes propres

histoires puissent intéresser quiconque. Quand on m'assure du contraire et qu'on me conjure de raconter, je m'exécute volontiers. Je n'ai rien à cacher. Ou plutôt si, j'ai à cacher, mais pas plus aux autres qu'à moi-même.

En l'occurrence, si j'ai toujours évité de parler de la maison de mon enfance, c'est tout simplement parce que je m'efforçais de ne pas y penser.

Mais il a fallu, aujourd'hui, que je me fasse violence. J'ai indiqué à Sémi la route du village, puis, après quelques inévitables tâtonnements, j'ai fini par repérer

la silhouette de “ma” maison.

Quand mes amis l’ont vue, leurs yeux se sont arrondis. Elle était somptueuse, comme pour me narguer. Sémi n’arrêtait pas de dire : “Mais c’est un palais !” Et Naïm : “C’est de ça que tu avais honte ? C’est ça la maison que tu nous caches depuis trente ans ?” Tout cela est vrai. Elle ressemble à un palais, j’aurais dû en être fier, mais j’en ai honte parce que je l’ai perdue.

Tout a basculé lorsque j’avais douze ans et demi. Jusque-là, cette

maison était pour moi le centre du monde. Tous mes amis d'enfance la connaissaient bien, j'avais plaisir à les y inviter. J'avais le sentiment de leur montrer ainsi le meilleur de moi-même. Il y avait là de la vanité, de la vantardise, et sans doute aussi ce qu'il faut bien appeler de l'orgueil de classe. Mais ce ne sont là, jusqu'à l'adolescence, que des travers véniels, on en a besoin pour sentir que l'on a sa place dans ce monde, qu'on n'est pas un intrus.

Qu'il est réconfortant de grandir en sentant qu'un pays est à soi, et qu'on a le droit d'y parler à voix

haute ! Dans cette maison, j'avais ce sentiment, et après, je ne l'ai plus eu. Si cette maison avait encore été à moi au début de la guerre, je ne sais pas ce que j'aurais été capable de faire pour ne pas la perdre. La question ne s'est pas posée, le dilemme m'a été épargné. Après tout ce qui s'est passé, je devrais m'en féliciter, mais j'ai longtemps vécu la chose comme une malédiction. J'enviais Mourad, qui avait gardé la maison de ses pères ; à présent, je devrais le plaindre. Finalement, c'est moi que le destin a choyé. Mais j'aurai mis très longtemps à m'en rendre compte.

Mes parents idolâtraient leur maison. On pourrait même dire qu'ils avaient deux enfants, la maison et moi.

Mon père ne l'avait pas simplement reçue de son père. Elle était longtemps restée en indivision entre une vingtaine de cousins dont aucun ne voulait la lâcher, mais dont aucun non plus ne voulait s'en occuper. Mon père l'avait donc rachetée, un peu comme les âmes pieuses rachetaient autrefois leurs coreligionnaires réduits en esclavage par les infidèles. Il

s'était endetté pour racheter les parts des cousins, puis il s'était endetté encore pour faire les travaux. Lesquels ne s'arrêtaient jamais. Il était architecte, et il voulait faire de sa maison à la fois le chef-d'œuvre de sa carrière et aussi, en quelque sorte, sa carte de visite. Nul doute que les gens qui la voyaient allaient avoir envie de posséder la même.

Il l'avait conçue en deux bâtiments similaires, à une dizaine de mètres l'un de l'autre, l'un ancien et restauré, l'autre refait sur le même modèle, tous deux enveloppés par de la vigne vierge.

Ces deux ailes étaient reliées entre elles de trois manières différentes : au premier étage par un salon suspendu, avec de grandes baies vitrées qui donnaient d'un côté sur la montagne, et de l'autre sur la vallée ; au sol par une allée fleurie ; et sous terre par un tunnel. Pour mes parents comme pour moi, c'était plus qu'une maison, c'était un royaume, et certainement un sujet de fierté.

J'ai parlé d'orgueil de classe ? C'était là, de ma part, une autoflagellation injustifiée, et quasiment une insulte à la mémoire des miens. La caractéristique de la

maison, ce n'était pas son gigantisme ni ses ors, c'était son élégance. Il ne s'agissait nullement d'un étalage obscène, mais d'un manifeste esthétique. Ma mère et mon père avaient tous les deux un goût sûr et subtil. Leur maison était le produit de leur amour de la beauté, et de leur amour tout court.

Leur vie était joyeuse, j'en étais le premier témoin, le premier admirateur et le premier bénéficiaire. La chute n'en a été que plus dure.

Tout allait se jouer en quelques

minutes, au-dessus de la mer d'Oman. L'avion qui transportait mes parents s'est abîmé en mer, et ma vie s'est abîmée dans son sillage.

C'était en août soixante-six. Une compagnie aérienne avait décidé d'inaugurer un vol sans escale jusqu'à Karachi ; et pour promouvoir l'événement, elle avait invité un certain nombre de personnalités en vue. Mes parents n'étaient pas peu fiers d'avoir été choisis, c'était là une reconnaissance de la place qu'ils occupaient à présent dans le pays. Je les revois encore en train de

faire leurs bagages, joyeux, enchantés, émerveillés à l'avance par ce qu'ils allaient voir, et sans la moindre appréhension ni le moindre pressentiment.

C'était un vol de nuit. Parti dans la soirée, il devait arriver à destination aux premières lueurs du jour. Mon grand-père maternel avait conduit mes parents jusqu'à l'aéroport, et j'étais allé avec lui. Nous étions restés là jusqu'à ce que l'avion eut décollé, puis disparu à l'horizon. Je n'avais, moi non plus, pas le moindre pressentiment. Je regrettais seulement de n'avoir pas été invité

avec eux.

De retour à la maison, j'avais passé une bonne partie de la nuit à lire, comme je le faisais pendant les mois d'été, et peut-être un peu plus tard que d'habitude, puisque mes parents n'étaient pas là pour me surveiller.

En me levant, en fin de matinée, j'avais entendu des bruits inaccoutumés. La maison semblait envahie par une foule qui bourdonnait. J'étais sorti de ma chambre pour voir qui était là, et c'est à la manière dont les gens me regardaient, à la manière, surtout, dont les femmes du village me

prenaient dans leurs bras, que j’avais compris qu’un drame venait de se produire.

Comme si ce malheur ne suffisait pas, il y en a eu aussitôt un autre : j’étais ruiné. On devait me l’apprendre un mois plus tard. En tant qu’héritier unique, j’étais certes propriétaire d’une maison qui valait “une fortune”, mais j’avais également une dette à la banque pour le double de ladite “fortune”. Mon père n’avait pas été prudent. Pourquoi l’aurait-il été, d’ailleurs ? Son carnet de commandes était plein, il gagnait

beaucoup d'argent, il était dans la force de l'âge. Au rythme où il travaillait, il aurait pu rembourser ses dettes en deux ou trois ans. Mais à l'instant où il a disparu, tout s'est écroulé, bien sûr. Plus aucune rentrée, presque pas d'argent sur ses comptes, pas d'assurance-vie…

J'ai beaucoup pesté dans ma jeunesse contre les banquiers, et à cette époque-là j'étais fou de rage ; c'est même très certainement pour cette raison qu'à l'âge de quatorze ans, j'ai commencé à me dire marxiste. Plus tard, j'allais trouver des justifications intellectuelles,

mais sur le moment, c'était simplement la rage. L'avocat de la famille m'avait expliqué qu'il n'y avait pas d'autre choix que de donner la maison à la banque pour éteindre la dette. J'ai également nourri une rage contre lui et contre tous les avocats de la terre, mais aujourd'hui je sais qu'il m'a obtenu le meilleur arrangement possible. A part la maison, je ne possédais strictement rien. Sans mon père, "notre" bureau d'architecte ne valait plus un sou ; les locaux n'étaient pas à lui, et bientôt je n'allais plus pouvoir payer le loyer. Mon avocat a obtenu de la banque qu'elle éponge

une dette d'un million deux cent mille livres avec une maison qui n'en valait que la moitié. Et en me laissant même une petite somme pour que je ne sois pas dans le besoin.

Mais à l'époque, je ne voyais pas les choses ainsi. J'étais en colère contre les avocats et les banques, contre les architectes, contre les compagnies aériennes, contre le Ciel… Par dépit, en quittant la maison, je n'avais rien voulu emporter, pas même mes livres. Je suis allé vivre chez mes grands-parents maternels. Je ne sais plus pendant combien de temps j'ai

pleuré mes parents, ma maison, mes rêves d'avenir. Je devais être insupportable, et il a fallu toute la patience, tout le stoïcisme et tout l'amour des deux "vieux" pour que je recommence à vivre.

De tout cela, je n'ai jamais voulu parler. Et pas une fois je n'ai cherché à visiter "notre" maison, ni même à passer devant elle. Que de fois j'ai fait des détours juste pour éviter de l'apercevoir. Avant que j'accepte d'y revenir, il a fallu que Sémi et Naïm me bousculent, il a fallu la guerre et l'exil, il a fallu aussi que s'écoule un tiers de siècle, et que l'adolescent rageur

qui bouillonnait en moi soit lentement dompté par la vie.

Je suis donc revenu aujourd'hui vers la maison perdue, en pèlerinage forcé. Quand je l'ai vue de l'extérieur, ma gorge s'est nouée. Sans rien dire, je l'ai désignée de la main. "Celle-ci ?" J'ai hoché la tête. "C'est de ça que tu avais honte ?" m'a dit Naïm. "C'est ça la maison que tu nous cachais…" Je me suis mis à sangloter comme un enfant. Du coup, c'étaient mes amis qui avaient honte. Ils se sont excusés de m'avoir bousculé. Alors je leur ai tout raconté, ou presque : ma vie

antérieure, l’accident d’avion, la banque, et mon départ de la maison, qui aura été mon premier exil…

“On ne savait pas”, m’a dit Sémi.

Elle a passé la main dans mes cheveux. Puis elle s’est penchée vers moi, pour m’embrasser sur le front. Nous n’étions pas encore descendus de la voiture. J’étais assis à côté d’elle, sur le siège du passager. Naïm était à l’arrière. Il m’a dit :

“Et tu as pu garder ça dans ton ventre pendant toutes ces années ?”

J’ai répondu, laconique :

“J’ai pu.”

Et, sans raison, je me suis mis à rire. Mes amis de même. Nous en avions tous les trois besoin. Nous nous trouvions à la lisière du sentimentalisme et nous n’avions aucune envie d’y sombrer. Le rire avait l’avantage de nous mouiller les yeux sans que nous ayons besoin de faire le tri entre larmes de tristesse, de joie, de nostalgie, d’empathie ; ou tout simplement d’amitié.

Se sont écoulées alors plusieurs minutes tumultueuses, avant que je ne dise, en manière de conclusion :

“Jusqu’ici, les seuls qui connaissaient mon histoire étaient mes grands-parents, ma vieille gouvernante, mon avocat, le banquier, et ils sont tous morts. Jamais je ne l’avais racontée avant ce jour. C’était la toute première fois, et ce sera la dernière.”

“La dernière, je n’en suis pas si sûre”, a dit Sémi, avec une douceur implacable. “Maintenant que le barrage s’est effondré, tu ne pourras plus empêcher l’eau de s’écouler.”

En entendant ces mots, cette image, je me suis remis bêtement à pleurer. Mon amie ne savait plus

comment s'excuser, comment me consoler. Elle a pris ma tête contre sa poitrine, en recommençant à passer les doigts dans mes cheveux, et sur ma nuque.

"Si je savais que c'était ça la récompense, j'aurais trouvé un prétexte pour pleurer, moi aussi", a bougonné Naïm, comme à lui-même.

Et à nouveau nous sommes passés des larmes aux rires. Puis j'ai repris :

"Je ne vais pas vous raconter des histoires de paradis perdu, mais c'est exactement ce sentiment que je garde. Un paradis dont

j'aurais été chassé, comme l'ancêtre, mon homonyme. Mais pas à cause d'une faute, à cause d'un accident.

"Mes parents faisaient plaisir à voir. Ils étaient heureux de vivre, et ils m'aimaient intelligemment, si j'ose dire. Mon père me parlait de peinture et d'architecture, ma mère de tissus, de fleurs et de musique ; elle achetait souvent des trente-trois tours, et elle m'appelait pour que je vienne les écouter avec elle."

"Et tu étais leur fils unique", a observé Sémi, qui avait sans doute souffert d'avoir grandi entre deux

frères adulés.

“Le fait de n’avoir ni frère ni sœur, je ne l’ai pas vécu comme un privilège. Je n’avais pas de partenaire de jeu, et ça me manquait. Je jouais seul. Jusqu’à douze ans, j’alignais encore mes soldats de plomb. Je ne les ai abandonnés que lorsque j’ai quitté la maison.”

“Ça, Adam, à ta place, je ne le répéterais pas à voix haute”, dit Naïm.

“Pourquoi ?” intervient Sémi. “Il y a des mecs qui jouent leur vie entière aux soldats de plomb.”

Je ne suis pas sûr qu’elle

cherchait à me défendre. J'aurais probablement mieux fait de me taire.

"Et à la puberté, tu t'es acheté un régiment en kilt…"

Cette attaque sauvage de Naïm m'a valu, de la part de Sémi, des caresses renouvelées.

Tout au long de cet échange, nous étions restés en voiture devant la grille fermée de mon ancienne maison. Laquelle semblait inhabitée, peut-être même abandonnée et délabrée. Les rares volets que l'on pouvait apercevoir de l'extérieur, ceux du premier étage du bâtiment le plus neuf,

étaient barricadés, et en piteuse peinture.

“Vous voulez qu’on essaie d’entrer ?”

C’est Sémi qui l’a suggéré.

“Non !”

J’ai hurlé si fort qu’elle s’est sentie obligée de s’excuser. C’est alors moi qui me suis excusé auprès d’elle d’avoir hurlé. Je lui ai pris la main pour la porter à mes lèvres. Elle a souri, puis elle a ajouté, à voix très basse.

“Tu ne sais pas à qui elle appartient, je suppose ?”

“Non. Pas la moindre idée. Je

n’ai jamais voulu savoir.”

J’avais répondu machinalement. Une tout autre idée venait de traverser mon esprit.

“Est-ce que tu pourrais avancer la voiture ? Par là, au-delà de la maison. Encore une vingtaine de mètres. Gare-toi sous cet arbre ! Si ma mémoire ne me trahit pas, il y avait un chemin par ici.”

Il y était encore, comme dans mon souvenir. Un chemin tapissé de pierres plates irrégulières, comme une version artisanale des anciennes voies romaines.

Dès que je l’ai vu, je suis sorti de la voiture, en faisant signe à

mes deux amis de me suivre.

3

Le chemin descendait en pente raide. Par temps de pluie, il serait devenu glissant, mais ce jour-là il faisait chaud et sec.

Les trois amis se retrouvèrent entre deux collines, comme au fond d'une petite vallée. La végétation était dense. On ne voyait plus aucune route carrossable, ni aucune maison, ni même des champs cultivés. Rien que des arbres touffus et de la broussaille ; et cette voie dallée sur laquelle les ronces empiétaient des deux côtés, sans pour autant la boucher.

Ils marchèrent en file indienne, Adam en tête, qui écartait parfois une branche ou enjambait une langue d'épines. De temps à autre, il se retournait pour vérifier que ses amis étaient encore là. Ils avançaient toujours, Sémiramis sur ses talons et Naïm derrière elle ; mais il leur lançait quand même : "Suivez-moi !"

A un moment, il s'arrêta, promena son regard autour de lui, avant de décréter avec assurance :

"On approche !"

"Encore heureux !" haleta Naïm, en s'épongeant le front et la nuque, alors qu'il marchait depuis cinq minutes à peine.

Mais il est vrai que le chemin, qui était au début en pente descendante, remontait à présent très abruptement. Au bout de quelques dizaines de mètres, Adam, à son tour essoufflé, s'arrêta et se retourna vers ses compagnons pour leur dire :

"C'est ici ! Voyez !"

Sa voix était feutrée, presque un chuchotement, sans doute par respect pour la tranquillité des lieux autant que pour ses propres souvenirs.

Sémiramis et Naïm regardèrent autour d'eux. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Juste un mur percé d'une vieille porte en bois.

Mais Adam ne les aurait pas amenés jusque-là s’il n’avait eu une histoire à leur raconter en cet endroit même.

Il l’entama par un préambule.

“Ce qui m’a frappé, la première fois que je suis venu ici, c’est justement le fait que le chemin s’interrompe. On s’imagine qu’on va descendre jusqu’au fond de la vallée, et soudain on remonte, pour se retrouver au pied d’un mur. Un mur dont les pierres sont identiques à celles du chemin, et agencées de la même manière. Sauf que les unes sont horizontales, les autres verticales.”

“Et qu’est-ce qu’il y a derrière ?” lui demanda Sémiramis.

“C’est la question que je m’étais posée, enfant. Mais le mur était si haut, et moi si bas sur pattes, qu’il m’était impossible de voir ce qu’il y avait au-delà.

“J’imaginais toutes sortes de choses, de la Belle au bois dormant jusqu’à Barbe-Bleue, en passant par le docteur Moreau. Et un jour, j’ai eu envie de jeter un coup d’œil.

“Il me fallait une échelle ; ou, mieux, un escabeau pliant. Nous en avions plusieurs à la maison. J’en ai sorti un, en catimini. C’était toute une expédition pour le porter jusqu’ici.”

“Vous ne voulez pas vous asseoir ?” suggéra Naïm en s’adossant à un arbre.

“J’ai l’impression que ça va être long.” Il s’épongeait encore.

Il y avait, à quelques pas d’eux, un tronc abattu, sur lequel ils s’installèrent tous les trois, leurs visages à l’ombre. Adam reprit aussitôt son histoire, en indiquant à ses amis un endroit précis au pied du mur.

“J’avais posé mon escabeau exactement là, j’avais vérifié qu’il était stable, j’étais monté dessus. Ça suffisait à peine. Le mur m’arrivait encore jusqu’au menton. J’ai dû me hisser sur la pointe des pieds pour voir ce qu’il y avait derrière.

“Ce que j’ai aperçu en premier, c’est une tête enveloppée dans une serviette

rose. Puis j'ai vu le profil d'une femme dans sa robe de bain, également rose. Elle était assise sur le rebord de sa fenêtre, le dos à moitié tourné vers l'extérieur, et donc vers moi. Elle regardait à la lumière du jour un papier qu'elle tenait dans les mains, apparemment une lettre. Un temps s'est écoulé. Elle était immobile, j'étais immobile, retenant mon souffle. Puis elle a posé sa lettre, elle a défait sa serviette, elle a secoué la tête pour ébrouer sa chevelure au vent. Elle était blonde comme au cinéma.

"A un moment, elle a fait le geste d'ôter sa robe de bain, mais alors, comme par réflexe, elle a regardé à

l'extérieur, et vers le haut. Et elle m'a vu. Nos regards se sont croisés, et ils se sont vissés l'un à l'autre. Vous connaissez sûrement l'histoire de ces oiseaux qui sont sur une branche, et qui sont fixés par un serpent qui se trouve au pied de l'arbre ? Il leur suffirait de s'envoler pour lui échapper, mais leurs membres ne leur obéissent plus, et ils tombent droit dans la gueule du prédateur.”

Ce matin-là, j'étais exactement comme ces oiseaux, relatera Adam dans son carnet, en des termes qui ne s'écartaient pas beaucoup de ceux que ses amis avaient entendus de sa bouche. *Figé sur place, hypnotisé,*

incapable de bouger le regard ou les muscles. Et la "prédatrice" est venue me cueillir. En un éclair, elle avait ouvert cette porte, elle était sortie. Dans sa robe de bain rose, ses cheveux mouillés, sa serviette à présent sur les épaules.

Elle m'a ordonné de descendre de là, tout de suite. Je lui ai obéi. Je n'avais pas peur comme si je pouvais être jeté dans l'oubliette d'un donjon, j'avais juste honte, mais c'est aussi une forme de peur.

Elle m'a fait entrer par la porte en m'indiquant du doigt l'escabeau, pour que je l'apporte avec moi. Je l'ai rabattu, je l'ai

pris sous le bras. Elle m'a suivi, et elle a refermé derrière elle la porte du jardin avec un loquet.

Et je suis resté bêtement debout devant elle, on aurait dit un soldat au garde-à-vous, avec mon escabeau sous le bras comme une carabine grossière, pendant que la dame m'inspectait. Elle prenait son temps, sans doute parce qu'elle ne savait que faire de moi. Moi je regardais par terre. Elle avait les pieds nus glissés dans des pantoufles également roses, du même tissu que sa robe de bain, ouvertes à l'avant.

Quand elle finit de me toiser,

elle me demande : “Tu es fier de ce que tu viens de faire ?” Je fais “non” de la tête. “Tu voudrais que j’en parle à tes parents ?” Je fais “non”. “Tu as l’intention de revenir chez moi tous les matins ?” Je fais encore “non”, sans desserrer les lèvres, et mon regard court toujours au ras du sol, entre le gazon et les pantoufles roses, dont l’ouverture révèle des ongles vernis de la même couleur. “Tu as la langue coupée ?” Je refais “non” de la tête. “Et pourquoi tu n’ouvres pas la bouche ?” Et là, je prends mon courage à deux mains et je lui sors : “Par politesse !” Elle éclate de rire, et elle répète

mes mots à voix haute sur un ton de moquerie, comme pour prendre à témoin un public fantomatique. Puis elle me demande : "C'est par politesse aussi que tu regardes constamment par terre, je suppose ?" Je fais "oui" de la tête, avec empressement, comme si nous nous étions enfin compris. "Tu as raison de baisser la tête en présence d'une dame. C'est un signe de bonne éducation." Je commence à être rassuré quand elle ajoute : "Et c'est également un signe de très bonne éducation qu'un jeune homme monte sur un escabeau pour espionner les dames

par-dessus le mur, n'est-ce pas ?"

Là, je ne me hasarde même plus à répondre. Je lève seulement les yeux vers elle, comme pour recevoir la sentence d'un juge. La dame sourit, je souris. Elle fronce les sourcils, sans arrêter de sourire, et elle me demande : "Si ce n'est pas par politesse que tu m'espionnes, c'est pour quelle raison ?" Ayant retrouvé, grâce à son sourire, un peu d'assurance, je lui réponds : "Par curiosité." Ce qui était, bien entendu, la simple vérité.

Elle se tait, sans me quitter du regard, et en me toisant de la tête

aux pieds, comme pour décider quelle peine m'infliger. "Je pourrais, si je le voulais, retenir l'escabeau ici, et demander à tes parents de venir le récupérer eux-mêmes." Elle attend quelques secondes avant de me rassurer. "Je ne le ferai pas. Je suis sûre que tu vas t'excuser, et que tu vas promettre de ne plus jamais m'espionner."

Je me suis empressé de le lui promettre. Mais elle ne m'écoutait que d'une oreille, elle cherchait encore la sanction adéquate. "Pour te faire pardonner", me dit-elle enfin, "tu vas poser

momentanément ton escabeau ici, contre le mur, et tu vas aller là-bas, à la cuisine. Tu trouveras une dame âgée qui porte un tablier bleu. On l'appelle Oum Maher. Tu lui dis que je voudrais mon café du matin. En haussant la voix, parce qu'elle entend très mal. Elle fait le meilleur café turc du pays, mais elle a du mal à marcher. Toi qui as de si bonnes jambes, tu pourrais l'aider…"

La maison était tout en longueur. De la cuisine jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions, il y avait facilement trente mètres. La dame me demande d'attendre à la cuisine

que le café soit préparé, puis de le lui apporter sur un plateau sans le renverser. "Tu en prendrais, toi aussi ? Quel âge as-tu ?" "Dix ans et demi !" "Et demi ?", elle me fait, en fronçant les sourcils, comme si cette moitié d'année faisait une différence capitale. "Dans ce cas, tu es grand, tu peux en prendre. Tu l'aimes avec du sucre ?" Je hoche la tête. "Alors, pour ta punition, tu le prendras comme moi, amer." Je hoche encore la tête. "Je constate que tu as de nouveau avalé ta langue. Tu n'arrives même plus à dire oui ou non."

Avec elle, j'avais simultanément

l'impression d'avoir quatre ans et d'être un adulte. Je réussis finalement à émettre un timide "Oui !" Aussitôt, elle rectifie : "Oui, Hanum ! Tu m'appelleras Hanum !" Jusque-là, je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre cette appellation désuète ; à l'époque ottomane, c'était, paraît-il, la manière polie de s'adresser à une dame, mais de mon temps, et déjà du temps de mes parents, plus personne ne l'employait, à ma connaissance, à l'exception de quelques hommes très âgés et très compassés.

Notre voisine me demande

ensuite comment je m'appelle. "Adam." Je prononce mon prénom comme je le faisais en ce temps-là, avant mon départ pour la France, en insistant sur le "A" du début, et en m'attardant sur le "m" final. Elle le répète après moi, comme si elle voulait s'entraîner à le dire : "Adamm. C'est comme ça que je t'appellerai, Adamm, juste Adamm, parce que tu es jeune. Mais toi, tu m'appelleras poliment Hanum, comme si je n'avais pas de prénom, parce que j'ai l'âge de ta mère."

Je réponds : "Oui, Hanum", le plus poliment et le plus docilement du monde, puis je me rends aux

cuisines, où la dénommée Oum Maher m'examine de la tête aux pieds, d'un œil torve, comme si j'étais un voleur de figues. Quand je lui annonce à tue-tête que la Hanum voudrait deux cafés turcs sans sucre, elle me hurle en plein visage qu'elle n'est pas sourde. Puis, comme pour me punir à son tour, elle me fait porter un énorme plateau, avec deux verres d'eau fraîche remplis à ras bord, les tasses de café déjà servies, une assiette de thym à l'huile, une autre de fromage de chèvre, et une corbeille de pain villageois. Si le plateau n'était pas trop lourd, il était tellement large qu'en le

portant des deux mains devant moi je ne pouvais plus voir où je mettais les pieds. Il a fallu que j'avance avec une infinie lenteur pour ne pas trébucher.

Mais ensuite, comme toute transgression mérite à la fois son châtiment et sa récompense, ma geôlière me demande d'entrer. Elle était dans son salon, déjà habillée, maquillée, les cheveux retenus par un serre-tête argenté comme par un diadème. Elle m'indique du doigt la table où poser le plateau, puis le siège où m'asseoir. Je ne me suis pas senti tout de suite à mon aise, mais il était clair que j'avais

changé de statut. Je n'étais plus le gamin braconnier en instance d'être puni, j'étais presque un invité.

Après avoir pris sa tasse, elle me désigne la mienne. Je trempe les lèvres dans le café amer, en m'efforçant de ne pas grimacer. Elle observe mes gestes, mes mimiques, les sourcils de nouveau froncés, ce qui me rend maladroit. Je dois faire un effort pour ne pas renverser ma tasse.

Puis elle me demande : "Et que fait Adam lorsqu'il n'est pas en train d'escalader les murs ?"

Je lui réponds : "Je lis."

On parle souvent de l’enchantement des livres. On ne dit pas assez qu’il est double. Il y a l’enchantement de les lire, et il y a celui d’en parler. Tout le charme d’un Borges, c’est qu’on lit les histoires contées tout en rêvant d’autres livres encore, inventés, rêvés, fantasmagoriques. Et l’on a, l’espace de quelques pages, les deux enchantements à la fois.

Souvent, dans ma vie, j’ai pu éprouver cette vertu des livres. Mais c’est ce jour-là que je l’ai

découverte. Tu es avec une étrangère, elle te demande ce que tu es en train de lire, ou bien c'est toi qui le lui demandes, et si vous appartenez l'un et l'autre à l'univers de ceux qui lisent, vous êtes déjà sur le point d'entrer, la main dans la main, dans un paradis partagé. Un livre appelant l'autre, vous connaîtrez ensemble des exploits, des émotions, des mythes, des idées, des styles, des espérances.

En réponse à mon "Je lis !", la dame qui me retenait chez elle ne m'a pas vaguement demandé ce que je lisais d'ordinaire, question sans

conséquence, mais dans quel livre j'étais plongé ce jour-là. Il s'agissait, je m'en souviens, d'un roman d'aventures intitulé "Le Prisonnier de Zenda". Pour sa part, elle lisait le livre d'un archéologue allemand nommé Schliemann, celui qui a découvert le site de la ville de Troie. Nous n'avions pas tout à fait les mêmes lectures, mais elle a pris le temps de m'interroger sur mon livre, elle m'a longuement parlé du sien, et nous avons découvert entre ces œuvres certaines similitudes. Puis elle m'a suggéré que nous fassions un échange quand nous aurions fini.

Dorénavant, chaque fois que je choisissais un livre, je pensais d'abord à elle. Sa passion, c'était l'histoire, l'archéologie et les biographies. Moi, je lisais surtout des bandes dessinées et des romans d'espionnage, je les consommais sans retenue comme je buvais mes boissons gazeuses. Grâce à la Hanum, qui n'aurait pas apprécié que j'arrive chez elle avec le trentième épisode des aventures de tel ou tel agent secret, j'avais dû commencer à élargir mes centres d'intérêt. Je voulais l'épater, ou tout au moins mériter son estime. Pour cela, il fallait que je lui fasse

découvrir des livres qu'elle ne connaissait pas. Je ne sais pas si je lui ai appris grand-chose ; en revanche, j'ai énormément appris grâce à elle. Sur l'Egypte ancienne, sur la Grèce, sur Byzance, et surtout sur la Mésopotamie.

Cet été-là, et le suivant, et encore celui d'après, je me suis très souvent rendu chez elle, quelquefois trois ou quatre jours d'affilée. Nous parlions beaucoup, de choses et d'autres, mais il nous arrivait aussi de nous asseoir chacun dans son coin pour lire nos livres en silence.

Je n'ai pas été surpris

lorsqu'elle m'a dit un jour qu'elle avait été l'épouse d'un archéologue. Elle était irakienne, ce que j'avais deviné à son accent, et son mari avait travaillé au musée de Bagdad. Quand la monarchie a été renversée le quatorze juillet cinquante-huit, ils étaient en vacances à l'étranger, ce qui leur a peut-être sauvé la vie. Elle était la nièce d'un Premier ministre de l'ancien régime, et ils étaient souvent reçus au Palais royal. Plusieurs de leurs proches avaient été massacrés dans les jours qui ont suivi le coup d'Etat. Il aurait été imprudent pour eux, et même suicidaire, de retourner en

Irak. Alors ils avaient construit cette maison ; mais son mari est mort peu de temps après. J'ai cru comprendre qu'il était beaucoup plus âgé qu'elle.

Un jour, elle m'a montré sa collection de monnaies anciennes, en m'expliquant l'origine des pièces. Sur certaines on voyait des têtes d'empereurs romains, sur d'autres des devises ottomanes, "Sultan des deux terres et Souverain des deux mers". J'étais impressionné, et je m'étais promis que plus tard, j'aurais moi aussi une collection de monnaies anciennes. Bien entendu, je ne l'ai

pas fait. Je n'ai pas un tempérament de collectionneur, il faut bien plus de persévérance que je n'en possède. En revanche, je suis sûr que c'est grâce à la Hanum que j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire.

Jusque-là, sous l'influence de mes parents, je voulais être architecte. Nous n'en parlions pas, j'étais trop jeune, mais pour moi la chose allait de soi. L'accident d'avion, la fermeture du bureau et la perte de notre maison m'ont détourné de cette voie tracée d'avance. J'ai voulu partir dans une tout autre direction, et ce fut

l'histoire. En un sens, ma rencontre fortuite avec notre voisine blonde a été à l'origine de la carrière que j'ai choisie.

Mais j'en reviens à la collection de monnaies, parce qu'elle a été la cause d'un incident que je n'oublierai pas. J'étais si fasciné par ce que la Hanum m'avait montré que je ne pouvais plus m'empêcher de regarder par terre en marchant, comme s'il suffisait d'être vigilant pour trouver sur le sol des pièces anciennes. La chose n'était pas aussi absurde qu'il y paraît, vu que le village possède des vestiges romains et byzantins,

qu'on y a trouvé des statues enfouies, des chapiteaux sculptés, et sans doute aussi des monnaies.

Et un jour, j'ai effectivement remarqué, entre deux pierres, ce qui m'a semblé être une pièce antique. L'ayant ramassée, je la frotte un peu, faisant apparaître les contours d'une tête, ainsi que des lettres partiellement effacées. Je cours chez la dame, dévalant le chemin à toute vitesse comme s'il y avait urgence. Il devait être trois ou quatre heures de l'après-midi. Je savais bien que la plupart des gens faisaient la sieste, surtout en plein été ; mais dans mon

enthousiasme, je n'y avais pas songé un seul instant.

Je me glisse par la porte extérieure, qui n'était pas fermée ; je traverse le jardin, puis le salon. Personne. Je débouche sur une grande véranda où nous nous mettions quelquefois, elle et moi, nos livres dans les mains, et qui donnait sur la vallée. Personne.

Au bout de la véranda, il y avait une porte-fenêtre. Je m'y précipite, et je tombe nez à nez avec la Hanum. Dévêtue, toute blanche, quasiment nue. C'était sa chambre, mais je ne le savais pas, je n'y étais jamais allé. Manifestement, elle

venait de terminer sa sieste, elle avait pris sa douche, elle commençait à se rhabiller.

Quand elle me voit débouler, elle pousse un cri de surprise, se couvre la poitrine avec les bras, et fait un pas en arrière. Moi, plus surpris qu'elle, et même terrorisé, je balbutie quelque chose, je tourne violemment sur moi-même pour me remettre à courir, je trébuche, et je m'étale par terre.

Je suis tellement embarrassé, tellement désemparé, que je ne bouge plus. Je fais le mort. Elle se penche au-dessus de moi, je ne réagis pas. Elle prononce mon nom,

je ne réponds pas. Elle me tapote les joues en répétant, inquiète : "Adam ! Adam !" Je desserre lentement les paupières comme si je me réveillais d'un long sommeil et que je ne savais plus où j'étais. Alors elle me dit : "Referme les yeux, je ne suis pas encore habillée !" Je m'exécute, mais elle m'avait déjà elle-même couvert les yeux avec sa main. "Tu me donnes ta parole d'homme que tu les gardes fermés pendant trois minutes ?" Je dis : "Oui". Elle s'éclipse, puis elle revient, vêtue d'une robe de chambre. "Ça y est, tu peux les ouvrir." Ce que je fais. Puis je me redresse. "Tu as mal

quelque part ?” Je fais “non” de la tête. “Tant mieux ! Je suis rassurée. Va m’attendre au salon ! Je m’habille et je te rejoins.”

Pendant que je l’attends, et que je prépare mes paroles d’excuses, je me rends compte que je n’ai plus dans la main la pièce qui m’avait fait courir. J’avais dû la faire tomber sur la véranda. Quand la dame me rejoint au salon, habillée, maquillée, parfumée, je lui demande la permission d’aller chercher la pièce perdue. Je ne la retrouve pas. Est-ce qu’elle était passée par-dessus la balustrade ? Est-ce qu’elle avait roulé jusqu’à

la gouttière ? Je ne pouvais pas le savoir. Je la tenais à la main, et en trébuchant je l'avais lâchée. Sur le moment, j'en étais dévasté. Parce que j'étais fier de ma découverte, mais aussi et surtout parce que c'était la "pièce à conviction" qui excusait mon comportement grossier.

Cela dit, la Hanum ne m'en a pas voulu, et elle n'a plus jamais mentionné l'incident. Il me semble même que ma gaffe, en introduisant dans notre relation un épisode secret que personne d'autre au monde ne devait connaître, a tissé entre elle et moi des liens intimes.

Il arrive que les adolescents aient des expériences initiatiques torrides. La mienne ne l'a pas été. Mais elle m'a marqué par sa douceur même, par sa subtilité. Quand j'y repense quelquefois, le mot qui me vient à l'esprit, c'est la clémence. Je commettais mes bêtises de gamin, et il y avait tout à côté une belle étrangère qui répondait à ma turbulence par de la bienveillance, et qui m'apprenait patiemment, subtilement, tendrement, à devenir un homme.

4

“Tu sais ce qu’est devenue cette dame ?” demanda Sémiramis quand Adam eut fini de raconter l’histoire de la pièce perdue.

Il lui répondit qu’il n’en avait pas la moindre idée. Il l’avait vue pour la dernière fois en août soixante-six, le lendemain du jour où ses parents étaient morts.

“Quand la nouvelle de l’accident s’est répandue, tout le voisinage s’est retrouvé chez nous. La Hanum était là, parmi les femmes en noir, et elle m’a serré dans ses bras, comme tant d’autres,

pour me consoler. Juste après, j’ai quitté le village, je n’y ai plus remis les pieds.”

“Tu crois qu’elle pourrait être encore là ?” s’enquit Naïm.

“Non, sûrement pas !” répondit Adam sans expliquer comment il pouvait en être si sûr après ce qu’il venait de dire.

“Si tu me fais la courte échelle, je monte regarder par-dessus le mur” proposa Sémiramis.

“Non. Et je ne vais pas non plus apporter un escabeau comme l’autre fois. Venez, ça suffit, je vous ai tout dit, on s’en va !”

S’il avait été seul, Adam aurait

sûrement frappé à la porte. Et s’il n’avait pas raconté la dernière histoire, i l aurait encore pu le faire, même en compagnie de ses amis. Mais après leur avoir révélé qu’il était tombé nez à nez avec la dame dévêtue, il ne s’estimait plus le droit de l’offrir à leurs regards, il aurait eu le sentiment de trahir sa bonté, et de n’être plus digne de sa confiance.

Il murmura donc, comme à lui-même : “Dieu bénisse tes jours, Hanum, dans ta jeunesse comme dans ta vieillesse, dans ta vie et au-delà !”

Avant de redire à voix haute à ses amis :

“Venez, ça suffit, on s’en va !”

Mais le hasard des portes et des routes en avait décidé autrement.

Pendant que les trois amis s’éloignaient, un bruit se fit entendre dans leur dos. Se retournant la première, Sémiramis vit la porte s’ouvrir et une dame sortir, sur la tête un large chapeau de paille orné d’un ruban rose.

Elle ! Ce ne pouvait être qu’elle, et il ne servait plus à rien de peser le pour et le contre. Adam revint sur ses pas, comme s’il avait été sommé de le faire par une volonté supérieure.

“Hanum ?” prononça-t-il avec un tremblement d’émotion autant que de

politesse.

“Je vous connais ?”

“Je m’appelle Adam. J’habitais…”

“Mon enfant !”

Honteuse, elle se couvrit la bouche. Adam lui saisit la main et la porta à ses lèvres, avant de la relâcher en disant :

“J’étais effectivement un enfant quand vous m’avez vu pour la dernière fois, Hanum. Mes parents venaient de mourir.”

“Oui, je me souviens, mon pauvre enfant !” dit-elle, cette fois sans retenue.

“Puis la maison a été prise par les débiteurs, et je ne suis plus jamais revenu ici.”

“Oui, je sais”, dit-elle, comme si elle avait guetté tout ce temps son retour. “Comme tu as grandi !”

“J’ai maintenant quarante-sept ans !”

“Je ne t’ai pas demandé ton âge de peur que tu ne me demandes le mien.”

Elle rit, et son rire était jeune. Sémiramis et Naïm qui, jusque-là, assistaient très discrètement aux retrouvailles, s’associèrent bruyamment aux rires. Adam en profita pour les présenter.

“Sémiramis”, répéta mélodieusement la Hanum. “Pour moi, c’est le plus beau prénom, et vous le portez bien.”

L’intéressée rougit.

“Vos prénoms aussi sont très beaux, messieurs. ‘Naïm’, c’est l’autre nom du Paradis, et ‘Adam’ a été choisi par le Créateur lui-même. Mais permettez-moi d’avoir un faible pour Sémiramis. Vous aurez deviné à mon accent que je viens de Mésopotamie.”

Un sourire triste se dessina sur ses lèvres à l’énoncé du toponyme antique.

“Mon mari disait que c’était pour lui la plus belle mélodie de la terre lorsqu’il entendait Mésopotamie, Euphrate, Sumer, Akkad, Assur, Babel, Gilgamesh, Sémiramis. Il était archéologue.”

“Oui”, dit Naïm, “Adam nous l’a appris.”

“Et qu’est-ce qu’il vous a appris d’autre à mon sujet ?”

Ils n’étaient pas peu embarrassés, les trois amis. Mais il y avait des voies de sortie élégantes. Ce fut Sémiramis qui les trouva la première.

“Il nous a parlé des livres que vous lui avez fait lire.”

“Il m’impressionnait, dans son enfance. Tous les deux jours, il revenait me voir avec un gros livre déjà lu.”

“La vérité, Hanum, c’est que je lisais vite pour revenir vous voir”, grommela l’ancien enfant.

“Mais venez ! Entrez ! Je devrais avoir honte de bavarder ainsi devant ma

porte sans vous avoir déjà invités à l'intérieur."

"Il m'a semblé que vous sortiez, Hanum", objecta faiblement Adam.

"Je m'apprêtais à faire ma promenade quotidienne, je la ferai plus tard. Ce n'est pas souvent que je reçois des visiteurs de marque."

Tout en parlant, elle était revenue vers la porte, qu'elle tenait à présent ouverte pour que les trois amis puissent entrer.

Adam la contemplait, encore incrédule, comme s'il avait été réadmis, par un miracle, au paradis d'avant la chute.

Qu’elle avait su demeurer gracieuse ! Le rose, sa couleur fétiche, était encore là, en un rappel subtil, dans le ruban de son chapeau et aussi sur le liseré de sa robe.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Adam avait un point de référence, puisque la dame était de la génération de ses parents. S’ils étaient encore en vie, son père aurait eu soixante-seize ans, et sa mère soixante-douze. La Hanum devait être proche de ces âges-là.

La propriété était, étrangement, plus belle à présent que dans ses souvenirs d’enfance. Si la bâtisse n’avait pas

changé, toujours ce long mur de pierre brune qui allait de la porte de la cuisine à celle du séjour, le jardin était mieux tenu, l'herbe était tondue, et les parterres de fleurs semblaient dessinés à l'équerre. Il n'allait pas tarder à comprendre la raison de cette amélioration. L'irascible Oum Maher avait été avantageusement remplacée par une compatriote de la propriétaire, une joviale réfugiée venue des environs de Mossoul.

C'est elle qui apportera le café au salon, accompagné de gâteries diverses. Puis qui reviendra, quelques minutes plus tard, avec, pour les visiteurs, trois grands verres de sirop de mûre, et pour

sa maîtresse un simple verre d’eau accompagné, dans une petite assiette, de trois pilules colorées.

“Plus tard !” murmura la Hanum, gênée de devoir se livrer, devant ses invités, à ce rituel de femme âgée.

“Non, pas plus tard, c’est l’heure !” dit fermement l’autre, sans bouger d’un pouce, et en conservant le même sourire large.

La dame n’eut d’autre choix que d’avaler ses médicaments, avec quelques gorgées d’eau. Avant d’expliquer :

“Sabah s’occupe de mon jardin comme s’il était le sien, et de moi comme si j’étais un vieux rosier malade.

Ce que je suis…”

Quand son employée se fut éloignée, elle ajouta :

“Dans nos pays, on fait des révolutions au nom du peuple, et le peuple se retrouve chassé de chez lui, jeté sur les routes. Je parle de Sabah comme j’aurais pu parler de moi-même. Depuis notre vaillante révolution, je n’ai plus remis les pieds dans mon pays natal.”

Adam regarda autour de lui, avant de constater :

“Dans ce salon, Hanum, nous sommes tous des exilés. Moi je me suis retrouvé en France, Naïm au Brésil, et Sémiramis

a dû quitter l'Egypte avec ses parents quand elle avait un an à peine.”

“A cause de la révolution ?” s'enquit la Hanum.

L'intéressée confirma, sans expliquer les circonstances de cette fuite précoce.

“Que les révolutions sont calamiteuses !” soupira la maîtresse de maison, accompagnant ces paroles du geste de la main dont elle aurait chassé des mouches.

“Dans notre région, en tout cas, elles l'ont été”, suggéra Adam, qui n'avait pas envie de la contredire, mais qui, en sa qualité d'historien, ne pouvait souscrire à de telles généralisations.

Mais la dame ne voulait pas de ce compromis.

“Pas seulement dans notre région, Adam ! Regarde la Russie ! Avant les bolcheviks, elle était en pleine floraison ! En quelques décennies, il y avait eu Tchekhov, Dostoïevski, Tolstoï, Tourgueniev… Puis la révolution est tombée sur le pays comme une interminable nuit d’hiver, et les bourgeons sont morts.”

“Mais si les gens se sont révoltés, Hanum, c’est qu’il y avait des raisons. Vous oubliez que Dostoïevski a fait partie d’un mouvement révolutionnaire, qu’il a failli être exécuté, et qu’il a passé des années dans un bagne de

Sibérie.”

“Tu as lu le récit qu’il a écrit à son retour ?”

A sa honte, Adam ne l’avait pas lu. Il s’en tira par une boutade.

“Si vous me l’aviez donné à lire, Hanum, je l’aurais lu.”

“A l’époque, moi non plus je ne l’avais pas lu. De ce fait, j’avais une haute idée de la révolution russe, que je comparais avantageusement à celles de nos pays. Je me disais que les dirigeants soviétiques avaient su bâtir une grande puissance respectée par toute la planète, et qu’ils étaient sortis victorieux de la guerre mondiale, alors que nos dirigeants arabes n’avaient fait

qu'accumuler les défaites et les échecs. Sur nos révolutionnaires, nos soi-disant 'progressistes', je n'ai pas changé d'avis, mais sur les autres, si. Un jour, j'ai lu le livre qu'a écrit Soljenitsyne après son internement en Sibérie, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, et je me suis rappelé que j'avais dans ma bibliothèque le livre de Dostoïevski sur sa propre expérience du bagne, *Souvenirs de la maison des morts*. Alors, tardivement, je l'ai lu. Et je vous conseille sincèrement, à toi et à tes amis, de faire la même expérience. Lisez-les, comme moi, dans l'ordre inverse. D'abord le récit du vingtième siècle, puis celui du dix-neuvième. Entre les

deux, il y a exactement cent ans. Vous découvrirez que le bagne du temps des tsars, comparé à celui de l'époque stalinienne, c'était quasiment une colonie de vacances. Et vous ne pourrez pas ne pas vous demander : c'était ça, le régime exécrable des tsars, qu'il fallait abattre coûte que coûte ?"

Elle fronça les sourcils tout en souriant avec bienveillance, comme elle avait dû le faire le jour où elle avait attrapé Adam en train de l'espionner.

"Vous êtes sûrement en train de vous dire que je suis une vieille émigrée acariâtre !"

Les trois amis protestèrent à l'unisson.

“Peut-être bien que je le suis devenue, avec l’âge. Toute ma vie, j’ai voulu que cette région évolue, progresse, et se modernise. Mais je n’ai eu que des désillusions. Au nom du progrès, de la justice, de la liberté, de la nation, ou de la religion, on ne cesse de nous embarquer dans des aventures qui se terminent en naufrages. Ceux qui appellent à la révolution devraient démontrer à l’avance que la société qu’ils vont établir sera plus libre, plus juste, et moins corrompue que celle qui existe déjà. Vous ne croyez pas ?”

Les visiteurs hochèrent leurs têtes poliment, puis ils se consultèrent du regard pour savoir s’il était convenable

de se retirer déjà. Adam leur fit discrètement signe d’attendre encore un peu. Il ne voulait pas qu’en prenant congé, ils donnent à leur hôtesse l’impression de porter un jugement sur les propos qu’elle venait de tenir.

Elle semblait à présent plongée dans une méditation soucieuse. Ce fut Naïm qui détendit l’atmosphère.

“Il y a une question que je voulais vous poser depuis tout à l’heure, Hanum.”

Elle sourit. Parce qu’il arborait une mine rigolarde. Et aussi parce qu’il venait de rejoindre la cohorte de ceux qui l’appelaient de la sorte.

“Je voulais savoir si Adam, dans sa

jeunesse, était plutôt sage, ou plutôt chenapan.”

La dame sourit de plus belle. Et sembla faire appel à ses réminiscences avant de répondre :

“Quand il se montrait chenapan, c’était par étourderie. Et quand il se montrait sage, c’était par timidité.”

Les trois amis saluèrent ses propos par des rires polis, avant de se lever. Pour la forme, la maîtresse de maison leur proposa de rester déjeuner avec elle ; ils s’excusèrent en prétendant qu’ils étaient attendus ailleurs, et en promettant qu’ils reviendraient la voir.

Au moment d’ouvrir la porte du jardin pour les laisser sortir, la Hanum eut l’air de se rappeler quelque chose, et elle les pria d’attendre. Ils la virent s’éloigner, puis revenir, deux minutes plus tard, un mouchoir dans la main. Elle le déplia sous le regard d’Adam, que ses amis virent soudain rougir.

“Un jour tu as fait tomber cette pièce, elle a roulé sous un lit et s’est logée dans une fente”, expliquait la dame, un tremblement dans la voix. “Quand je l’ai retrouvée, tu n’étais plus là pour que je te la rende. Garde-la précieusement, c’est une authentique pièce byzantine. Elle date de l’époque de Justinien.”

Adam tendit les deux mains ouvertes comme pour recevoir une offrande. Il ne parvenait plus à retenir ses larmes. Ses deux amis détournèrent leurs regards, puis ils pressèrent le pas pour franchir la porte et s’engager devant lui sur le chemin dallé.

Le 2 mai, suite

La pièce que la Hanum m’a “rendue” n’est pas celle que j’avais trouvée entre les pierres, puis égarée. L’autre n’était ni byzantine ni romaine ni ottomane, tout au plus une monnaie locale corrodée par le temps. Bien entendu, je n’ai rien dit, j’ai joué le jeu, pour ne pas trahir ma

complice, ma bienfaitrice, qui a voulu me faire cet émouvant cadeau.

Soudain il m'apparaît que le souvenir qu'ont laissé chez elle nos rencontres n'était pas moins intense que chez moi ; et que si elle a été pour moi un soleil radieux, j'ai peut-être été moi-même pour elle un rayon. Etrangement, je n'y avais jamais pensé. Absorbé par mes propres nostalgies, je prête rarement attention aux nostalgies des êtres que j'ai connus. Qu'ils aient pu laisser des traces dans ma mémoire, la chose me semble naturelle ; que j'aie pu laisser moi

aussi des traces dans leur mémoire me surprend. Reste à savoir si je fais preuve là de modestie ou d'insensibilité.

Le quatorzième jour

1

Jeudi 3 mai

C'est aujourd'hui qu'est arrivé Albert. Notre petite convention d'amis commence à prendre forme.

Je l'avais appelé hier soir sur son téléphone de poche. Il était déjà à Atlanta, en Géorgie, sur le point de prendre un avion pour Londres, où il comptait passer la nuit. Il a tellement insisté pour que je n'aille pas l'accueillir à l'aéroport que j'ai fini par le lui promettre.

Cependant, au dernier moment, j'ai eu un remords, et j'y suis allé quand même. Après tout, c'est à ma demande qu'il revient au pays. Et puis, je garde un arrière-goût amer de ma propre arrivée, il y a deux semaines, quand personne n'était venu m'attendre. C'était mon souhait, à moi aussi, de ne déranger personne, mais je n'aurais pas été malheureux si j'avais eu la surprise de trouver, en sortant de la douane, quelques visages familiers.

Sémi n'a pas fait le déplacement avec moi. Elle s'est contentée de me prêter sa voiture, conduite par

Kiwan, le chauffeur attitré de l'hôtel.

Sur place, dans la vaste salle des arrivées, je me suis mis en retrait, de manière à voir les voyageurs qui sortaient sans que mon visage soit le premier sur lequel tomberait le regard d'Albert. Il avait pris ses dispositions, m'avait-il assuré ; des gens l'attendraient, qui allaient l'accompagner à son appartement d'autrefois où il avait l'intention de dormir cette nuit. Je pensais qu'il l'aurait vendu depuis des lustres, lui qui jurait de ne jamais plus remettre les pieds dans ce

pays. Manifestement, il l'a gardé. Il faut même supposer qu'il l'a soigneusement entretenu ; sinon, comment aurait-il pu songer à y passer la nuit ?

Quand il est apparu, je l'ai instantanément reconnu. A l'inverse de Naïm, il a peu changé. Ses cheveux sont encore moins gris que les miens. De plus, son nez pointu au milieu de son visage triangulaire trahit de très loin son profil.

Un couple l'attendait. L'homme était trapu, sur son crâne ridé un

buisson de cheveux blancs ; la femme portait une robe grise et sur la tête une écharpe de la même couleur. Dès que le voyageur s'est montré, ils se sont jetés sur lui, chacun le prenant par un bras, et j'ai soudain compris, en un éclair, qui pouvaient être ces gens-là. Quelque chose dans leurs gestes venait de me rappeler la description que m'avait faite Mourad de sa visite chez le garagiste qui avait séquestré Albert.

Je n'aurais pas fait le lien si je ne m'étais pas remémoré cette histoire pour la consigner par écrit

la semaine dernière. Mais là, c'est une certitude intime. L'allure de ces personnes, les mouvements de leurs bras, viennent d'un autre univers que celui où nous avons grandi, lui et moi. Je me suis souvenu des adieux de ce couple à leur ancien otage, tels qu'ils m'avaient été rapportés par Mourad, et je me suis dit que la "mère adoptive" mentionnée par Albert dans son message codé ne pouvait être qu'elle.

J'ai souri, et j'ai reculé d'un pas. Voilà donc pourquoi le voyageur ne voulait pas que d'autres personnes viennent

également l'accueillir ! Si je ne lui avais pas téléphoné moi-même, il aurait attendu d'être déjà au pays pour m'appeler.

J'ai fait encore deux pas en arrière, et me suis dissimulé au milieu d'un groupe d'inconnus. M'a-t-il aperçu ? Peut-être. Peut-être pas. Il avait l'air accaparé par ces improbables parents, qui lui parlaient, qui l'écoutaient, qui lui caressaient les cheveux, les bras, les épaules.

L'homme lui avait déjà arraché des mains sa malle et son sac. Il courait en tête, manifestement vers sa voiture. Albert bataillait pour

reprendre au moins l'un des bagages, tandis que la femme trottinait derrière eux.

Devais-je essayer de les rattraper ? Non, je me suis éclipsé. Je suis revenu vers la voiture qui m'attendait. A Kiwan, qui me demandait si mon ami était bien arrivé, j'ai répondu que tout allait bien, et que nous pouvions remonter à l'hôtel.

En chemin, après avoir laissé passer une vingtaine de minutes, j'ai composé le numéro américain d'Albert. Une voix féminine

enregistrée m'a informé que mon correspondant ne pouvait être joint. Je n'ai pas laissé de message, préférant attendre que lui-même m'appelle.

Ce qu'il a fait une heure plus tard, au moment où je rentrais dans ma chambre. Manifestement, il n'a pas su que j'étais allé à l'aéroport. Tant mieux !

Son voyage s'est bien passé, m'a-t-il dit, il est déjà chez lui, il pense qu'il va dormir tout de suite, vu qu'il est en sévère décalage horaire, et qu'à Londres il n'a pas fermé les yeux. Il m'a proposé de passer chez lui demain dans la

matinée. Il m'a demandé si je saurais encore retrouver son appartement d'autrefois. Me rappelant que, dans notre jeunesse, j'avais l'habitude de railler la déficience de son sens de l'orientation, je lui ai répondu que s'il avait su y arriver lui-même, j'y arriverais certainement moi aussi. Il s'est contenté d'un petit rire, sans commentaire, et nous nous sommes dit "à demain".

2

Quand ses autres amis l’appelèrent, vers sept heures du soir, pour lui demander des nouvelles du voyageur, Adam évita de leur raconter la scène de l’aéroport.

Il leur apprit seulement qu’Albert venait de lui parler, qu’il était bien arrivé, de bonne humeur mais épuisé, et qu’il était allé se coucher tout de suite.

Ils avaient le projet d’aller ce soir-là chez Tania, à laquelle Naïm n’avait pas encore présenté ses condoléances, et ils lui proposèrent de les accompagner. Mais il déclina l’invitation. Il leur dit

qu’il était dans un état de fatigue extrême, et qu’il souffrait d’une migraine, sans doute liée au fait qu’il avait dû circuler sur les routes aux heures de grands encombrements, dans un nuage d’essence.

Ce n’était probablement qu’un prétexte. Parce qu’il avait suffisamment vu la veuve, et qu’il éprouvait, vis-à-vis d’elle, une certaine lassitude ? Peut-être bien. Une autre explication plausible, c’est qu’il n’avait envie de voir personne avant d’avoir eu une longue conversation avec Albert, en tête-à-tête.

Il décida donc de ne pas quitter sa chambre ce soir-là. Il commanda un dîner léger, juste une assiette de

fromages et quelques fruits, et s'occupa de mettre de l'ordre dans ses notes et de consigner par écrit quelques réflexions générales.

Sur le chemin du retour, alors que nous étions à l'arrêt dans les embouteillages, le chauffeur de l'hôtel m'a avoué, après s'être abondamment excusé comme s'il était sur le point de commettre la pire des incorrections, qu'il n'avait jamais, auparavant, rencontré un homme se prénommant Adam. Je l'ai tranquillisé en lui assurant qu'il ne m'offensait nullement par cette observation, que mon prénom était effectivement inusité dans le

pays, mais que la chose me flattait plus qu'elle ne m'embarrassait. Porter le nom du premier des humains, n'est-ce pas un privilège ?

Il a hoché poliment la tête, sans paraître convaincu pour autant par mon argumentation. Si j'ai su décrypter le langage de ses yeux, il avait l'air de penser que je faisais contre mauvaise fortune bon cœur. Il m'était néanmoins reconnaissant de ne pas avoir pris ombrage de ses propos.

Lorsque Kiwan s'est tu, j'ai poursuivi la conversation en moi-même. En répondant à mes propres

assurances comme il n'aurait pas pu le faire. Il est vrai que je porte dans mon prénom l'humanité naissante, mais j'appartiens à une humanité qui s'éteint.

J'ai toujours été frappé par le fait qu'à Rome, le dernier empereur s'appelait Romulus, comme le fondateur de la ville ; et qu'à Constantinople, le dernier empereur s'appelait Constantin – là encore, comme le fondateur. De ce fait, mon prénom d'Adam m'a constamment inspiré plus d'inquiétude que de fierté.

Jamais je n'ai su pourquoi mes parents m'ont appelé ainsi. [...]

J'avais posé un jour la question à mon père, il m'avait simplement répondu : "C'est notre ancêtre à tous !", comme si je pouvais l'ignorer. J'avais dix ans, et je m'étais contenté de cette explication. J'aurais peut-être dû lui demander, tant qu'il était en vie, s'il y avait derrière ce choix une intention, un rêve.

Il me semble que oui. Dans son esprit, j'étais censé appartenir à la cohorte des fondateurs. Aujourd'hui, à quarante-sept ans, je suis contraint d'admettre que ma mission ne sera pas remplie. Je ne serai pas le premier d'une lignée,

je serai le dernier, le tout dernier des miens, le dépositaire de leurs tristesses accumulées, de leurs désillusions, ainsi que de leurs hontes. A moi incombe la détestable tâche de reconnaître les traits de ceux que j'ai aimés, puis de hocher la tête pour qu'on rabatte les couvertures. [...]

Le quinzième jour

1

Vendredi 4 mai

J'ai passé la matinée entière en compagnie d'Albert, dans l'appartement où, jadis, il avait prévu de se donner la mort. Il m'a parlé comme si jamais auparavant nous ne nous étions fait de confidences, et comme si nous ne devions plus jamais nous revoir.

J'avais pris la précaution d'arriver dans son quartier de bonne heure, j'avais rassemblé mes souvenirs pour retrouver son immeuble, qui est demeuré

reconnaissable. Le vestibule d'entrée, orné de carreaux de faïence à dominante bleue, semble avoir traversé la guerre sans une égratignure. On a simplement installé, juste avant la cage d'ascenseur, une grille en métal épais, d'une laideur proprement carcérale, ainsi qu'un digicode ; précautions futiles, vu que le clavier numérique est à présent éviscéré, et que la grille a perdu sa serrure.

En arrivant au sixième étage, j'ai collé mon oreille à la porte pour m'assurer que mon ami était déjà réveillé. Il n'était pas encore

huit heures, mais il y avait déjà du bruit à l'intérieur. La sonnerie marchait, il m'a ouvert, il était déjà habillé, et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

Je voulais lui proposer que nous sortions prendre le petit-déjeuner, comme nous l'avions fait un jour, à Paris, lorsqu'il venait d'être libéré et qu'il partait pour l'Amérique. Mais il avait déjà une table dressée.

"On croirait que tu vis ici depuis toujours."

"L'appartement a été parfaitement entretenu en mon

absence.”

“Par tes parents adoptifs ?”

J’ai souri. Il m’a répondu par le même sourire complice.

“Oui, appelons-les ‘mes parents adoptifs’, puisque ça t’amuse.”

“Je n’ai fait que reprendre les termes que tu as employés dans ta lettre…”

“Pour obtenir l’autorisation de venir, il fallait que j’invoque des circonstances familiales. Et je ne pouvais pas dire qui étaient ces personnes.”

“ ‘Mes ravisseurs me manquent, Monsieur le directeur, il faut que

j'aille les revoir.' "

Il a ri.

"Non seulement je n'aurais pas été autorisé à venir, mais j'aurais probablement été soumis à un interrogatoire musclé. Et à une évaluation de mon état mental…"

"Tu as toujours gardé le contact avec eux ?"

"Oui, depuis le commencement. Lorsqu'ils m'ont relâché, ils m'ont fait promettre de repasser les voir. Et j'ai tenu à le faire. J'ai exigé de Mourad et Tania qu'ils m'emmènent chez eux avant de me conduire à l'aéroport."

“Ils me l’ont raconté, au téléphone, pendant que tu étais dans l’avion. Je ne répéterai pas en quels termes Mourad, Dieu ait son âme !, a parlé de toi.”

“Dieu ait son âme ! Quoi qu’il ait pu dire, ce jour-là, il aurait eu raison. J’étais entêté, insensible au danger. Suicidaire.”

Il a prononcé ce dernier mot comme s’il lui remettait en bouche une amertume familière. Et cela m’a fait prendre conscience du fait que nous nous trouvions, Albert et moi, sur les lieux où le drame avait failli se produire, il y a plus de vingt ans.

Plongés sans doute dans des réminiscences parallèles, nous sommes demeurés silencieux, lui et moi, pendant quelques moments, nos yeux dans nos tasses de café au lait. Puis il a repris :

“Quand j’ai commencé à travailler, j’ai décidé de leur envoyer chaque mois une part de mon salaire. Pourquoi ? Parce que je découvrais soudain à quel point la vie pouvait être fascinante et délectable, à quel point elle méritait d’être vécue, et que j’étais horrifié, tardivement, à l’idée que j’avais failli la perdre. J’étais, et je reste encore, infiniment

reconnaissant à ces braves gens, qui ont été, par deux fois, les instruments de la Providence. D'abord ses instruments aveugles, lorsqu'ils m'ont enlevé, et qu'ils m'ont empêché ainsi de commettre l'irréparable. Ensuite ses instruments conscients, généreux, courageux, lorsqu'ils ont appris la mort de leur fils et qu'ils ont quand même refusé de s'acharner sur moi, leur prisonnier, en dépit de leur souffrance et de leur rage, et alors que tant de gens autour d'eux les incitaient à se venger et leur reprochaient leur magnanimité, assimilée à une faiblesse de caractère.

“J’ai donc décidé de leur transférer chaque mois une somme correspondant au dixième de mon salaire. Oui, la dîme, comme on disait autrefois… Ça ne les a pas enrichis, mais ça leur a permis de vivre à l’abri du besoin, et même d’arranger leur maison. Hier, dès mon arrivée, ils m’ont amené chez eux pour me montrer les améliorations qu’ils avaient pu faire grâce à cet argent. Ils se sont également occupés de cet appartement. Regarde ! Il est mieux tenu que lorsque j’y habitais. Ce sont des gens foncièrement bons, foncièrement intègres, et le fait

qu'ils aient pu un jour pratiquer un enlèvement en dit long sur la perversité de la guerre."

"En somme, tu as joué auprès d'eux le rôle du fils qu'ils ont perdu, et ils ont joué le rôle…"

"Des parents que j'ai perdus. Oui, c'est un peu ça, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. De tous les amis avec qui j'ai gardé le contact, tu es le seul à connaître mon passé."

J'ai souri.

"Dans ce cas, les autres sont complètement dans le noir, parce que moi, je ne sais pas grand-chose non plus."

“Tu sais déjà que mon père a été assassiné au Liberia.”

“Je savais que c’était en Afrique de l’Ouest, mais je ne savais pas dans quel pays. Nous n’en avions jamais parlé, je me souviens seulement de ce qui se chuchotait à l’école.”

“Je sais que l’on disait les plus horribles choses. Qu’il était un trafiquant, ou un espion, ou Dieu sait quoi d’autre. En réalité, il était négociant à Monrovia, et un jour des malfrats sont venus le tuer dans ses bureaux, près du port. Soit des brigands qui voulaient le dévaliser, soit des tueurs à la solde d’un

rival. S'il y a jamais eu une enquête, ses conclusions ne m'ont pas été communiquées. Voilà, tu en sais autant que moi."

"Et il venait parfois te voir ?"

"Il est venu deux fois, paraît-il. Mais si je n'avais pas vu quelques photos, je ne me souviendrais même pas de ses traits. Et il ne m'écrivait pas non plus. Ma seule relation avec lui consistait en un virement bancaire mensuel."

"Comme toi avec tes parents adoptifs…"

Il a souri.

"Je n'y avais pas pensé… C'est

peut-être de là que m’est venue l’idée. Mais la comparaison s’arrête là.”

“Et ta mère, elle était bien dans un sanatorium en Suisse, ou bien c’était une rumeur ?”

“C’était une rumeur, et cette fois c’est moi qui l’avais propagée. Mes parents se sont séparés lorsque j’avais quatre ans. Mon père est parti aussitôt pour le Liberia, où deux de ses frères étaient déjà installés. Et ma mère s’est remariée avec un homme qui ne voulait pas entendre parler de ce fils issu d’un autre lit.”

Il s’est tu. J’ai failli poser des

questions, quand j'ai remarqué qu'il était au bord des larmes. Alors j'ai plongé mon regard dans ma tasse, en attendant qu'il se reprenne.

Il a fini par dire, d'une voix altérée.

"Elle a accepté l'arrangement. Elle m'a oublié comme si je n'étais qu'un mauvais souvenir, et comme si le seul fait de se soucier de moi pouvait menacer sa nouvelle vie. D'elle, je ne recevais rien, ni lettres, ni virements. Quand elle m'a abandonné au pensionnat, j'ai dit à mes camarades d'école qu'elle était très malade et qu'elle

était allée se soigner dans un sanatorium. Je n'avais rien trouvé d'autre pour expliquer cet abandon, et la chose paraissait plausible. En réalité, elle vivait à Nice, avec son nouveau mari et ses nouveaux enfants."

"Tes demi-frères et sœurs ?"

"Je ne sais même pas comment ils s'appellent ni combien ils sont."

"Et ta mère, tu l'as revue ?"

"Pas une seule fois ! Un jour, lorsque j'avais dix-neuf ans, elle m'a écrit une lettre pour m'annoncer qu'elle était très malade et qu'elle voulait que j'aille la voir. Je n'y suis pas allé.

Je l'ai abandonnée dans les bras de la mort comme elle m'avait abandonné.

"Je n'en suis pas fier, et j'en ai eu du remords ma vie entière. Mais sur le moment, c'est ce que j'ai eu envie de lui faire. Elle ne m'avait jamais écrit auparavant, ni à mon anniversaire, ni même à la mort de mon père. Et même dans cette lettre unique où elle m'apprenait sa maladie, elle n'avait pas su trouver les mots qu'il fallait. 'Tous les dimanches je prie pour que tu sois heureux.' J'ai failli lui écrire que je n'avais pas besoin de ses prières vu que, de ce côté-là, j'étais déjà

bien servi au pensionnat ; et que, pendant mon enfance, j'aurais plutôt eu besoin d'une mère qui me prenne contre sa poitrine chaude, pas d'une mère qui prie pour moi dans une église de la Côte d'Azur. Elle me disait aussi que son mari tenait absolument à commencer avec elle une vie neuve, qui ne soit pas 'entachée' par les souvenirs du passé. J'ai failli répondre que si elle n'avait pas voulu que j'entache sa vie, il valait mieux que j'évite d'entacher sa mort.

"Finalement, je n'ai rien écrit, je n'ai tout simplement pas répondu. Deux semaines plus tard,

je recevais à mon adresse un faire-part à la bordure grise, m'informant de son décès, sans aucun mot d'accompagnement. Elle a probablement mérité que je la traite comme je l'ai fait. Mais cette histoire m'a miné. Quand je repense à ma tentative de suicide, et au faire-part macabre que j'avais fait imprimer, je me dis que c'est mon remords qui était en train de prendre le dessus pour me faire payer ma basse vengeance."

Un silence. Je suis demeuré en attente. Il a repris.

"Je ne me suis jamais beaucoup intéressé à la religion. A aucune

religion. J’ai dû atteindre mon point de saturation avec toutes les messes matinales auxquelles je devais assister chez les pères. Mais il y a un mot attribué au Prophète, et qui me hante depuis que je l’ai entendu. Il dit que tout ce qu’on fait en ce monde aura sa rétribution dans l’au-delà, sauf la manière dont on a traité ses parents, pour laquelle on sera puni ou récompensé déjà en ce monde-ci.”

“Tu penses que ce précepte vaut également pour des ‘parents adoptifs’?”

“Les intéressés y croient, quant

à eux. Ils me disent que plus tard, quand je serai vieux, mes enfants s'occuperont de moi comme je me suis occupé d'eux. Je leur dis 'oui, mon oncle', 'oui, ma tante'. Ils seraient trop malheureux si je leur disais que jamais je n'aurai des enfants."

Albert s'est tu. Je ne lui ai rien demandé. Nous nous sommes regardés. Des paroles muettes ont dû s'échanger entre nous. Puis il a dit :

"Tu l'as toujours su, n'est-ce pas ?"

La réponse juste, c'était "non", puisque je ne l'ai su qu'il y a

quelques jours seulement, par une confidence de Ramez. Mais à la question, telle qu'il l'avait formulée, répondre "non" n'aurait été qu'une manière maladroite de répondre "oui". J'ai préféré dire :

"Nous n'en avions jamais parlé."

"Ici, au pays, c'était difficile d'en parler. Aussi proches que l'on soit l'un de l'autre. Nous avons grandi ensemble, notre amitié s'est développée à un âge où chaque confidence pouvait être comprise comme une invitation. Il était plus prudent de naviguer dans le non-dit…"

“En Amérique, c’est différent, je suppose…”

“Les préjugés existent, mais si tu en connais le ‘mode d’emploi’, ils ne transforment pas ta vie en enfer. Tu apprends vite à fréquenter telle personne plutôt que telle autre, à dire les choses d’une certaine manière, et les nuisances sont neutralisées. De toute manière, je ne suis pas partisan des ‘outings’ forcés. Chacun doit pouvoir décider s’il a envie de se dévoiler ou pas, et devant qui, et par quels mots. Ceux qui veulent te pousser aux déclarations intempestives ne sont pas des amis. Les gens décents

ne te bousculent pas. Qu'ils soient gays ou pas, ils se contentent d'être tes amis, tes collègues, tes étudiants, tes voisins. Et moi non plus je ne les bouscule pas. Ni à cause de leur manière de vivre, ni à cause de la mienne.

"Moi je dis à chacun ce qu'il est en mesure d'entendre. Non pas ce qu'il a envie d'entendre, mais ce qu'il est capable d'entendre. Mes 'parents adoptifs', jamais je ne leur dirai la vérité. Pourquoi les rendre malheureux ? Chaque fois qu'ils m'écrivent, ils me souhaitent de trouver une bonne fille à épouser. Je ne leur promets rien,

mais je les laisse souhaiter ce qu'ils estiment devoir souhaiter. Ça servirait à quoi que je leur annonce que ma fiancée s'appelle James ?"

Un silence. Un cliquetis de tasses.

"Et toi, au fait ? Je suppose que tu n'es plus avec l'adorable personne que j'ai connue à Paris il y a vingt ans. Comme tu ne l'as plus jamais mentionnée dans tes messages, j'en ai déduit qu'elle était sortie de ta vie. Elle était psy, n'est-ce pas ?"

"Oui. Patricia."

"Tu ne la vois plus ?"

“C’est de l’histoire ancienne.”

“Vous êtes restés longtemps ensemble ?”

“Sept ans.”

“Et l’histoire récente, elle s’appelle comment ?”

“Dolorès. Elle dirige un journal.”

“Et vous êtes ensemble depuis…”

“Six ans, maintenant. Ou un peu plus.”

“Dois-je comprendre que tu es à la veille d’une nouvelle élection ?”

“Absolument pas. Ce n’est pas

comme ça que ça se passe. Quand je suis avec une femme, j'ai envie que cela dure toute la vie, et je suis persuadé que c'est possible."

"Mais elles te déçoivent, l'une après l'autre..."

"Le problème n'est pas en elles, il est en moi. Dès que mon bonheur semble parfait, je me dis qu'il ne va pas durer. Alors je fais tout ce qu'il faut pour qu'il ne dure pas. C'est pathologique, et j'en ai conscience. Je sais que je suis en train de démolir la relation, mais je suis incapable de m'arrêter avant que la démolition soit complète."

Ce que je n'ai pas dit à Albert,

parce que je n'y ai pas pensé sur le moment, c'est que l'image qui me hante depuis toujours, c'est celle de mes parents riant aux éclats quelques heures avant leur accident d'avion. Que de fois dans ma vie, à des moments de grand bonheur, cette image a ressurgi devant moi comme pour me prévenir que toute joie serait passagère, et que tous les rires que j'entendrais seraient les annonciateurs d'un malheur à venir !

Quand la joie devient l'ennemie de la joie…

Notre conversation a pris fin quand son "père adoptif" est passé le prendre. Apparemment, une fête allait être donnée en son honneur. J'y ai été dûment invité par le garagiste, mais seulement parce que je me trouvais là, et j'ai poliment décliné l'invitation en prétendant que j'étais attendu.

J'étais désolé de cette interruption. Nous avions encore mille choses à nous dire, Albert et moi – sur son activité professionnelle, sur ses recherches comme sur les miennes, sur sa collection de boîtes à musique que

j'ai aperçues sur les étagères.

J'ai également regretté d'avoir parlé si cavalièrement de mes amours. Autant il est noble de parler d'amour, autant il est vulgaire de raconter ses amours. Je me souviens encore de cette conversation que j'avais eue avec Bilal peu avant sa mort, et où il cherchait à me persuader du contraire. Ses propos m'avaient impressionné par leur audace, par leur impertinence, mais en y repensant, un quart de siècle plus tard, je campe plus que jamais sur mes positions. Et ce n'est pas la conversation d'aujourd'hui qui

pourrait me faire changer d'avis.

Comme Albert m'avait fait des confidences, je devais lui en faire à mon tour. Telle est, paraît-il, la politesse des conversations… Mais la manière dont j'ai parlé des femmes de ma vie est une insulte à l'amour que je leur ai porté. Le seul fait de les nommer l'une après l'autre, dans une même phrase, a quelque chose d'inélégant, sinon d'ignoble. Tant que nous étions ensemble, Patricia était ma vie entière, et je répugne à en faire aujourd'hui un chapitre ou un épisode. Et Dolorès n'est pas ma dernière compagne en date, elle est

pour moi l'être le plus cher, et je verserais des larmes de sang si je venais à la perdre.

Et Sémi ? Est-elle seulement pour moi une parenthèse, comme j'ai pu l'écrire ? A y repenser, j'ai eu tort d'en parler en ces termes. Une parenthèse qui m'ouvre la porte du paradis n'est pas une vulgaire parenthèse, et je n'ai pas envie de la refermer. Dans quelques jours nous repartirons chacun de son côté, mais ce que je lui voue comme amour ne sera jamais effacé, ni trahi.

En quittant Albert au bas de son immeuble, Adam avait l'intention de

s’installer une petite heure dans un café du quartier pour consigner dans son carnet, avant qu’il ne les oublie, quelques bribes de leur conversation ; puis de flâner en ville, au hasard des enseignes et des étals, comme il aimait à le faire jadis, et comme il ne l’avait pas encore fait depuis son retour.

Mais lorsqu’il finit de prendre ses notes, il était plus de treize heures, les rues étaient chaudes, humides, encombrées de travaux. Il n’avait plus la force de marcher. Il referma son carnet et sauta dans le premier taxi qui passait.

Arrivé à l’Auberge Sémiramis, il ne chercha pas à joindre la “châtelaine” ni Naïm. En sueur, exténué, il monta

directement dans sa chambre, quitta tous ses habits dès la porte, prit une longue douche, puis s'endormit dans son peignoir.

Il fut réveillé deux heures plus tard par une main qui lui caressait le front. Il sourit, mais sans ouvrir les yeux, sans bouger, et sans dire un mot. Fort heureusement pour lui, car s'il avait prononcé un nom, c'eût été forcément celui de Sémiramis.

Or, ce n'était pas elle.

2

Dolorès ne lui avait pas laissé espérer qu'elle viendrait le rejoindre.

Quand Adam avait insisté pour qu'elle soit présente aux retrouvailles, sa compagne n'avait pas paru enthousiaste. Ces amis qu'il voulait réunir, elle ne les connaissait pas, elle n'avait pas les mêmes souvenirs, elle n'avait pas sa place parmi eux, lui avait-elle dit ; et comme elle ne comprenait pas un mot d'arabe, sa présence allait les empêcher de parler librement leur langue maternelle. “Tu passeras ton temps à m'expliquer les choses, et tu

finiras par regretter que je sois là.”

Mais tout cela n’était qu’une feinte, pour que son compagnon demeure dans l’incertitude jusqu’au dernier moment, et pour qu’elle-même, à l’inverse, soit absolument sûre qu’il désirait sa venue. A vrai dire, elle brûlait d’envie de le retrouver dans le pays où il était né, de connaître les personnes qu’il avait connues, et d’être enfin associée – par une “séance de rattrapage” – à l’une des périodes les plus heureuses de son passé. De surcroît, elle ne voulait certainement pas qu’il vive ces moments si importants pour lui en compagnie de la seule Sémiramis.

Dolorès s’efforçait de ne pas tomber

dans la jalousie vulgaire, et elle éprouvait une certaine fierté à ne pas en vouloir à celle qui lui avait “emprunté” son homme. Elle ne l’avait vue que deux fois dans sa vie, mais, d’instinct, elle avait de la sympathie pour elle, et elle lui faisait même confiance, en dépit de ce qui s’était passé, et peut-être même en raison de ce qui s’était passé. C’est d’ailleurs grâce à la complicité souriante de sa “rivale” qu’elle avait pu préparer son voyage dans la discrétion. Aucune rancœur, donc, à l’endroit de la belle aubergiste… Mais Dolorès savait aussi qu’il était grand temps de revenir prendre possession de l’homme qui lui appartenait. Et de refermer une certaine “parenthèse”.

Ce fut Sémiramis qui l'accueillit à l'aéroport. Puis qui l'emmena à l'hôtel. Où le réceptionniste leur apprit qu'Adam était dans sa chambre. Dolorès pensait le surprendre devant son ordinateur. Elle ouvrit doucement la porte. La pièce était sombre. Laissant son bagage dehors, elle entra sur la pointe des pieds. Son compagnon dormait.

Elle le réveilla donc en lui caressant le front. Avant même d'ouvrir les yeux, il la reconnut à son parfum d'encens. Il referma les bras sur elle en murmurant "Querida !", comme s'il l'attendait. Elle se glissa dans les draps près de lui.

La tendre sieste des amants fut interrompue par un appel d’Albert, qui voulait s’excuser d’avoir dû quitter son ami si précipitamment, dans la matinée, et qui suggérait qu’ils se retrouvent le soir en ville.

“Tu es sûr que tes ravisseurs vont te relâcher ?” se moqua Adam.

“Non”, fit son ami, “mais ils me donnent quartier libre pour la soirée. Tu te souviens du restaurant *Le Code civil* ?”

“Près de l’université ? Comment pourrais-je l’oublier ? C’était notre cantine…”

“Je suis passé devant, et j’ai eu la surprise de découvrir qu’il existait toujours. Ou, pour être précis, qu’il existait à nouveau. Il avait disparu au début de la guerre, puis quelqu’un a eu l’idée de le faire renaître. Je vais inviter également Sémi et Naïm. Je pense que ce serait un bon prélude à nos retrouvailles.”

Adam était enchanté.

“Je vais me mettre à ma place habituelle, et commander exactement ce que je prenais autrefois.”

Dolorès ne savait pas de quoi il parlait, mais la joie de son compagnon était communicative ; elle arbora le même sourire que lui, et posa la tête sur

son épaule nue.

“Sous tes apparences de révolté, tu as l’âme désespérément conservatrice”, décréta son ami à l’autre bout du fil.

Adam ne chercha pas à le nier.

“Si j’avais plusieurs vies, j’en passerais une à aller tous les jours dans le même bistrot, pour m’asseoir à la même table, sur la même chaise, et commander le même plat.”

“Avec la même compagne”, murmura Dolorès tout près de son oreille.

“Oui, avec toi”, lui dit-il, en éloignant l’appareil de ses lèvres pour pouvoir l’embrasser.

“J’ai pensé dire également à Tania”,

poursuivait Albert, “mais ce n’est peut-être pas une bonne idée, vu que je ne suis pas encore allé lui présenter mes condoléances.”

“Non, ce serait effectivement une très mauvaise idée. Elle ne voudra sûrement pas sortir en public si peu de temps après la mort de son mari, et elle te reprochera d’être devenu un lourdaud d’Américain, ignorant des subtilités de ton pays natal. Elle a changé, tu sais. Chaque fois que je lui ai parlé, ces derniers jours, j’en ai gardé un goût aigre.”

“Dans quarante-huit heures je te dirai si je partage ton diagnostic. Pour ce soir, je renonce à l’inviter.”

“Mais nous serons quand même cinq”, lui annonça Adam.

Puis, sans crier gare, il posa le téléphone sur la joue de son amie ; qui, interloquée, ne sut rien dire d’autre que :

“Mon nom est Dolorès.”

Elle paraissait intimidée, ce qui ne lui ressemblait guère. Dans le couple qu’elle formait avec Adam, c’était elle qui se montrait, d’ordinaire, la plus loquace, la plus effrontée, la plus à même de commander et de se faire obéir. Mais il faut croire qu’elle se sentait encore mal assurée, comme une conquérante au seuil d’une terre inconnue.

Elle allait conserver quelque temps cette attitude, ce soir-là ; parlant peu, souriant poliment aux plaisanteries, observant les gestes des uns et les manies des autres.

L'arrivée à la cantine du temps jadis donna lieu à un foisonnement de réminiscences triviales où revenaient des serveurs fournisseurs d'herbe, des rombières lascives en quête d'étudiants vigoureux, et des bagarres mémorables au couteau de cuisine.

Dolorès attendait. Elle laissa docilement les vieux habitués choisir ses

plats pour elle ; leva son verre pour trinquer avec eux à leurs retrouvailles ; après quoi, profitant d'une seconde de silence où les quatre amis goûtaient ensemble au vin choisi, elle leur dit, du ton à la fois feutré et ferme dont elle dirigeait d'ordinaire ses conseils de rédaction :

"Et maintenant, expliquez-moi tout ! Comment vous vous êtes connus, ce qui vous a réunis, et ce qui vous a séparés si longtemps. Je ne sais presque rien, et j'aimerais tout savoir ! J'ai besoin d'un cours accéléré pour pouvoir suivre ce qui va se dire dans les jours qui viennent. Je vous écoute, tous les quatre."

Pour atténuer l'effet de l'ordre qu'elle leur intimait, elle laissa son visage s'éclairer du sourire le plus désarmant. Puis elle porta son verre à ses lèvres.

Les vieux amis se consultèrent du regard, chacun invitant les autres à parler avant lui. Finalement, ce fut Albert qui se jeta à l'eau.

"Adam et moi, nous nous sommes connus à l'école. Il était, dans la horde des élèves, l'un des moins barbares."

"Venant d'Albert, c'est un grand compliment", murmura Adam à l'adresse de sa compagne. Mais elle posa doucement son index sur ses lèvres, pour qu'il laisse son ami poursuivre.

“Nous sommes entrés ensemble à l’université, et c’est là que nous avons connu les autres. Tous en même temps, ou presque. C’est en tout cas le souvenir que je garde.”

“Qu’est-ce qui vous a réunis ?” demanda l’étrangère.

Albert réfléchit.

“Il y a plusieurs réponses possible. La première qui me vienne à l’esprit, c’est qu’aucun d’entre nous ne ressemblait vraiment à sa communauté.”

“Et le fait d’être tous également atypiques, cela vous a rapprochés les uns des autres…”

“Ce n’est pas tout à fait ce que je

voulais dire. Je vais essayer d'expliquer les choses autrement."

Il prit le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées.

"Mon meilleur ami parmi les musulmans, c'était Ramez ; mon meilleur ami parmi les juifs, c'était Naïm ; et mon meilleur ami parmi les chrétiens, c'était Adam. Bien entendu, tous les chrétiens n'étaient pas comme Adam, ni tous les musulmans comme Ramez, ni tous les juifs comme Naïm. Mais moi, je voyais d'abord mes amis. Ils étaient mes œillères, ou, si tu préfères, ils étaient les arbres qui me cachaient la forêt."

"Et pour toi, c'était une bonne chose ?"

“Oui, c’était une excellente chose. Il faut cacher la forêt. Et il faut porter des œillères.”

“C’est à ça que servent les amis ?”

“Oui, je le crois. Tes amis servent à te préserver tes illusions le plus longtemps possible.”

“Mais tu finis quand même par les perdre, tes illusions.”

“Bien sûr, avec le temps, tu finis par les perdre. Mais il vaut mieux que ça n’arrive pas trop tôt. Sinon, tu perds aussi le courage de vivre.”

Sa gorge se noua, comme si, du seul fait d’avoir retrouvé son pays natal, sa ville et ses amis, ses angoisses passées

étaient remontées à la surface. Il y eut alors, autour de la table, un moment de gêne, au cours duquel tous les convives se plongèrent dans leurs assiettes, ou dans leurs verres de rouge. Jusqu'à ce que Naïm dise, entre deux bouchées, et sans regarder personne.

"Et tu te fais enlever…"

Un moment interloqué, Albert se reprit très vite.

"Oui, tu te fais enlever. Et c'est encore ce qui peut t'arriver de mieux."

Il y eut soudain, comme pour évacuer la tension, une explosion de rire chez les quatre vieux amis, un rire prolongé auquel Dolorès, à qui Adam avait raconté depuis longtemps l'épisode du

rapt, finit par s’associer avec un temps de retard. Et dont elle sortit avec un temps d’avance, pour reprendre son “interrogatoire” :

“Puisque Albert a tout de suite parlé de la religion des uns et des autres, il faut que je vous pose une question qui me taraude depuis longtemps, et à laquelle Adam n’a jamais pris le temps de me répondre : Pourquoi la foi occupe-t-elle une telle place dans cette région du monde ?”

Les amis se consultèrent du regard, et ce fut Naïm qui s’exprima en premier.

“C’est ce qui se dit en Occident, mais n’en crois pas un mot ! Ce n’est qu’un mythe. La vérité, c’est exactement

l'inverse…"

"Ah bon ?"

"C'est l'Occident qui est croyant, jusque dans sa laïcité, et c'est l'Occident qui est religieux, jusque dans l'athéisme. Ici, au Levant, on ne se préoccupe pas des croyances, mais des appartenances. Nos confessions sont des tribus, notre zèle religieux est une forme de nationalisme…"

"Et aussi une forme d'internationalisme", ajouta Adam. "C'est les deux à la fois. La communauté des croyants remplace la nation ; et dans la mesure où elle enjambe allègrement les frontières des Etats et des races, elle se substitue aussi aux prolétaires de tous

les pays qui, paraît-il, devaient s'unir."

"Une rumeur aujourd'hui formellement démentie", reprit Naïm, tournant le couteau dans sa plaie comme dans celles de ses amis.

"Le vingtième siècle aura été celui des monstruosités laïques, le vingt et unième sera celui du retour de bâton", décréta l'historien.

"Moi je l'aimais bien, le vingtième siècle", tenta Dolorès, au risque de paraître naïve.

"Parce que tu l'as connu sur la fin", lui dit son compagnon, qui avait dix ans de plus qu'elle. "C'est surtout la première moitié qui a été monstrueuse. Après, ça s'est un peu arrangé, mais

c’était déjà trop tard, le mal était fait.”

“Pourquoi dis-tu ‘trop tard’?” demanda Sémiramis avec une angoisse non feinte.

Adam s’apprêtait à répondre quand Albert posa la main sur son bras pour mieux lui ravir la parole :

“Il faut savoir que pour notre ami, qui est plus français que les Français, la valeur suprême est la laïcité. Si le monde s’en écarte, s’il revient vers la religion, c’est qu’il est en régression.”

“Pas pour toi ?” riposta l’intéressé.

“Pour moi, les choses ne sont pas aussi tranchées. Dans un monde dominé par le veau d’or, je ne suis pas sûr que

la priorité des priorités soit d’expulser Dieu. C’est le veau d’or qu’il faut combattre, c’est lui qui constitue la pire menace pour la démocratie comme pour toutes les valeurs humaines. Le communisme avait asservi les hommes au nom de l’égalité, le capitalisme est en train de les asservir au nom de la liberté économique. Hier comme aujourd’hui, Dieu est un refuge pour les vaincus, leur ultime recours. Au nom de quoi voudrais-tu les en priver ? Et pour le remplacer par quoi ?”

Ses propos, aussi interrogatifs qu’ils fussent, avaient une tonalité de sentence finale. Ils furent suivis d’un long silence que Sémiramis finit par rompre pour

tenter, sans grand succès, de relancer le débat sur une autre piste.

“Adam nous disait l’autre jour qu’il y avait eu, au vingtième siècle, deux calamités majeures : le communisme et l’anticommunisme.”

“Et au vingt et unième, il y aura aussi deux calamités majeures : l’islamisme radical, et l’anti-islamisme radical”, prédit l’historien. “Ce qui, n’en déplaise à notre éminent futurologue, nous promet un siècle de régression.”

“Ne les écoute pas, Dolorès !” chuchota Sémiramis à l’oreille de l’étrangère, mais assez haut pour que chacun l’entende. “Ils sont déprimants, nos trois compagnons. Ils ont quitté le

pays au premier coup de feu, et maintenant ils nous prédisent l'apocalypse pour justifier le fait d'être partis.”

“Moi, ce n'est pas pour ce pays que je prédis l'apocalypse, c'est pour la planète entière !” se défendit Adam.

Ce qui lui valut, de la part de sa compagne, un regard ahuri.

“Ah, tu me rassures”, dit-elle, “je commençais à m'inquiéter.”

Les cinq convives se remirent à rire, un long moment. Plus personne n'avait envie de parler. Puis il y eut un silence. Après quoi Naïm, qui ne plaisantait pas sur les arts de la bouche, demanda à ses compagnons, du ton le plus grave :

“Vous croyez que le barman d’ici saura faire une *caipirinha* ?”

Le seizième jour

1

Cette journée de mai devait être celle des retrouvailles. Elle aura été celle de l’ultime séparation, et de l’ultime dispersion.

Adam avait prévu un déroulement précis, qu’il avait couché sur papier, sans doute pour se clarifier les idées.

Nous nous retrouverons dans la petite maison de Sémi vers midi, et pas plus tard que midi trente. Si Ramzi se joint à nous, je le laisserai prononcer quelques paroles œcuméniques, puis je ferai un discours de bienvenue. Cela

peut paraître déplacé pour une réunion d'amis, mais il vaut mieux procéder ainsi afin de donner le ton, afin que les personnes présentes se mettent en tête qu'il ne s'agit pas d'une occasion ordinaire.

Ramez m'a promis d'apporter avec lui une sorte de plaquette qu'il a fait préparer au bureau par sa fille, rassemblant une quarantaine de photos, la plupart anciennes, où l'on voit, m'a-t-il dit, toutes les personnes qui seront là, ainsi que les deux disparus, Mourad et Bilal. Il en offrira un exemplaire à chacun, marqué :

“Convention des 5 et 6 mai 2001, Auberge Sémiramis.” Cette appellation pompeuse conférera à notre réunion encore plus de solennité. Mais pourquoi pas ? La chose ne me déplaît pas.

Délicate attention, Ramez a tenu à ce que Dolorès ne soit pas absente de l’album. Je n’avais sur moi aucune photo d’elle, mais Sémi en a trouvé une, prise à Paris le jour où elle était venue dîner chez nous. Elle nous représente tous les trois, bras dessus bras dessous, joues collées ; une proximité qui acquiert pour nous, au regard de nos récentes “péripéties” intimes,

une bien curieuse résonance.

Dunia et Ramez vont partir de chez eux par avion aux aurores. Je leur fais confiance, ils arriveront ici les premiers, bien qu'ils viennent de plus loin que tous les autres.

Albert a promis de se faire déposer ici par son "père adoptif" à midi pile ; je lui fais confiance, à lui aussi.

Nidal m'a encore confirmé qu'il viendrait, et qu'il ne serait pas en retard. Je n'ai aucune raison d'en douter, les militants arrivent toujours à l'heure. Sémi continue à penser que j'ai eu tort de

l'inviter… Elle a tout de même acheté, à son intention, un pack de bière sans alcool.

Tania, en revanche, n'est jamais à l'heure, m'a-t-on dit. Au regard de son comportement de ces derniers jours, je devrais presque m'en réjouir ; mais je ne me vois pas prononcer mon allocution de bienvenue avant qu'elle ne soit là. C'est elle, après tout, qui est à l'origine de cette réunion. On verra bien…

La personne dont l'absence m'affecterait le plus, ce serait le frère Basile. Lui, plus que tout autre, pourrait hisser cette

rencontre vers d'autres altitudes. Pas seulement par les propos qu'il tiendra, et qui ne risquent pas de s'égarer dans les futilités quotidiennes ; mais déjà par le fait de venir, et par l'effet de sa venue sur les autres, notamment sur Ramez et sa femme. Il y aura forcément entre eux quelques reproches, quelques repentirs, et aussi quelques larmes, sans doute ; mais je suis persuadé qu'ils se quitteront réconciliés.

La présence du moine nous apporterait donc à la fois une stimulation intellectuelle et une intensité affective. Encore faut-il

qu'il vienne… Contrairement aux autres, il ne me l'a pas formellement promis. Il a dit "Peut-être" et "Tu as bien fait de les réunir", mais je n'ai pas le sentiment qu'on va le voir arriver de lui-même. Et je ne crois pas non plus que ce serait une bonne idée de l'appeler. Je suis presque sûr qu'au téléphone il trouverait un prétexte pour se défiler.

La seule manière de procéder, ce serait que j'aille moi-même le chercher avec l'irremplaçable Kiwan ; sans l'en avertir, et en m'appuyant seulement sur notre dernière conversation, au bord du

labyrinthe. S'il voit que j'ai fait tout le trajet pour aller le prendre, il aura honte de me laisser repartir bredouille, il fera taire ses appréhensions, il viendra.

Pour cela, il faudrait prendre la route très tôt. Que nous soyons au monastère à neuf heures et demie, et que nous en repartions avant dix heures pour revenir à l'hôtel un peu avant midi. Ce qui nous oblige à partir d'ici vers sept heures et demie.

Dolorès m'a dit qu'elle m'accompagnerait.

Mais sa compagne allait y renoncer. Ils étaient rentrés très tard du restaurant,

vers deux heures du matin. Lorsque le réveil avait sonné, à six heures trente, elle n'avait pas bougé. Lui seul s'était levé. Il lui avait touché l'épaule, deux ou trois fois, très doucement. Sans ouvrir les yeux, elle avait demandé quelle heure il était. Il le lui avait dit. Elle avait grogné, puis elle s'était rendormie.

Adam s'était alors rasé, il avait pris sa douche, il s'était habillé, puis il était revenu se pencher au-dessus d'elle pour déposer sur ses lèvres un baiser. Comme par réflexe, elle avait levé les bras pour l'enlacer. Puis elle l'avait lâché. Il était parti.

2

Quand Adam arriva au monastère, le frère Basile avait ses affaires prêtes. La veille, il avait dit aux moines qu'il allait probablement s'absenter, et qu'il rentrerait dimanche soir.

Son ami voulait lui prendre son bagage, mais il insista pour le porter lui-même. De toute manière, ce n'était qu'une sacoche en cuir, manifestement très légère.

De ce qui s'est passé dans l'heure qui

a suivi, on ne sait pas grand-chose, aucun témoin n'en a parlé, on en est réduit à comparer les hypothèses.

Les faits bruts, c'est que l'automobile appartenant à Sémiramis a eu un accident, que le chauffeur et l'un des passagers ont trouvé la mort, et que le troisième occupant a été grièvement blessé – à l'heure où sont écrites ces lignes, il n'a pas encore repris connaissance.

On pense que le véhicule a quitté la route très brusquement, qu'il a fait un tonneau ou deux avant de bondir, en quelque sorte, dans le vide. Il est allé s'écraser sur un rocher, en contrebas. Ensuite, il a explosé, et le feu s'est

propagé aux broussailles.

Deux corps ont été retrouvés, calcinés, à l’intérieur de l’épave. “Kiwan Y., chauffeur, 41 ans” et “Ramzi H., ingénieur, 50 ans”, dira le rapport de la gendarmerie. Aucune mention du frère Basile. “Adam W., enseignant, 47 ans” gisait inanimé à une quinzaine de mètres de là, éjecté du véhicule ; sans doute avait-il ouvert la portière pour essayer de se sauver.

Personne n’a vu l’accident se produire, personne n’a entendu l’explosion, et l’incendie s’est éteint de lui-même sans qu’il ait été signalé. Il faut dire que ce coin de la montagne, à dix kilomètres du monastère des Grottes,

est aride, pierreux, vallonné et peu fréquenté.

On ne peut exclure qu'un témoin ait vu l'accident, et qu'il ait gardé le silence. Si la voiture a fait une embardée, c'était peut-être pour éviter une autre voiture. Dans ce cas, le chauffeur de celle-ci aurait sa part de responsabilité dans le drame, et il a pu choisir de ne pas se manifester. Mais ce n'est pas la seule hypothèse possible. Kiwan a pu vouloir éviter un animal – un renard, par exemple, ou un chacal, ou un chien.

Adam ne reprochait-il pas au chauffeur de l'hôtel cette politesse très déplacée qui l'amenait à se retourner vers son interlocuteur lorsqu'il lui

parlait, et de quitter des yeux la route ? On ne peut exclure que le drame se soit déclenché ainsi. Mais ce n'est là que pure spéculation, et il est fort possible que l'on ne sache jamais le fin mot de l'histoire. "… a quitté la route pour une raison indéterminée, au lieu dit al-Sanassel". L'enquête des gendarmes n'ira pas plus loin.

Les amis d'Adam ne s'étaient pas inquiétés tout de suite.

Ils étaient tous arrivés à l'heure, et même un peu avant. Sémiramis les avait reçus dans sa maison particulière, décorée dans des tons chaleureux à

dominante rouge, ocre, et terre de Sienne ; et relativement spacieuse, même si sa propriétaire la qualifiait de petite par opposition à la grande bâtisse transformée en hôtel.

Dans la vaste pièce carrée qui servait de séjour, les murs étaient habillés de livres, et le sol de tapis persans en deux ou trois épaisseurs. Les fauteuils et les canapés étaient vieux et dépareillés, mais leurs couleurs étaient harmonieuses, et leurs coussins moelleux et accueillants.

Les amis étaient censés se rassembler là juste pour un verre de bienvenue, avant de se rendre au dernier étage de l'auberge, où Sémiramis avait fait

préparer à leur intention un somptueux repas.

Un peu avant midi trente, Dolorès avait appelé Adam pour savoir s’il était encore loin. Son téléphone ne répondait pas. Elle avait essayé plusieurs fois ; puis, au bout d’un quart d’heure, elle avait demandé à Sémiramis si elle avait le numéro du chauffeur. Celui-ci ne répondait pas non plus. Ramez les rassura en disant que la voiture se trouvait peut-être dans une zone où le “cellulaire” fonctionnait mal. C’était plausible, et cela en rassura effectivement certains. Mais pas Dolorès. Il était déjà une heure trente-

cinq, et elle connaissait suffisamment son compagnon pour savoir qu’il avait horreur d’arriver en retard. Surtout pour une occasion comme celle-là, pour ces retrouvailles qu’il avait lui-même organisées !

Il est vrai qu’au début, Adam ne croyait pas trop aux chances de ce projet. Les premières lettres d’invitation, il les avait surtout écrites pour consoler la veuve de Mourad, et pour apaiser ses propres remords. Il avait été surpris de l’enthousiasme des amis, et de la rapidité avec laquelle ils avaient pris leurs dispositions pour venir.

Que ces personnes éparpillées par la

guerre comme par les aléas de la vie, qui se trouvaient à présent sur quatre continents différents, qui évoluaient dans diverses sphères professionnelles, politiques ou spirituelles, et qui ne s'étaient plus réunies depuis un quart de siècle, se soient toutes montrées prêtes à converger ainsi, sur un signe de lui, vers cet hôtel de montagne – a posteriori, on peut trouver la chose compréhensible ; mais au moment de rédiger ses lettres, il ne s'y attendait pas.

Il faut croire qu'il y avait, chez eux tous, un puissant désir de renouer les fils avec leurs amis d'autrefois ; et aussi, bien sûr, à travers ces amis, avec leur vie d'avant. Avant la guerre, avant la

dispersion, avant la décomposition de leur société levantine, avant la disparition des êtres qu'ils avaient aimés. Peut-être Albert avait-il raison de dire, comme il l'a fait dans une lettre, que si les amis ne s'étaient plus jamais réunis depuis l'époque de l'université, c'était à cause de Mourad. "*Se réunir avec lui était devenu impensable, se réunir sans lui n'aurait eu aucun sens. [...] sa disparition est la circonstance idéale qui nous permettra enfin de nous retrouver*", avait-il écrit.

Quelle qu'en soit l'explication, le rêve était en train de se réaliser… mais il était également en train de se fracasser. Au figuré comme au propre.

Sur les dix personnes prévues, huit étaient là avant l'heure, impatientes de voir arriver l' “ordonnateur” pour que la séance puisse commencer. Outre Sémiramis, Dolorès et Naïm, qui résidaient sur place, le premier arrivé fut Albert, suivi de Ramez et Dunia ; Nidal arriva à midi trente tapant, silencieux, réservé, et se demandant manifestement encore ce qu'il venait faire dans cette galère de mécréants ; Tania arriva vers treize heures, joviale et volubile dans sa robe de deuil. Ne manquaient plus qu'Adam et le frère Basile.

C'est vers quatorze heures trente que

l'inquiétude devint panique. Ramez se leva. “Il faut que nous allions voir où ils sont !” Une minute plus tard, deux voitures s'ébranlaient. La sienne, où il emmena Dunia et Dolorès ; et celle de Nidal, qui prit avec lui Albert, ainsi que le maître d'hôtel, Francis, qui était inquiet pour son frère et qui était le seul parmi eux à bien connaître la route, vu que Sémiramis devait rester sur place. Tania et Naïm choisirent de demeurer en sa compagnie.

Les deux voitures n'arrivèrent au lieu maudit qu'au bout d'une heure. Un

attroupement s’était formé – des véhicules arrêtés au bord de la route, des gens qui gesticulaient en montrant du doigt le fond de la vallée, d’où s’élevait une fumée peu épaisse. D’autres personnes se trouvaient déjà en bas, certaines en uniforme kaki.

“*Je suis venu à la rencontre d’un fantôme d’ami, et je suis déjà un fantôme moi-même*”, avait écrit Adam le jour de son arrivée. Il ne croyait pas si bien dire, hélas. Ceux qui l’ont vu étendu sur son lit d’hôpital, sans visage, sans regard, raide et tout blanc dans ses bandages, avaient effectivement le sentiment de contempler un fantôme.

Dans son ultime carnet, que l'on retrouvera sur lui, il avait rempli de nombreuses pages en date du vendredi 4 mai, et quelques-unes même en date du samedi 5 – celles-ci écrites sans doute à son retour de la soirée au *Code civil*.

J'attendrai que la dernière personne soit arrivée, et que nous soyons passés au restaurant, avant de demander le silence pour prendre formellement la parole, debout, mon texte sous les yeux. Comme nous ne serons qu'une petite dizaine d'amis autour d'une table garnie, je me sens obligé de prétendre, en guise de préambule,

que je ne ferai pas tout un discours. C'est pourtant très exactement ce que j'ai l'intention de faire. Ayant écrit aux uns et rencontré les autres pour les persuader de venir, il serait approprié que je leur redise, avec un brin de solennité, pourquoi il était important que nous nous retrouvions après tant d'années d'éloignement, et de quoi nous devrions nous entretenir.

Je parlerai en français, pour que Dolorès ne se sente pas exclue. Et aussi parce que c'est dans cette langue que je m'exprime avec le plus d'aisance après tant d'années d'enseignement à Paris.

Mes premières paroles seront forcément les plus conciliatrices. Plus tard – à l’heure du dîner, ou dans la journée de dimanche – j’aborderai, puisqu’il le faut, les sujets qui fâchent.

“Ce qui nous réunit”, je dirai, “c’est d’abord le souvenir de ceux qui nous ont quittés. La disparition prématurée de Mourad est venue nous rappeler combien nous aurions dû rester proches les uns des autres, et combien nous nous sommes éparpillés. Aucune personne n’a autant contribué à nous rassembler, du temps où nous avions vingt ans, et c’est encore à

lui que nous devons d'être rassemblés aujourd'hui. A lui, et à Tania, qui m'a fortement incité à vous convier à ces retrouvailles. Lesquelles me paraissaient, je l'avoue, quasiment impossibles à organiser, surtout à si brève échéance. Je voudrais surtout la remercier d'avoir surmonté son deuil pour venir partager avec nous non seulement nos larmes de nostalgie, mais également nos inévitables rires. D'avance je dédie toutes ces larmes et tous ces rires à ceux qui sont partis.

"Le premier étant Bilal. Ceux d'entre nous qui l'ont connu ne

pourront jamais l'oublier. Souvent je repense à lui, à nos promenades, à nos discussions, à son regard, à sa voix. Jusqu'à ce jour, et malgré le passage des ans, il y a encore des histoires que j'ai envie de lui raconter, des textes que j'ai envie de lui faire lire, des sujets que j'ai envie de discuter avec lui, que je ne pourrais discuter qu'avec lui, et je maudis les circonstances qui l'ont fait disparaître si tôt. Ce n'est pas Nidal qui me contredira. S'il a accepté de se joindre à nous, c'est parce que j'ai mentionné le prénom de son frère. Bien des choses nous séparent, mais nous serons toujours liés l'un à l'autre par le

souvenir d'un futur écrivain fauché par un obus au commencement de la guerre.

"Je me demande parfois ce qu'aurait été son œuvre littéraire s'il avait eu le temps de s'y atteler. Avait-il le talent de ces poètes et de ces romanciers que nous admirions ensemble ? J'ai envie de le croire. Ce dont je suis absolument certain, c'est qu'il avait le tempérament d'un écrivain, et qu'il en avait aussi les lubies.

"L'une de ces lubies se rapportait à moi. Quand il avait entendu mon prénom pour la première fois, il ne m'avait pas

demandé des nouvelles d’Eve, comme tant de personnes ne peuvent s’empêcher de le faire. Mais il s’était apparemment promis de me parler désormais comme si j’étais l’autre Adam, l’ancêtre, et que j’avais en mémoire toute l’histoire des humains.

“J’aurais pu m’agacer de cette plaisanterie, d’autant qu’il y revenait inlassablement à chacune de nos rencontres. Mais ce n’est pas ainsi que je réagissais. Cette attention particulière me flattait. De plus, son insistance m’amenait à méditer sur le sens des noms, et sur le destin qui s’y attache. On

s'habitue si vite à son prénom qu'on ne songe plus guère à sa signification ni à la raison pour laquelle on le porte."

Adam évoquait ensuite, sur plusieurs paragraphes, les prénoms des personnes qui devaient être réunies autour de la table, avec un mélange d'érudition et de fantaisie, et non sans quelques saillies bouffonnes. Il reprenait ainsi la formule de la Hanum, selon laquelle "Naïm est l'autre nom du Paradis". Il expliquait que Bilal était un affranchi d'Abyssinie, dont le Prophète appréciait la voix, et dont il avait fait son premier muezzin ; ajoutant qu'à Java, "même de nos jours, tout muezzin est encore appelé Bilal". Il

faisait un détour par Sémiramis, “reine mythique de Mésopotamie, et qui était – déjà – vénérée comme une déesse”, et l’on imagine qu’il aurait adressé, au mot “déjà”, un clin d’œil à sa châtelaine ; puis par Mourad, “le Désiré, le Convoité, un nom inventé dans les cercles mystiques pour évoquer le Très-Haut, et que les Européens du Moyen Age prononçaient *Amourath*”; avant de s’étendre sur l’origine mariale de Dolorès, et sur l’étymologie germanique d’Albert – noble et illustre. Sans oublier Basile, qui veut dire “roi” ou “empereur” – “pas le prénom le plus humble à porter pour un moine”.

En arrivant à son propre prénom,

Adam avait commencé par renvoyer l’orateur qu’il allait être à un texte qu’il avait écrit deux jours plus tôt.

Voir, en date du 3 mai, le passage commençant par “Je porte dans mon prénom l’humanité naissante, mais j’appartiens à une humanité qui s’éteint…” ; il me semble convenir à l’occasion.

Mais, aussitôt, il s’était ravisé.

Ayant parcouru à nouveau ce texte, je suis moins sûr de vouloir le lire à mes amis. Certainement pas le premier jour, en tout cas. Il ne s’agit pas d’un texte d’ouverture

et d'accueil, mais de clôture et d'adieu. A quoi cela servirait-il que je leur dise : "A moi incombe la détestable tâche de reconnaître les traits de ceux que j'ai aimés, puis de hocher la tête pour qu'on rabatte les couvertures. Je suis le préposé aux extinctions…" ?

La fin est un peu moins sinistre. "Ma grande joie est d'avoir retrouvé, au milieu des eaux, quelques îlots de délicatesse levantine et de sereine tendresse. Ce qui me redonne, pour l'instant du moins, un nouvel appétit de vivre, de nouvelles raisons de me battre, peut-être même un

frémissement d'espoir. Et à plus long terme ? A long terme, tous les fils d'Adam et d'Eve sont des enfants perdus."

Je pourrais m'arrêter à "espoir", et garder pour moi les propos qui suivent.

Non ! A la réflexion, il me faudrait un épilogue plus matinal, plus vigoureux, susceptible d'enclencher les débats. Il faut que je prenne le temps d'y réfléchir, je le trouverai…

Cet épilogue différent, Adam ne l'a écrit nulle part. Peut-être était-il en train de le composer dans sa tête lorsque la voiture a quitté la route. On ne le saura

que le jour où il reprendra connaissance.

Cela arrivera-t-il ? Les médecins ne se prononcent pas. Ils disent qu'il restera longtemps entre la vie et la mort, avant de basculer d'un côté ou de l'autre.

Dolorès, qui l'a fait transporter par avion médicalisé dans une clinique parisienne, et qui est constamment à son chevet, préfère dire qu'il est en sursis. "Comme son pays, comme cette planète", ajoute-t-elle. "En sursis, comme nous tous."